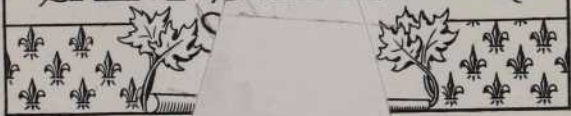


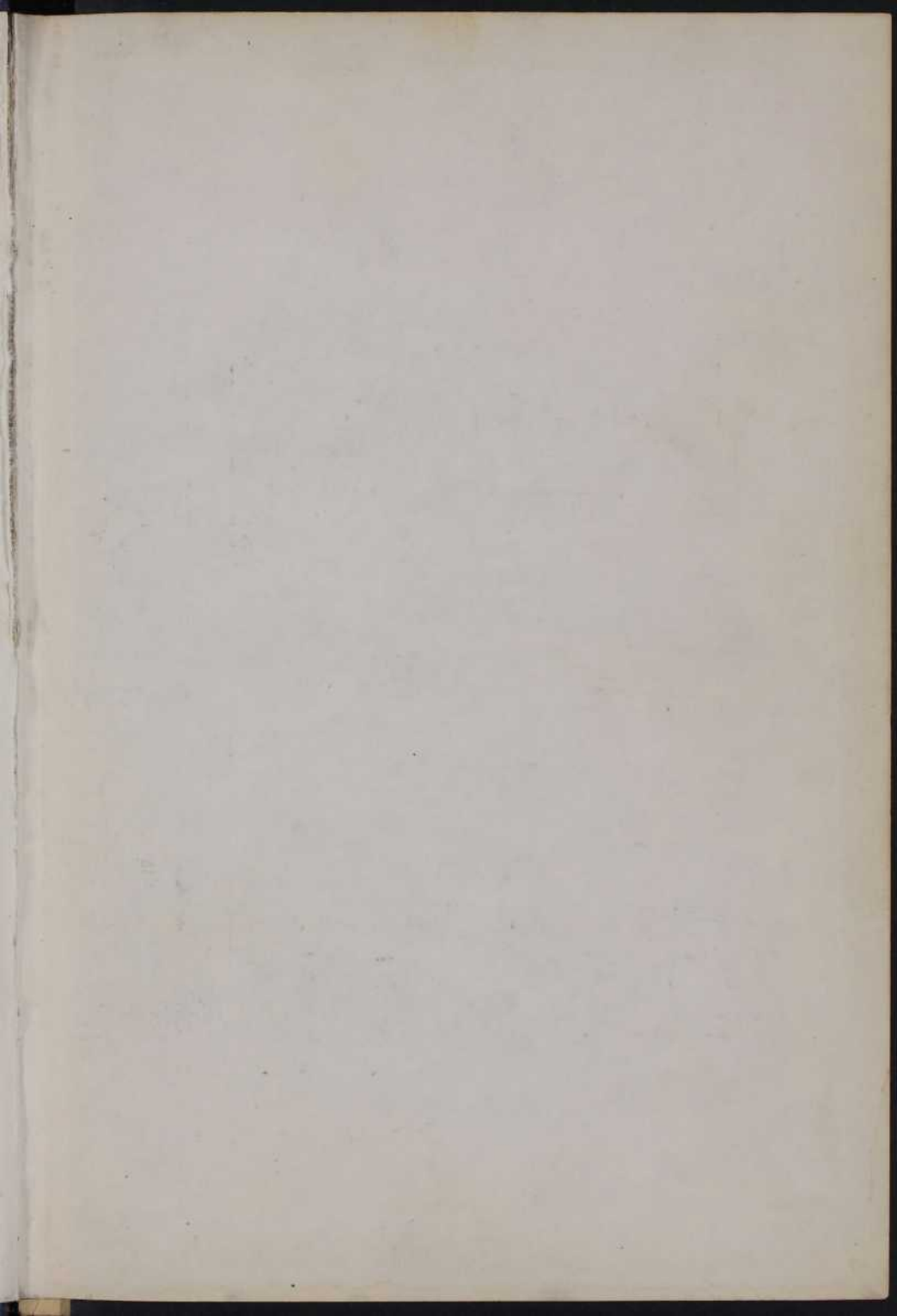
ERT
RGE
LOGIE

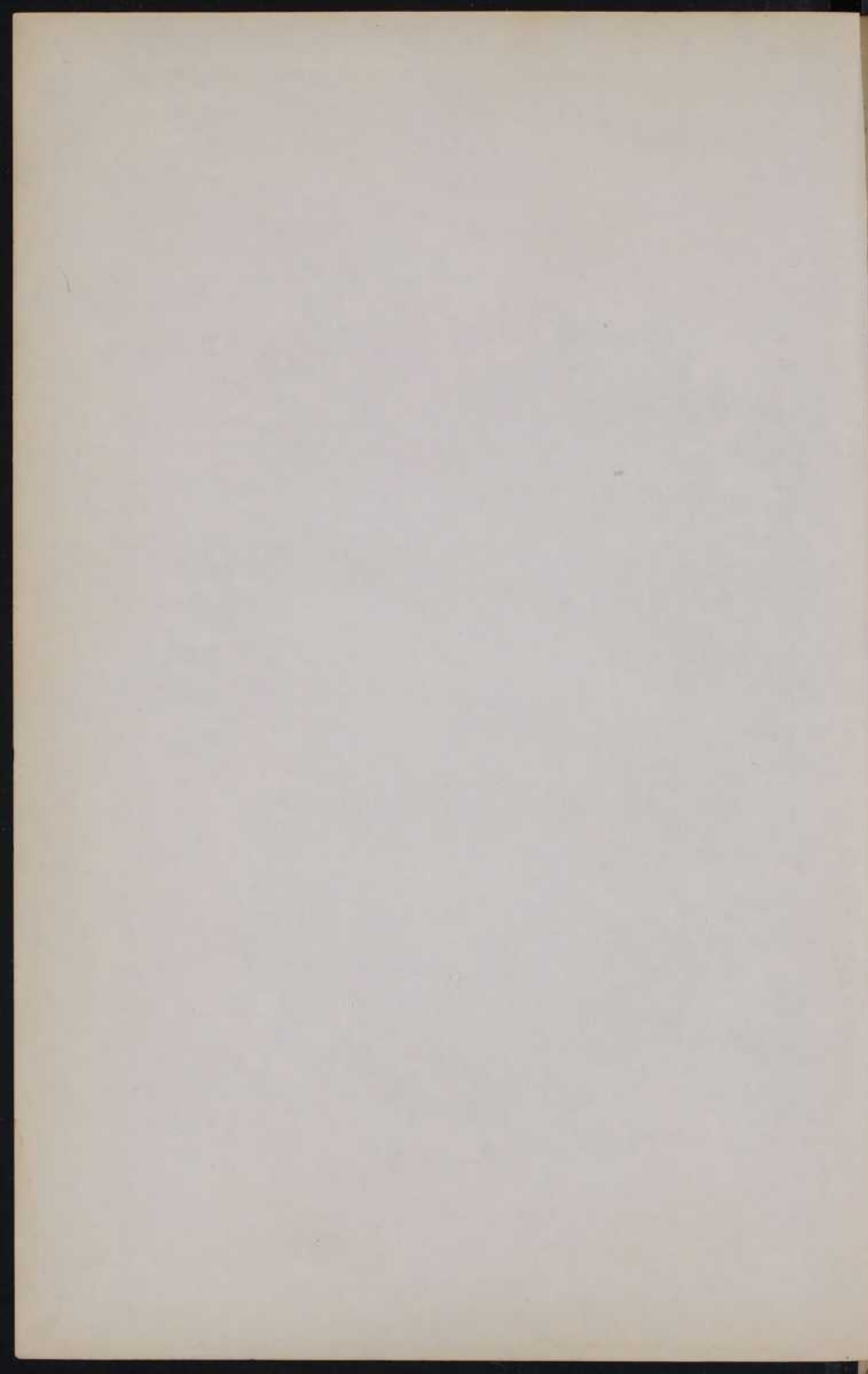
52
4

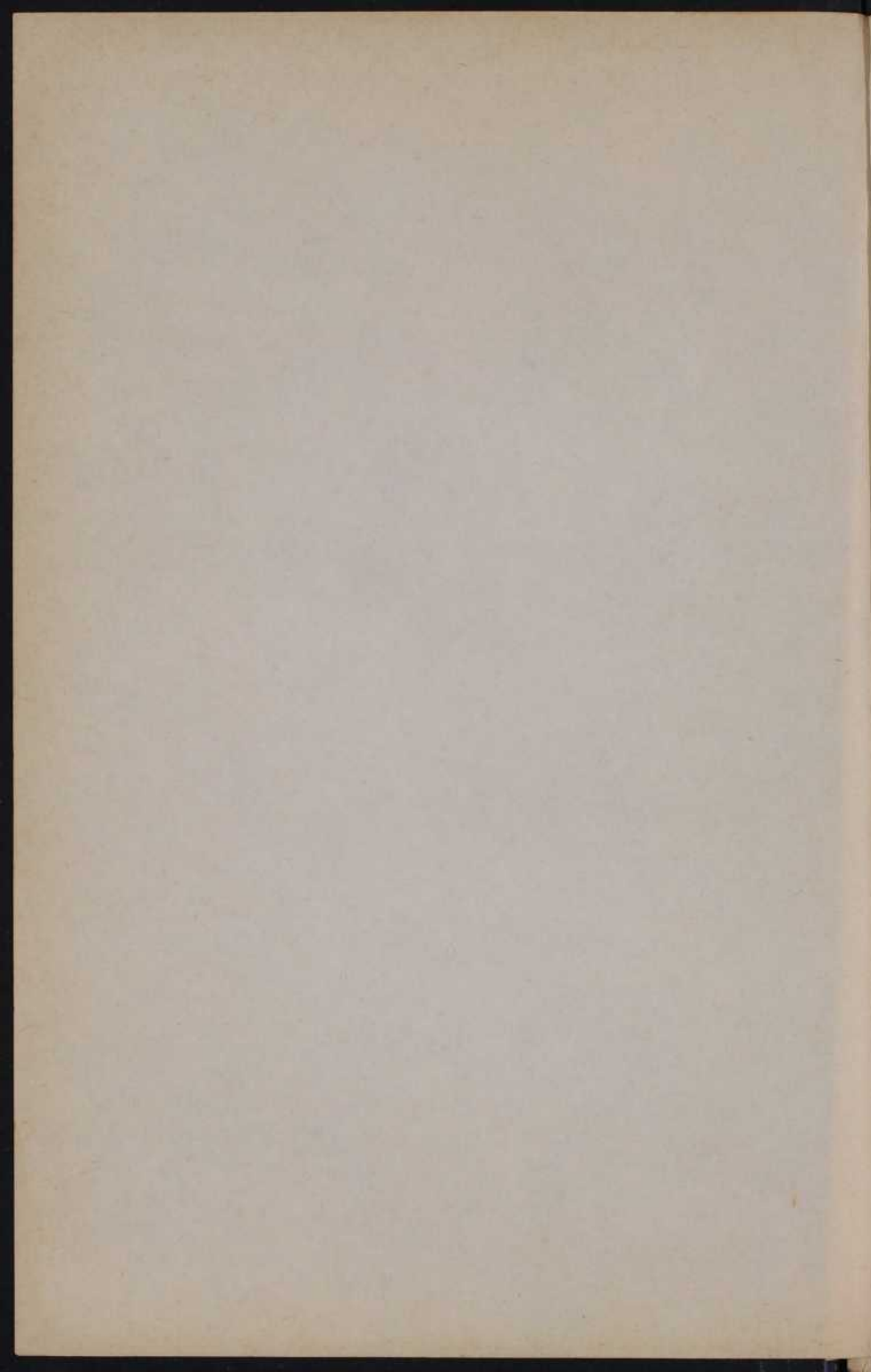


BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTREAL









Anthologie d'Albert Laberge

Préface de

GÉRARD BESSETTE

Autobiographie d'Alfred Leprieux

1871-1944

Paris 1944

Anthologie d'Albert Laberge

Préface de
GÉRARD BESSETTE

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE


LE CERCLE DU LIVRE DE FRANCE

PS
9523
A23A6
B48
1963

fs

30010180

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays y compris l'U.R.S.S.
Copyright, Ottawa, Canada 1962, by
Le Cercle du Livre de France Ltée

ALBERT LABERGE

1871-1960

Biographie sommaire

- 1871 Naissance d'Albert le 18 février à Beauharnois. Fils de Pierre Laberge, cultivateur, et de Joséphine Boursier.
- 1877(?) - 1887 Fréquente l'école du rang à Beauharnois.
- 1888-89 Etudie au collège de Beauharnois dirigé par les Clercs Saint-Viateur.
- 1890-92 Etudie au collège Gésu (Ste-Marie) chez les Jésuites à Montréal. Désire devenir prêtre.
- 1891(?) Perd la foi.
- 1892 En Belles-Lettres, se fait chasser du collège parce qu'il faisait de « mauvaises lectures » (Cf. « la Vocation manquée »).
- 1892-96 Etudie le droit le soir chez LeBlond de Brumath.
- 1892(?) - 96(?) Travaille pendant quelque temps chez Maréchal & MacKay, probablement comme commis.
- 1893 Mort de son père, noyé dans la rivière Beauharnois.
- 1896 Entre à *la Presse*, devient rédacteur sportif au bout de six mois, puis critique d'art quelques années plus tard.
- 1898 Mort de son oncle, le Dr Jules Laberge, qui l'a initié à la littérature (Cf. Dédicace de *la Fin du Voyage*).
- 1899(?) Son frère Arthur va s'installer en Alberta comme défricheur (Cf. « la Rouille »). Albert lui rendra visite une couple de fois dont une après son mariage.
- 1903 Premier extrait de *la Scouine* publié dans le *Menu du Banquet des Journalistes*.
- 1909 Publie sous forme de conte un autre extrait de *la Scouine* (ch. XX) dans *la Semaine*.
- 1909 Mandement de Mgr Bruchési qui condamne ce conte comme une « ignoble pornographie » (Cf. p.p. 273-274).

- 1910 7 mars. Mariage avec Mme veuve Desjardin (Eglantine Aubé), née en 1873, mère de trois garçons et d'une fille.
- 1911 Naissance de Pierre Laberge, leur seul enfant (11 déc.).
- 1918 Publication de *la Scouine*, son seul roman.
- 1929 Voyage à Londres comme représentant de *la Presse* lors de la première traversée de l'Empress of Britain.
- 1931 Acquiert un domaine et une maison à Châteauguay (Cf. « Quand chantait la cigale »).
- 1932 30 septembre. Donne sa démission à *la Presse*. Il est épuisé.
- 1932 Novembre (?), décembre (?). Voyage en Europe avec sa femme et leur fils Pierre.
- 1932 Mort de sa mère.
- 1936 Publication d'*Images de la vie et de la mort* (nouvelles) et de *Quand chantait la cigale* (souvenirs et poèmes en prose).
- 1937 Croisière aux Antilles avec sa femme et son beau-fils Marcel Desjardin, chroniqueur sportif à *la Presse*.
- 1938 *Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui* (souvenirs et critiques).
- 1942 *La Fin du voyage* (nouvelles).
Scènes de chaque jour (anecdotes et nouvelles).
- 1945 *Journalistes, écrivains et artistes* (souvenirs et critiques).
- 1949-55 Publie des nouvelles dans *la Patrie*.
- 1949 *Charles de Belle, peintre-poète* (étude critique).
- 1950 *Le Destin des hommes* (nouvelles).
- 1951 *Fin de roman* (nouvelles).
- 1952 *Images de la vie* (anecdotes et nouvelles).
- 1953 *Le Dernier Souper* (nouvelles).
- 1954 *Propos sur nos écrivains* (critiques).
- 1955 *Hymnes à la terre* (proses poétiques et réflexions).
- 1956 Mort de sa femme. Albert n'écrit plus rien par la suite.
- 1960 4 avril. Mort d'Albert Laberge causée par une pneumonie.
- 1960 5 avril. Selon son désir, ses restes sont incinérés au four crématoire du Mont-Royal sans aucun appareil religieux.

Témoignages

— Il refusait de se faire appeler papa. Il fallait l'appeler Albert, peut-être parce qu'il n'aimait guère son père. (Pierre Laberge)

— Les descriptions, la peinture de moeurs dans *la Scouine* sont strictement conformes à la réalité. Rien n'est inventé. C'est de cette façon que l'on vivait dans ce temps-là. Mon père n'a fait qu'évoquer ses souvenirs. (Pierre Laberge)

— Il a souvent parlé dans ses livres d'écrivains ou d'artistes qu'il savait médiocres. Mais comme c'étaient ses amis, il ne voulait pas qu'ils soient complètement oubliés. (Pierre Laberge)

— A Chateauguay, il cultivait les fleurs mais jamais les légumes, sans doute parce qu'il détestait la vie de cultivateur. (Pierre Laberge)

— Au fond, il n'aimait guère le sport. Après sa retraite, à peine se tenait-il au courant des principaux événements sportifs. (Pierre Laberge)

— Il ne parlait jamais de son travail littéraire, mais il était profondément convaincu de sa valeur, de son talent. (Madame P. Laberge)

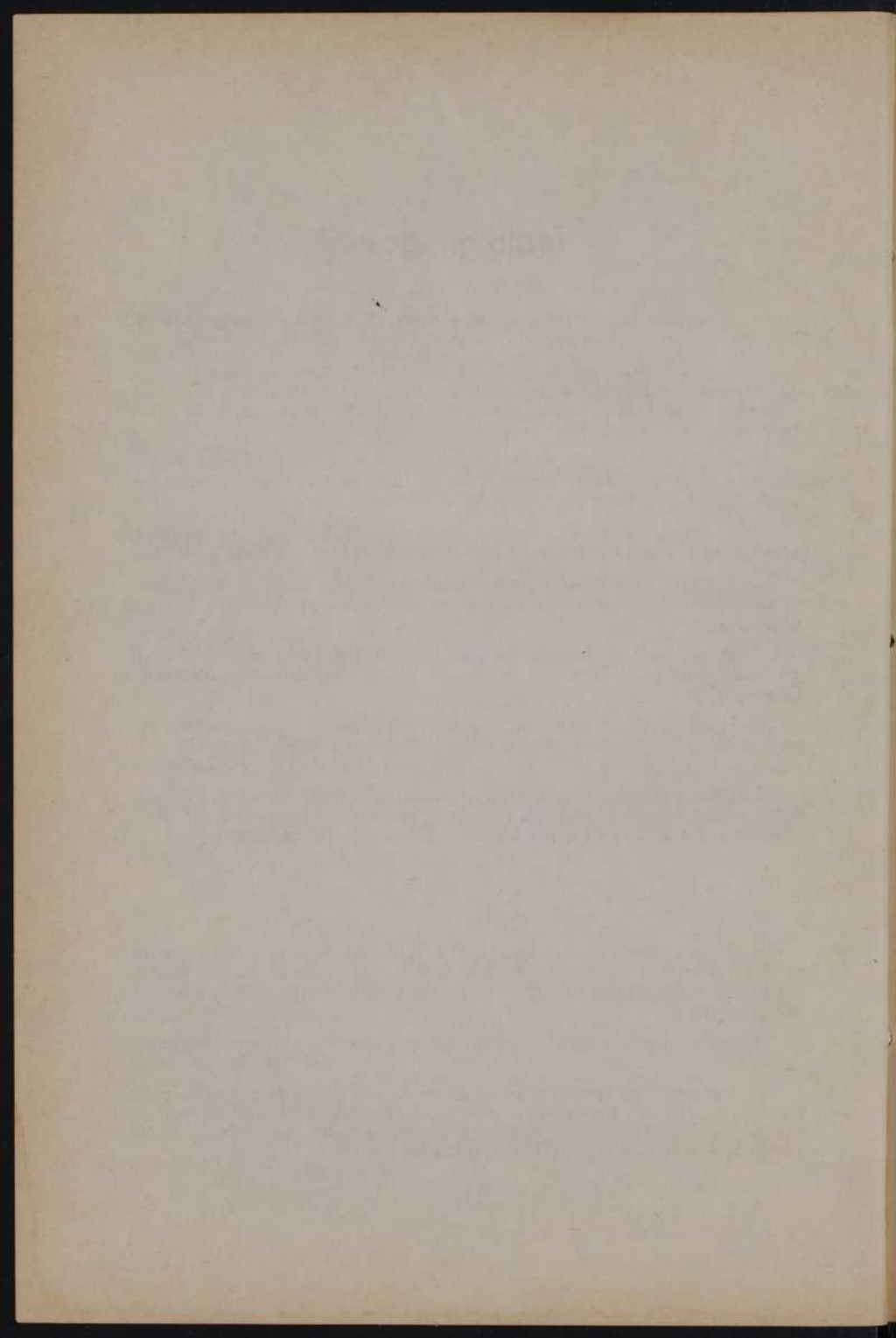
— Il était d'une politesse, d'une délicatesse, d'une correction remarquables. Je ne l'ai jamais vu se mettre à table sans cravate. (Madame P. Laberge)

— Quand il aimait quelqu'un, c'était d'une façon absolue, aveugle. Si je vous avais tué tout d'un coup, il se serait dit que c'était bien, que sans doute vous l'aviez mérité. (Madame P. Laberge)

— Albert détestait les sports. Parlant des athlètes, des boxeurs et des lutteurs surtout: « Ce sont des brutes », disait-il, des pachydermes à crâne d'oiseau. Ils suent, ils geignent, ils puent, ils sont dégoûtants.

Ensuite, il allait écrire des chroniques sportives en leur honneur. (Gérard Malchelosse)

— Un jour, un type qui avait lu un de ses livres se présente chez lui pour acheter ses autres oeuvres. Insulté, furieux, Albert le chasse en disant: « Je ne suis pas un épicier, un marchand. Je ne vends pas mes livres ». (Gérard Malchelosse)

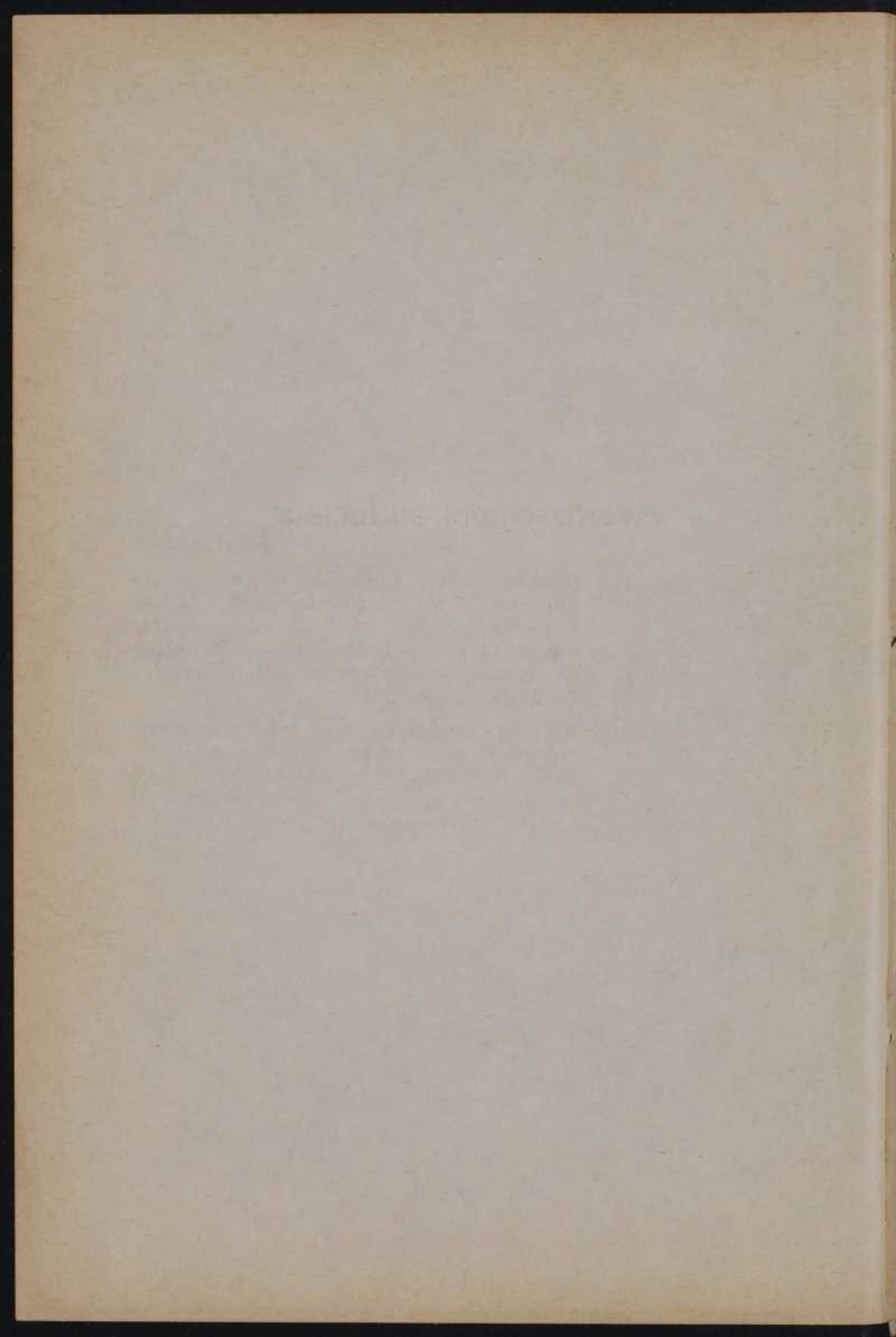


Avertissement au lecteur

Comme Albert Laberge est un écrivain qui mérite d'être lu plusieurs fois, je conseillerais au lecteur de ne consulter ma préface — si toutefois il a l'intention de le faire — qu'après avoir parcouru l'anthologie qui suit.

Abordant ainsi le texte avec un esprit vierge, il ne sera pas tenté, tout en lisant, de discuter, d'approuver ou de refuter mes opinions — ce qui risquerait fort de gâter son plaisir.

G.B.



PRÉFACE

Je tiens à l'affirmer dès le début: à mon avis Albert Laberge est de beaucoup notre plus grand nouvelliste, le seul qui atteigne parfois à la puissance d'un Maupassant, d'un Zola.

Voilà sans doute un jugement susceptible d'étonner le lecteur. Un quasi inconnu dont le nom ne figure dans aucune histoire de notre littérature avant celle de Tougas (publiée en 1960) serait comparable aux plus grands conteurs français ? On le concevrait peut-être sans trop de surprise s'il s'agissait d'un nouveau venu, d'un débutant. C'est pourtant tout le contraire: Albert Laberge, décédé en 1960 à l'âge de 89 ans, a signé quatorze volumes dont le premier, *la Scouine*, remonte à 1918. Comment expliquer qu'un tel écrivain qui, je le répète, éclipse tous nos autres nouvellistes ait échappé presque totalement à l'attention des lecteurs et des critiques ?

Le paradoxe provient de deux causes principales. D'abord Laberge a publié toutes ses oeuvres à compte d'auteur, à des tirages très restreints. « Je n'écris pas pour la gloriole littéraire, affirme-t-il, je n'écris pas dans l'espoir de décrocher quelque prix [...], je n'écris pas pour plaire à tel ou tel critique puisque je n'envoie jamais un livre aux journaux [...], puisque mes ouvrages sont hors commerce. » (*le Dernier Souper*, p. 8). « Lorsque j'ai un certain nombre de contes, je les fais imprimer, mais c'est afin d'offrir un exemplaire de mon livre à mes amis [...]. J'ai toujours refusé de vendre un seul exemplaire de mes livres. » (Lettre de Laberge à M. Maurice Lebel, 2 février 1960, citée par Mme Gabrielle Clerc: *la Vision du monde d'Albert Laberge*, thèse de maîtrise, Université Laval, 1961,

p. 15)¹. Aujourd'hui, quand on peut les obtenir, les livres d'Albert Laberge se vendent de \$35.00 à \$100.00, ce qui n'est pas à la portée de toutes les bourses. Voilà la première raison de son obscurité.

La deuxième est peut-être la plus importante: à cause de son naturalisme, de la brutalité de certains passages, de son intransigeance vis-à-vis de la morale officielle, on a d'abord persécuté Laberge, puis on l'a ensuite délibérément tenu dans l'ombre. Laissons-lui de nouveau la parole: « Lorsque je publiai un chapitre du roman [*la Scouine*] dans *la Semaine* [...], l'attaque fut brutale et elle vint de haut. Ce fut en effet *la Semaine religieuse*, l'organe de l'évêque Bruchési, qui [...] annonça la condamnation de la feuille en question. L'auteur du conte « les Foins » fut qualifié de pornographe [...]. Comme bien on pense, d'autres attaques suivirent, attaques inspirées par le désir de leurs auteurs de se faire bien voir de l'évêché. Le bedeau qui dirigeait la défunte *Croix* trouva à me blâmer parce que dans une de mes scènes les élèves de l'école que fréquentait la Scouine ronronnaient en répondant aux litanies. Puis ce fut le pion qui pontifiait dans la non moins défunte *Vérité*: le brave homme me conseilla tout simplement de briser ma plume [...]. Ensuite il y eut l'abbé Camille Roy qui, m'a-t-on raconté, jeta quelques pierres dans mon jardin. Je dois dire cependant que, connaissant la mentalité de ce pitoyable critique [...], j'aurais été désolé de mériter ses éloges. » (*Propos sur nos écrivains*, pp. 103-104).

Une vingtaine d'années plus tard, l'attitude des censeurs n'avait pas changé. C'est toujours la même conspiration du silence. Germain Beaulieu résume ainsi, avec une pointe d'humour, la situation littéraire de notre écrivain en 1931: « A vrai dire, je ne connais pas Laberge. Je ne l'ai jamais vu; je ne connais personne qui l'ait même entrevu; je n'en ai jamais entendu parler, et je ne

(1) Il semble bien que Laberge éprouvait une espèce de phobie à la pensée que ses oeuvres pourraient un jour traîner dans les librairies d'occasion sans attirer l'attention des bouquineurs. « J'éprouve une véritable sensation de détresse lorsque je passe devant un magasin de livres d'occasion et que je vois à prix réduits des bouquins à la couverture défraîchie, fripée, déchirée. Ces livres proclament de façon fort éloquente la vanité d'écrire. » (*Le Jour*, 23 juin 1945, p. 5, cité par Mlle Anne Couillard, *Bio-Bibliographie de Monsieur Albert Laberge*, Thèse manuscrite, Université de Montréal, 1952, p. 2.)

connais non plus personne qui en ait entendu parler [...]. Je voulais en savoir davantage sur cet écrivain: je ne réussis pas. L'abbé Camille Roy me répondit simplement sur une carte postale: « Le père de la pornographie au Canada ». Louis Dantin écrivit une longue lettre pour s'excuser de ne pouvoir me donner de renseignements sur un écrivain qui lui était aussi inconnu que son oeuvre. Quant aux autres, la réponse était invariablement la même: j'ignore ce nom. » (*Nos Immortels*, Montréal, 1931, pp. 115-116.)

En 1946 règne toujours le même silence. Soit par ignorance, soit par manque de goût, le livre de Berthelot Brunet qui porte le titre fantaisiste d'*Histoire de la littérature canadienne-française* ne fait pas mention de Laberge. Comme le signalait Claude-Henri Grignon en 1958: « Il est inconcevable qu'un esprit cultivé [...] tel que Berthelot Brunet ait oublié [...] le romancier Albert Laberge [...]. Il n'est pas permis de méconnaître un prosateur de la taille de Laberge [...]. Albert Laberge, fin lettré, écrivain courageux, se découvre le précurseur de notre roman actuel. » (*Le Devoir*, 15 novembre 1958, p. 19.) C'est là une déclaration de poids sous la plume de l'écrivain que l'on considère d'habitude comme le pionnier chez nous du roman réaliste.

Pourtant Grignon, qui vient de blâmer la « négligence » de nos historiens littéraires, ne me paraît pas exempt du même reproche (ou de la même ignorance) quand il ajoute, sans commentaires, quelques lignes plus loin: « Par la suite, il [*Laberge*] écrivit d'autres ouvrages tirés à quelques exemplaires. » En effet, les « autres ouvrages » de Laberge que notre critique expédie ainsi d'un trait de plume comprennent treize volumes dont sept recueils de nouvelles. Et c'est précisément dans ces recueils que l'art de Laberge atteint son apogée. Grignon les a-t-il lus ? Il est permis d'en douter.

Mais ne le chicanons pas là-dessus. Je ne sais pas si Laberge avait l'habitude de lui envoyer tous ses volumes. Sinon, l'ignorance de Grignon est aussi excusable que celle de ses contemporains. Mais l'attitude des critiques de la génération précédente qui ont vilipendé puis rejeté Laberge dans l'ombre reste sans excuse.

Sans doute l'habitude de juger la valeur d'un écrivain selon des critères étrangers à la littérature était tellement

répandue autrefois chez nous (où d'ailleurs le mal sévit encore) que, devant « l'affaire Laberge », on serait tenté par inertie de hausser simplement les épaules. En dépit de son injustice, cette « ignorance » resterait sans importance sur le développement de nos lettres si l'on avait affaire à un écrivain de deuxième ordre. La conspiration du silence devient au contraire tragique quand elle s'exerce à l'égard d'un grand artiste. Dans le cas de Laberge, elle a retardé d'un bon quart de siècle l'évolution de notre littérature romanesque. Comme l'affirme encore Grignon, toujours au sujet de *la Scouine*: « Du coup Albert Laberge ouvrait la porte au roman naturaliste [...]. Nous étions enfin débarrassés d'un monde inexistant celui du sentimentalisme et du roman à l'eau de rose » (*ibid.*). Gérard Tougas reconnaît également à Laberge un rôle de pionnier: « L'importance de ce roman [*la Scouine*] est indiscutable; il est le premier exemple d'un réalisme intégral, accordé à la rude existence de l'habitant. » Plus loin, Tougas adresse toutefois à cette oeuvre ainsi qu'aux nouvelles de Laberge une critique sérieuse. Selon lui, elle aurait « le même défaut que le roman canadien du XIXe siècle»: celui d'obéir « à une mécanique. [...] Le roman en noir et le roman en rose, ajoute-t-il, peuvent être également gratuits. » (*Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, 1960, pp. 156-7).

C'est là un reproche d'autant plus troublant que Tougas, contrairement à nos autres historiens littéraires, ne se place jamais à un point de vue nationaliste ou moralisateur pour formuler ses jugements. S'il avait raison, Laberge, malgré tout son talent, ne serait qu'un écrivain de second ordre. C'est donc par la discussion de ce problème — celui du « noircissement » systématique de la réalité — que je commencerai mon analyse.

L'argument de Tougas me paraît beaucoup plus solide quand on l'applique au roman qu'à la nouvelle. Etant en effet une oeuvre de longue haleine qu'il faut juger dans son ensemble, le roman peut souffrir de la vileté constante des personnages, du sordide universel des descriptions. Le noircissement systématique peut provoquer une impression d'in vraisemblance, d'irréalité. Mais, encore une fois, il faut que *l'ensemble* d'une oeuvre romanesque de longue haleine présente un tableau poussé au noir pour engendrer pareille réaction chez le lecteur. J'admets que *la Scouine*, malgré

sa brièveté relative, souffre de ce travers. Même si chaque scène, prise isolément, est acceptable, l'ensemble présente un tel ramassis de brutes, de chiffres, de crétiens ou d'ignorants, une telle collection de misères, de mesquineries et de malheurs qu'on reste sceptique une fois le livre terminé. Non pas sceptique quant à l'existence possible d'une famille, d'un groupe d'individus semblables: la réalité, comme on dit, dépasse souvent la fiction; mais sceptique esthétiquement, littérairement. On se dit que ce troupeau de mufles, s'il a existé, doit être le produit de causes particulières: historiques, sociales, héréditaires, économiques, etc. Il ne suffit pas, en effet, de prendre le contre-pied des portraits idylliques de nos anciens romans pour « faire vrai » à coup sûr. Dans une oeuvre romanesque de longue haleine, plus les personnages sont exceptionnels — en rose ou en noir, peu importe — plus il faut d'« explications » (ou d'illustrations) pour les rendre vraisemblables, convaincants. Que ces « explications » soient plutôt extérieures, à présupposés déterministes comme chez Balzac, ou plutôt psychologiques, introspectives comme chez Dostoïevski, est sans importance *pourvu qu'elles soient là*. Si Laberge, comme Zola dans *Germinal*, nous avait illustré les causes économiques et sociales qui ont avili ses personnages, déchaîné leurs instincts, nous serions sans doute prêts à tout avaler sans sourciller. Il ne l'a pas fait. Son roman est ou trop long ou trop court. Il lui manque une idéologie générale explicite, des tableaux collectifs, des retours en arrière qui en assureraient l'unité, la plausibilité¹. C'est pourquoi, en dépit de plusieurs scènes d'une grande puissance et malgré l'intensité tragique des chapitres XX et XIV (que l'on lira plus loin, *la Scouine* reste inférieure à *Trente Arpents*, *Bonheur d'occasion*, *Poussière sur la ville* ou *Agaguk*.

Valable pour le roman, l'argument de Tougas me paraît toutefois inapplicable à la nouvelle, du moins dans la plupart des cas. La nouvelle classique, en effet, la nouvelle à la Maupassant, celle que pratique presque toujours Laberge, isole une crise, un incident, un individu: elle se limite

(1) C'est l'opinion d'Olivar Asselin, le seul critique qui, lors de sa parution, ait parlé de *la Scouine* avec sérénité: « ... le livre de Laberge est [...] plutôt qu'un roman, une série de scènes sans autre lien entre elles que l'intérêt que comporte par elle-même la vie rurale. » (*La Revue Moderne*, 15 nov. 1919, p. 18).

à un aspect, à un personnage ou à un milieu très restreint. Comment parler alors de déformation, d'aviissement systématique de la réalité ? Peut-on empêcher un auteur de choisir l'intrigue, le personnage qui lui plaît ? « La Parure » de Maupassant repose sur un incident déplorable, inusité, qui ruine une vie. « L'Héritage » présente une situation ; « la Maison Tellier », un milieu tout à fait particulier. Ces nouvelles en sont-elles moins admirables ? Pas du tout. Ce n'est pas l'affaire du nouvelliste de brosse en quelques pages un tableau d'ensemble de la société, de doser savamment les incidents tristes et joyeux de sa trame. Il tire son sujet, ses personnages d'où bon lui semble. S'il les exploite d'une façon efficace, artistique, on ne peut en exiger davantage.

Or, des treize nouvelles de Laberge que j'ai choisies pour cette anthologie, trois seulement, à cause de leur longueur, de l'abondance des personnages répugnants, insensibles, ou de l'accumulation des calamités, peuvent *théoriquement* prêter le flanc à l'accusation de Tougas : « la Veillée au mort », « la Rouille » et « Lorsque revient le printemps ». L'indifférence apparente de tous les personnages à l'égard de la mort dans la première ; les malheurs successifs qui frappent le héros dans la deuxième partie de « la Rouille », et la multiplication des calamités aussi bien que des crapules qui caractérise « Lorsque revient le printemps » peuvent indisposer le lecteur uniquement préoccupé de vraisemblance, de plausibilité. Je n'essaierai pas de défendre « Lorsque revient le printemps » à ce point de vue. J'y reviendrai plus loin.

Mais dans « la Veillée au mort », Laberge, grâce à l'accumulation des détails et des personnages vulgaires, atteint un puissant effet comique, rabelaisien. Il faudrait être singulièrement dépourvu du sens de l'humour pour y rester insensible.

Dans « la Rouille », qui est une nouvelle dramatique, les malheurs, s'ils sont nombreux, se limitent à quelques pages de la seconde partie. Comme pour maint roman de Balzac, c'est seulement une fois la lecture terminée qu'on se dit que, tout de même, l'auteur exagère, que les passions ne sont pas d'ordinaire si exclusives, ni les événements si constamment orientés dans le même sens. Mais aussi longtemps qu'on lit, on est pris, captivé. Pourvu que la convergence des effets soit respectée, on se laisse emporter, hypnotiser par ce

monde romanesque.

Bien sûr, l'absence de noircissement ou plutôt l'impression de cette absence chez le lecteur ne suffit pas à assurer la "réussite" d'une nouvelle. C'est pourquoi je me propose d'étudier plus loin « la Rouille », « la Veillée au mort » et « Lorsque revient le printemps » d'une façon moins négative.

De ces trois nouvelles, je le répète, l'une mise sur le comique, la gauloiserie. Alors que *la Scouine* est quasi uniformément sérieuse, tragique, près de la moitié des nouvelles de Laberge, celles de l'anthologie comme les autres, cultivent la gaudiologie ou l'humour noir (« le Notaire », « la Malade », « Il marie sa fille », « l'Art de se la couler douce », « le Râtelier »). Enclin, si l'on veut, au pessimisme, aux aspects bas, sordides de la réalité, notre conteur sait donc, grâce au rire, au cynisme, éviter l'écueil de l'uniformité, de la monotonie.

Mais ni la distinction tragique-comique, ni le classement campagne-ville que, par souci de symétrie, j'ai adopté dans cette anthologie, ne représentent des catégories étanches ou fondamentales. Les thèmes, les sujets préférés de Laberge : ivrognerie ou narcomanie (« Mame Pouliche », « les Deux Chouettes », « l'Art de se la couler douce », « la Vocation manquée »); attachement à la terre (*la Scouine*, « la Rouille », « les Noces d'or », « la Fin du voyage »); pauvreté ou avarice (*la Scouine*, « les Noces d'or », « la Vocation manquée », « l'Art de se la couler douce », « la Fin du voyage »); relations parents-enfants (*la Scouine*, « la Malade », « les Noces d'or », « Il marie sa fille », « la Fin du voyage »); l'amour ou, plutôt, sa caricature (« le Notaire », « l'Art de se la couler douce », « les Deux Chouettes », « le Râtelier »); et la fatalité sans cesse présente, tous ces thèmes que Madame Clerc étudie dans sa thèse ne me paraissent pas d'une signification primordiale pour déterminer, définir le talent de Laberge. Au point de vue littéraire, leur énumération ne constitue qu'un travail préliminaire, un travail de blayage. De même qu'il n'y a pas de sot métier, de même il n'existe pas de sot sujet. Tout dépend de la façon dont on l'exerce, ce métier, dont on exploite, ce sujet. Il serait trop commode de n'avoir qu'à choisir la mort, l'alcoolisme, la sainteté ou la tempérance pour devenir grand écrivain, grand nouvelliste.

Seule l'analyse de la technique, des procédés littéraires

— je ne dis pas du style — nous permet de déterminer si l'on a affaire à un artiste ou à un scribouilleur. Je sais bien que la technique, tout comme la rime, « est une esclave ». Dans l'absolu, il n'existe pas de « bonnes » ou de « mauvaises » techniques. Mais, *in concreto*, il y en a qui sont bien adaptées au but apparent de l'auteur, et d'autres qui ne le sont pas. Je dis: but apparent, car il peut arriver que l'auteur n'atteigne pas celui qu'il se propose et réussisse quand même une oeuvre d'art.

Ce n'est donc pas le sujet mais la façon de l'envisager, l'angle sous lequel l'écrivain le présente qu'il faut examiner. Selon la distinction de Thibaudet, il y a des romans (et des nouvelles) « qui déroulent une vie et ceux qui isolent une crise ». On pourrait ajouter: il y a également ceux qui présentent un tableau (de moeurs). Si l'on examine dans cette optique les nouvelles de notre anthologie, on s'aperçoit que quatre d'entre elles (« la Rouille » « la Vocation manquée », « Mame Pouliche », « la Fin du voyage ») déroulent une vie; que quatre autres (« la Malade », « les Noces d'or », « le Notaire », « Il marie sa fille ») isolent une crise; que deux, enfin (« la Veillée au mort », « Lorsque revient le printemps ») brossent un tableau.

Des trois qui restent, « l'Art de se la couler douce » appartient à la fois aux catégories une et deux. Quant aux « Deux Chouettes » et au « Râtelier », que les Américains appelleraient des *short shorts* et que je n'analyserai pas, elles isolent aussi une crise.

Naturellement, de la première catégorie à la troisième, l'intrigue tendra à se concentrer dans le temps et les personnages à se multiplier. On passe, en effet, du récit, du temporel, de la succession des événements au drame, aux scènes théâtrales (No 2), pour aboutir finalement à des tableaux des panoramas (No 3) où c'est le spatial, la simultanéité qui dominant. Quand un nouvelliste, comme Laberge, aborde les trois catégories, c'est déjà un gage de souplesse. Il reste à voir, naturellement, comment il s'en est tiré.

C'est « la Rouille » qui présente le « déroulement de vie » le plus pur: trente-cinq pages d'une seule coulée où des faits, des événements se succèdent sans longues scènes dramatiques. C'est la narration chronologique, unilinéaire dans toute sa simplicité. Simplicité d'ailleurs plus apparente que réelle du point de vue de la création: embrasser, en effet,

une période de quarante ans en trente-cinq pages sans relater de faits spectaculaires ni tomber dans de sèches énumérations est rien moins que facile. Comment Laberge y parvient-il ? — Grâce à deux techniques principales: 1) une optique constante qui, dans ce récit à la troisième personne, présente tous les événements du point de vue du héros; 2) une espèce de leitmotiv qui, par ses variations de fréquence, ses réapparitions aux moments stratégiques, sert de soudure, de symbole au récit et d'accompagnement, de concrétion à la psychologie du personnage.

Ce leitmotiv, c'est la pipe que Francis Lauzon fume aux moments importants et méditatifs de sa vie. Les lentes bouffées qui en émanent accompagnent chez lui à la fois les réminiscences et les projets d'avenir. En treize circonstances au cours des trente-cinq pages la pipe réapparaît. Ce n'est pas par hasard que j'emploie le mot leitmotiv, car si les mêmes expressions reviennent constamment pour exprimer la fumerie (« fumait sa pipe » pp. 106, 109, 118, 124, 125, 128, 134; « tirant de lentes bouffées », pp. 108, 111, 121, 124), par contre, les circonstances qui accompagnent le « thème » changent sans cesse. Tout d'abord, le nombre de fois que la pipe apparaît à *l'intérieur de la même scène* (elles figurent simplement comme une unité dans mon total) indique l'intensité, la profondeur de la méditation de Lauzon (quatre fois dans la scène du début, pp. 106-109; trois fois dans celle où, rendu dans l'ouest, riche cultivateur, à l'apogée du succès, Francis contemple avec satisfaction sa terre et ses enfants et rêve à son vieux père, p. 125, deux fois alors que, attristé par la mort de son premier fils et par l'accident du second, le fermier projette un voyage dans sa paroisse natale, p. 129).

Mais les variations ne se bornent pas à la simple répétition ou à son absence. Alors que, durant la période heureuse (ou relativement heureuse) de son héros, Laberge se contente d'indiquer qu'il fume; quand la décadence s'intensifie et que la tristesse s'installe, au contraire, l'auteur note que même les habitudes du fumeur se modifient. « Sombre et tragique, [il] allait *plus rarement* s'asseoir sur sa butte pour fumer sa pipe. Et, même alors, il *s'arrêtait* de tirer de lentes bouffées [...] » (127). « *Parfois*, le soir, il allait encore s'asseoir sur sa butte, fumait *un instant*, tirait *quelques* bouffées, puis s'abîmait dans de tristes réflexions. » (131).

Est-ce là la fin de la démoralisation, le fond du malheur ? — Non pas. Car vient un moment où Lauzon ne fume même plus, où il se contente de se rappeler qu'il a fumé autrefois, au temps où il était heureux. Il vient d'apprendre l'incroyable, l'inconcevable nouvelle que son frère a vendu la maison paternelle et Laberge écrit: « En imagination, il revoyait ce rebord de fossé [...] où, si souvent, dans sa jeunesse, il s'était assis pour fumer la pipe en songeant à l'avenir. Jamais plus désormais, il ne pourrait s'asseoir là. » (130). Atteint de cancer, enfermé dans un hôpital, sentant sa fin prochaine, Francis se regarde dans un miroir: « Qu'il paraissait donc vieux ! Etait-il possible que ce fût là ce jeune homme souple, solide et fort qui autrefois fumait sa pipe avec tant de satisfaction sur le rebord du fossé [...] ? » (134). Enfin, la veille même de sa mort, comme ultime souvenir, c'est encore à sa pipe qu'il pense, à sa pipe qui symbolise pour lui l'époque lointaine où il vivait vraiment, où il était heureux. « Il savait que jamais plus il n'irait, le soir, fumer sa pipe sur la butte devant la maison. Tout était fini pour lui [...] Et il mourut dans la nuit, [...] » (1939).

Il fallait tout l'art, tout le doigté de Laberge pour que de si fréquents rappels (une fois toutes les deux pages) d'un objet aussi prosaïque que la pipe ne tournent pas à la rengaine, au radotage; deviennent au contraire évocation, symbole, poésie.

Si j'ai insisté sur ce point, c'est que non seulement la pipe joue un rôle de première importance pour assurer l'unité, le retentissement de « la Rouille », mais que des leitmotivs analogues apparaissent dans deux autres nouvelles de Laberge: le gin dans « la Vocation manquée » et l'élixir parégorique dans « Mame Pouliche ». Leur rôle est d'ailleurs plus déterminant: la pipe en effet ne sert que d'accompagnement à l'état d'esprit de Lauzon, tandis que le gin et l'élixir sont les causes mêmes de la dégradation, puis de la mort de Gaspard et de mame Pouliche. L'analogie n'en reste pas moins frappante.

Quoique d'une façon plus discrète, la prostate de Tref-flé Dignalais (« la Fin du voyage ») joue le même rôle. Quant au « pain sur et amer » de *la Scouine*, il symbolise sans l'ombre d'un doute la misère, l'avarice et la bassesse de la famille Deschamps.

Toutefois, si magistral soit-il, le leitmotiv de la pipe ne

saurait à lui seul assurer la réussite de la nouvelle. Il ne constitue qu'un moyen de charpenter la narration et de concrétiser la psychologie du héros.

Qui est donc Francis Lauzon ? — Bien que ses traits de caractère ne se révèlent que peu à peu à mesure que le récit se déroule, essayons de les énumérer en bloc. Lauzon est réaliste, déterminé, volontaire, sobre, laborieux, profondément attaché à la terre, à la lignée. Il n'a rien d'un rêveur, d'un artiste, d'un sensuel, d'un sentimental. Seul un intense désir — probablement hérité de son père — d'aller défricher au loin des terres neuves le distingue de la majorité des « habitants ». Or, à quoi un personnage semblable sera-t-il sensible, attentif, perméable ? — Uniquement aux événements, aux choses susceptibles de l'aider à réaliser ses projets. La beauté des paysages, leur nouveauté, l'amour de sa femme, de ses fils — sauf en tant que chaînons de sa lignée — n'existeront pas pour lui. Et c'est précisément en ne notant que les choses qui intéressent Lauzon et en laissant tomber toutes les autres que Laberge réussit à peindre son héros, à dérouler toute une vie en trente-cinq pages sans jamais nous donner l'impression de sauter des périodes importantes.

Dans la scène initiale lorsque Lauzon fume sa pipe devant la maison, que voyons-nous ? — Aucun paysage, aucune description: un vieux saule, le rebord du fossé sont mentionnés sans plus. On pourrait arguer que cette campagne qui l'entoure, cette terre où il a grandi, Francis les connaît si bien que, par habitude, il ne les voit plus. Mais les paysages qui se déroulent ensuite sous ses yeux quand il quitte pour la première fois la terre ancestrale et va travailler sur un steamer, puis à Rouyn lui « échappent » de la même façon. *Pas un seul détail* sur l'aspect de la nature, la mentalité des gens, n'est mentionné. Pour Lauzon, ces « jobs » ne sont que des étapes vers la réalisation de son rêve. Il ne les accepte que dans le but d'arrondir son pécule. Par contre, le montant d'argent qu'il a épargné est noté avec la dernière précision: \$170.00 le premier été, \$150.00 le premier hiver, etc. Si bien que « Pendant ses deux années de travail, il avait mis de côté \$675. » (p. 111). Rien d'autre ne compte. Il s'est senti autrefois attiré par une certaine Léontine Daigneault dont le père ne veut pas pour gendre « un p'tit habitant ». Francis se résigne sans tiraillements: « ... il était raisonnable et il ne voulait pas se

laisser entraîner à des désirs irréalisables. » (p. 108). Plus tard Robidoux, qui devait partir avec lui pour l'Ouest, fait faux bond. Lauzon se sent-il ébranlé ? Aucunement. « Tant pis. Il irait seul. » (p. 111).

Une fois rendu dans l'Ouest, sa nouvelle patrie, est-il frappé par l'aspect du paysage ? — Pas davantage. Encore une fois, ce sont des détails utilitaires qui absorbent son attention: les bonnes terres à proximité de la voie ferrée coûtent trop cher; il en achète une à 180 milles plus loin; la région est marécageuse; il faut empiler des troncs d'arbres au fond des mares; mais ainsi les voitures réussissent à passer, etc.

Pourtant un aspect « inutile » le frappe qui démontre que, tout de même, Lauzon éprouve une certaine nostalgie pour le pays de son enfance: « Des lis jaunes comme on en trouve dans les jardins de la province de Québec poussaient naturellement ici dans la prairie [...] » (p. 112). Ce détail noté par un cultivateur — là-bas il fallait *cultiver* ces lis; ici ils fleurissent à *l'état sauvage* — dénote de la part de Laberge une psychologie, un réalisme profonds. Sans ce détail « sentimental », son héros pourrait nous sembler trop inhumain.

Inutile de pousser plus loin l'analyse. Ce récit unilinéaire qui coule paisiblement, sans heurts, comme un fleuve dans la plaine, peut sembler, à première vue, simple, primitif. Il suppose pourtant de la part de Laberge un art, une psychologie, un doigté incomparables.

J'ai déjà indiqué que les leitmotivs de « Mame Pouliche » et de « la Vocation manquée » — l'élixir parégorique et le gin — suivent la marche inverse de la pipe. Alors que celle-ci, en effet, se « raréfie », s'amenuise, se dissipe en réminiscences à mesure que le dénouement approche, l'élixir et le gin se condensent, pour ainsi dire, s'exacerbent et sont partiellement responsables de la mort des deux personnages.

Je n'analyserai pas la structure de « la Vocation manquée ». Elle ressemble, en somme, à celle de « la Rouille ». Mais puisque la mort prématurée du héros réduit la période de temps qu'elle embrasse, les scènes y sont relativement plus longues et les personnages secondaires plus importants, plus actifs. Quant au fond, il s'agit surtout d'une descente

graduelle, d'une vie qui se défait.

Chez « mame Pouliche » la dégénérescence de l'héroïne est, pour ainsi dire, constante. On ne saurait parler ici d'évolution véritable tellement le sort en est jeté dès les premières lignes. Aussi cette nouvelle est-elle plus déductive que les deux autres. Elle s'ouvre par une déclaration générale: véritable coup de cymbale qui nous plonge inconscient dans une atmosphère déprimante, fataliste, irréversible: « Ah ! ce qu'elle en avait vidé des crachoirs dans sa vie mame Pouliche ! » (p. 143). Le crachoir (ou la saleté) joue ici un rôle de leitmotiv avec lequel viendra plus loin alterner, s'entremêler en une sarabande infernale, hallucinante celui de l'élixir.

Comme nous avons affaire à la nouvelle sans doute la plus pessimiste, la plus navrante du recueil, il n'est peut-être pas inutile de se demander si Laberge pratique ici le « noircissement pour le noircissement » ou bien s'il se soumet, comme dans « la Rouille », à la psychologie de son personnage.

Incontestablement, l'ordure, la saleté, le décrottage jouent un rôle proéminent dans « Mame Pouliche ». Pourquoi ? — C'est que « l'héroïne », rivée à sa tâche de femme de peine, la cervelle avachie au niveau de sa besogne, ne peut voir rien d'autre. Faut-il blâmer Laberge de n'avoir noté de sa vie que les aspects répugnants, décourageants ? — En aucune façon. Il se montre ici comme partout psychologue averti. Mme Pouliche en effet, en plus de son élixir, n'a pour ainsi dire, qu'une consolation, qu'un plaisir: celui de se vautrer masochistement dans le sordide de sa besogne, de l'exagérer même, de s'imaginer qu'on s'amuse à la lui rendre plus dégoûtante, à accumuler les immondices qu'elle doit nettoyer. Au masochisme vient se greffer chez elle un complexe de persécution. Noircissement systématique de la réalité ? — Certes, mais de la réalité subjective, de la réalité vue par Mame Pouliche; déformation qui provient, non pas d'un manque de jugement esthétique de la part de Laberge, mais bien du souci de présenter le monde tel que son personnage le voit pour atteindre à plus de vérité, à plus d'authenticité.

Comme c'est toujours le cas chez les toqués, les névrosés, le complexe de Mame Pouliche est ambivalent: s'il la pousse à se mépriser et à mépriser les autres, il sert aussi d'excuse, de justification à sa passion de narcomane

« Quand on gagne sa vie à laver des crachoirs [...] une pareille liqueur, ça vous soulage. » (p. 148). « Les jours de grande saleté [...], pour oublier, pour se remettre, elle prenait une dose de parégorique. Pas une cuillerée à thé, bien sûr. Une grande cuillerée à soupe et même un peu plus. Fallait se purger l'esprit de toutes ces saletés. » (p. 149).

Certes, Laberge n'explique pas en toutes lettres ces complexités psychologiques dont la compréhension dépasse même Pouliche de cent coudés. Il se garde bien de faire de « psychologie d'auteur », de narrateur omniscient. Il procède, si l'on peut dire, obliquement, par ricochet. Comme la plupart de ses personnages sont des ignorants, des sous-doués, il se contente d'ordinaire de nous présenter, sans commentaires, la réalité telle qu'eux la voient.

Ce qui, techniquement, distingue « la Fin du voyage » (dont à peu près la moitié seulement figure dans l'anthologie), c'est l'emploi du *flashback*, du long retour en arrière, ce qui lui assure un degré d'intimisme, d'intériorité encore supérieur à celui des trois autres nouvelles.

Puissamment introduite par une description de la tempête qui fait rage et suivie d'une brève allusion à la crainte que la mère Dignalais éprouve à la vue de son mari qui, étendu sur le plancher, immobile comme un cadavre, dort devant le poêle, la méditation de la vieille débute par un souvenir douloureux: celui où, souffrant d'une rage de dents, elle s'est cautérisé la gencive au moyen d'un fil de fer rougi au feu pour se débarrasser de son chicot lancinant. Et ce sont ensuite tous les événements de sa vie de misère (ceux du moins qui palpitent encore au fond de sa pauvre mémoire vacillante) qui se déroulent devant ses yeux.

Le *flashback*, qui embrasse sept pages, se termine aussi naturellement, aussi habilement qu'il avait débuté: après s'être rappelé les désagréments de sa dernière visite à son fils, chômeur à Montréal, la mère Dignalais réitère sa résolution de n'y jamais retourner. Puis l'on revient à la description de l'hiver qui avait servi de tremplin à la réminiscence. Ainsi le cycle est bouclé.

Comme je l'ai indiqué, la seconde catégorie de nouvelles (« la Malade », « les Noces d'or », « le Notaire », « Il marie sa fille ») isole une crise. Ramassées dans le temps, respectant (à l'exception de « Il marie sa fille ») l'unité de lieu, ce sont des nouvelles classiques, avec introduction, climax et dénouement-surprise. Les scènes et les dialogues y sont naturellement plus longs, les personnages « actifs », plus nombreux que dans la catégorie précédente. Ici, la distinction entre le tragique et le comique (ou l'humour noir) joue à plein. Non pas tellement quant à la structuration générale, mais quant au rythme de la présentation et à la soudaineté de notre plongée au coeur du drame.

De ces quatre nouvelles, une (« les Noces d'or ») est d'un tragique pur, sans alliage. La seconde (« la Malade ») semble tragique au début, dans la première moitié. Elle ne tourne au comique que grâce au rétablissement inattendu de la mère Bardas. La troisième nouvelle (« Il marie sa fille »), malgré le tragique de la situation, mise sur le comique, l'humour noir à cause du monstrueux égoïsme d'Isidore Tamareau. Quant au « Notaire », son comique est aussi pur, aussi constant que le tragique des « Noces d'or ».

J'ai parlé tout à l'heure du rythme de notre plongée dans le drame. Pour assurer l'instantanéité de cette immersion, deux conditions sont requises: 1) il faut que l'intrigue s'amorce au tout début; 2) il faut également que, dès les premières lignes, nous possédions une idée du caractère du héros. C'est le cas des « Noces d'or ». En voici le commencement: « Il y aura bientôt cinquante ans que les époux Mattier [...] étaient mariés. Comme les Huneau, leurs troisièmes voisins, avaient célébré à l'été leurs noces d'or et qu'ils avaient reçu de riches cadeaux de leurs parents, le père Julien Mattier crut qu'il serait opportun de fêter le cinquantenaire de son mariage [...] » (p. 39). Amorce de l'intrigue, avarice, insensibilité de Mattier sont notées en deux phrases.

L'intrigue de « la Malade » se noue avec une égale promptitude: « Une semaine environ avant Noël, Caroline Bardas, qui dépérissait depuis quelque temps, devint gravement malade [...]. Alors [...] son mari [...] alla chercher sa fille Zéphirine en service chez M. Lauzon, rentier au village. » (p. 31). Toutefois le caractère de Zéphirine

et celui de sa soeur Délîma sont plus lents à se manifester que celui de Mattier dans la nouvelle précédente. On voit bien par la réponse de Zéphirine à sa maîtresse que la maladie de Mme Bardas ne la touche guère. Il faut toutefois attendre à la troisième page pour connaître les sentiments des deux filles à l'égard de leur mère. « En route, Délîma se demandait si elle trouverait sa mère vivante. Si elle était morte, elle pourrait alors retourner pour le Jour de l'An à la taverne où elle se ferait bien cinq belles piastres de pourboire. Comme ça, ce serait pas trop mal. » (p. 32). Dans cette nouvelle, un des deux éléments retarde donc un peu trop pour que l'atmosphère tragique naisse dès le début.

« Il marie sa fille » commence d'une façon encore beaucoup plus paresseuse. C'est l'intrigue ici qui ne démarre pas immédiatement: « Ce matin-là, Isidore Tamareau [...] était soucieux en se rendant au magasin. Tristement, il se disait que sa fille, Liose, était vraiment très malade. » (p. 156). Le héros ne manifeste ici que des sentiments normaux. Un peu plus loin, on se rend compte de son insensibilité relative, de son amour pour l'argent, de sa hantise de posséder une voiture. Mais plusieurs paragraphes défilent avant que ne lui jaillisse à l'esprit le projet qui met l'intrigue en branle.

Pourquoi cet atermoiement, cette lenteur ? — C'est que Laberge, voulant raconter une histoire cruelle d'une façon cynique, doit d'abord nous présenter le héros, le responsable.

La dernière nouvelle, « le Notaire », plutôt gauloise que cynique, débute d'une façon encore plus nonchalante, plus détachée. Comme le lecteur ne saurait s'identifier avec un personnage comme Anthime Daignault, empêtré dans une situation ridicule par la faute d'un curé janséniste et borné, Laberge, cette fois-ci, adopte le point de vue du narrateur omniscient, objectif, qui observe les choses de l'extérieur. « Monsieur Anthime Daignault, dit Lafleur, était maître de poste [...] marchand général et horticulteur. Son père avait été notaire et les habitants de la paroisse, qui avaient vu grandir le fils, l'appelaient lui-même notaire [...]. C'était un homme plaisant, aimant à causer [...] etc. » (p. 97). On le voit: Laberge ne présente même pas son personnage dans une situation particulière, aux prises avec un problème difficile comme dans « Il marie sa fille ». C'est une présentation, pour ainsi dire, générale où nous voyons Anthime dans l'habituel: un tour d'horizon où ne

manquent ni les antécédents, ni les renseignements familiaux et sociaux, ni l'opinion que les villageois se font du « notaire ». L'introduction se termine à la troisième page par la déclaration suivante: « Et monsieur Daignault, ses deux commis et ses deux servantes vivaient heureux dans la paix et la tranquillité. » (p. 99).

La suite nous place-t-elle immédiatement dans le vif de l'intrigue ? — Point. Par un brusque saut, Laberge nous apprend simplement l'installation au village d'un nouveau curé. Vu la vie paisible, innocente que mène le « notaire », on ne voit pas comment cet ecclésiastique, si fanatique soit-il, pourra en rien la troubler. Mais la minutie avec laquelle l'auteur le décrit, ce curé, au physique et surtout au moral, nous met la puce à l'oreille, crée un « suspense » comique. Le contraste entre la placidité d'Anthime Daignault et l'illumination du prêtre amène déjà le sourire aux lèvres. On sent d'avance qu'ils sont faits pour ne pas s'entendre. Inutile de résumer ici l'intrigue. L'attaque du curé se fait en deux temps. Tirailé entre son horreur du changement, sa complaisance et son respect pour la religion, le notaire oppose des arguments de gros bon sens, atermoie, louvoie, se ronge les sangs, puis finit par céder. Mais sa « crise de conscience » ne nous est presque jamais présentée directement. Ce sont les réactions, les remarques des deux servantes en face de son air préoccupé qui nous renseignent. Et la fin de la nouvelle nous apporte, par sa banalité même, une nouvelle surprise. Après l'incroyable absurdité du mariage d'Anthime Daignault, le lecteur se sentait pourtant à l'abri de toute surprise. Laberge, en mettant le point final avec un pétitement narquois dans l'oeil, a l'air de nous dire: rien n'est arrivé, la vie continue.

Voilà qui suffit à démontrer avec quelle virtuosité Laberge, tout en respectant les « règles » du genre, manie la nouvelle « classique ». Du tragique pur au comique narquois en passant par deux intermédiaires, il exploite la gamme entière de son clavier. Sans doute toutes les nouvelles de Laberge ne sont pas de cette qualité. Il s'agit, ne l'oublions pas, d'une anthologie. Mais n'eût-il écrit que ces quatre nouvelles, Laberge serait déjà assuré de survivre.

Les deux nouvelles-tableaux que j'ai gardées pour la fin ne me semblent pas posséder une structure aussi parfaite, c'est-à-dire aussi bien adaptée à leur but, que les précédentes. Certes, il est hasardeux de se prononcer là-dessus d'une façon catégorique. En effet, la nouvelle classique et la nouvelle-déroulement-de-vie ont toutes deux subi l'épreuve du temps, elles possèdent leur tradition, leurs règles, tandis que la nouvelle-tableau n'a guère été exploitée. À la suite de Tchekov, de Kafka, de Faulkner et de Marcel Aymé, les écrivains qui apportent du nouveau dans ce genre pratiquent plutôt la nouvelle d'atmosphère, la nouvelle-rêve ou la nouvelle-fantaisie que la nouvelle-tableau. On peut supposer que cette dernière devrait ressembler plus ou moins au roman de moeurs ou au roman unanimiste. Ses dimensions restreintes toutefois l'empêcheraient de suivre de tels modèles à l'aveuglette. On doit donc se fier quasi uniquement à son sentiment personnel pour évaluer « la Veillée au mort » et « Lorsque revient le printemps ». Mais il vaut mieux risquer un jugement fautif que de jouer à l'âne de Buridan.

Disons d'abord que, pas plus dans ce genre de nouvelles que dans les autres, l'auteur ne doit parler trop clairement en son propre nom, ni surtout porter des jugements moraux sur ses personnages. C'est pourtant ce que fait Laberge au début et à la fin de « la Veillée au mort » alors qu'il répète la phrase suivante: « Ceci se passait à Allumettes, le village le plus ignorant, le plus fanatique et le plus ivrogne des neuf provinces du Canada. » (pp. 51, 76). Voilà une dérogation déplorable à son objectivité habituelle. Pourquoi éprouve-t-il le besoin de nous prévenir ainsi ? Si Allumettes est un patelin aussi canaille qu'il l'affirme, nous nous en rendrons bien compte nous-mêmes. — Mais ne le chicanons pas trop sur un détail: il ne s'agit que de deux phrases qui, vu leur position, ont au moins l'avantage de ne pas entraver la marche du récit.

Mais il y a, à mon sens, plus grave. Dans un tableau d'ensemble il ne faut pas oublier *l'ensemble* au profit d'un détail, d'un individu. Il ne faut pas qu'un personnage « tienne le crachoir » trop longtemps. C'est encore ce qui se produit dans « la Veillée au mort »: Laberge vient tout juste de brosser son tableau initial que trois « veilleux »

prennent tour à tour la parole pour raconter, en des monologues de quatre, quatre et deux pages respectivement, des anecdotes sur la vie du défunt. Et ces monologues sont à peine interrompus par de minces paragraphes de quelques lignes qui nous rappellent en quelles circonstances on les débite. Je ne mets en cause ni l'intérêt ni la verve de ces monologues pris isolément, mais bien leur opportunité dans le présent contexte. Si Laberge veut nous renseigner sur les exploits de l'ex-maquignon, pourquoi ne le fait-il pas directement comme à la première page ? « Pour se préserver de tous les maux possibles, il [le vieux Verrouche] avait une panacée infaillible : chaque jour, il prenait son flacon de gin. » (p. 51). L'auteur, au besoin, pourrait même se servir d'une formule comme celle-ci : « les veilleux se rappelaient le jour où le vieux maquignon avait roulé l'Américain, etc. »

On a vraiment l'impression que Laberge, si rarement pris en faute, est parti cette fois du mauvais pied. Heureusement, quand le récit principal reprend, c'est à une allure endiablée qui ne se dément plus. La description des personnages se borne aux traits les plus évidents, à des renseignements sommaires quand ce n'est pas à la simple énumération de leurs noms et de leurs relations avec le défunt : « Juste comme les hommes s'essuyaient la bouche du revers de la main, la porte du dehors s'ouvre et un homme gros et court, en haut-de-forme, un gros cigare à la bouche, avec une grosse moustache noire, une lourde chaîne de montre dorée et une énorme breloque, fait son apparition. » (p. 64). On n'a pas le temps de s'arrêter à des détails. Les incidents, les beuveries, les ripailles, les gestes osés et les engueulades se succèdent à une allure vertigineuse qui emporte tout sur son passage. Si on avait le loisir de réfléchir, on craindrait à tout moment que le conteur ne restât court. Mais non : depuis le tour de force de l'hercule jusqu'à la pose d'une bouteille de gin sur la fosse du défunt, en passant par la bagarre du convoi funéraire, suivie du vomissement de Philorum Massais dans le bénitier de l'église et des libations dans le cimetière, la truculence de Laberge ne tarit pas. Les dialogues, abondamment truffés de canadianismes, d'épellations phonétiques, sont à l'avenant. Ça rappelle « la Maison Tellier » de Maupassant et « la Noce normande » de Flaubert.

S'agit-il alors d'une pure histoire gauloise, rabelaisienne, dépourvue de toute espèce de sentiment ? A première

vue on serait tenté de le croire, et pourtant . . . pourtant on sent que les habitants d'Allumettes, le village le plus ignorant, etc., qui sont venus veiller au corps de Baptiste Verrouche avaient pour le défunt de l'affection, de l'admiration. Ses exploits de maquignon qu'ils racontent constituent à leurs yeux une sorte d'oraison funèbre, de panégyrique. Francis Pilonne, le coureur de foire, est parti de Joliette en vitesse, a sacrifié l'exposition du Bout-de-l'Île « pour ne pas manquer le service ». Et si étrange, si scandaleuse qui puisse paraître la conduite de ces « veilleux au corps », ils savent bien que le vieux Verrouche ne s'en formaliserait pas si, par impossible, il était présent. Quand on faillit culbuter le cercueil à la suite d'une gageure, quand on joue à la roulette dans la chambre mortuaire, le vieux Verrouche, avec son rire sardonique de cadavre, semble trouver qu'il s'agit là de farces désopilantes. Et lorsque, la partie terminée, le mort a remporté le gros lot, Mouton déclare: « Maintenant, savez-vous ce qu'il va faire, le père, avant de s'en aller ? Non ? Eh ben, il va payer la traite à ses parents avant qu'ils lui disent adieu [...] pis on le boira [le flacon] avant de se séparer, avant de sortir du cimetière. C'est comme ça qu'il aurait aimé qu'on fasse, le père. » (p. 68), on sent qu'il a raison. Voilà certes une étrange façon d'honorer un mort, mais elle constitue d'après Mouton et ses copains un témoignage d'estime. De même les libations qui se déroulent au cimetière, au lieu de n'être aux yeux des buveurs qu'un rite farcesque, une polissonnerie, deviennent un dernier hommage envers le vieillard qu'ils ont aimé.

« Lorsque revient le printemps » est d'un tout autre ton. Malheurs, calamités, catastrophes, incestes, adultères, vols et crimes de toutes sortes s'y accumulent à un rythme effarant. Laberge témoigne ici d'une imagination, d'une invention dans l'horrible, le macabre, la dépravation, aussi fécondes que tout à l'heure dans la gauloiserie, la gaudriole. Il me semble dépasser la mesure. Il s'agit en effet d'une nouvelle de quarante pages, presque d'un petit roman, qui met en scène au moins une cinquantaine de personnages à peu près tous crapuleux. La critique de Tougas s'applique ici: la déformation systématique de la réalité sans contre-

poids comique tourne à l'invraisemblance, à la monotonie.

Structurellement, « Lorsque revient le printemps » se compose d'une série de petites nouvelles, de petites scènes insuffisamment liées entre elles. Si je l'ai incluse dans mon anthologie, c'est que cette nouvelle me paraît par ailleurs d'un intérêt exceptionnel: sauf erreur, elle constitue la première tentative unanimiste (ou à tendance unanimiste) de notre littérature, la seule autre étant *le Dompteur d'ours* d'Yves Thériault. Dire qu'elle se compose uniquement de scènes isolées n'est donc pas tout à fait juste. Cette poussière de sous-nouvelles ne nous paraît telle que parce que Laberge n'a pas atteint son but (conscient ou non): nous présenter l'âme collective d'un petit village. L'unité de lieu, le retour de certains personnages constituent déjà des moyens de cohésion. Toutefois si là se bornaient les efforts de l'auteur, on ne pourrait parler même de tendance unanimiste. Mais il va plus loin: la nouvelle débute en effet par une présentation générale, si fragmentaire soit-elle, de Potasses et de ses habitants. La quatrième « partie » (si l'on tient compte des astérisques) nous fait assister à l'exode massif des villégiateurs, suivi d'une énumération des « sédentaires » qui paraîtront dans les scènes subséquentes. La « conclusion », enfin, mêle de brèves descriptions du printemps dans le village à l'évocation rapide de la plupart des personnages du récit, soit pour rappeler leur départ ou leur disparition, soit pour émettre des hypothèses sur leur avenir, soit pour boucler une intrigue laissée en suspens.

On peut donc parler de tendance unanimiste, mais de tendance seulement, car ces tours d'horizon, ces énumérations constituent des liens trop grêles, trop clairsemés pour assurer l'unité, pour donner naissance à une véritable « âme collective ». Même prises individuellement d'ailleurs, les sous-nouvelles qui composent « Lorsque revient le printemps » sont bien inférieures au niveau habituel de Laberge. Seulement celle où apparaissent Gédéon Laurin, sa mère et la veuve Marion me semble excellente.

Laberge aurait-il été capable de bâtir une longue nouvelle plus fusionnée, plus unanimiste? Aurait-il su écrire un roman d'une seule coulée, mieux structuré que *la Scouine*? On peut en douter. Tout semble indiquer que, à l'instar de Maupassant, Laberge était surtout novelliste

et que les oeuvres romanesques de longue haleine n'était pas son fait.

On ne peut, au Canada français, terminer une étude littéraire sans parler de style, de langue, ces deux fixations de la plupart de nos critiques. Les critiques étrangers, qui ne souffrent pas des mêmes complexes d'infériorité, soulignent au besoin certaines impropriétés de termes, certains solécismes, certaines lourdeurs de style, mais ensuite ils poursuivent leur analyse sans limiter leur jugement à ces deux aspects très souvent secondaires.

Ils sont secondaires *si le livre est bon*. Ils deviennent importants quand le livre est mauvais, parce que c'est alors, et alors seulement, qu'on les remarque — du moins lorsqu'on lit à une vitesse ordinaire. Bien sûr, le niveau de nos oeuvres romanesques n'est pas encore généralement très élevé. Il est donc compréhensible qu'on y relève des faiblesses de style et de langue et qu'on s'imagine tenir là la cause essentielle de leur médiocrité.

Pour ma part, je suis convaincu qu'on a tort. A la première lecture de Laberge, sauf dans les nouvelles que je trouvais médiocres, à peine un terme impropre, une lourdeur de style ont frappé ici et là mon attention. Ma jouissance esthétique, mon admiration n'en ont à peu près pas souffert. Ce n'est qu'à la deuxième ou à la troisième ou à la quatrième lecture, faites à la loupe, que j'ai « découvert » la plupart de ces faiblesses. Même alors, il m'est souvent arrivé (c'est le plus beau témoignage qu'un lecteur cherchant la petite bête puisse rendre à un écrivain) de me laisser « reprendre », captiver, entraîner.

Mais, sauf dans de rares descriptions — par exemple celle de la tempête dans « la Fin du voyage », celle des ordures dans « Mame Pouliche » — le style de Laberge n'est ni très léché, ni très élégant, ni très pittoresque. On pourrait relever ici et là certaines redondances, ou certaines répétitions syntaxiques maladroitement. « Naïfs, crédules (c'est moi qui souligne), les enfants croyaient cela ferme. » (p. 41). « A peu près à la même époque il y eut des élections. Il s'agissait d'élire un député pour le parlement fédéral. » (p. 120). « Longpré voulait les croire et s'efforçait d'ajouter foi à leurs paroles. » (p. 133). « Il était polonais et Michel était son prénom. » (p. 180).

Ailleurs, l'abus des *qui* et des *que*, de la voix passive, de circonlocutions alourdit singulièrement le style. « Ce fut pour lui une grande joie lorsqu'au soleil levant, il attela ses chevaux à la semeuse mécanique *qu'il* avait louée d'un fermier des environs et *qu'il* confia au sol *qu'il* venait d'ouvrir la semence de blé *qui* devait assurer sa subsistance » (p. 112). « [...] il a eu tant de misère *qu'il* a oublié les noms de ceux *qui* furent ses fils et *qu'il* ne peut se rappeler la figure de celle *qui* fut la compagne de sa jeunesse. » (p. 6). « C'avait été le préféré de la Scouine la saison dernière, et il *était reconnu pour être* le plus beau des animaux de son âge dans tout le rang. » (p. 16).

Inutile d'insister. Ces faiblesses, quoique clairsemées, sont incontestables.

Examiné à la loupe, le style de Laberge est en général honnête, sans plus. On est tenté de se demander — surtout si on est canadien et si on oublie que le style de Balzac et de Stendhal, scrutés avec la même rigueur, ne sont pas élégants non plus — comment Laberge a pu obtenir des effets si puissants, si intenses à l'aide d'un instrument en somme si ordinaire.

L'explication est simple: c'est l'ensemble qu'il faut considérer et non les détails. Au risque d'écrire une lapalissade, je rappelle qu'un texte romanesque doit se lire à une vitesse normale (mettons de 50 à 80 pages à l'heure). Il est aussi ridicule et aussi vain de parcourir une nouvelle à un rythme de tortue pour y chercher la petite bête que de se coller, par exemple, le nez à un tableau de Monet pour se plaindre ensuite qu'on n'y voit que des taches, des traînées de peinture. Si on veut découvrir les secrets de l'art littéraire ou pictural, s'initier au métier du romancier, du peintre, comprendre la technique ou les recettes par lesquelles ils obtiennent tel ou tel effet, alors c'est une autre histoire. Il devient dans ce cas légitime, nécessaire de chausser des lunettes, de se servir du microscope. Mais les « découvertes » que l'on fera alors, si précieuses soient-elles sur le plan de la création, de la compréhension, de l'assouplissement intellectuel, de l'approfondissement analytique, ne nous feront pas estimer mauvais ce que nous avons trouvé bon ou vice-versa.

Mais revenons à Laberge. Ce qui assure malgré tout l'efficacité, le « bon rendement » de son style (comme de sa technique), c'est son adaptation au sujet, sa soumission

à l'effet visé. Notre nouvelliste possède une variété de « tons », de « niveaux » d'autant plus admirable, d'autant plus fonctionnelle qu'elle passe en général inaperçue.

Disons, en simplifiant un peu, que le style de Laberge est d'autant plus relevé (sans jamais devenir guindé ou artiste) que: 1) l'histoire est plus tragique; 2) que son ou ses personnages principaux sont plus instruits ou, par ailleurs, plus sympathiques. Il atteint, au contraire, son maximum de familiarité, de « populisme » dans le comique, l'humour noir, quand les événements sont reflétés par la conscience d'un personnage ridicule, ou vulgaire, ou crapuleux. Il faudrait passer au crible les treize nouvelles de l'anthologie pour prouver cette affirmation d'une façon absolue. Ce serait un travail de longue haleine qui exigerait des pages de citations. Il ne faut pas oublier, en effet, que les couples de force tragédie-comédie, personnages nobles – personnages crapuleux, personnages instruits – personnages ignorants, jouent souvent en sens contraires. On peut avoir une crapule tragique comme Julien Mattier (« les Noces d'or ») et un bon diable ridicule comme Anthime Daignault (« le Notaire »).

C'est pourquoi je bornerai mes remarques stylistiques à la comparaison de « Mame Pouliche » et de « la Vocation manquée ». Il s'agit là de deux nouvelles aussi semblables que possible: toutes deux déroulent une vie, toutes deux sont tragiques, toutes deux présentent les faits par les yeux du personnage principal, toutes deux se terminent par la mort du héros, mort en grande partie provoquée dans les deux cas par un travail exténuant et l'abus des stupéfiants. Elles diffèrent par contre presque du tout au tout par un aspect: la personnalité des deux « héros ». Mame Pouliche est vieille, Gaspard Bergevin est jeune; elle est ignorante, il possède une certaine instruction; elle a toujours été femme de peine tandis que lui s'est trouvé brusquement arraché à une paisible existence d'étudiant pour devenir chômeur, puis distributeur d'annonces. Les deux nouvelles ne contrastent donc que par un aspect: leur personnage principal. (Ajoutons que, vu la vieillesse de Mame Pouliche, la nouvelle du même nom procède par de fréquents retours en arrière; tandis que « la Vocation manquée » se déroule chronologiquement: d'où le coup de cymbale qui ouvre « Mame Pouliche » et la résume, et, au contraire, l'entrée en matière calme, ordinaire de « la

Vocation manquée » où le héros ne paraît même pas. Mais cela regarde la technique, la structure, non le style.)

Or, « Mame Pouliche » est écrite en style populaire. Les répétitions propres au langage parlé, les constructions elliptiques, les expressions peuple y abondent. En voici quelques exemples: « Dire qu'il était bien fringant, M. Pouliche, ce serait exagérer. » (p. 145). « Pour sûr que Mélanie lui avait rendu un fameux service en lui faisant connaître cette préparation. » (p. 148). « Naturellement, la Bourrette était en retard, elle aussi, cette paresseuse. Jamais à temps, celle-là. Collée à son chômeur. » (p. 154). « D'une façon frappante, elle avait les manières d'une poule, mame Pouliche, très ressemblantes. » (p. 144). « Maudit ! quelle était de mauvaise humeur, mame Pouliche. » (p. 154). J'ai trouvé une soixantaine d'expressions semblables dans la nouvelle, une moyenne de 4,6 par page.

« La Vocation manquée » au contraire n'en compte que dix-sept, soit 0,57 par page, donc une proportion de huit à un en faveur de « Mame Pouliche ».

Inutile de dire qu'on ne saurait attribuer ce fait au hasard : méthodiquement, consciemment, Laberge adapte le niveau de son style au sujet qu'il veut traiter, à l'effet qu'il veut obtenir, au développement intellectuel de son personnage. Si c'était nécessaire, la condensation ou l'éparpillement des expressions populaires à l'intérieur de chacune des deux nouvelles nous en convaincraient. Dans « Mame Pouliche », ces expressions servent quasi exclusivement: 1) à exprimer les sentiments de « l'héroïne », en style indirect libre, à la Flaubert; 2) à la décrire, elle ou ses sentiments. La narration directe, objective, la narration d'auteur n'en contient à peu près aucune.

Dans « la Vocation manquée » (à l'exclusion des dialogues), elles se limitent aux endroits où Gaspard éprouve des émotions intenses ou bien où il voit un spectacle frappant, inaccoutumé. Elles appartiennent, comme dans « Mame Pouliche », au style indirect libre. Un père vient-il de terrifier les collégiens par un sermon sur l'enfer — Laberge écrit: « Ah ! il en connaissait des histoires effarantes, ce prédicateur. Un plein arsenal. » (p. 196). Gaspard pénètre-t-il dans les quartiers généraux d'un candidat à la députation ? — L'ellipse apparaît: « Beaucoup d'animation dans ce bureau. » (p. 202). Vient-il d'apprendre la mort de ses parents ? — Même phénomène: « Une immense las-

situde, un amer dégoût de la vie l'envahissaient. Sans force et sans énergie devant l'avenir. » (p. 206).

On pourrait sans doute recueillir des constatations identiques en analysant toutes les meilleures nouvelles de Laberge. Ce serait là un travail long mais passionnant que je laisse aux candidats au doctorat es lettres.

Un mot pour finir sur la correction linguistique chez Laberge. Je parle, naturellement, de ses descriptions et de ses narrations, non pas du dialogue ou du style indirect. Les canadianismes, les impropriétés de termes ne sont pas absents. Cela ne constitue peut-être pas un gros défaut, mais il peut, à l'occasion, nuire au plaisir de certains lecteurs. Ceux qui m'ont paru inacceptables, « choquants », je les ai corrigés. Pour les lecteurs curieux de terminologie, je donne ci-dessous la liste de ces substitutions. Il me faut ajouter que j'ai fréquemment changé la ponctuation qui, soit à cause de l'incompétence des correcteurs, soit à cause du peu d'importance que Laberge y accordait, était souvent fautive.

Que faut-il penser de la partie non-romanesque de mon anthologie ? — Quelques mots suffiront. Laberge survivra par ses nouvelles, non pas par ses « réflexions », ses poèmes en prose, et encore moins par sa critique. Ses réflexions sont souvent amusantes de cynisme, de raideur, d'intransigeance. Si elles étaient plus nombreuses, elles apporteraient un digne appoint aux nouvelles. Quelques poèmes en prose sont honnêtes sans plus. Quant aux critiques, littéraires ou artistiques, sauf quand elles contiennent des faits, des souvenirs intéressants pour l'historien, elles ne valent guère la peine qu'on s'y arrête. Rex Desmarchais a bien raison d'affirmer que Laberge « se laisse trop entraîner par sa générosité naturelle, par la profondeur de son amitié » et qu'il « accorde trop aisément à ses amis le superlatif de l'éloge, le qualificatissime. » (*Le Jour*, 23 juin 1945, p. 5).

Il me reste à exprimer ma reconnaissance à M. Pierre Laberge, fils d'Albert, et à Mme Laberge son épouse qui m'ont gracieusement reçu chez eux, fourni tous les renseignements à leur disposition et donné les livres qui me manquaient; au professeur Paul Wyczynski de l'Université d'Ottawa qui m'a apporté de précieuses informations et prêté les oeuvres complètes de Laberge; à M. Jacques Brunet qui prépare actuellement une thèse de maîtrise sur Laberge pour l'Université d'Ottawa et à qui je dois maintes citations et maints renvois; à Mme Henriette Clerc qui m'a présenté une copie de la thèse de maîtrise qu'elle vient de soutenir à l'Université Laval; aux autorités de l'Université Queen's qui m'ont accordé un octroi pour accomplir mes recherches; ainsi qu'aux bibliothécaires de l'Université, en particulier au conservateur, M. Gundy, qui se sont bénévolement chargés de la photocopie; enfin, au Conseil des Arts du Canada, dont la généreuse subvention a permis de publier le présent volume.

Espérons que cette anthologie contribuera à donner à Albert Laberge la place qui lui revient dans notre littérature et servira ainsi la cause de nos lettres tout entières.

GÉRARD BESSETTE
Kingston, le 17 août, 1961.

LISTE DES CORRECTIONS

TEXTE ORIGINAL

il en fut pour *son trouble*
 Il déposa *son casque*
son casque
 une longue procession de *wagons*
 il s'était fixé dans cette *place*
 Charlot qui *vernailait*
 atteler le poulain *sur le tombereau*
 elle se ferait bien un *beau cinq*
piastres avec les pourboires des
clients
 son *casque* de loutre
 il faut *rencontrer* de gros intérêts
Pour le garçon
 servait [...] *pour* se protéger
 se *greyer* à neuf
 monter *en haut* d'une côte
 grâce à ces efforts *combinés*
 un des habitués de la *place*
 l'hypothèque qui deviendrait *due*
 l'hypothèque qui deviendrait *due*
 les *paraboles* d'Hector
 tombe *au* [...] parquet
 sortit *au dehors*
 le père *avait* souvent arrêté
 l'une des branches du *travail*
fraidileuse
 il restait *en corps*
en bas de zéro
 le *contracteur*
 il n'avait pas *laissé* la maison
 la *picote*
coquerelles
 il prit un taxi pour *le conduire*
 en *débarquant* du train
 et [...] une foule de *besognes*
 la *plus proche* station de chemin
de fer
 hommes et femmes *avaient* du
 bon temps
chaudasse
avec cela, il était furieux
 pour chercher la planche
 attendant qu'on soit disposé *pour*
 y jeter un coup d'oeil
 à *son âge*
 regardant à droite, à gauche *s'il*
n'apercevrait pas de gibier
dans le désir
 puis, il était trop occupé

TEXTE CORRIGÉ

sa peine (3)
 sa casquette (6)
idem (8)
 de charrettes (10)
 localité (15)
 lambinait (16)
 au tombereau (24)
 cinq belles piastres de pourboire
 (32)
 son bonnet (35)
 faire face à (40)
 quant au (41)
 à se protéger (41)
 s'équiper à neuf (43)
 jusqu'au haut d'une côte (43)
 conjugués (43)
 de la gargote (44)
 exigible (45)
 exigible (47)
 les vantardises (51)
 sur le parquet (63)
 expression supprimée (69)
 s'était arrêté (72)
 du brancard (73)
 frileuse (79)
 en gilet (81)
 sous (84)
 l'entrepreneur (84)
 quitté (85)
 la variole (86)
 cancrelats (88)
 pour se rendre (93)
 en descendant (93)
 accomplissait (mot ajouté) (97)
 la gare la plus proche (111)
 prenaient du bon temps (116)
 éméché (117)
 de plus (118)
 pour aller (mot ajouté) chercher
 (121)
 disposé à (122)
 expression supprimée (125)
 à la recherche du gibier (126)
 par désir (127)
 et lui, il était (129)

TEXTE ORIGINAL

le dépôt d'essence
il avait vécu sa petite vie sans
trouble
un dépôt d'essence
le personnel était d'une soixan-
taine
en outre des jours ordinaires
endossa son tablier
dans son idée
un autre cinq cents piastres
combien de fois il avait vu
le permanent
l'heureux couple (style des jour-
naux)
le dépêcheur des trains
Elles sont deux prostituées
elles descendirent [...] sur leur
terrain
les hommes se fuiraient, les uns
les autres, si dégoûtants se
trouveraient-ils.
pool
pool
dans ses nombreux loisirs
pool
sa baguette de joueur de pool
aux mégots qu'il ramassait
était à ferrer
son dix sous s'en alla
prendre connaissance avec
il débarqua à la gare
elle arriva à Gaspard
le bruit de la chute d'eau
la seule autre alternative
il réfléchissait qu'il n'avait pas
d'argent
le religieux avait dans l'idée
le bruit de chute d'eau
Telles quelles, elles suffisaient

contracteur
par affaire
les escaliers en avant
au milieu de la nuit
il était pour se marier
elle lui faisait manger ses tartes
indigné (ligne 2)
bicycliste
Poulin [...] laisserait l'hôpital
Le trouble commença
petite place des Laurentides
ensevelis [...] par la glace

TEXTE CORRIGÉ

le poste d'essence (130)
sans ennuis (135)

un poste d'essence (138)
comptait une (143)

en plus (148)
mit (155)
selon lui (156)
encore cinq cents piastres (157)
n'avait-il pas vu (159)
la permanente (161)
« l'heureux couple » (164)

le dispatcher (165)
Ce sont (167)
à leur (170)

les hommes se fuiraient de dé-
goût s'ils se voyaient au natu-
rel (174)
billard (177)
billard (deux fois) (179)
durant (180)
billard (180)
sa queue de billard (183)
qu'il ramassait des mégots (188)
était en train de (190)
ses dix sous s'en allèrent (191)
de (202)
il descendit (204)
elle aborda (208)
de la chasse d'eau (211)
option (212)
il se disait (216)

dans l'esprit (216)
de chasse d'eau (218)
Telles qu'elles, ces cabanes suffi-
saient (219)
entrepreneur (4 fois) (221)
pour affaire (228)
expression supprimée (232)
vers onze heures (232)
il allait se marier (236)
elle lui fait (239)
mot supprimé (249)
cycliste (252)
quitterait (257)
les ennuis commencèrent (273)
petit patelin (304)
sous (305)

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

ANTHOLOGIE D'ALBERT LABERGE

ANTHOLOGIE D'ALBERT LABERGE

I

La Scouine

to be printed

LA SCOUINE (1918)

Extraits

I

DE son grand couteau pointu à manche de bois noir, Urgèle Deschamps, assis au haut bout de la table, traça rapidement une croix sur la miche que sa femme Mâço venait de sortir de la huche. Ayant ainsi marqué du signe de la rédemption le pain du souper, l'homme se mit à le couper par morceaux qu'il empilait devant lui. Son pouce laissait sur chaque tranche une large tache noire. C'était là un aliment massif, lourd comme du sable, au goût sur et amer. Lorsqu'il eut fini sa besogne, Deschamps ramassa soigneusement dans le creux de sa main les miettes à côté de son assiette et les avala d'un coup de langue. Pour se désaltérer, il prit une terrine de lait posée là tout près, et se mit à boire à longs traits, en faisant entendre, de la gorge, un sonore glouglou. Après avoir remis le vaisseau à sa place, il s'essuya les lèvres du revers de sa main sale et calleuse. Une chandelle, posée dans une soucoupe de faïence ébréchée, mettait un rayonnement à sa figure barbue et fruste de travailleur des champs. L'autre bout de la table était à peine éclairé, et le reste de la chambre disparaissait dans une ombre vague.

Un grand silence régnait, ce silence triste et froid qui suit les journées de dur labeur. Et Mâço allait et venait, avec son ventre énorme, et son goître semblable à un battant de cloche qui lui retombait ballant sur la poitrine.

Elle parla:

— Mon vieux, j'cré ben que j'vas être malade.

— À soir ?

— J'cré qu'oui.

— Ça serait teut ben mieux d'aller cri le docteur.

— J'cré qu'oui.

— J'irai après manger.

Dans la pièce où l'ombre écrasait le faible jet de lumière, le silence se fit plus profond, plus lourd.

Soudain, un grondement souterrain ressemblant à un sourd roulement de tonnerre se fit entendre. C'était un manoeuvre, le Petit Baptiste, qui venait de basculer dans la cave profonde un tombereau de pommes de terre. L'instant d'après, il entra dans la cuisine où Deschamps attendait d'un air morne.

L'homme de peine, très petit, était d'une laideur grandiose. Une tête énorme de mégacéphale surmontait un tronc très court, paraissait devoir l'écraser de son poids. Ce chef presque complètement dépourvu de cheveux ressemblait à une aride butte de sable sur laquelle ne poussent que quelques brins d'herbe. La picotte avait outrageusement labouré ses traits et son teint était celui d'un homme souffrant de la jaunisse. Ajoutons qu'il était borgne. Sa bouche édentée ne laissait voir, lorsqu'il l'ouvrait, que quelques chicots gâtés et noirs comme des souches. Il se nommait Baptiste Bagon, dit le Coupeur. En entrant, il jeta dans un coin son vieux chapeau de paille, puis, ayant relevé les manches de sa chemise de coton, se mit à se laver les mains dans un bassin en bois. Pendant qu'il procédait à cette sommaire toilette, la porte s'ouvrit brusquement, et trois bambins, entrant à la course, allèrent s'asseoir côte à côte sur un sofa jaune disposé le long du mur. Bagon s'essuya les mains au rouleau en toile accroché à la cloison, et vint se mettre à table. Gourmandement, il examina d'un coup d'oeil ce qu'il y avait à manger et sa figure exprima une profonde déception. Il avait espéré mieux et était cruellement déçu. Les enfants s'approchèrent à leur tour et le repas commença. Deschamps tenait son bol de soupe à la hauteur de sa bouche pour aller plus vite. Comme lui, les autres lappaient rapidement, et les cuillers frappèrent

bientôt le fond des assiettes vides. Bagon piqua de sa fourchette un morceau de lard et deux grosses pommes de terre à la coque, à la mode de Maço, c'est-à-dire non pelées, et cuites dans le canard. À la première bouchée, il fit une vilaine grimace et ses joues eurent des ballonnements grotesques, de brusques et successifs mouvements de droite et de gauche.

— Batêche, jura-t-il enfin, c'est chaud !

Il s'était brûlé la bouche.

Des larmes lui étaient venues à l'oeil et roulaient sur sa face ravagée.

Les petits, amusés, riaient en se poussant du coude.

Au dehors, les voitures, revenant de porter des charges de grain au village, passaient au grand trot avec un bruit de ferrailles et de sabots sur la route dure comme la pierre. Elle s'entendaient de très loin dans la nuit noire et froide et tenaient tard en éveil les chiens qui jappaient au passage. La Saint-Michel, date des paiements, approchait, et les fermiers se hâtaient de vendre leurs produits. Granges et hangars se vidaient et l'on ne gardait que juste la semence pour le printemps suivant.

Le repas continuait, monotone et triste.

Et chacun mastiquait gravement le pain sur et amer, lourd comme du sable, que Deschamps avait marqué d'une croix.

— Allez donc m'crier une tasse d'eau, dit Bagon en regardant du côté des jeunes.

Pas un ne bougea.

Alors Bagon se leva lui-même, mais il en fut pour sa peine. Le gobelet résonna sur le fond du seau. Celui-ci était vide. Bagon revint s'asseoir. Il avait soif et était tout rouge, mais, plutôt que d'aller au puits, il préférait souffrir. Comme dessert, il alluma sa courte pipe de terre, et une fumée bleue et âcre s'éleva lentement au plafond traversé de solives équarries. Repus, les enfants regardaient les figures fantastiques que leur imagination leur faisait

entrevoir dans le crépi du mur. Ils voyaient là des bêtes monstrueuses, des îles, des rivières, des nuages, des montagnes, des guerriers, des manoirs de bois, mille autres choses...

De temps à autre, Bagon lançait devant lui un jet de salive. Les pieds de Maço, en ses continuels va-et-vient, pesaient plus lourdement, traînant comme ceux des vieux mendiants à la fin de la journée.

Le silence régnait depuis longtemps.

— Habillez-vous, fit tout-à-coup Deschamps, en s'adressant à sa progéniture. Vous allez aller coucher su les Lecomte.

Ce fut une stupeur chez les trois bambins qui regardèrent avec ennui du côté de la porte. Charlot, le plus jeune, ne parvenait pas à trouver son chapeau.

Sur l'ordre de Deschamps, Bagon alla atteler un cheval à la charrette. Le père et les enfants sortirent alors et, se suivant l'un l'autre, se rendirent chez le voisin.

Lorsqu'il revinrent chez eux le lendemain avant-midi, les jeunes virent une mare de sang à l'endroit où, d'ordinaire, on jetait les eaux sales. La mère Lecomte était en train de préparer le dîner. Elle leur apprit qu'ils avaient deux petites soeurs nouvelles. Enveloppées dans un couvrepied multicolore, fait de centaines de petits carrés d'indienne, la plupart d'une couleur et d'un dessin différents, les deux jumelles grimaçaient en geignant auprès de leur mère malade.

Après la grand-messe le dimanche suivant, Deschamps, en attendant la soupe, inscrivit sur la garde de son paroissien, à la suite d'autres notes, la date de naissance de ses deux filles. La page se lisait comme suit :

Joseph Zéphirin Raclor est éné le 12 janvier 1846 et a été batisé le 15 janvier.

Joseph Claude Téléphore est éné le 10 marre 1847 et a été batisé le 13 marre.

Joseph Henri Charles est éné le 20 mai 1848 et a été

batisé le 23 mai.

Marie Caroline est éné le 29 sectembre 1853 et a été batisé le 2 octobre.

Marie Rose Paulima est éné le 29 sectembre 1853 et a été batisé le 2 octobre. ^D

1113

XIII

LES habitants ont grassement fricoté à leur retour de la messe de Noël. Certes, ils ont l'appétit robuste autant que les bras, et après le voyage à l'église, au froid, et pendant que leurs bêtes broient leur avoine, à l'écurie, eux se mettent à table et font bombance. Puis, satisfaits, repus de nourriture, ils digèrent silencieusement autour du poêle et glissent béatement au sommeil.

Et au dehors, un vieux pauvre à long cheveux blancs et à barbe de prophète traîne sur la route de neige ses lourds pieds glacés. Il avance lentement et péniblement. Le vent irrespectueux et brutal le soufflette à la figure et s'accroche aux pans de ses vêtements, comme des mains malfaisantes, ennemies, qui voudraient le retenir, l'arrêter.

Il a si longtemps erré par les campagnes, il a passé tant de nuits à la belle étoile, ou dans les granges et les étables, il a jeûné si souvent, il a eu tant de misère, qu'il a oublié les noms de ceux qui furent ses fils et qu'il ne peut se rappeler la figure de celle qui fut la compagne de sa jeunesse. Peut-être qu'il est plus âgé que les antiques maisons en pierre qui bordent le chemin.

Le vieux pauvre semble un mage qui chercherait en vain l'Étoile Mystérieuse qui ne luira jamais pour lui...

Il va demandant l'aumône aux âmes charitables, pour l'amour de Dieu.

Le quêteux frappe à la porte des Deschamps. La Scouine va lui ouvrir. Elle lui avance une chaise.

— Asseyez-vous, dit-elle.

Le mendiant s'assied. Il dépose sa casquette à terre,

à côté de son siège. Ses doigts gourds et malhabiles débou-
tonnent son manteau. Il voudrait absorber un peu de cette
bonne chaleur. Humblement, il répète la formule qu'il dé-
vide du matin au soir, la prière qu'il adresse depuis si long-
temps à tous ceux qu'il voit:

— La charité, s'il vous plaît ?

— D'où venez-vous ? demande la Scouine.

— De Saint-Stanislas, répond laconiquement le quê-
teux.

On lui a posé tant de fois la même question, qu'il se
contente d'y répondre sans ajouter d'explications. Il est
avare de ses paroles comme les riches de leurs biens.

— De Saint-Stanislas, répète la fille comme un écho.
Quel âge avez-vous ? ajoute-t-elle.

— Soixante-dix-neuf ans.

— Y a-t-il longtemps que vous quêtez ?

— Dix-huit ans.

— Vous n'avez pas d'enfants ?

— J'ai une fille en service. Les garçons sont morts.

L'interrogatoire est fini.

Le silence se fait.

— Quelle heure est-il ? demande le quêteux qui n'a pas
déjeuné le matin et que la faim aiguillonne.

La Scouine regarde la pendule au mur, au-dessus d'une
croix de tempérance, et une inspiration lui traverse l'esprit.
L'idée qui a jailli si subitement en son cerveau la trouble à
ce point qu'elle oublie de répondre. Elle est dans l'état d'un
joueur qui va tenter un coup.

— Mais, le père, vous n'avez pas de panier ni de sac
pour mettre ce qu'on vous donne.

— Ah ! ma pauvre dame, je suis trop vieux pour en
porter; je ne prends que de l'argent.

— Je vas vous dire, je vous donnerais ben une couple
de cents, mais je n'ai qu'un trente-sous.

Le quêteux reste perplexe.

— Si vous pouviez me le changer, se hasarde à dire la Scouine, un éclair dans les yeux, on pourrait s'arranger.

Sans attendre de réponse, la fille monte rapidement sur une chaise, ouvre la porte de la pendule et prend dans le fond de la caisse une pièce blanche qui dormait là depuis trois ans.

— Je l'avais mise de côté pour faire dire une messe, explique la Scouine.

Alors le vieux pauvre enfonce lentement dans son gousset une main enflée, bleuie et tremblotante. Il en retire un porte-monnaie en cuir usé et luisant, au fermoir en cuivre poli par le frottement. Très lentement toujours, il l'ouvre et en retire trois pièces d'un sou et deux de dix sous qu'il palpe longuement. La lenteur du quêteux énerve la fille debout devant lui. Son calme apparent ne cache-t-il pas un piège ? Enfin, il tend la monnaie. Vite, la Scouine la saisit et donne son trente-sous en échange.

Le quêteux reste assis sur sa chaise, sa canne entre les jambes, le bout dans l'anneau en fer de la porte de cave. Il a son aumône dans sa poche. Il a prononcé les rares paroles qu'il avait à dire. Il ne s'en va pas. Il reste. Il n'est pas pressé. Il se repose.

La Scouine voudrait bien le voir partir. Elle est très mal à l'aise, inquiète. N'a-t-il aucun soupçon ? Finalement, le quêteux ramasse sa casquette.

— Merci, ma bonne dame.

La Scouine respire, soulagée d'un grand poids.

La porte se referme.

Et le vieux pauvre, les entrailles criant famine, s'en va dans le froid, sa barbe de prophète et ses cheveux blancs flottant à la bise. Il s'éloigne sur la route de neige, usant ses pieds lourds et glacés dans une marche sans trêve. Il va demandant l'aumône à chaque porte pour l'amour de Dieu...

Et dans la maison chaude, près du poêle, la Scouine, gavée de victuailles, un sourire de satisfaction sur la figure, s'exclame triomphalement :

— Je l'ai toujours ben passé, mon trente-sous en plomb !

XIX

C'ÉTAIT jour d'élections. Les Bleus et les Rouges se disputaient le pouvoir et la population était divisée en deux camps absolument tranchés. Tous les Anglais sans exception étaient conservateurs, tandis que la grande majorité des Canadiens français était libérale. Déjà, il y avait eu des bagarres aux assemblées politiques et l'on appréhendait des troubles sérieux autour des bureaux de votation. Des animosités de race fermentaient, menaçaient d'éclater. Cependant, comme la Saint-Michel, date des paiements, approchait, les fermiers n'oubliaient pas les affaires. Certes, ils iraient voter, mais ils profiteraient de l'occasion pour vendre un voyage de grain, d'autant plus que Robillard avait entrepris de charger une barge d'orge et qu'il la payait quatre chelins le minot.

Dès le matin, à bonne heure, ce fut sur toutes les routes conduisant au chef-lieu du comté une longue procession de charrettes remplies de sacs de toile, bien propres, bien blancs, cordés avec soin. Chacun allait vendre son orge.

Les Anglais tenaient évidemment à voter tôt, car, dès huit heures, ils se rendaient déjà au village. Deschamps, qui comptait avoir quinze cents minots de grain cet automne-là, n'avait pu terminer son battage la veille comme il l'espérait. Il tenait absolument à le finir cependant, et cette besogne lui prit une partie de l'avant-midi. Après le dîner, il partit donc avec une quinzaine de poches dans sa charrette.

Sur la route de glaise, dure comme du ciment, bordée

de trèfles d'odeur, de verges d'or et d'herbe Saint-Jean, son petit cheval bai marchait d'un pas régulier et, sur son dos, luisaient les têtes dorées des clous du harnais.

Deschamps alla livrer son orge chez Robillard. Là, il apprit que les Anglais s'étaient emparés du poll et en défendaient l'approche à leurs adversaires. Cette nouvelle n'était pas pour intimider Deschamps qui était un rude batailleur. Il attacha son cheval à la porte d'un vaste hangar en pierre, où il se trouvait à l'ombre, et partit vers la salle du marché public. En approchant, il constata que les Anglais avaient bien pris leurs mesures. Ils avaient disposé leurs voitures en rectangle autour de l'édifice et n'avaient laissé qu'un étroit passage libre qu'il surveillaient. Cette tactique en avait imposé, et peu de Rougès s'étaient aventurés dans le voisinage de cette forteresse. Les audacieux qui avaient tenté de s'approcher avaient reçu un mauvais accueil. Justement Deschamps se heurta à Bagon, venu au village pour voter. Le Coupeur s'était endimanché, avait mis son haut-de-forme et le surtout de drap qui lui avait servi lors de son mariage. Malheureusement, il avait fait la rencontre de quelques Anglais et l'un d'eux lui avait, d'un coup de fouet, coupé son tuyau en deux. Les compères avaient continué leur route en riant aux éclats de la bonne farce. Ce récit ne fit qu'aiguillonner Deschamps qui se dirigea d'un pas plus rapide vers l'ennemi. Trois grands gaillards, postés en sentinelle, gardaient le passage conduisant au bureau de votation. Comme Deschamps s'approchait, ces braves se mirent à ricaner et le plus gros de la bande l'apostropha d'un :

— Que veux-tu, maudite soupe aux pois ?

Un formidable coup de poing à la mâchoire fut la réponse de Deschamps. L'Anglais s'affaissa comme une masse. Les deux autres se ruèrent sur le Canadien, mais le premier reçut dans le bas du ventre une botte si rudement poussée qu'il roula sur le sol en faisant entendre un affreux gémissement et en se tordant. Le troisième cependant, un

Irlandais d'une malpropreté repoussante, aux mains couvertes de verrues, avait saisi Deschamps à la gorge et tentait de l'étouffer. Le Canadien se défendait avec énergie et parvint à faire lâcher prise à son antagoniste. Une lutte corps à corps s'engagea alors entre les deux hommes. Un croc-en-jambe habilement appliqué fit perdre l'équilibre à l'Irlandais qui s'abattit. Saisissant une poignée de foin qui traînait par terre, Deschamps tenta de le faire manger à son ennemi vaincu, mais celui-ci lui mordit féroce-ment un doigt. Dans sa rage, Deschamps ramassa une boulette de crottin frais, et la fit avaler à l'Irlandais, lui cassant par la même occasion une demi-douzaine de dents.

Deschamps put croire à ce moment qu'un mur de briques s'écroulait sur lui, car une dizaine d'Anglais s'étaient précipités sur le Canadien et le démolissaient avec leurs poings et leurs pieds. C'était une grêle de coups. Deschamps était absolument sans défense. On ne sait trop ce qui serait arrivé, si l'un des agresseurs n'eût tout à coup commandé aux autres de s'arrêter. On lui obéit. En quelques mots, il exposa son idée, puis s'éloigna. Au bout d'une minute, il revint avec une charrette. Alors, tandis que quatre ou cinq de la bande maintenaient Deschamps, un autre lui passa un câble au cou et attacha l'autre extrémité au chariot. Les Anglais sautèrent dans la voiture puis le chef fouetta le cheval qui partit au grand trot, traînant Deschamps derrière le char comme un animal que l'on conduit à l'abattoir. Criant à tue-tête, braillant, hurlant, vociférant, les Bleus et leur burlesque équipage parcouraient les rues, semant l'épouvante. Moulu, essoufflé, nu-tête, la figure tuméfiée et sanglante, les côtes, les jambes et les reins meurtris, Deschamps courait derrière la charrette, butant contre les pierres et écumant de rage impuissante. La voiture fit ainsi le tour du village sans que personne osât intervenir, tellement la population était terrorisée. Finalement, elle prit le chemin de la campagne. Elle fit encore un bon mille, puis, comme Deschamps râlait, à moitié étouffé, le chef dé-

tacha le câble et le jeta sur l'épaule de Deschamps.

— Garde-le comme souvenir, dit-il, et s'éloigna avec ses compagnons.

Les Bleus avaient triomphé ce jour-là.

comme toujours

XXV

LA Scouine avait chaque printemps la charge de prendre soin des veaux. C'était une tâche qui lui convenait parfaitement, et elle s'en acquittait non sans compétence. Matin et soir, suivant leur âge, elle leur donnait du lait chaud, du lait écrémé ou simplement du thé de foin. Lorsqu'elle apparaissait le matin à la barrière de l'enclos, la bande s'élançait vers elle, les plus forts chargeant les plus faibles. Ils l'entouraient, la pressaient. Les plus vigoureux plongeaient la tête dans la chaudière, l'enfonçaient à moitié dans le liquide blanc et tiède, buvant avidement. Les autres meuglaient très haut, donnaient des coups de tête, tournaient autour du baquet, attendant impatiemment leur tour. Paulima, une hart à la main, était obligée de les écarter pour les empêcher de renverser le vaisseau. Après s'être abreuvés, les veaux, la tête toute humide de lait, se tetaient longuement les oreilles, immobiles près de la clôture. D'autres se frottaient le museau contre les jambes de la Scouine, s'essuyant le mufle sur sa jupe. Partait-elle, tous l'accompagnaient, la poursuivaient, se collant à elle et meuglant plus fort. Pour les écarter un peu, s'en débarrasser, elle était obligée de les frapper. Entrebaillant alors brusquement la barrière, elle passait de l'autre côté, et mettait cet obstacle entre elle et les veaux. C'était alors pendant plusieurs minutes un formidable concert de meuglements. Avec les tout jeunes veaux cependant, les choses ne se passaient pas tout à fait ainsi. Ils refusaient de boire à même le seau. La Scouine avait beau leur enfoncer la tête dans la chaudière, ils renâclaient bruyamment comme s'ils se fussent

noyés, et il se produisait un bouillonnement, des bulles à la surface. Le cou raide, le veau résistait. S'il refusait absolument de boire, la Scouine se mettait la main dans le lait, et donnait ses doigts à téter à l'animal. Le stratagème était sûr de réussir. Dans la bonne senteur de l'herbe verte et du sarrasin en fleurs, la Scouine éprouvait une singulière volupté à sentir la langue râpeuse lui lécher la main et les doigts.

S'ils tombaient malades, elle savait les soigner, leur donnant du thé de foin ferré pour la colique.

Le dimanche, Frem et Frasia Quarante-Sous, toujours droits et immobiles comme des statues sur le siège de leur boghei, et les autres gens se rendant à l'église, la voyaient en jupe d'étoffe bleue et en mantelet brun, donnant à boire à ses veaux. Lorsqu'ils étaient bien saouls, ils se couchaient et dormaient au soleil.

Chaque printemps, la Scouine en adoptait un particulièrement, et l'entourait de mille soins. Peu à peu, elle en venait à l'aimer autant qu'un de ses frères, mieux même, finissait par éprouver pour lui une sollicitude presque maternelle.

Chaque printemps aussi, le Coupeur passait.

Il parcourait les routes, arrêtant de maison en maison, et s'informant s'il n'y avait pas de bêtes à châtrer. L'homme allait par la campagne avec un sac en cuir renfermant des bois et son couteau à manche de corne blanc, à la lame presque usée, aussi tranchante que celle d'un rasoir.

Bagon était en quelque sorte le coupeur officiel de la paroisse. Depuis vingt-cinq ans au moins qu'il s'était fixé dans cette localité, il châtrait, sans remords, détruisant l'oeuvre de la nature avec la sérénité que procure une besogne qui rapporte.

La Scouine était à balayer son devant de porte lorsque Bagon fit son apparition un avant-midi de mai. Il portait son sac en bandoulière. En arrivant, il se dirigea vers Deschamps occupé à appointir des piquets. Les deux

hommes causèrent un moment puis le père commanda à Charlot qui lambinait par là d'aller chercher les taurailles. Celui-ci siffla son chien Gritou et partit. Il revint au bout d'une dizaine de minutes, chassant devant lui huit ou neuf têtes de bétail parmi lesquelles un superbe veau entièrement noir. C'avait été le préféré de la Scouine la saison dernière. et il était reconnu pour être le plus beau des animaux de son âge dans tout le rang. Charlot fit passer les bêtes dans la cour, puis, sur l'ordre de son père, fit entrer le jeune taureau dans l'étable. L'animal alla se placer à sa stalle accoutumée, mais Charlot l'en fit sortir, et l'attacha à la première place, près de la porte. Il jeta ensuite une petite poignée de sel dans l'auge devant lui, et le veau, gloutonnement, s'attaqua à cette friandise à grands coups de langue.

La Scouine inquiète apparut pour voir ce qui se passait, mais Deschamps lui ordonna de rentrer à la maison. En compagnie du Coupeur, il pénétra dans le bâtiment. Bagon ouvrit son sac, et en retira les bois, puis son couteau, dont il essaya la lame sur son pouce, par une vieille habitude. Une corde en noeud coulant fut attachée à l'une des pattes d'arrière du boeuf et Charlot fut chargé de tenir l'autre bout en tirant, afin de l'immobiliser. Le Coupeur s'approcha de l'animal, lui donna en manière de caresse une tape sur la croupe, puis, saisissant la pochette brune et velue, il la pressa faisant saillir les couilles. Brusquement, d'un coup sec, son couteau fendit la peau et une boule de chair rouge apparut. D'un autre coup, Bagon la détacha, et la lança sur le tas de fumier à dix pas. Un autre geste, et une autre boule sanguinolente sortit de sa cosse, alla rejoindre la première.

— Les bois ! cria Bagon.

Deschamps, qui se tenait là, les passa rapidement. Bagon comprima la lèvre des deux plaies qu'il venait de faire, et ficela les bois.

L'animal mutilé fut détaché, poussé dehors. Il se mit à brouter l'herbe avec hébétude, marchant péniblement.

Sur le tas de fumier, le chien dévorait la chair fraîche.

Et la Scouine qui, de la fenêtre de la cuisine avait suivi l'opération, éprouvait l'impression d'avoir vu s'accomplir un meurtre.

XXXII

DESCHAMPS était devenu infirme, impotent. Il avait l'esprit un peu égaré, et sa mémoire lui faisait défaut. Souvent, il lui arrivait de ne pas reconnaître les gens. Dans sa tête, les choses s'embrouillaient, se confondaient, comme le soir dans la nature, lorsque vient la nuit. Des jours, il montait au champ, allant devant lui, indécis, comme un animal qu'on vient de châtrer, un pauvre qui aurait perdu sa besace. Il avançait, traînant les pieds dans l'herbe, au milieu de la campagne fleurie de pissenlits, de moutarde, de trèfles, de marguerites, de boutons d'or, longeant des pièces de blé d'Inde dans lesquelles le vent mettait une plainte immense, désespérée.

Deschamps errait à travers les chaumes, les pâturages, les prairies, tout ce terrain qu'il avait autrefois labouré, ensemençé pendant tant d'années. Et la terre restait toujours jeune, tandis que lui était vieux, cassé, fini, marchait dans l'ombre de la mort.

Sa triste silhouette noire, parfois chancelante comme celle d'un homme ivre, se promenait sous le grand ciel bleu, pendant que sourdait du sol la note aiguë des criquets, que des vols de corneilles s'abattaient en croassant sur les branches d'un frêne sec, et que, tout autour du septuagénaire, des hommes et des femmes jeunes et robustes travaillaient en attendant de vieillir, de devenir comme lui, faibles, courbés, une ruine lamentable.

Deschamps regardait les choses d'un regard vague, restant pendant des heures appuyé à une clôture, ou assis sur une pierre près d'un puits, se parlant à lui-même.

Parfois, il poussait jusque chez les voisins, et là regardait les gars rentrer le foin, le grain, soigner les animaux, puis, oubliant qu'il était chez des étrangers, et se croyant chez son fils, disait :

— Malheur, Raclor, t'as de la belle avoine.

Son estomac délabré ne pouvait plus digérer. Souvent au repas, s'adressant à sa fille :

— Paulima, va m'cri du pain de messe, ordonnait-il.

La Scouine partait alors et s'en allait demander aux Lecomte de lui échanger l'une de ses galettes sures et amères, lourdes comme du sable, contre l'une de leurs miches blondes et légères. Bonnes gens, les Lecomte rendaient ce service et jetaient ensuite à leurs poules la nourriture immangeable.

Le vieux devenait gâteux, malpropre. Il souillait maintenant son pantalon comme, enfant, il avait sali ses langes, et, presque chaque jour, les deux femmes avaient la tâche répugnante de le nettoyer.

Débraillé, la barbe inculte, ceinturé d'une courroie en cuir prise à un harnais, il rôdait sans but autour des bâtiments, entrait à la maison, demandait l'heure, l'oubliait le moment d'après, et ne savait plus si l'on était dans l'avant-midi ou l'après-midi. Graduellement, il faiblissait. La machine humaine détraquée ne fonctionnait plus, ne valait guère mieux qu'un amas de débris.

L'on était en septembre lorsqu'il s'alita. La fin parut proche, une question de jours seulement. Charlot alla au village chercher le docteur Trudeau. En revenant, les deux hommes rencontrèrent le vieux Firmin, l'un des frères de Deschamps, qui s'en allait vendre une charge de pois. Charlot l'arrêta, lui apprit la maladie du père et lui dit que, s'il voulait le voir vivant, il devrait se hâter de se rendre auprès de lui. Firmin hocha la tête et, après un moment de silence :

— On a vécu sans se voir, on peut ben mourir sans se voir, déclara-t-il.

Et, ayant exprimé ce sentiment, il continua sa route.

Raclor, qui vendait ses pois une piastre et quatre sous le minot, se hâtait lui aussi d'aller les livrer. Il faisait régulièrement trois voyages par jour. Parfois, le soir, il allait voir son père un instant. Un jeudi, il le trouva très mal.

— Si l'vieux pouvait mourir vendredi, dit-il à sa femme, une fois revenu chez lui, on l'enterrerait dimanche, et y aurait pas de temps perdu.

Après une longue agonie, Deschamps expira un lundi au moment où le soleil se couchait. Au dehors, ses rayons rouges mettaient des reflets d'incendie à la fenêtre et ensanglantaient le vieux lit sur lequel le grand corps reposait inerte.

Au soir, la porte des Deschamps fut scellée du sceau de la mort. Un long crêpe noir barra le seuil. Ses plis mystérieux, immobiles par moments, et tantôt légèrement remués par le vent, semblaient contenir des destinées obscures, offrir un sens comme les caractères d'une langue inconnue tracés par une main invisible. Cette loque sinistre, flottant dans la nuit, prenait un aspect redoutable et terrifiant, semblait lancer des appels silencieux, recevoir des messages muets. Dans les ténèbres, la mince étoffe paraissait s'animer, devenir une chose vivante, fantastique, véritable vision de rêve. Les vieux qui passaient détournaient leur visage pour ne pas la voir, et, pour les enfants, elle était la première image de la mort.

Là-bas, une étoile jaune dardait son regard louche, mauvais, et l'on sentait peser sur la demeure marquée du signe fatidique l'influence des astres.

Pas une seule lumière ne brillait aux fenêtres des maisons où les gens, les membres lourds de fatigue et tombés à l'abîme du sommeil, digéraient péniblement, avec des cauchemars, le souper du soir, pour se remettre au joug le lendemain, et reprendre avec les soucis et les tracas la rude tâche quotidienne.

La nuit noire écrasait la campagne.

Des meuglements de vaches par moments déchiraient le silence, appel obscur et incompréhensible jeté dans le vague des ténèbres.

Et le coassement monotone des grenouilles dans les fossés, petite note grêle et métallique, d'une infinie tristesse, montait comme une plainte vers les rares, vers les lointaines étoiles.

Charlot fit le tour de la paroisse, annonçant le décès de son père recommandé aux prières le dimanche précédent comme dangereusement malade. Il invitait les gens à aller aux funérailles.

— Vas-tu au service ? demanda l'un des voisins du défunt à Frem Quarante-Sous venu pour le voir.

— Non, répondit-il. J'irai à celui du père Larivière. I va mourir betôt.

La Scouine et sa mère citaient les noms de ceux que l'on verrait probablement.

— Y a l'vieux Roy, de Sainte-Martine, qu'on devrait avertir. C'était un des grands amis de ton père. Tu devrais lui écrire, remarqua Mâço.

— Oui, mais i faudrait mettre une estampille de trois sous sur la lettre, répondit la Scouine.

Et il ne fut plus question du bonhomme Roy.

— Attendez que j'puse pour m'enterrer, avait souvent recommandé Deschamps, qui avait toujours craint d'être inhumé vivant.

Suivant son désir, l'on attendit les premiers signes de putréfaction pour l'enfermer dans son cercueil.

Un énorme corbillard à panaches, surmonté d'une croix monumentale et traîné de deux chevaux caparaçonnés de noir, conduisit au cimetière, suivi de cent cinquante voitures, la dépouille du vieux Deschamps.

On l'enfouit dans un grand trou.

Il avait fini de manger le pain sur et amer marqué d'une croix.

XXXIV

MAÇO et ses deux enfants se sont installés dans leur petite maison. Comme à la campagne, ils s'éveillent le matin au point du jour, mais, comme ils n'ont rien à faire, ils attendent encore dans leur lit jusqu'à six heures, alors que la cloche de l'hospice à la voix lente, triste et voilée, tinte mélancoliquement et les fait sortir de leur couche. Ils se lèvent en même temps que les vieux et les orphelins. Après avoir rôdé quelque temps dans l'habitation, ils se mettent à table sans faim. Ils voient les enfants jouer dans la cour sous l'oeil d'une soeur et les vieillards faire quelques pas et s'asseoir sur un banc. Monotone, interminable, s'écoule la journée.

Le soir, à huit heures, la cloche sonne de nouveau et l'hospice gris s'endort. Parfois, l'une des fenêtres donnant sur le cimetière s'ouvre, une tête d'aïeule apparaît, et l'on entend une toux creuse. La nonagénaire jette un moment un long regard sur le champ du repos, sur la terre des morts qu'éclaire la lune jaune et ronde. L'ancêtre songe qu'elle partira bientôt, qu'elle quittera sa chambre, pour aller rejoindre, dans un cercueil, de l'autre côté de la clôture, tous ceux qu'elle a connus, qui sont disparus avant elle.

Et la croisée se referme.

Le silence se fait, et l'on n'entend plus que le bruit de l'eau qui tombe du barrage de la rivière Saint-Louis, bruit qui s'effrite tout le long du jour, mais qui devient plus distinct le soir. Souvent, après souper, Charlot et la Scouine s'endorment sur leur chaise à cette musique.

Deux fois par semaine, le mardi et le jeudi après-midi, les collégiens viennent, sous la surveillance d'un frère, se baigner sous la digue. Charlot et la Scouine en remarquent deux dans le groupe qui portent toujours des sous-vêtements rouge vif qu'ils gardent en prenant leur bain.

Des jours, Charlot s'abîme longuement dans la contemplation de la rivière tortueuse comme une anguille (et qui, bordée de sapins et de bouleaux, roule une eau boueuse, verdâtre, presque croupissante. Stagnante comme son existence, songe l'ancien fermier. Tout à côté est un bois de noyers dans lequel la jeunesse va cueillir des noix les dimanches d'automne.

De l'autre côté de la rivière, presque en face de la maison des Deschamps, est une ferme isolée. Les bâtiments en ruines sont toujours entourés de deux ou trois meules qui font de curieuses masses d'ombre, pleines de mystère, lorsque le soir tombe. Cette grange et ces meules dégagent une impression d'indicible désolation.

Près de là, la rivière est traversée par un pont en fer sur lequel passent à toutes les heures du jour et de la nuit, en faisant résonner une cloche automatique, des trains qui transportent on ne sait où, vers quelle destination, des gens que la vie appelle et agite. Ici, on n'attend que la mort.

L'hospice avec ses vieux, la ferme désolée, la rivière et les collégiens qui vont s'y baigner, et le pont avec ses convois, forment le panorama que les Deschamps ont sous les yeux.

Mais la Scouine est satisfaite, ou à peu près. Comme elle n'a plus rien à faire, elle assiège le curé et son vicaire. Sous le moindre prétexte, elle va les voir au presbytère. Elle s'arrange pour se trouver sur leur passage lorsqu'ils sortent. Patiente, rusée, elle surgit devant eux au moment où ils s'attendent le moins à la voir. Vulgaire, familière, elle est devenue un véritable cauchemar pour les deux

prêtres. Ils la fuient comme le choléra, mais ils ne peuvent réussir à l'éviter, à s'en débarrasser. Chaque fois qu'elle l'accoste, le vicaire rougit. Il regarde autour de lui pour voir si personne n'est là. Cette grossière sympathie qui tourne à la persécution est pour lui un martyre, une torture. Il est tellement agacé qu'il ne peut préparer ses sermons.

Les frères du collège ne sont pas à l'abri des entreprises de la Scouine. Il lui arrive parfois de les aborder dans la rue, de leur flanquer une vigoureuse claque sur l'épaule en leur apprenant qu'il fait une belle journée ou que la pluie menace de tomber.

Des matins de printemps, Charlot, malgré ses infirmités et sa jambe boîteuse, se sent des vellétés de travail. Il songe au plaisir qu'il aurait à se trouver avec une bonne vieille hache bien aiguisée, devant un tas de piquets de cèdre à appointir. Il lui semble voir la lame luire au soleil alors qu'elle s'abat et qu'elle fait voler de larges copeaux blonds et odorants.

Il se représente aussi la joie qu'il aurait à fendre des éclats pour chauffer le four. Comme ce serait bon! Même, il serait satisfait de charroyer de l'engrais. Oui, s'éveiller un matin, faire son train, puis, après le déjeuner, atteler le poulain au tombereau bleu, et s'en aller devant l'étable, le remplir au tas de fumier qui fermente et d'où s'élèvent dans l'air lumineux de petites colonnes de vapeur, quel rêve! Il entendrait chanter le coq et verrait les poules picorer dans la cour. Sa voiture comble, il jetterait une poignée de paille sèche pour s'asseoir, puis, un pied sur le timon et l'autre pendant, il s'en irait conduire la charge au champ et sentirait sous lui la tiédeur de la fumure qui engraissera la terre. Quelle bonne senteur aussi! Et comme ce serait agréable d'entendre tout-à-coup se briser avec l'éclat de mille verres de cristal la mince couche de glace qui s'est formée pendant la nuit sur le fossé et que la chaleur du soleil, après l'avoir silencieusement sapée, précipite au

fond. Ah! quelle musique ce serait!

Et Charlot, plongé dans cette rêverie, se lève pour aller jeter un coup d'oeil à la fenêtre, mais il n'aperçoit que le cimetière, la terre qui ne sera jamais labourée, qui ne rapportera jamais aucune récolte, la terre que l'on ne creuse et que l'on n'ouvre que pour y déposer les restes de ceux qui furent des hommes...

Et Charlot s'ennuie. Il s'ennuie désespérément, atrocement.

S'il entend sonner les glas pour des funérailles, vite, il prend son chapeau et se rend sur le perron de l'église pour rencontrer les vivants qui font escorte au mort, les vivants qu'il a connus et qui lui rappellent le temps où il était réellement un homme, le temps où il travaillait.

Les jours de marché, il se rend sur la place publique pour causer avec les cultivateurs. Il s'informe des gens, des récoltes, des travaux, du prix des produits.

Depuis deux ans, il souffre en silence. Jamais il n'a voulu retourner voir la vieille maison où s'est écoulée sa vie, mais depuis quelques jours la tentation est trop forte, et ce matin il n'y tient plus. Il faut qu'il aille revoir la terre paternelle. Il ne peut presque pas manger au déjeuner, car jamais de sa vie il n'a éprouvé une si grande émotion. Il part, et, devant l'église, il aperçoit la Scouine qui guette le vicaire qui doit passer pour aller dire sa messe.

Charlot s'en va à travers champs. Tout-à-coup, il se met à siffler. Et il va, il va. Jamais il n'a marché si vite. Il se sent rajeunir.

Il traverse un petit bois de noyers où il allait gauler des noix à l'époque des labours. Charlot revit le temps où il construisait sa maison, les soirs où il allait rendre visite à la servante des Lussier. Joyeux et toujours sifflant, il enjambe les clôtures. Le voici qui passe près d'un arbre épineux dans lequel il cueillait de bonnes senelles rouges à

l'automne. Il aperçoit la vieille maison où s'est écoulée sa vie. Et, au même instant, une odeur vient caresser ses narines. Il ne s'y trompe pas, c'est le four que l'on chauffe avec des éclats de cèdre. Bleuâtre, légère, odorante, la fumée s'élève de la cheminée, Charlot se sent tout remué. Il arrive. Un chien jaune accourt et aboie après lui. Bougie, le nouveau propriétaire, qui se dirige vers les bâtiments, rappelle la bête et adresse le bonjour au visiteur. Il s'informe de sa santé. Les deux hommes s'arrêtent pour causer. Bougie annonce à Charlot qu'il est à poser une nouvelle couverture à la grange. Le travail est déjà fort avancé. Une bonne journée d'ouvrage, et tout sera fini. Charlot s'offre à donner un coup de main pour terminer la besogne. L'autre, enchanté, accepte. Et Charlot enlève son habit, son gilet, et grimpe sur l'échelle. Le fils Bougie, un garçon de douze ans, monte le bardeau de cèdre qu'il a préalablement plongé dans une cuve remplie d'eau, pour l'empêcher de fendre en le clouant. L'on respire une agréable odeur de bois fraîchement scié, et l'on entend les marteaux qui cognent, qui enfoncent les clous.

En bas, la fermière porte sa pâte au four, pendant que sa fille, Zéphirine, surveille la cuisson du savon qui bout dans un immense chaudron suspendu par une chaîne à une perche posée horizontalement sur deux pieux.

De leur poste élevé, Bougie et Charlot dominent la campagne. Ils voient les fermiers au travail. Les uns charroient du fumier, d'autres labourent, celui-ci répare une clôture, celui-là plante des pommiers. En voici un qui se bâtit une remise, et un autre qui répare un pont sur un fossé. Partout, c'est le travail, l'activité, la vie.

À midi, les deux hommes descendent pour dîner.

La fermière, vive, plaisante, aimable, a fait une omelette au lard et elle apporte sur la table un gros pain blond, chaud et odorant, qu'elle vient de sortir du four. La croûte est de la belle couleur du blé et la mie est blanche et

appétissante. Charlot mange avec la famille Bougie, mais, malgré toute la cordialité qu'on lui témoigne, les bouchées lui restent dans la gorge. Il se sent un étranger dans la vieille maison où il a vécu pendant si longtemps. Il a le coeur à l'envers.

Le repas fini, l'on retourne au travail pour finir la tâche au plus tôt. De nouveau, les marteaux font résonner l'air. Ils luisent au soleil et frappent dru. Vers quatre heures, l'on a posé les derniers rangs de bardeaux et l'on passe maintenant une couche de goudron fondu sur la toiture pour lui assurer plus de durée. Le mélange noir, fumant répand une odeur plutôt agréable.

Maintenant, la journée est finie.

La fille Bougie est occupée à trancher en gros morceaux son savon sentant la graisse et la potasse qu'elle serrera dans le grenier dès qu'il sera suffisamment sec. Il y a là la provision d'un an. La mère et son fils sont à traire les vaches.

Le fermier et Charlot causent en attendant le souper.

De nouveau, l'on se met à table. La femme sort le pain blanc, léger et savoureux qu'elle a cuit le matin. Charlot le mastique gravement, lourdement. C'est étrange. Il a bien travaillé, mais il n'a pas faim. Il ne mange pas avec appétit. Plus que jamais, il a l'impression d'être un étranger dans cette maison où s'est écoulée sa jeunesse, où son père est mort. Oui, malgré le spectacle des champs, la vue des bâtiments, des arbres familiers, et des voisins d'autrefois, ce n'est plus la même chose. C'est que ce soir, dans une heure, il retournera au village reprendre sa monotone existence de petit rentier. C'est que, demain, il s'éveillera sans but, sans occupation, en se demandant comment il pourra bien tuer le temps. C'est qu'il en sera ainsi toujours et toujours. Il a renoncé à la terre pour aller goûter le repos, la vie facile, et il n'a trouvé que l'ennui, un ennui mortel, dévorant. Il ne vit pas ; il attend

la mort. Et, pendant que le fermier Bougie et sa famille dévorent les piles de pain blanc, Charlot, dans le soir qui tombe sur la campagne, dans ce soir de sa triste vie, évoque avec regret les jours où, après le dur travail, avant d'aller se coucher dans le vieux sofa jaune, il soupaît de pain sur et amer marqué d'une croix.

II

Nouvelles

A) LA CAMPAGNE

II

Novales

A LA CAMPAGNE

LA MALADE

À Louis-Joseph Doucet

UNE semaine environ avant Noël, Caroline Bardas, qui dépérissait depuis quelque temps, devint gravement malade et dut prendre le lit. Alors le fermier Anthime Bardas, son mari, qui, toute sa vie, avait cultivé des terres à moitié, alla chercher pour la soigner sa fille Zéphirine en service chez M. Lauzon, rentier au village. Mme Lauzon fut très mécontente et ne cacha pas sa façon de penser à la bonne.

— En voilà des manières d'agir ! Tu me laisses, comme ça, toute seule dans le temps des fêtes alors que la visite va venir et qu'il va falloir faire à manger. C'est quand j'ai le plus d'ouvrage que tu pars.

— Ben, madame, j'choisis pas mon temps. Ça arrive comme ça. C'est pas ane vacance.

— Dans tous les cas, reste pas trop longtemps absente. J'ai besoin de toi, déclara Mme Lauzon.

Cela signifiait: Qu'elle meure au plus tôt, ta bonne femme de mère.

Zéphirine monta dans le berlot avec son père et s'en alla dans le rang de la Blouse pour soigner la malade et tenir la maison.

La fille trouva sa mère bien changée et bien faible. C'est vrai qu'elle avait soixante et un ans et qu'elle avait mangé bien de la misère. Oui, de la misère plutôt que du poulet, disait-elle parfois.

La vieille empirait chaque jour.

— On peut pas la laisser mourir sans voir le docteur, déclara le fermier Bardas le lendemain de Noël en consta-

tant que sa femme, perdue au fond du lit, prenait déjà l'apparence d'un cadavre.

Et il s'en fut quérir le médecin.

Le docteur Casimir, gros et court, les cheveux grisonnants, examina un moment la malade. Sa figure prit une expression de découragement. C'était toujours comme cela. On l'appelait au dernier moment, quand il était trop tard, quand il n'y avait plus rien à faire.

— Elle est finie, elle n'en a pas pour deux jours, déclara-t-il en sortant.

Néanmoins, et parce qu'il ne faut jamais désespérer, il fit prendre à la moribonde une cuillerée d'un remède qu'il avait apporté, laissa la fiole sur la commode et recommanda d'en donner une dose à la malade à toutes les trois heures.

— Le docteur dit qu'elle est finie, fit Zéphirine à son père. Moé, j'peux pas tout faire. Faudrait que Délima vienne m'aider.

Alors, le fermier Bardas partit au village chercher son autre fille, bonne à la taverne Mailloux. Là, ce fut une autre histoire.

— Ça a pas de bon sens de venir m'ôter ma fille engagère quand j'en ai le plus besoin, déclara le patron, ancien policier qui avait acheté un débit de bière. C'est dans l'temps des fêtes qu'on fait not'argent, mais faut donner du service. Puis, c'est-il pour longtemps qu'tu pars ? demanda-t-il à la bonne.

— Ben certain qu'c'est pas pour longtemps. L'docteur dit qu'alle en a pas pour deux jours.

— Puisqu'i faut, vas-y, concéda le patron.

En route, Délima se demandait si elle trouverait sa mère vivante. Si elle était morte, elle pourrait alors retourner pour le Jour de l'An à la taverne où elle se ferait bien cinq belles piastres de pourboire. Comme ça, ce serait pas trop mal.

Toutefois, la vieille Caroline respirait encore. Maigre, jaune, ridée, édentée, elle était une loque humaine dans

son vieux lit à couvre-pieds d'indienne formé de multiples petits morceaux multicolores. La mère était encore en vie, mais elle ne parut pas reconnaître sa fille.

— Ben vrai, ça s'ra pas long, déclara celle-ci. J'cré ben qu'a s'ra pas vivante demain matin.

Alors, elle monta au grenier le gramophone qui était dans la salle à manger afin de commencer à préparer la maison pour les funérailles qui ne sauraient tarder.

— Dis donc, Zéphirine, j'cré ben qu'mouman n'a pas ane robe propre, remarqua Délima, alors que les deux soeurs lavaient et essuyaient la vaisselle après le dîner.

— Non, a'n'a pas. Ça fait cinq ans au moins qu'alle s'est pas mis un morceau neuf sur le dos.

— Ben, va falloir lui en trouver ane pour l'ensevelir. A'peut pas s'en aller avec sa vieille jupe tout en guenilles. Pis, on peut pas en emprunter, hein ? Alors, moé pis toé, on va mettre ane piasse chacune, pis Paul et Ti Fred donneront eux aussi ane piasse. Ça f'ra quat'e piasses. Avec ça, on pourra lui avoir ane robe passable.

Justement, Paul et Ti Fred, qui travaillaient au village, vinrent le soir voir leur mère qu'on leur avait dit être à la dernière extrémité.

Délima parla de la robe.

— Ben, moé, j'ai pas d'piasse à donner, déclara Paul. J'en ai pas assez pour moé. Faut rien me d'mander.

— Moé, j'passe aussi, proclama Ti Fred qui d'ordinaire occupait ses soirées à jouer aux cartes dans l'arrière-boutique du barbier.

— Comme ça, c'est les deux filles qui vont être obligées d'habiller leur mère ? demanda Délima furieuse.

— T'est pas obligée d'habiller personne à part de toé, riposta Paul.

Et la discussion finit là.

Dans la soirée, Zéphirine pensa aux remèdes donnés par le médecin.

Elle versa une cuillerée du contenu de la fiole et, s'ap-

prochant de sa mère, tenta de lui faire avaler la drogue. Le liquide brunâtre teignit la lèvre inférieure et dégoulina sur le menton. Puis la vieille pencha un peu la tête de côté et, avec une grimace, bava sur le couvre-pieds le peu de liquide qu'elle avait dans la bouche.

— Alle en veut pas de r'mèdes, dit-elle à sa soeur. D'abord, puisqu'elle est pour mourir, alle mourra ben sans r'mèdes.

— Ben certain, affirma Délima. Pis, puisque ces sans-cœur de Paul et de Ti Fred veulent pas payer pour la robe, faudra l'acheter quand même et sans attendre. Demain matin après le déjeuner, j'irai en acheter ane au village. On la paiera à nous deux.

— Faut ben, conclut à regret sa soeur.

Le lendemain, comme le fermier Bardas finissait de prendre son thé, Délima l'interpella :

— Écoute, son père, tu vas atteler et on va aller au village chercher ane robe pour ensevelir mouman.

Une heure plus tard, le père et la fille partaient en berlot.

Pendant leur absence, l'on frappa à la porte. C'était le médecin qui, étant allé voir un autre malade, arrêtait en passant.

— La vieille n'est pas encore morte ? interrogea-t-il en entrant.

— Non, mais ça ne tardera pas, répondit Zéphirine.

Le docteur Casimir déposa sur une chaise sa sacoche en cuir noir, son bonnet en loutre et son capot de chat sauvage, puis pénétra dans la chambre de la mère Bardas.

Toujours la même vieille figure, maigre, brune, ridée et édentée sur l'oreiller sale.

— Tu lui as fait prendre ses remèdes comme je te l'avais dit ? demanda-t-il à la fille qui l'avait suivi auprès du lit.

— Alle veut pas en prendre. Alle les crache sur le couvre-pieds, répondit Zéphirine.

L'air sévère, fâché, le médecin la regarda en face :

— Écoute, ma fille, il ne s'agit pas de savoir si elle veut ou ne veut pas en prendre. C'est pas une farce; c'est sérieux. C'est la vie de ta mère qui est en jeu. Vous venez me chercher pour une malade. Je prescris des remèdes et vous ne prenez pas la peine de les administrer. Dans ce cas-là, c'est pas la peine de me déranger. Va me chercher mon sac sur la chaise.

Puis, prenant la main de la vieille, il lui tâta le pouls. Ensuite, penché sur la malade, il l'ausculta, écoutant le faible battement de son coeur.

Zéphirine revenait avec la sacoche. Il l'ouvrit, prit un étui noir dont il tira une longue aiguille. Relevant la manche de la « jaquette » de la malade, il mit à nu un bras décharné, à la peau flasque, flétrie. Alors le docteur Casimir enfonça son aiguille dans cet épiderme cadavérique. Il essuya ensuite la pointe d'acier, la remit dans son étui, repassa dans la cuisine, alluma sa pipe d'écume de mer et se mit à fumer en silence.

— Et ton père, où est-il ? demanda-t-il après un certain temps.

— Au village.

— Passe-moi les remèdes que j'ai laissés, fit-il à la fille.

Il en versa une cuillerée qu'il fit ingurgiter à la malade qui le regarda un moment de ses yeux sans expression et se mit à grogner des paroles inintelligibles.

— Tu vois, l'injection que je lui ai faite tout à l'heure l'a secouée un peu. Elle avait l'air d'une morte quand je suis arrivé. Maintenant, fais-lui prendre ses remèdes toutes les trois heures, comme je te l'avais dit. Comme ça, si elle meurt, ce ne sera pas de ta faute.

Et le docteur Casimir remit son manteau de chat sauvage, son bonnet de loutre et sortit.

Deux heures plus tard, Délima et son père revenaient du village.

— Bon, j'ai acheté une robe noire et des souliers,

annonça la fille en ouvrant une longue boîte. J'ai payé trois piasses pour la robe, dit-elle en dépliant le vêtement qu'elle tint un moment devant elle, les bras tendus, pour le faire voir à sa soeur. Les souliers coûtent ane piasse et quart. Ensevelie comme ça, mouman pourra partir sans nous faire honte. Ça n'empêche pas que j'aurais mieux aimé m'acheter un chapeau. J'en ai vu des beaux chez Robillard. Pis, tu sais, moé, j'voudrais ben retourner à ma place pour le Jour de l'An.

— Oui, rétorqua Zéphirine, et moé, j'pense qu'avec cet argent-là, j'aurais pu me payer deux belles paires de bas de soie.

Elles allèrent voir la vieille. À leur entrée dans la chambre, la mère tourna péniblement la tête de leur côté.

— On dirait qu'elle prend du mieux, remarqua Délima.

— Le docteur est v'nu cet avant-midi, pis il lui a fait ane piqûre au bras. Ça l'a réveillée. Je crois qu'il est temps de lui faire prendre scs remèdes.

Ce disant, Zéphirine versa une dose de la drogue et la fit avaler à la malade.

La journée se passa.

Le soir, Paul et Ti Fred arrivèrent à la maison à moitié ivres. Le fermier Bardas leur fit une verte semonce, mais les fils avaient la couenne dure.

— C'est l'temps des fêtes, hein? déclara Ti Fred. On peut pas refuser un coup quand on nous fait des politesses.

— Mais quand la mère se meurt, c'est pas le temps de fêter, fit Bardas sévère.

— C'est pas ça qui la f'ra mourir. Pis on fêtera jamais plus jeune, son père, riposta Paul.

La limite de deux jours prédite par le docteur Casimir était maintenant passée et la mère Caroline n'était pas encore morte. Le lendemain, elle prit encore ses remèdes. Même, elle reconnut son mari et ses filles. Trois autres longues journées s'écoulèrent sans changement, sans événement. Délima était d'une humeur massacrate et, lorsqu'elle es-

suyait les assiettes après les repas, il lui arrivait d'en laisser tomber une sur le plancher. Cela la soulageait. Non, mais ça durait-il longtemps, cette maladie-là ! Son père s'était bien pressé d'aller la chercher à la taverne.

Puis ce fut le premier janvier. Malgré les dires du médecin, la malade entra dans une nouvelle année.

Le docteur Casimir venait chaque après-midi.

— Une autre injection, ça va la stimuler, dit-il, lors de sa visite du Jour de l'An.

Ces piqûres et les remèdes accomplissaient des miracles. La vieille parlait maintenant, elle respirait facilement, son cœur accomplissait sa fonction sans trop d'efforts et elle reposait paisiblement dans son vieux lit recouvert d'un couvre-pieds multicolore.

— Demain midi, ordonna le docteur Casimir, vous lui ferez prendre un bon bouillon. Vous tuerez une poule et vous ferez une soupe au riz. Je viendrai la voir manger.

Le fermier Bardas tordit le cou à une poule et Zéphirine prépara le bouillon. À l'heure annoncée, le docteur Casimir était à la maison.

— Maintenant, fais-la manger, dit-il.

Il souleva lui-même la tête de la vieille Caroline, prit l'oreiller du père Bardas et le plaça sous les épaules de sa patiente. Alors Zéphirine, prenant la soupe dans un bol, se mit à la faire avaler par lentes cuillerées à la malade. La jeune accomplissait le geste que la mère avait si souvent fait autrefois alors que la fille était une enfant.

— C'est assez pour aujourd'hui, mais tu lui en donneras encore demain. C'est mon idée que la mère est sauvée. Tout ce qu'elle a besoin maintenant pour se remettre, c'est beaucoup de bons soins. Vous verrez qu'elle vivra encore dix ans, ajouta-t-il du ton d'un homme satisfait de son travail.

Et joyeux, souriant, le médecin sortit de la maison.

Dans la cuisine, Zéphirine et Délima debout en face l'une de l'autre se regardèrent avec une expression consternée. Ainsi la mère en réchappait. Alors, du travail et de la

dépense pour rien. Quand elle était si près de mourir, pourquoi n'était-elle pas partie? Une robe neuve et des souliers pour la vieille quand les filles se privaient de tout !

— C'est ben sacrant, on va gaspiller not' temps à la soigner ! Alle nous fait perdre de l'argent, à toutes les deux, et alle nous donne de la misère plus qu'on en voudrait, fit Zéphirine.

— Oui, on perd nos gages, pis nos cadeaux du Jour de l'An, et tout ça pour avoir la mère sur les bras pendant dix ans encore, ajouta Délima d'un ton de reproches.

— Ben ça, c'est la faute du docteur, affirma Zéphirine, fielleuse.

— Oui, c'est vrai, reconnut Délima. Ben, le maudit, on va l'faire attendre avant de le payer !

*(Visages de la vie et de la mort,
pp. 164-72)*

LES NOCES D'OR

À Claude-Henri Grignon

IL y aurait bientôt cinquante ans que les époux Mattier, fermiers dans le rang du Carcan, près de Chambly, étaient mariés. Comme les Huneau, leurs troisièmes voisins, avaient célébré à l'été leurs noces d'or et qu'ils avaient reçu de riches cadeaux de leurs parents, le père Julien Mattier crut qu'il serait opportun de fêter le cinquantenaire de son mariage avec Amanda Level, la fille de l'ancien forgeron. Et, lorsqu'il disait fêter, ce n'était pas faire bombance et célébrer joyeusement qu'il avait dans l'idée, car il était d'une grande frugalité. En plus, il était pauvre, avait toujours été pauvre et les siens l'étaient aussi. Mais il voulait réunir ses enfants qui, pour la circonstance, lui apporteraient sûrement quelques présents. Jamais il n'avait manqué d'accrocher tout ce qu'il pouvait. L'occasion se présentait belle. Il fallait en profiter. Ayant donc décidé en lui-même de cette réunion de famille, il alla en dire un mot à sa fille Mélanie qui cuisinait des soupes et des tartes au fond d'un *quick lunch* de pauvres, de la rue Craig, à Montréal. Chaque fois qu'il allait en ville vendre ses produits au marché, il allait la voir, histoire de dîner sans bourse délier. Il mangeait, puis:

— Ma fille paiera, disait-il au patron.

Il avait toujours agi ainsi. Toute sa vie il avait exploité ses enfants. Lorsqu'il s'était marié à l'âge de 23 ans, son père lui avait donné comme patrimoine cinq cents piastres en argent, une paire de chevaux estropiés et une charrette. Avec cela, il s'était établi. Il s'était acheté une terre de cinquante arpents qu'il avait payée quatre mille piastres et s'était mis à travailler ferme pour acquitter sa dette.

Les années s'étaient écoulées, le temps avait passé. Mattier avait eu quatre enfants, trois filles et un garçon. Afin d'économiser et d'aider son mari, la femme Mattier travaillait aux champs avec son homme lors de la fenaison et des récoltes. Les enfants aussi avaient fait très jeunes l'apprentissage des rudes travaux de la terre. Et l'on ménageait. Aux repas, l'on ne mangeait que des soupes maigres, du pain rassis, des pommes de terre, du lait écrémé et peut-être deux livres de lard par semaine. La crème, le beurre, les oeufs, les rôtis de porc et les autres produits étaient portés au marché de la ville et vendus. L'hiver, le fermier Mattier confectionnait des balais de branches de bouleaux et ses enfants fabriquaient des chevilles de bois, des tiges pointues qu'il allait vendre aux bouchers qui s'en servaient pour leurs rosbifs. L'on ménageait, l'on vivait pauvrement, très pauvrement, pour payer l'hypothèque sur la terre.

Une hypothèque sur une terre, c'est comme le cancer ou la syphilis. Un homme achète une ferme. Il emprunte, disons, deux mille piastres ou plus pour commencer et la grève d'une hypothèque. Il lui communique alors la maladie. C'est comme un garçon avarié qui couche avec une belle fille et lui communique son mal. Ça ne guérit presque pas. Ça traîne, ça empire puis, souvent, c'est la mort triste et lamentable. Le fermier travaille dur pour payer son hypothèque. S'il a de la chance, il réussira à se défaire du fardeau dont il s'est chargé, à guérir la maladie. Mais souvent, c'est le contraire. Il est en retard pour ses paiements. Sa dette grossit. Au bout d'un certain nombre d'années, le cultivateur est parfois obligé d'emprunter de nouveau. C'est une deuxième hypothèque, à un taux plus élevé. La maladie s'aggrave, la situation devient critique. Il faut faire face à de gros intérêts. Une malchance arrive. Il faut donner une troisième hypothèque. Pour cela, il faut trouver une garantie additionnelle, un billet promissoire. Alors, on va voir un parent pour lui faire endosser l'effet. Trois hypothèques sur une terre. La maladie est arrivée à sa dernière période.

Pas de remède possible. La belle terre que vous aviez achetée à l'âge de vingt-cinq ans, alors que vous étiez plein de courage et d'énergie, vous vous la faites enlever à cinquante, après avoir travaillé, sué, peiné, et vous vous en allez les mains vides, les forces épuisées, le corps usé, le cerveau en détresse, pendant qu'un autre, plus jeune, recommence à son tour la même expérience.

Le père Mattier était ladre, violent, têtu, injuste, âpre au gain, dur pour lui et les siens, dans son désir d'amasser de l'argent pour payer la terre, faire disparaître l'hypothèque. Il se privait, lui et sa famille, pour économiser, économiser davantage. Lorsqu'on était à table, il regardait chaque bouchée que ses enfants avalaient et ses regards étaient un reproche muet. Et toujours mal vêtus, en haillons. Il fallait ménager, ménager toujours. Les enfants avaient peu fréquenté l'école et étaient restés ignorants, illettrés.

La famille vivait dans une vieille maison en bois, une vieille maison penchée, de quatre pièces : la cuisine, la salle à manger et deux chambres. Au-dessus, il y avait un grenier où l'on gardait la farine, le tabac, les pois et le blé d'Inde pour la soupe. Le toit avait constamment besoin d'être réparé car l'eau des pluies passait à travers, à maints endroits. Les trois filles couchaient dans un sofa, une large caisse qui se repliait et que l'on fermait le jour. Quant au garçon, il dormait tout simplement sur la peau de buffle qui servait l'hiver au père à se protéger contre le froid lorsqu'il allait au marché, à la ville.

Parfois, le père Mattier faisait des rêves.

— Quand on aura fini de payer la terre, disait-il, on se fera bâtir une belle maison en briques avec des chambres en haut.

Pour eux, ces chambres d'en haut représentaient le dernier mot du luxe et du confort.

Naïfs, crédules, les enfants croyaient cela ferme. Ils oubliaient un moment leur vie de misères et de privations, voyaient déjà en imagination la belle maison en briques

avec ses chambres en haut.

— Ben, moé, j'coucherai dans celle d'en avant, pis j'mettrai des crochets pour mes robes, déclarait Mélanie.

Elle était en guenilles à ce moment, mais, sûrement, lorsque la maison de briques serait construite, elle aurait des robes.

Et, alors, la mère elle-même, aussi simple, aussi innocente que ses petits, voyait la bienheureuse maison. Ce qu'elle était belle ! Il ne fallait pas l'endommager, salir les pièces.

— Descends de la chambre d'en haut ! Que je ne te voie pas dans la chambre d'en haut ! criait-elle, fâchée, à Mélanie.

Ces imaginaires chambres d'en haut, c'était son salon. Il ne fallait pas y entrer, y mettre les pieds.

Lorsqu'Emma, l'aînée des filles, avait eu quatorze ans, le père, assuré qu'elle pourrait gagner quelque argent, s'était pressé d'aller lui trouver une place de servante. Il l'avait engagée à la ville dans un restaurant où elle lavait la vaisselle, les planchers et les crachoirs. Et, chaque mois, le père venait retirer ses gages qu'il empochait jusqu'au dernier sou.

Ensuite, ce fut le tour de Mélanie. Il la plaça chez un couple âgé, un hôtelier retiré des affaires qui vivait avec une vieille maîtresse. Là encore, il passait régulièrement chercher l'argent qu'elle gagnait. Ensuite, ce fut Rosalie, la plus jeune des trois, qui partit. Le père Mattier retirait maintenant les gages de ses trois filles.

Lorsque les travaux ne pressaient pas trop, le père louait son fils Eugène chez les voisins, mais allait lui-même se faire payer ses journées.

Un jour, le fils, fatigué de ce régime, s'était fâché, était parti. Il s'était dirigé vers la ville où se trouvaient ses soeurs. Par nécessité, il avait volé. La première fois, il avait dérobé la montre d'un pensionnaire dans la maison où il logeait. Il avait été arrêté et envoyé en prison pour quinze jours. Une deuxième fois, il avait pris une sacoche dans une auto. Cette fois, il avait passé deux mois à l'ombre, comme disent les

journaux.

Le père Mattier était maintenant seul pour faire ses travaux. Il continuait d'aller chercher les salaires de ses trois filles et de vendre les produits de sa ferme. Il réalisait de bons montants, mais il était maladroit, sans dessein, malchanceux.

Une fois, sa grange et sa remise avaient brûlé à la fin de l'été, avec toute la récolte de l'année et une bonne partie des instruments aratoires.

Et pas un sou d'assurance. Alors, pour reconstruire et s'équiper à neuf, il avait grevé sa terre d'une deuxième hypothèque. Puis, par son entêtement, il avait eu un procès qu'il avait perdu et qui lui avait coûté gros. Une fois encore, il avait endossé un effet promissoire de cinq cents piastres pour son frère Trefflé et il avait été obligé de payer. Une année, il eut une fameuse récolte de pois, mais, comme sa grange était déjà remplie de foin et d'avoine, il avait mis ses pois en meules, cinq meules, et avait attendu à l'hiver pour les battre. Mais alors, arrosés par les torrentielles pluies de l'automne, les pois avaient gonflé et germé et se trouvaient impropres au commerce. Au lieu de les vendre une piastre et quatre sous le minot comme il l'aurait pu s'il les avait battus à l'automne, ses pois ne pouvaient maintenant plus servir que comme nourriture pour les porcs. Et puis, car la liste de ses calamités était interminable, son beau cheval bai qu'il comptait bien vendre deux cent piastres s'était brisé une jambe et avait dû être abattu.

Il avait fallu grever la terre d'une troisième hypothèque.

La dette était comme une charrette lourdement chargée qu'un cheval tente de monter jusqu'au haut d'une côte. Elle avance, puis sa masse l'entraîne en arrière et elle recule malgré les élans de la bête attelée aux brancards et qui tire à plein collier. Toute la famille pousse aux roues, à l'arrière, pour aider. Grâce à ces efforts conjugués, la charrette avance un peu. Il semble un moment qu'elle va réussir à monter, à arriver en haut; un trait ou le bascul se brise, et la charge

recule de nouveau. Le feu, le procès, le billet promissoire, les pois gâtés, le cheval perdu, avaient fait reculer, reculer...

L'on était tout au bas de la côte.

Trois hypothèques, c'était grave, grave...

Puis, les filles avaient cessé d'être les dociles et patientes pourvoyeuses de leur père. Elles avaient pratiquement fini de lui donner un revenu. A la fin, elles avaient secoué le joug, et il n'en tirait presque plus rien. A l'âge de quatorze ans, il les avait mises en service à la ville.

Mais à laver des planchers et des crachoirs dans un restaurant, on ne devient pas rosière. Emma était devenue putain dans un bordel de la rue Cadieu. Elle était là depuis des années.

Mélanie, elle, avait eu un sort presque aussi triste. Son premier patron, le vieil hôtelier-rentier, l'avait prise de force le jour même où elle était entrée dans sa maison. Depuis, elle avait fait bien des places. Elle avait finalement échoué dans un petit *quick lunch* où, pour un prix modique, les vagabonds, les affamés venaient tromper leur faim en mangeant des nourritures grossières et frelatées, préparées avec de la graissaille et des huiles rancies. Comme cuisinière, elle recevait un modeste salaire, mais elle se faisait gruger, rançonner par l'un des habitués de la gargote qui lui faisait payer cher les quelques faveurs qu'il lui accordait. Elle n'avait jamais un sou à elle.

Quant à Rosalie, elle avait fini par se marier, mais son mari l'avait abandonnée au bout de quinze mois. Alors, elle s'était mise à louer des chambres et elle vivait maritalement avec l'un de ses pensionnaires.

Pour ce qui était d'Eugène, il y avait beaucoup d'obscurité dans sa vie, et ses faits et gestes étaient peu connus de sa famille.

Tout en travaillant sur sa terre, le père Mattier pensait souvent à ses enfants qui avaient mal tourné. Il pensait aussi aux hypothèques...

Puis il était vieux. Il avait perdu les forces, le cou-

rage, l'ambition. Il avait les cheveux gris, la figure tannée, ridée, maigre, et il avait un petit oeil, le droit, qui ne restait qu'à moitié ouvert.

Mais il avait des tracas et plus que jamais il était violent, dur et irritable.

En septembre, il fêterait ses noces d'or et il recevrait quelques présents. Et l'idée des cadeaux le distrayait.

— Tu sais, ça va faire cinquante ans le 20 septembre qu'on est mariés, ta mère et moé, pis on va fêter nos noces d'or, annonça-t-il à Mélanie, après qu'il eut diné aux frais de sa fille dans la sordide gargote de la rue Craig.

— Oui? Ben, on ira vous voir. Ce sera le 20 septembre?

— Le 20 septembre. Tu l'feras savoir à tes soeurs et à ton frère.

— Oui, oui, c'est ça.

Et le vieux retourna chez lui.

A une semaine de là, le vieux Mattier reçut une communication qui produisit en lui une profonde perturbation. C'était un avis du notaire l'informant que la troisième hypothèque, au montant de six cents piastres, renouvelée tacitement depuis dix ans, devrait être payée à la Toussaint. Le prêteur était mort et l'on avait besoin de l'argent pour régler la succession. Les six cents piastres, il ne les avait pas et il savait qu'il ne pourrait les trouver. Emprunter à nouveau, ce n'était plus possible, car la valeur des terres avait diminué. Alors? Et le désastre, la catastrophe, apparut au vieux fermier. Toute sa vie, il avait travaillé pour payer des intérêts et maintenant, dans sa vieillesse, sa terre allait lui échapper, allait lui être enlevée. Il devint taciturne, nerveux et plus irritable que jamais. La nuit, il se tournait et se retournait sur son vieux lit, dans sa vieille maison, incapable de dormir. Il songeait à l'hypothèque qui deviendrait exigible à la Toussaint.

Les jours s'écoulaient, sombres comme ceux d'un condamné à mort.

Puis la date du cinquantenaire de son mariage arriva. Ses trois filles et son fils arrivèrent le midi à l'heure du dîner. Ils se retrouvaient dans la vieille demeure de jadis. Souvent, dans leur jeunesse, il avait été question de bâtir un jour une belle maison en brique avec des chambres en haut, mais elle n'avait jamais été construite. C'était toujours la vieille bicoque penchée, avec ses quatre petites pièces, ses fenêtres basses et son pauvre grenier.

C'était une journée grise et triste. Le ciel était chargé de gros nuages noirs, menaçants. Un temps d'enterrement plutôt qu'un jour de noces d'or.

Mélanie avait apporté de la mangeaille de son restaurant pour le repas de fête.

Emma présenta à son père une montre dorée achetée chez un marchand juif. Mélanie lui offrit une pièce d'or de \$2.50 et Rosalie donna à sa mère une demi-douzaine de cuillers à thé en simili-vermeil.

— Mais, ma pauvre fille, tu sais ben qu'on a jamais sucré not'thé, remarqua la vieille pour souligner l'inutilité du cadeau.

Quant au fils Eugène, il avait deux flacons de gin ornés d'une étiquette d'or, une nouvelle marque de genièvre qui venait d'être mise sur le marché.

L'on se mit à table, mais le père était taciturne. Le fils déboucha l'un des flacons et tout le monde prit un coup.

— J'en prendrais ben un autre, fit le père.

Et de nouveau, les verres furent remplis et vidés.

L'on mangea et l'on causa. Puis l'on prit d'autres verres de gin.

Le repas était maintenant fini. L'on restait assis à table et le père Mattier examinait sa montre sur ses deux faces et la portait à son oreille pour écouter son délicat tic tac.

— Ben, papa, vous aurez plus besoin de r'garder le soleil pour savoir l'heure, fit Eugène.

Mais le père soucieux regardait longuement sa montre,

mais il pensait à l'hypothèque qui deviendrait exigible à la Toussaint.

— Ben, c'est-i ane montre d'or? demanda-t-il soudain.

— J'vas vous dire : alle est dorée et alle paraît comme de l'or, répondit Emma. Faut pas m'en demander plus. C'est tout c'que j'ai pu faire.

Mais le père était tracassé par l'idée de l'hypothèque et après les verres de gin qu'il avait avalés, il avait l'humeur mauvaise et il éprouvait le besoin de se disputer.

— Ben, pour c'que ça t'coûte pour le gagner l'argent, j'peux pas dire que tu t'es forcée, fit-il agressif.

— Mais s'il fallait que j'compte tout l'argent que j'vous ai donné, c'est pas ane montre, c'est ane horloge en or massif que je vous aurais apportée, répondit Emma, cinglée par cette injuste attaque.

— C'est ça, reproche le p'tit brin d'aide que t'as donné à ton père.

— J'vous reproche rien. J'dis seulement c'qui en est quand vous v'nez m'dire que vous trouvez pas vote montre à vote goût.

— Ben, pour des noces d'or, il me semble que t'aurais pu me donner ane montre en vrai or.

— Oui, vous pensez? Ben moé, j'vas vous l'dire: alle est assez bonne pour vous.

— Ben, moé, j'vas t'dire ane chose: c'est qu'ane fille comme toé qui loue le bas pour nourrir le haut, c'est pas ben drôle.

— Si j'sus pas drôle, c'est toujours ben d'vote faute. Qui est-ce qui m'a engagée à quatorze ans pour laver les planchers et les crachoirs dans un restaurant? C'est vous. C'est vous et vous m'avez vendue. Vous veniez chercher mes gages et vous me laissiez même pas un sou pour m'habiller. Pis, si j'sus pas drôle, vous êtes tout d'même venu m'en demander assez souvent, d'l'argent, depuis que j'sus en maison. Même qu'avec c'que je v'nais d'vous donner, vous vouliez monter avec la grosse Angèle.

— Si on peut dire ! J'badinais, j'faisais des farces. C'était un compliment, ane politesse que j'faisais à ane de tes amies. C'était pour rire. Pis, tu sais, si t'es pas contente, tu peux y r'tourner dans ton boucan.

— Ben certain que j'vais y r'tourner, et pas plus tard que tout d'suite. Mais mettez-vous jamais dans la tête de venir rien me d'mander de nouveau. C'est fini ça. Ben, j'm'en vas, et, chose sûre et certaine, je remettrai jamais les pieds ici.

Et, se levant brusquement de table, Emma courut chercher son manteau et son chapeau déposés sur le lit, dans la chambre, et sortit en jetant un regard de haine à son père.

— Ecoutez, poupa, vous auriez pas dû parler comme ça, fit Mélanie lorsque sa soeur fut sortie de la maison. Emma a bon coeur et elle a fait tout ce qu'alle a pu faire pour vous, pas seulement aujourd'hui, mais depuis qu'a travaille.

Le vieux les regardait de son petit oeil et il avait une expression mauvaise.

— Tu veux parler pour toé, aussi, j'imagine, fit-il. Mais j'vas te l'dire à toé aussi. Si tu avais voulu, tu aurais pu m'aider plus que tu l'as fait. Seulement, tu as préféré donner ton argent à un paresseux. Ton bourgeois m'l'a dit ane fois. Il a dit : « Mélanie, c'est ane bonne fille, a travaille ben, mais c'est d'valeur, a s'fait arracher son argent par un bon-à-rien. Une heure après que j'l'ai payée, je suis sûr que l'argent que je lui ai donné est dans la poche de ce fainéant. » Ben, i m'a dit ça, ton bourgeois. Pis moé, j'vais te l'dire. Faut pas qu'ane fille soit ben fière pour payer un homme. Emma, alle au moins, a s'fait payer. Toé, tu les paies.

— Mettons que j'les paie, si vous voulez. Dans tous les cas, c'est mon argent et j'sus ben maître d'en faire c'que j'veux. J'travail pour. Mais vous, qu'est-ce que vous faites ? Qu'est-ce que vous avez fait depuis cinquante ans ?

Vous avez pris note argent pis vous l'avez donné. Pourquoi ? Pour rien. Vous nous avez tout arraché pour le donner, pour payer la terre et la terre est pas payée. A s'ra jamais payée. Je l'sais, moé. On aura travaillé toute note vie pour rien, pour rien. On vous l'ôtera, vote terre, et vous finirez dans l'chemin du roi. Vous pourrez prendre ane poche et aller de porte en porte. Pis, vous finirez par crever dans l'chemin.

Plus meurtrières que des coups de couteau, les paroles volaient d'un côté de la table à l'autre, infligeant des blessures inguérissables.

— La terre, vous l'avez aimée plus que nous autres, continuait Mélanie. Si j'me conduis mal, j'mange au moins à ma faim, tandis qu'ici j'ai jamais mangé à ma faim.

Mélanie vomissait tout le fiel qui s'était amassé en elle depuis le jour où son père était allé la mettre en service chez un hôtelier retraité qui l'avait quasi violée dès le soir de son entrée dans cette maison étrangère alors que sa concubine était sortie un moment.

— Effrontée, menteuse ! rugissait le père Mattier, blême de fureur et tout secoué par ces vérités et par les paroles prophétiques de sa fille.

Ayant dit ce qu'elle avait à dire, Mélanie se leva à son tour pour prendre la porte.

— Il est d'venu fou ! clama le fils. Allons-nous-en.

Eugène et Rosalie repoussèrent leur chaise, saisirent leurs effets et, sans un mot d'adieu, passèrent la porte. Les uns après les autres, les enfants franchirent, pour n'y plus revenir, le seuil de la maison paternelle.

Leurs vies gâtées, gaspillées, aigris par tant de sacrifices inutiles, ils s'en allaient le coeur débordant de haine.

L'une des filles retourna au bordel d'où elle était sortie le matin, une autre reprit le chemin de la cuisine à l'odeur de graissaille où elle cuisait des soupes et des tartes pour un maigre salaire que lui soutirait un mâle rapace et fainéant. Après avoir toujours donné tout son argent à son

père, elle trouvait naturel de le remettre à ce vaurien. La troisième des filles réintégra le logis où elle louait des chambres et où elle vivait en concubinage avec un parasite. Le fils rentra aussi en ville où le guettait la prison.

Les deux vieux restaient seuls dans la maison pauvre et hostile. Ils se regardaient en silence.

D'un geste mécanique, le vieux soulevait son couteau, le mettait debout et le laissait ensuite retomber sur la table.

Alors, toujours têtue et pour se donner raison devant sa femme :

— J'ai des enfants sans coeur, déclara-t-il.

Sa vieille aurait voulu protester, mais elle était si faible, si lasse, si molle, si usée, qu'elle n'en eut pas le courage et refusa d'entamer une vaine discussion.

Le silence régna longtemps, longtemps.

De son même geste mécanique, le vieux continuait son manège avec son couteau. Il le mettait debout et le laissait retomber sur le bois de la table.

Puis, soudain, la pluie, qui avait menacé tout le jour, se mit à tomber. Elle tombait à torrents. Elle tombait sur le toit, elle glissait sur les fenêtres basses et c'était comme un déluge de larmes. C'était comme si la vieille maison pleurait, pleurait sur toutes ces vies gâtées, sur le pitoyable destin de ces êtres qu'elle avait abrités et qui, comme des épaves, s'en allaient à vau-l'eau.

*(Visages de la vie et de la mort,
pp. 214-227)*

LA VEILLÉE AU MORT

C'EST se passait à Allumettes, le village le plus ignorant, le plus fanatique et le plus ivrogne des neuf provinces du Canada.

Le vieux Baptiste Verrouche, commerçant d'animaux et maquignon, était mort. Il était mort sans avoir langui une seule journée dans son lit, sans une heure de maladie. Foudroyé par une syncope.

Il s'en allait comme il avait vécu, avec le mépris des remèdes et des médecins. Pour se préserver de tous les maux possibles, il avait une panacée infaillible: chaque jour, il prenait son flacon de gin.

— Avec trois repas par jour et un flacon de gin, un homme vit vieux, disait-il souvent.

Et il avait prouvé la véracité de son affirmation en se rendant à 82 ans. On l'enterrerait demain matin.

Ses fils, ses parents, ses voisins étaient réunis à sa demeure, une grande maison en pierre des champs bâtie au bord de la route, à deux milles du village. Ils étaient venus pour la veillée au corps. Groupés dans la salle à manger, les hommes écoutaient les vantardises d'Hector Mouton, hercule doué d'une vigueur phénoménale et très fier de ses muscles. Depuis des années, il gagnait sa vie en donnant des démonstrations de tours de force dans la région et il aimait à parler de ses exploits. Autour de Mouton se trouvaient le fils aîné, Zéphirin Verrouche, vétérinaire, mince et maigre, avec une barbe noire taillée en pointe, et qui se faisait appeler docteur; Napoléon, le second des garçons, sanguin, la figure rouge, gros, avec un ventre énorme,

hôtelier au village; Grégoire, une réplique de son frère aîné, tanneur; Septime et Ernest, petits fils du défunt, le premier, un rouget, étudiant en pharmacie à Montréal, et le second, gros rougeaud comme son père, commis à la taverne.

Prosper Laramée, un voisin, parlait du vieux.

— Il en vient pas au monde tous les jours des hommes comme lui, disait-il. Il était pas fou, le père. Je l'connais depuis plus de trente ans et je l'ai jamais vu faire un mauvais marché. C'était un fin renard, mais honnête. Il savait acheter, mais il payait.

— Oui, c'était un bon vieux, fit Mathildé, sa bru, femme du vétérinaire, et moé, j'aurais aimé qu'on lui fasse chanter un beau service de première classe.

— Ça, c'est ben beau, mais le père, il en voulait pas de service de première classe. Il voulait un service d'union de prières et pendant quarante-deux ans il a payé un écu par année pour l'avoir, déclara son mari.

— Chaque premier dimanche de novembre, il allait porter ses cinquante cents au curé et il a tous ses reçus dans un tiroir de sa commode, ajouta Napoléon, l'hôtelier.

Il était dix heures du soir. Assis autour de la pièce, les hommes fumaient la pipe en racontant des histoires. Rose, grosse fille rougeaude, aux cheveux noirs, aux épaisses lèvres rouges, employée à la taverne de Napoléon et qui, dans la circonstance, aidait aux femmes, entra dans la salle, portant un plateau chargé de sandwiches qu'elle passa à la ronde.

— J'vas aller chercher de la bière, fit Ernest qui se leva et se dirigea vers la cuisine.

Comme Rose passait, les gens se servaient et mordaient dans les tartines. Lorsqu'elle arriva à Septime, qu'elle connaissait moins que les autres, la fille voulut faire montre de politesse.

— Voulez-vous en prendre une ? demanda-t-elle en tendant le plateau.

— Manzelle, j'prendrai bien tout ce que vous voudrez, répondit-il, souriant et en la regardant dans ses yeux noirs très vifs.

Ernest revenait maintenant avec un cabaret rempli de verres de bière débordant de mousse, qu'il offrit à son tour.

L'on mangeait, l'on buvait et l'on racontait des histoires.

— C'est dommage que le père ne puisse pas nous voir, fit Hector Mouton en se levant.

Et apportant son verre, il se rendit dans la chambre mortuaire, juste en avant. Il contemplait le vieux, maigre, sec, ridé, qui reposait dans son cercueil avec un sourire sardonique sur sa figure glabre. Mouton acheva de vider son verre et le déposa sur le cadre de la fenêtre. Les fils, les voisins l'avaient suivi et étaient autour de la bière, regardant le mort.

— Il m'aimait ben, le vieux, déclara Mouton, et quand je lui ai demandé sa fille en mariage, il me l'a donnée sans marchander. Il était p'tit, mais il était sec, le père, et, pour tirer au poignet, il était capable de donner un bon coup, c'est moé qui vous l'dis. Quand j'arrivais à la maison et que je le trouvais assis sur sa chaise, je lui disais : « Remuez pas ! » Et je prenais son siège d'une main et je l'élevais au bout du bras. Il riait alors. Il était content. Il aimait ça, un homme fort.

Et Mouton faisait le geste de prendre une chaise et de l'élever au-dessus de sa tête. Il avait enlevé son veston afin de montrer ses biceps énormes.

Mais le vétérinaire s'emballait à son tour.

— Il connaissait ça, lui, un trotteur. Il allait chez un habitant pour acheter une taure ou un boeuf et, lorsque je le voyais le soir, il me disait : « Tiens, Damase Legris a un poulain de deux ans qui promet. Faudra que je fasse des affaires avec lui avant que les Américains le prennent ». Oui, il connaissait ça les chevaux, pis il savait les conduire, pis il savait s'arranger pour gagner. J'me rappelle. J'avais

quinze ans. Le père avait été à Rawdon pour acheter un taureau et il m'avait amené avec lui. Il avait une p'tite jument grise attelée à une barouche. Il la poussait pour voir ce qu'elle pouvait faire. « Elle pourrait aller dans les 2.40 », qu'il disait. Ben, il paraissait content. Pis v'là qu'on aperçoit un p'tit boghei devant nous. « Tiens, qu'il dit le père, v'là Tit Toine St-Onge qui entraîne son poulain. » Et il commande sa jument grise qui rejoint Tit Toine. Tout de suite, v'là une course qui commence. Les deux chevaux trottaient côte à côte.

— On va jusqu'au village ? crie Tit Toine.

— Jusqu'à l'Hôtel du Peuple, répond le père.

Alors Tit Toine fouette sa bête et prend un peu les devants. Le père le suivait à une longueur en arrière. Il faisait claquer son fouet, mais il touchait pas sa jument et il me regardait en souriant. Tit Toine cinglait son poulain et il restait en avant. Le père continuait de faire claquer son fouet, mais il tenait ses guides serrées.

— Celui qui perd paiera un flacon de gin, crie le père.

— C'est correct, répond Tit Toine.

Et il tapait sur son cheval à grands coups de fouet. Le père restait pas beaucoup en arrière. Tout de même, Tit Toine arriva à l'Hôtel du Peuple sept longueurs en avant de nous. On débarque et on entre. Tit Toine était tout glorieux. Le père demande un flacon de gin.

— Ben, c'est à vot santé, m'sieu Verrouche, disait Tit Toine en prenant son verre.

— T'as un bon cheval, meilleur que j'pensais, déclare le père. Tu pourras le vendre un bon prix à un commerçant américain.

— Mais il n'est pas à vendre, répliqua fièrement Tit Toine.

On reprend un autre verre, pis un autre, encore d'autres.

— Ça c'est vrai, t'as un bon cheval, répétait le père, mais ma jument était fatiguée aujourd'hui. Elle venait de

faire cinq milles. Sans vouloir te faire de peine, j'cré que j'te battrais ane autre fois.

— Vous badinez, m'sieu Verrouche.

Tit Toine commençait à être chaudasse et il était ben certain que son cheval pourrait battre la jument du père tous les jours de la semaine.

— Écoute, Tit Toine, que dit le père, on va trotter dimanche après-midi cinq milles pour cinquante piasses. Qu'est-ce que t'en dis ?

C'était comme si le père eût demandé à Tit Toine: Veux-tu cinquante piasses ?

— Déposez vot'argent, qu'il dit.

Le père fouille dans sa poche, sort un rouleau de billets. Il en compte dix de cinq piasses.

— Prends ça, dit-il à Omer Moreau qui était là derrière son comptoir à essuyer ses verres, et tu le donneras à celui qui gagnera dimanche.

Tit Toine St-Onge sort son argent à son tour et dépose l'enjeu. Il était ben content. Il vidait un flacon de gin sans payer et, dimanche, il gagnerait cinquante piasses. On finit de vider le flacon pis on se sépare.

— À dimanche prochain, à trois heures !

— Dimanche, à trois heures !

Alors, nous autes, on remonte en barouche et on s'en r'vient à la maison.

Le père disait rien mais il riait en lui-même. Le dimanche arrive. Le père était là avec sa barouche et Tit Toine avec son boghei. Ils partent. Tit Toine prend encore les devants. Le père faisait claquer son fouet, mais sa jument était fine. Elle comprenait. Elle savait que c'était pour la frime. Elle se forçait pas, juste assez pour suivre Tit Toine. Même, il prit une avance de cinq longueurs. De temps à autre, celui-ci tournait la tête et regardait en arrière. Il pensait aux cinquante piasses qu'il allait empocher. À un arpent du village, le père se fait claquer la langue deux ou trois fois sur les gencives. V'là la p'tite

jument grise qui décolle. Pas besoin de fouet avec elle. Juste la commander en se faisant claquer la langue. En rien de temps, elle avait rejoint Tit Toine. Lui, le v'là qui s'met à bûcher sur son poulain. Il lui envoyait de grands coups de fouet sur les flancs. Le père passe à côté.

— On se r'joindra à l'hôtel, qu'il lui jette ironique en passant.

Et il le laisse en arrière. Tit Toine fouettait à tour de bras, mais le père le distançait.

— Ben, on t'attendait, on se d'mandait s'il t'était pas arrivé un accident, fait le père sarcastique, lorsque Tit Toine tourne dans la cour de l'hôtel.

Tit Toine était en maudit. On entre dans le bar par la porte d'en arrière.

— Ben, j'paie un flacon de gin, annonce le père qui avait gagné.

Omer Moreau apporte le flacon et les cent piasses d'enjeu. Il les remet au père. Lui, il compte les billets, prend une piasse, la donne à Tit Toine en disant: « Tiens, tu t'achèteras un bon fouet », et met le rouleau d'argent dans sa poche. Ben, ça valait cent piasses pour voir la figure de Tit Toine quand le père lui a dit ça. Vous savez, il était sciant, le père. Alors on a vidé le flacon, et Tit Toine est retourné chez lui ben saoul.

Par la vitre, les auditeurs regardaient le vieux dans son cercueil. Il y avait dans sa vieille et maigre figure ridée une expression sardonique.

— Ben, on va prendre un coup, annonça le vétérinaire après avoir terminé son récit.

Et Ernest sortit et revint avec un gros flacon de gin et un plateau chargé de verres. Il passa la bouteille à la ronde et chacun se servit.

— Ben, moé, j'oublierai jamais la fois qu'un Américain était v'nu au village pour acheter des chevaux, raconta Zotique Dupont, le meunier, dans le temps que le père avait son p'tit noir, Mohican, le p'tit noir qui avait gagné

les 2.30 aux courses de Richmond. Bon, m'sieu Verrouche apprend que le Yankee était ici. C'était en janvier. Il s'en vient au village, à l'hôtel. En arrivant, il s'en va tout drette à l'écurie. Oui, le père, il aimait ben ça prendre un verre, mais c'était pas dans l'hôtel qu'il entraît tout d'abord, c'était dans l'écurie. Il voulait voir les chevaux, se rendre compte. Puis, après qu'il avait vu, il parlait. Et il jouait son jeu. Donc, juste en arrivant à l'écurie, il tombe sur Jérémie Leblanc, l'homme de cour, qui était en train de donner à ses pensionnaires leur portion d'avoine.

— Bonjour, m'sieu Verrouche, qu'il fait. Vous arrivez à temps. Vous allez voir ane belle p'tite bête. Car il connaissait ça aussi les chevaux, Jérémie. Regardez-moé ça, qu'il ajoute, et il lui montre dans ane stalle le cheval de l'Américain.

Le père regarde: un noir avec une barre blanche en haut des sabots, juste comme des poignets de chemise blanche au bout d'ane manche d'habit noir.

— Il vient pas d'Malone, ton homme ? qu'il demande, le père Verrouche.

— J'cré ben que c'est ça, répond Jérémie.

Pendant deux minutes, le père regarde encore l'animal de tous les côtés. Il dit rien, mais sans l'avoir vu auparavant, il le connaissait, ce cheval-là. Le noir aux quatre pieds blancs, il en avait entendu parler. À peu près le meilleur dans les 2.20 dans la région de Malone. Pis, comme Jérémie était planté là à côté de lui avec sa terrine pour distribuer l'avoine, le père lui fait un clin d'oeil. Vous savez, le père pis Jérémie, ils se comprenaient vite. Pas besoin de ben des explications.

— Tu lui as donné sa portion ? demande le père.

— Non, mais j'vas justement la lui porter.

— Si tu mettais ane poignée de sel dans son avoine, ça lui ferait pas d'mal ?

— Ça lui ferait pas de tort, que reconnaît Jérémie.

— Pis faudrait pas que tu oublies de le faire boire à

sa soif, hein ?

— Entendu, m'sieu Verrouche.

Pis, le père prend ane piasse et la glisse à Jérémie. Deux bons amis. Jérémie prend la piasse, la tortille et la met dans sa blague à tabac. Ensuite, le père entre à l'hôtel. Mon Américain était en train de jaser avec quatre ou cinq habitants auxquels il payait la traite. Il voulait les mettre de bonne humeur pour leur acheter leurs chevaux à bon marché. Il connaissait son métier. Naturellement, il invite le père Verrouche. Lui, il refusait pas ça, un coup.

Pis le Yankee lui demande s'il a des chevaux à vendre.

— Ah, batêche ! j'en ai un, répond le père, mais j'le garde. J'le donnerais pas pour deux cents piasses. Il a gagné les 2.30 l'automne passé. C'est pas un cheval à vendre. Dans un an, il peut me rapporter plus que son prix. Faudrait de la ben grosse argent pour le laisser partir.

Alors v'là mon Américain qui paie ane autre traite, pis ane autre. Il voulait amollir le père, acheter son cheval. Mais m'sieu Verrouche, il chantait toujours les qualités de Mohican. Il jouait son jeu. On l'aurait cru pas mal chaud, mais il avait seulement quatre verres de gin. C'était pas assez pour lui faire perdre la tête.

— J'sus pas riche, qu'il disait, mais je gagerais ben vingt-cinq piasses avec n'importe qui sur le p'tit Mohican.

Le Yankee le regardait d'un air amusé.

— Faut jamais trop se vanter, le père, qu'il dit. Je ne dis pas que votre cheval est pas bon, mais il peut y en avoir de meilleur.

— Ben, maudit ! J'voudrais voir celui qui battra Mohican ! Pis, j'lui donnerais vingt-cinq piasses.

Et il sort de sa poche cinq billets de cinq qu'il brandissait dans ses vieux doigts, en faisant toutes sortes de grimaces pour paraître ben saoul. Alors, l'Américain le taquine.

— Vous savez, moé aussi, j'ai un bon cheval, mais

j'voudrais pas vous voler vot'argent.

— Vous avez un cheval ? fait le père d'un air étonné.
Ous qu'il est, vot cheval ?

— Ici, à l'écurie.

— Ben, j'ai dit que j'trotterais pour vingt-cinq piasses et je r'viens jamais sur ma parole, déclare le père.

— Ça me ferait de la peine de prendre vot'argent, parce que je crois que vous en avez besoin, riposte le Yankee.

Vous comprenez, ils étaient comme deux pêcheurs à la ligne qui agitent leur hameçon dans l'eau, pour amorcer le poisson.

— Ben certain que j'en ai besoin, riposte le père, mais, gagne ou perd, j'en ai toujours pour mon argent dans ane course.

— Dans ce cas-là, comme je vais gagner vos vingt-cinq piasses, je vais payer la traite, annonce l'Américain.

Pis, après avoir bu et s'être essuyé la bouche avec son mouchoir de soie, il regarde sa montre.

— Dix heures, fait-il. Écoutez, on va trotter ça avant dîner. Seriez-vous prêt à onze heures ?

— À onze heures on partira d'ici pour se rendre aux Coteaux, un mille et quart pour vingt-cinq piasses.

— Entendu, dit l'Américain.

— Maintenant, ajoute le père, pour pas avoir de dispute après, on dépose not argent.

— Ben sûr, concède le Yankee. D'ailleurs, avec moi il n'y a jamais de dispute.

Alors, tous deux, ils comptent vingt-cinq piasses et ils donnent l'argent à Tit Noir Bélanger, l'hôtelier.

À onze heures, le père était là avec Mohican et sa p'tite sleigh rouge. L'Américain avait dit à Jérémie d'atteler son noir aux quatre pieds blancs. Ben, les v'la qui sortent de la cour et les deux chevaux prennent le trot. Mais, tout de suite, l'Américain entend: ploc, ploc, ploc, comme de l'eau qui aurait balotté dans un baril à moitié plein. Il

écoute encore: ploc, ploc, ploc. Pis, le v'la qui se met à sacrer comme j'en ai pas entendu souvent. Ça aurait pris un bon Canayen pour l'accoter. Vous imaginez, après avoir mangé son avoine salée, le cheval avait bu deux grands siaux d'eau. Il était incapable de trotter. Il était battu d'avance. Mon Yankee comprenait qu'il avait été roulé par un fin renard. Alors, il revire tout de suite et il s'en retourne à l'hôtel. J'sais ben qu'il était en sacre, mais il a pas voulu rien dire, parce qu'il voulait faire des affaires. Il voulait acheter des chevaux et il ne pouvait dire aux gens qu'ils étaient des coquins. Il a fait dételer, il n'a pas donné un mauvais dix cents à Jérémie. Mais après s'être fait remettre les cinquante piasses par Tit Noir Bélanger, le père a glissé un écu à Jérémie. Il l'avait ben gagné. Ah, ils s'entendaient ben, ces deux-là !

Les pipes s'étaient allumées et la chambre mortuaire était remplie d'une épaisse fumée.

— Oui, le père et Jérémie, ils s'accordaient ben ensemble, fit à son tour Siméon Rabottez, un des anciens de la paroisse. Je m'rappelle c'gars de Sorel qui était v'nu icite et qui faisait son faraud. Il était v'nu passer ane semaine su des parents et il se promenait dans un p'tit berlot rouge tout neuf. Pis il avait un bel attelage avec des grelots argentés. Il était ben greyé vrai. Avec ça, il avait un bon cheval, mais c'était un gas vaillant et qui cherchait trop à s'en faire accroire. Il s'en allait sur la route au p'tit trot. Vous étiez en arrière. Vous vouliez le dépasser. Juste quand il vous voyait à côté de son berlot, il touchait son cheval et c'était ben le guiable, mais vous n'arriviez jamais à passer en avant. Il vous r'gardait en riant, il vous narguait. Il avait ane bonne bête et il le savait. Oui, et ben, le père entend parler de ça. Il s'en vient à l'hôtel et il va voir Jérémie. Ils jasant tous les deux. Alors, le soir comme le gars de Sorel rentrait d'ane promenade et qu'il faisait dételer dans la cour, v'la Jérémie qui commence à réciter sa leçon.

— Vous savez, j'pense que vous pourriez faire quelques piasses ben facilement, si vous vouliez.

Alors, l'autre ouvre les oreilles.

— Oui, il y a un vieux icite qui s'imagine que son cheval est le champion de la place. Il est toujours prêt à gager ce que vous voulez sur ane course. Maintenant, son cheval est pas pire, mais d'après ce que j'ai entendu dire j'cré ben que le vot' est meilleur. Pis, ajouta Jérémie en souriant, si vous gagnez quéques piasses, j'pense que vous m'oublierez pas.

— Où-ce qu'il est, ce vieux-là ?

— Oh, il vient icite tous les jours prendre son coup. Si vous voulez le voir, je vous avertirai.

— C'est bon, c'est bon, fait le gars de Sorel.

Alors, le lendemain, le père était là à prendre son verre de gin quand mon jeune s'amène. Pis, tout d'suite, on parle joual et l'on arrange un match pour vingt piasses, du village à la fromagerie, à peu près deux milles.

Ben, le chemin était de glace vive, un beau chemin pour ane course. À trois heures, il y avait ben quarante personnes pour les voir partir. Avec ane musique de guerlots, ils sortent de la cour. Le père laisse l'autre passer en avant, mais il le suit de près. Ils avaient pas fait six arpents que, tout à coup, v'là un fer qui r'vole sur la route. C'était le cheval de mon gars de Sorel qui l'avait perdu. Trotter sans fer sur la glace vive, ç'aurait été folie. Ben, il était vaillant, mon gars, mais pas fou. Il se dit que c'est encore mieux de perdre vingt piasses que de risquer de casser la jambe de son cheval qui valait deux cents piasses comme ane coppe. Alors, il arrête, puis il r'tourne à l'hôtel. Le père en fait autant. Il s'en va dans la cour. Lui pis Jérémie, ils se r'gardent un moment sans parler, juste un clin d'oeil, pis Jérémie demande:

— Il s'est-il rendu loin ?

— À peu près six arpents, que répond le père.

— Ben, c'est c'que j'calculais, riposte Jérémie.

Alors, le père lui pousse ane piasse. Jérémie tortille le billet et le serre dans sa blague.

Là-dessus, Ernest repassa à la ronde avec un flacon de gin et des verres. L'on buvait à la mémoire du vieux et chacun faisait son oraison funèbre.

Puis Hector Mouton commence à parler de ses tours de force à Sherbrooke, Valleyfield, Sorel. Il avait levé vingt hommes sur une plate-forme, et autres exploits semblables.

— Oui, oui, fait Ludger Morreaux, ancien fermier qui vivait maintenant de ses rentes au village, vous levez un bout de la plate-forme, mais vous levez pas les vingt hommes à la fois.

— Ben, j'dis que j'lève toute la plate-forme d'un coup avec les vingt personnes.

— Alors, c'est un truc que vous avez. Vingt hommes ordinaires avec la plate-forme, ça fait plus de trois mille livres. Ben, j'vas vous l'dire, j'voudrais voir l'homme qui est capable de lever une tonne de foin et la charrette avec.

— Écoutez, fait Mouton, piqué, j'lèverai pas vingt hommes parce que j'ai pas ma plate-forme, mon attelage et mes chaussures, mais j'vas lever tous ceux qui pourront se placer sur la table, de chaque côté du cercueil.

— Oui, ben, t'en mets pas ane douzaine, même en tassant, fait Prosper Laramée, le forgeron.

— Si c'est comme ça, j'vas vous montrer c'que j'peux faire. J'vas tâcher de trouver ane couple de planches, pis j'vas les mettre sur la table. Ça fera plus long.

— Des planches, t'en trouveras dans la remise, fait Zéphirin, le fils aîné.

Alors Mouton s'en va dans la cuisine où se trouvaient les femmes et demande un fanal. Virginie Arbas lui en donne un. Il l'allume et sort. Au bout de trois ou quatre minutes, il revient avec ses planches et riant aux éclats.

— Vous parlez que j'ai déniché deux oiseaux, annon-

ce-t-il. Imaginez-vous qu'en entrant dans la remise, je tombe sur Rose et Septime qui étaient là à jouer à des jeux. Vous parlez qu'ils ont été surpris et que mon apparition les a dérangés.

— Je trouvais ça curieux qu'il fût disparu, fit Napoléon. Ce Septime, j'vous dis qu'il n'en manque pas une quand il a la chance.

Puis Mouton prend ses deux madriers, les place sur la table de chaque côté de la bière.

— Mettez-vous là autant que vous pourrez, ordonne-t-il. Pis j'vous promets que j'vas vous lever. Toé, Poléon, dit-il à son beau-frère, tu vas être le juge et tu diras si j'ai levé la table.

Alors les trois fils, Prosper Laramée, Antoine Le Rouge, Zotique Dupont, Siméon Rabottez, Philorum Massais et les autres prennent place sur les planches, de chaque côté du cercueil. Mouton enlève son veston, son gilet, son faux col. Puis, debout à côté du groupe, il compte ses personnages du doigt :

— Un, deux, sept, huit, dix, onze, douze, treize. Avec le père dans sa bière, ça fait quatorze. Ben, tenez-vous les uns près des autres pour que ça balance pas.

Alors il se glisse sous la table, se met à quatre pattes. L'on voyait sa large croupe massive.

— Pousse-toé un peu à gauche, fait le forgeron Laramée en lui flanquant une tape sur la fesse, comme lorsqu'il fait ranger ses vaches d'un coup de fourche le matin, pour nettoyer l'étable.

Mouton appuie les reins sous la plate-forme, se place afin de prendre sa charge en équilibre.

— Y êtes-vous ? Attention, Napoléon, regarde si je les lève. Ho !

Il tend tous ses muscles dans un effort, mais il s'est mal placé. La table penche d'un côté, l'un des madriers glisse et tombe avec fracas sur le parquet, ceux qui étaient dessus s'étendent sur le plancher pendant que le cercueil

croule au milieu des hommes gisant pêle-mêle.

C'est un vacarme, un tumulte.

Au bruit de la chute et en entendant le brouhaha, les femmes, avec un visage épouvanté, accourent du fond de la cuisine pendant que les hommes se relèvent péniblement.

— Cré maudit ! En v'là des tours de force ! Des tours de farceurs plutôt, fait Antoine Le Rouge qui se remet debout en se frottant une épaule.

On regarde le cercueil. Heureusement, la vitre n'est pas brisée. On le relève, on le remet sur la table.

— Il ne s'est pas fait mal, le père; il rit, remarque Siméon Rabotiez.

Dans sa bière, le vieux maquignon avait toujours son sourire sardonique et semblait s'amuser de l'incident qui venait de se produire.

Mais Mouton était furieux.

— Vous savez seulement pas vous tenir d'aplomb sur une table. Ben, vous viendrez me voir. J'vas donner une séance dans la salle du marché, pis j'vous promets que j'lèverai vingt hommes. J'vous invite tous.

— Ça fait longtemps qu'on a rien pris, constate Napoléon.

Une fois de plus, Ernest sort et revient avec un flacon et des verres.

— Profitez-en, conseille-t-il. Icite, ça coûte rien, mais quand vous viendrez à la taverne, ce sera dix cents le verre.

Le flacon vide est déposé dans un coin, à côté des quatre autres.

Juste comme les hommes s'essuyaient la bouche du revers de la main, la porte du dehors s'ouvre et un homme gros et court, en haut-de-forme, un gros cigare à la bouche, avec une grosse moustache noire, une lourde chaîne de montre dorée et une énorme breloque, fait son apparition. Il salue en entrant:

— Bonsoir, la compagnie !

— Ben, c'est Francis Pilonne ! crient des voix.

— Oui, c'est moé. J'arrive. J'sus parti hier soir de Joliette après l'exposition. J'avais appris dans la journée la mort du père Verrouche. Alors j'me suis dit que j'manquerais pas son service. Pis, après souper, j'sus v'nu icite tout drette. Je devais aller au Bout-de-l'Île demain, mais ce sera pour une autre fois. Maudit ! ane fois que j'avais pas de licence pour ma roulette et que la police m'avait arrêté, il a cautionné pour moé et il m'a fait sortir. Ça, ça s'oublie pas et j'aurais pas manqué son service pour rien au monde.

On l'écoutait. Francis Pilonne était une figure connue dans la région. À toutes les réunions populaires, aux courses de trotteurs, aux concours agricoles, on le trouvait toujours avec son haut-de-forme, son gros cigare, sa grosse moustache noire, sa grosse chaîne d'or et sa roue de fortune. C'était son métier de faire tourner cette roue et d'encaisser les pièces de dix et de vingt-cinq sous. Ce soir-là, il avait une voix enrhumée et il toussait comme un cheval qui a la gourme, et des grains de salive rejaillissaient dans la figure de ses voisins.

Sur les entrefaites, Ernest s'amena avec une nouvelle bouteille de genièvre. Il ne mourrait qu'une fois, le grand-père, et il fallait faire les choses convenablement.

— C'est ane belle famille; je vois qu'ils sont plusieurs frères, fit Antoine Le Rouge en voyant apparaître le nouveau flacon.

— Oui, il y en a encore plusieurs que vous connaissez pas encore, mais vous les aurez tous vus avant demain matin.

— Vous, m'sieu Pilonne, vous êtes en retard. On va vous servir un bon coup, déclara Ernest. Et, prenant un verre à bière, il le remplit de gin jusqu'au bord et le présenta au nouveau venu.

— Maudit ! J'voudrais qu'il y en ait tous les jours un enterrement pour être traité comme ça. Pis, ça va être bon pour le rhume, répondit Pilonne en prenant une large

gorgée.

Puis il se remit à tousser comme un cheval qui a la gourme, arrosant de nouveau ses voisins de grains de salive.

— Pis dire que nous autes, on est là à boire, pis que l'père, lui, ça fait plus de deux jours qu'il n'a pas pris ane goutte. Ah ! maudit ! c'est ben triste de mourir, déclara Mouton.

Puis, soudain, se tournant vers l'homme au gros cigare :

— T'aurais pas ta roue par hasard ?

— Ben certain. De Joliette je sus v'nu drette ici avec mes agrès. Elle est dans ma voiture.

— Ben, sors-la, c'te roue. On va jouer un peu, hein ?

Alors le gros Pilonne sortit et revint l'instant d'après avec sa roue et ses accessoires. Il la plaça sur une chaise dans un coin. Ensuite, il étendit son mouchoir sur le cadre de la fenêtre tout près et y déposa son haut-de-forme qui était sa caisse habituelle. Fouillant ensuite dans ses poches, il en retira des poignées de monnaie qu'il jeta dans le fond du chapeau.

— Dix cents la palette, annonça-t-il.

Des mains se tendirent. Les petites planchettes portant des numéros furent vite distribuées. Puis Pilonne imprima un mouvement rotatif à sa roue qui se mit à tourner à grande vitesse puis ralentit progressivement. L'on entendait seulement le bruit de la languette de cuir heurtant au passage les clous du cadre. Chacun suivait la révolution du cylindre. Antoine Le Rouge crut avoir gagné, mais la roue avança encore d'un cran avant de s'arrêter et ce fut Ernest qui se trouva à avoir le bon numéro. Pilonne prit dans son chapeau une grosse pièce de cinquante sous et la tendit au garçon.

De nouveau, Pilonne distribua les palettes.

— Cré batêche ! Le père était chanceux. J'en prends ane pour lui, annonça Mouton pris d'une subite inspiration. Il en acheta une et la déposa sur la vitre du cercueil.

Clic, clic, clic, la roue tournait. Les regards du groupe étaient fixés sur la languette, qui était la main du hasard. Ce fut le mort qui gagna. Vrai, Mouton avait eu une heureuse idée.

Le jeu continua. Dans la nuit, près du cadavre dans sa bière, la roue tournait et l'on entendait le petit bruit sec de la languette frappant dans sa rotation les pitons de son cadre.

Pendant des heures ce fut ainsi.

Le vieux était mort depuis cinquante heures, mais dans cinquante millions de siècles il ne serait pas plus mort. Il avait pris son dernier verre de gin, il avait trotté sa dernière course, il avait conclu son dernier marché, il avait pris son dernier repas. Au matin, on l'enterrerait. Ce qui avait été Baptiste Verrouche n'était plus qu'une forme vaine, un amas de matière qui se décomposerait lentement dans le sol. Ses enfants, ses petits enfants mangeraient, boiraient, procréeraient, pour aller ensuite à leur tour pourrir dans la terre. En attendant leur heure et celles des funérailles du père, ils buvaient du gin, ils jouaient à la roue de fortune et, sous la remise, le petit-fils troussait la servante de la taverne.

La roue tournait. Et, de temps à autre, Ernest apportait un nouveau flacon puis, quand chacun avait bu, le repoussait dans un coin, à côté des autres vidés cette nuit. Et Rose distribuait des sandwiches.

La figure crispée, l'expression dure, planchette en main, les joueurs regardaient la roue, instrument du sort, qui tournait avec un bruit de crécelles, et guettaient leur numéro.

Puis l'on entendit chanter un coq. Une vache meugla longuement. Un jour gris entra par la fenêtre dans la chambre enfumée. L'on cessa de jouer. Sur le cercueil il y avait une poignée de monnaie. Cette nuit, en attendant de s'en aller en terre, le père avait gagné huit piastres et demie. De tous les joueurs, il était celui qui prenait

le plus fort montant.

— Oui, le père a toujours été chanceux, déclara Hector Mouton. J'crains pas pour lui. J'vous dis que saint Pierre a pas de chance de l'arrêter à la porte. Sûr et certain, Baptiste Verrouche va passer. Maintenant, savez-vous ce qu'il va faire, le père, avant de s'en aller ? Non ? Eh ben, il va payer la traite à ses parents avant qu'ils lui disent adieu. On va acheter un beau gros flacon de gin, comme il faisait quand il avait gagné a ne course ou a ne gageure, pis on le boira avant de se séparer, avant de sortir du cimetière. C'est comme ça qu'il aurait aimé qu'on fasse, le père.

— Torrieu, Hector, il y a que toé pour avoir de bonnes idées comme ça, approuva Zéphirin, le fils aîné, en caressant sa barbiche noire.

Vers les sept heures, Rose alla appeler les hommes pour le déjeuner. Mathildé, femme de Zéphirin, et Malvina, épouse de Napoléon, apportaient les provisions sur la table. C'était deux grandes bringues, l'une blonde fadasse et l'autre brune avec une légère moustache. Dans la cuisine, Philomène, compagne de Téléphore, veillait devant le fourneau. Rose allait et venait de la cuisine à la salle à manger. Angèle Bézières, vieille fille toute courte, couverte de bijoux en or : chaîne avec pendeloque, boucles d'oreilles, montre, bracelet et trois bagues, était perchée sur une chaise. Elle était si courte que ses pieds chaussés de bottines de prunelle pendaient, ne touchant pas le plancher. Assises dans la pièce, se trouvaient aussi la Antoine Le Rouge, cinquante ans, avec un goître énorme ; Caroline Bercer, belle et grande brune, femme du fromager ; Valentine Houle, grosse blonde ragoûtante, mère de trois enfants, dont un de deux mois qu'elle avait amené avec elle. Assise sur une berceuse basse, elle le faisait têter. Quelques minutes auparavant, elle l'avait nettoyé et avait déposé à côté de sa chaise la couche souillée. Et toutes ces femmes causaient maladies.

— Les hommes vont manger d'abord et nous déjeunerons ensuite, avait déclaré Mathildé qui, pour le moment, était en charge de la maison.

À l'appel de Rose, les fils du défunt et les visiteurs entrèrent les uns après les autres dans la salle et se placèrent à table. Ils avaient bu toute la soirée et toute la nuit et étaient à moitié ivres. Quelques-uns passèrent dans la cuisine, histoire de causer un moment avec les femmes. Claude Barsolais, vieux garçon de quarante ans qui courait après tous les jupons, aperçut la grosse Valentine donnant le sein à son bébé. Il avait absorbé une douzaine de verres de gin au moins et, à cette vue, il se sentit tout allumé.

— J'changerais ben de place avec lui pour quelques minutes, fit-il, l'oeil enflammé, en regardant la jeune femme. Inconscient de son geste, il tendit le bras et, prenant le sein gonflé, le pressa dans sa main. Ane belle quétouche ! s'exclama-t-il.

Un cri indigné :

— Cré effronté !

Et flac.

D'un mouvement rapide, Valentine, se penchant de côté, avait saisi la couche souillée qui gisait à côté de sa chaise et l'avait lancée en pleine figure de Claude.

La jeune femme était insultée :

— Va-t-en, salaud ! Va te dessaouler ! Non, mais ça prend-i' un effronté pour venir m'attaquer comme ça ! Pis garde-la, la couche que j'ai pris ton portrait avec. Garde-la comme souvenir !

— Torrieu, vous êtes pas manchotte ; vous visez juste ! s'exclama Antoine Le Rouge.

Le nez, les joues, le menton couverts d'excréments, Claude, gauche et confus, sortit et s'en alla se laver au puits, enlevant avec son mouchoir les immondices qui lui couvraient la face.

Dans la cuisine, les femmes jacassaient ferme. Valen-

tine avait reboutonné son corsage.

Dans la salle, les hommes mangeaient avec appétit. Le gros Pilonne avait comme voisin de table, à droite, Philorum Massais, fils aîné du fermier Noé Massais. C'était un garçon de vingt-cinq ans, très brun et court. On avait servi à chacun une généreuse grillade de porc frais avec des pommes de terre et du thé.

— J'en r'prendrais ben un peu, fit Pilonne à Rose qui circulait autour de la table.

— Pis vous, m'sieu Massais ?

— Un peu, moé itou.

— De la saucisse avec votre grillade ?

— Si c'est pas trop de trouble.

Et Rose apporta aux deux compères une assiette remplie de grillades et de saucisses.

— Ben, moé, j'ai ane faim, déclara Pilonne. Vous comprenez, j'ai fait cinq heures de voiture pour venir ici, pis ensuite, passer la nuit debout, ça creuse l'estomac.

— Moé itou, j'ai d'appétit, déclara Massais.

Le gin qu'ils avaient ingurgité avait été un bon apéritif.

Un rôti de porc froid était au milieu de la table.

— Je prendrais ben ane tranche de viande froide, fit Pilonne après avoir nettoyé son assiette.

— Moé itou, répéta Massais.

Et, tour à tour, ils se taillèrent une épaisse tranche de porc froid.

— Passez donc les cornichons, mon ami, demanda Pilonne à Antoine Le Rouge.

Pilonne se servit. Massais en fit autant.

— Tu manges, tu manges ! s'exclama d'un ton admiratif Amédée Corbeau assis en face de Massais, de l'autre côté de la table. Ce Corbeau était lui-même un gros mangeur. Il était le fils d'Isidore Corbeau dont l'appétit était resté légendaire. Intéressé par ce duel de deux robustes estomacs, Médée s'était placé les deux coudes sur la table et il regardait Pilonne et Massais qui engouffraient d'énor-

mes bouchées de viande.

— Il y a des p'tits hommes qui sont surprenants, remarqua-t-il, en s'adressant à Massais.

Ce dernier et son compagnon se bourraient, s'empifraient à crever. C'était à qui des deux surpasserait l'autre. Soudain, Médée se leva, s'en alla à la cuisine et revint avec deux bouteilles de bière qu'il plaça devant les deux gargantuas.

— Si jamais tu deviens veuf, je te donnerai ma fille en mariage, déclara Pilonne en se versant un verre.

Il mangeait, il buvait et il toussait, arrosant ses voisins de grains de salive.

— Ane autre tranche ? interrogea Pilonne en s'adressant à son jeune voisin.

— C'est pas de refus.

Et, de nouveau, ils se coupèrent un copieux morceau de rôti froid.

— Pour un p'tit homme, vous êtes extra. J'me demande où vous mettez tout ça, fit Pilonne.

— Mangez, pis inquiétez-vous pas de ça, riposta Massais.

Médée retourna chercher deux autres bouteilles de bière.

Entre le gros et le petit, c'était un concours à qui mangerait le plus. Les autres, qui avaient fini depuis longtemps, se passionnaient pour cette rivalité. Soudain, Pilonne, d'un geste sec, repoussa devant lui son couvert encombré de victuailles. Il avait fini, comme cela, brusquement. Le petit l'emportait. Lui, il vida complètement son assiette et se servit ensuite une tranche de pâté aux pommes.

— À cet'heure, on va pouvoir attendre le dîner, déclara-t-il.

Rassasiés, repus, les hommes étaient sortis de la salle à manger. Ils passèrent dans la chambre mortuaire et se groupèrent autour du cercueil. Froidement, ils contem-

plaient la figure du vieux qui avait toujours son sourire sardonique. À ce moment, Ernest s'amena avec un nouveau flacon. Les verres se remplirent.

— C'est triste de penser qu'on est là à manger et à boire, tandis que l'père, lui, il peut pas prendre ane goutte ni ane bouchée, fit Pilonne.

Sur les entrefaites, le corbillard arriva du village, conduit par Michel Linton. Alors, le corps du vieux Baptiste Verrouche fut placé dans le chariot funèbre et le cortège se mit en route pour l'église. Mathildé compta quarante-deux voitures. Entre les champs, les vergers, les prairies, la procession s'en allait d'un pas lent, passant devant des maisons où le père s'était souvent arrêté pour acheter une taure ou un veau.

Antoine Le Rouge, sa femme et son fils se trouvaient en avant de Médée Corbeau qui avait comme compagnon Urgèle Doutier, son voisin.

— C'est saprement ennuyant, le cheval de Médée a tout l'temps la tête su nous autes, fit d'un ton irrité la Antoine Le Rouge à son homme.

En effet, l'animal suivait de tellement près la voiture devant lui que sa tête, qu'il balançait à chaque pas, frôlait à tout instant le siège d'arrière d'Antoine Le Rouge où étaient sa femme et son fils.

— Cet animal-là bave tout l'temps su mon manteau de soie et il va le salir, ajouta la femme.

— Ton cheval va monter dans mon boghei. R'quiens-le ! Tire un peu en arrière, ordonna Antoine Le Rouge à Corbeau.

Mais Médée se mit à rire d'un rire épais.

— Ben, il te mangera pas. As pas peur, répondit-il de sa grosse voix railleuse.

Il aimait cela taquiner les gens, et Antoine Le Rouge venait justement de lui fournir un prétexte. Alors, naturellement, il laissa faire son cheval qui encensait de la tête et se frottait le nez au siège devant lui.

— Ce sapré cheval-là va tout gâter mon manteau, se lamenta la femme.

Alors Antoine Le Rouge, qui était d'un caractère prompt, se pencha soudain en arrière et lança un grand coup de fouet à la tête de la bête de Médée. Sous le cinglement, l'animal se cabra, secoua les oreilles, fit un brusque écart et s'élança en avant. En passant, une des roues de la voiture de Médée accrocha le boghei devant lui. Le choc fut si violent qu'il le fit verser dans le fossé en même temps que se brisait l'une des branches du brancard de Médée. Instantanément, le cortège s'arrêta et les gens descendirent pour porter secours aux victimes de l'accident. Antoine Le Rouge se releva sain et sauf, ayant seulement reçu un rude ébranlement; son fils avait été à moitié assommé en heurtant le sol et se remit debout tout étourdi, mais la femme au manteau de soie avait un bras cassé.

À peu près à hauteur du corbillard, Médée parvint à maîtriser son cheval emporté.

Entre Antoine Le Rouge et Médée Corbeau, ce fut une belle engueulade puis une lutte. Les deux hommes se ruèrent l'un sur l'autre et se mirent à se talocher ferme, puis s'empoignèrent à bras le corps et roulèrent sur le sol. Les assistants intervinrent et séparèrent les combattants.

— Dans tous les cas, tu vas recevoir demain une lettre d'avocat, cria Antoine Le Rouge.

— Oui ? Ben ! ta lettre d'avocat, je me torche avec ! riposta Médée.

L'on sortit du fossé le boghei fort endommagé. Antoine Le Rouge le confia à son fils pour retourner à la maison. L'on hissa dans le carosse de Siméon Rabottez la femme blessée qui était sur le point de perdre connaissance. Le mari se plaça à côté d'elle, et, laissant en arrière le cortège funèbre, l'on partit au grand trot pour se rendre chez le rebouteur.

— Il y a rien de malchanceux comme de se rendre à un service, remarqua Prosper Laramée. Il arrive toujours

quelque chose de vilain.

Au son grave et triste des glas, le cercueil du vieux Baptiste Verrouche entra dans l'église suivi de son groupe de parents et de voisins qui allèrent se placer dans les bancs avoisinants la dépouille mortelle. Philorum Massais était effroyablement ivre. C'est à peine s'il pouvait se porter et il se sentait très malade. Le gin et la bière qu'il avait pris, joints au repas d'ogre qu'il avait englouti, lui causaient un malaise qui allait sans cesse augmentant. Il avait les yeux vagues et ne savait trop ce qui se passait autour de lui. Il fut le dernier à entrer dans l'église. Selon le rite, il s'avança vers le bénitier pour y tremper les doigts et se signer, mais il chancela et, pour ne pas crouler au plancher, s'accrocha à la lourde vasque en pierre, en forme de soucoupe. Les sueurs lui coulaient sur la figure. Soudain, pendant qu'il se tenait ainsi cramponné à l'appui qu'il avait rencontré, il eut un haut le coeur. Sa bouche s'ouvrit démesurément avec une grimace et, dans une espèce de râle, dans un effort qui le secouait tout entier, il commença à rejeter l'énorme repas et les boissons qu'il avait pris le matin. Des bouchées de viande et des saucisses qu'il avait avalées sans les mastiquer flottaient sur le bassin d'eau bénite. Au bruit de ses efforts, le garde-chien Polydore Surprenant et Hector Mouton accoururent et, prenant chacun par un bras le jeune homme qui avait peine à se tenir debout, le sortirent de l'église. Le vieux Polydore, qui en avait vu bien d'autres, était cependant scandalisé.

— Vomir dans le bénitier ! s'exclamait-il.

Le soutenant toujours, les deux hommes le traînèrent sous la remise aux voitures et le firent asseoir par terre à côté de son boghei, afin qu'il pût se remettre au grand air.

— Maudit, que j'sus malade ! répétait-il en faisant de nouveaux efforts pour se débarrasser de ce qu'il avait sur l'estomac.

— Que j'sus malade, que j'sus donc malade ! se la-

mentait-il.

Mouton et le garde-chien le laissèrent là pour retourner à l'église. Quelques jeunes gens se tenaient debout à l'arrière de la nef, ne tenant pas à aller se placer dans les bancs. L'homme fort se joignit à eux. Au bout de quelques minutes, il leur faisait palper ses biceps et relevait la jambe de son pantalon pour leur faire admirer les muscles de ses mollets. Il était né fort, puissant, et il était orgueilleux de sa force comme une jolie femme de sa beauté. Ses bras, ses jambes, son torse, il s'imaginait qu'il n'y en avait pas de semblables et il les exhibait en toute occasion.

À l'autel, le prêtre, avec une grosse face blanche, bouffie de graisse, offrait le saint sacrifice de la messe, lançait des invocations, prononçait des oraisons pour le défunt. Mais un service d'union de prières, c'est court, c'est vite fini. On a payé un écu par an pour l'avoir, mais on en a tout juste pour ses écus. Bientôt, l'officiant, accompagné des deux enfants de chœur, l'un portant la croix, l'autre le goupillon et l'eau bénite, descendit dans la nef, s'approcha du pauvre catafalque surmonté d'une douzaine de maigres cierges, aspergea le cercueil, puis, après un dernier *requiescat in pace*, tourna et, d'un pas lent, sa large chasuble lui battant les reins, s'en alla vers la sacristie. Le service était fini.

Alors, les cloches tintèrent de nouveau. L'on descendit le cercueil de ses tréteaux et, dans un remuement de petits bancs poussés par les pieds et dans un bruit de pas, l'on sortit de l'église pour se rendre au cimetière, tout à côté. L'on entendait les cris des collégiens à la récréation, se livrant à leurs jeux dans la cour.

Pendant que, penchés autour du trou béant, les fils, les parents et les amis regardaient la caisse funèbre, le corps du vieux Verrouche fut lentement descendu dans sa dernière demeure. Puis les pelletées de sable et de gravier commencèrent à glisser sur le cercueil. Le fossoyeur et

son fils accomplissaient méthodiquement leur besogne. L'un à la tête, l'autre aux pieds, ils faisaient couler dans la tombe le tas d'argile fraîche à côté de la tranchée. Serré dans un veston étriqué et coiffé d'un feutre cabossé, le vieux avait dans la bouche une chique de tabac et, de temps à autre, il lançait de côté un jet de salive jaunâtre. Le fils portait un chandail de grosse laine rouge déteinte, percé aux coudes et une casquette d'étoffe grise. Bientôt, la bière fut recouverte. Le vieux Baptiste Verrouche était effacé à jamais de la surface de la terre. Le sable et le gravier continuaient de tomber. Maintenant, la fosse était comblée. Alors les assistants commencèrent à s'éloigner. Il ne resta plus que les plus proches parents et une couple de voisins.

— Ben, on partira pas sans prendre un coup, annonça Hector Mouton et, sortant le flacon de gin qu'il avait apporté, il le déboucha et le passa à Zéphirin, le fils aîné, qui prit une bonne gorgée. Napoléon et Grégoire burent à leur tour. Le flacon payé par le gain du défunt à la roue de fortune passait de bouche en bouche. Après avoir bu, chacun essayait le goulot avec la paume de la main et passait la bouteille à son voisin. On l'offrit aux fossoyeurs.

— Juste une larme, fit le vieux qui cracha sa chique et porta le cruchon à ses lèvres. Son fils en fit autant. Hector Mouton avala la dernière gorgée. Ensuite, il égoutta le flacon au-dessus de la tombe, l'aspergeant de gin. Puis, pris d'une subite inspiration, il le planta dans le sol grisâtre, au-dessus de la tête du mort. Dernière borne, dernier souvenir, dernier viatique. Tout le monde s'en alla. Et, enfermé entre ses quatre planches, le vieux maquignon resta seul dans la terre, pour les siècles des siècles.

Et cela se passait à Allumettes, le village le plus ignorant, le plus fanatique et le plus ivrogne des neuf provinces du Canada.

(Visages de la vie et de la mort, pp. 228-257)

LA FIN DU VOYAGE

Extraits

Au sculpteur Laliberté

L'HOMME assis devant le poêle, sa casquette sur la tête, se leva, ouvrit la porte et sortit sur le perron de sa demeure. Il sentit sur sa vieille figure le souffle glacé du vent, regarda le ciel sombre, sans lune et sans étoiles, les trois petits trembles près de la clôture, qui semblaient tout transis, et le gros orme centenaire dont le tronc et les rameaux noirs paraissaient encore plus noirs dans la nuit qui descendait sur la terre. Le froid le fit frissonner. Puis il rentra dans sa maison sombre et silencieuse.

— Le vent est nardet. Il va neiger c'te nuit, annonçait-il d'une voix impersonnelle, sans inflexions, comme s'il eût parlé au mur.

Personne ne lui répondit. Et il retourna s'asseoir devant son feu, sa casquette enfoncée sur sa tête grise.

Sa compagne, tassée sur une chaise et si petite que, dans l'ombre, on l'aurait prise pour une enfant sans son dos voûté qui, sans erreur possible, révélait la vieille femme qu'elle était, ne bougea pas, ne prononça pas un mot. Toute sa vie, elle avait vécu ainsi, silencieuse, résignée, dans la soumission passive à l'homme. Dans la cuisine éclairée seulement par la faible lueur qui sortait du poêle, elle donnait par son immobilité l'impression d'être un poulet maigre, déplumé et malade, qui, recourbé sur ses pattes et les yeux clos, endure son mal dans son obscure conscience.

Le vieux prit sa pipe de plâtre qu'il avait déposée sur le bord du cendrier, la bourra lentement de feuilles arrachées à une torquette qu'il pressa avec soin de son pouce, saisit avec ses doigts un petit tison, le posa sur le tabac et se mit

à aspirer fortement au tuyau pour allumer. Puis il se mit à fumer régulièrement, en silence, pendant que sa femme, assise, immobile, la tête penchée en avant, les mains jointes sur les genoux, faisait songer à une ombre, à un spectre. Sur la corniche clouée au mur, au fond de la pièce, la pendule égrenait son monotone tic tac. Dans la maison l'obscurité se faisait plus dense, plus épaisse et enveloppait les deux vieux assis près du poêle. Au dehors, aucun bruit, le grand silence des campagnes par les nuits de novembre. Le temps passait. Sur toute la terre, la vie heureuse ou malheureuse des êtres s'écoulait...

Puis l'homme parla:

— On va faire la prière.

Alors, comme chaque soir, les deux époux s'agenouillèrent sur leurs vieux os, les coudes sur le siège de leur chaise et le front appuyé au dossier. La femme commença. Elle avait, en récitant le Pater et l'Ave Maria, une petite note grêle de criquet. L'homme répondait, achevant les oraisons. Lui, avait une voix grave avec des trémolos. Elle montait et descendait comme un traîneau qui franchit sur la route une série de cahots. Dans la cuisine toute remplie d'obscurité, ces invocations prenaient un accent tragique. Les mots "*pauvres pêcheurs*", "*à l'heure de notre mort*" semblaient sortir des entrailles de l'humble suppliant à genoux.

— *Ainsi soit-il.*

L'homme et la femme demeurèrent encore un moment agenouillés, comme écrasés par le poids de ces paroles si simples mais qui montaient si haut. Enfin, ils se relevèrent.

Le vieux saisit une énorme bûche de merisier et l'enfonça dans le poêle. Alors la femme prit deux briques qu'elle avait mises à chauffer dans le fourneau, les enveloppa dans un lambeau d'étoffe, entra dans la chambre à côté de la cuisine, les plaça sous les couvertures au pied du lit, enleva sa jupe et ses souliers et se coucha. Ayant assuré son feu pour la nuit, l'homme s'étendit aux côtés de sa com-

pagne. Bientôt, ils dormaient profondément. Tard dans la nuit, un train qui passait jeta, en arrivant au petit village du nord, son cri lugubre, déchirant, mais les deux vieux plongés à l'abîme du repos ne l'entendirent pas.

Lorsqu'ils se levèrent le lendemain, la terre était toute blanche. C'était comme si elle avait profité du sommeil des hommes pour faire une nouvelle toilette. La neige qui était tombée durant la nuit et qui continuait de descendre recouvrait la campagne. L'hiver commençait et il durerait longtemps. L'an dernier, le vieux et sa vieille avaient passé cinq mois sans sortir de leur maison. Jadis, ils avaient affronté et subi bien des misères, ils avaient terriblement souffert du froid, mais, maintenant qu'ils étaient âgés, ils ne pouvaient plus l'endurer. Elle, autrefois, avait été vaillante et dure à son corps, mais aujourd'hui sa force, son courage et son énergie étaient partis. Toute petite, toute menue, mince, maigre, frêle, émaciée, épuisée, usée par le travail, les enfantements et les privations, elle n'avait plus de sang. Toujours, elle était frileuse, gelée, et devait se tenir constamment près du feu. L'air glacé l'aurait fait mourir, croyait-elle. Lui aussi, depuis deux ans, il avait perdu toute résistance. Il ne pouvait sortir au froid. Tout de suite, il éprouvait un saisissement, il ne pouvait respirer, il étouffait. Alors, il restait enfermé tout l'hiver. Leur vie, à ces deux êtres, tenait toute entre les quatre murs de leur vieille maison assiégée par le froid, la neige et le vent. Trois fois par semaine, Céline Maranne, la fille de la veuve Maranne, couturière du village, passait chez eux pour faire les commissions, entrer l'eau et le bois, vider le seau d'ordures. Le vieux et sa vieille hivernaient dans leur maison comme des ours dans leur cache, sans sortir jamais.

Pour manger, ils se servaient toujours des deux mêmes assiettes, des assiettes blanches, communes, avec une bordure bleue. L'une d'elles était fêlée presque d'un côté à l'autre. Chaque fois qu'elle était placée devant lui, le vieux

se disait qu'elle allait sûrement se briser, qu'une moitié lui resterait dans la main et que l'autre tomberait sur la table lorsqu'il la tendait à sa femme pour qu'elle le serve. Ça faisait déjà longtemps qu'elle était fêlée ainsi, mais elle tenait bon, elle durait. Aux remarques de son homme, la vieille répondait: « Il y a des malades qu'on dit toujours mourants et ils continuent de vivre. Ils enterrent les gens bien-portants. Mange sans crainte dans ton assiette. Elle a la vie dure. »

D'habitude, ils se levaient à bonne heure. L'on déjeunait ensuite. Lui, il avait de l'appétit. Chaque matin, il avalait une couple de grillades de lard salé avec des pommes de terre, deux ou trois tranches de pain et une tasse de thé. Elle, depuis des années, ne mangeait presque pas. Un bout de pain grand comme trois doigts, très légèrement beurré, avec une petite tasse de thé pour son déjeuner et son souper, et le midi, quelques cuillerées de soupe dans une soucoupe. Parce qu'elle n'avait plus de dents et ne pouvait mastiquer, elle avait depuis longtemps renoncé à la viande, mais elle aurait aimé prendre une chopine de lait par jour. Elle en avait toujours raffolé. Dans son village, le lait se vendait cinq sous la pinte, trois sous la chopine, mais le vieux refusait de faire cette dépense. « Du lait ? Est-ce que j'en prends, moi ? disait-il. Je m'en passe. Fais comme moi. » Oui, il s'en passait, mais le midi, il avalait une large et épaisse tranche de steak ou de porc frais. Sa femme aurait tant aimé ça, une trempette de pain dans du lait. « Du lait, ajouta-t-il, c'est bon pour les bébés. Tu n'es plus un bébé. »

En se levant, le père Dignalais allait à la fenêtre, voyait le pays tout blanc de neige. De la neige, il n'y avait que cela. Elle s'entassait sur la couverture de la remise, elle encombrait la route, elle recouvrait les branches de l'orme noir à côté de la maison, elle s'étagait sur les clôtures. Froide, triste, affligeante, la neige blanche s'étendait sur toute la région. Quand on est jeune et qu'on travaille, la

neige n'offre pas de terreur; mais lorsqu'on est vieux, que le froid vous pénètre comme une lame de couteau et que vous restez enfermé dans la maison, prisonnier de l'hiver, la neige, quand on la regarde à travers la fenêtre, prend un aspect funèbre et vous endeuille l'âme.

Selon une ancienne habitude qu'il avait prise, le vieux passait des journées entières en camisole devant le feu. Une chemise, c'était bon pour le dimanche, mais la semaine, quand on est chez soi, pourquoi s'embarrasser d'un pareil vêtement ? Alors, il restait en gilet et passait les heures à fumer la pipe, à tisonner son feu et à se poncer au vin de salsepareille. L'après-midi, après avoir avalé sa soupe, il se couchait en rond sur le plancher, un coude comme oreiller, à côté du poêle. Absolument l'attitude d'un grand chien étendu près du feu. Il restait ainsi une heure, deux heures, ou plus, à sommeiller. Parfois, la noirceur survenait alors qu'il reposait ainsi. Dans la pièce que l'ombre et les ténèbres envahissaient, on aurait dit un cadavre gisant par terre. C'était comme si la mort l'eût terrassé et qu'il fût tombé là. Souvent, sa vieille était prise de terreur en arrêtant ses regards sur cette forme écrasée qui semblait sans vie. Comme il ne remuait aucunement, restait toujours dans la même posture, elle se demandait s'il dormait réellement ou s'il n'était pas trépassé. Ça arrive que des gens meurent subitement pendant leur sommeil. À cette idée, la peur l'envahissait.

Ils se couchaient tôt, les deux vieux et, naturellement, ils s'éveillaient à bonne heure. L'homme se levait, se chaussait à la lueur de la petite porte du poêle et fumait sa pipe en silence. Une journée nouvelle commençait et, au soir, c'en serait une de moins du nombre qu'il avait à vivre. Quand on est vieux, c'est ainsi qu'on pense en fumant sa pipe devant le feu.

Pendant que le froid et la neige faisaient rage au dehors de la pauvre maison, que la pendule faisait entendre son monotone tic tac, que les heures s'écoulaient lentement, que

L'homme songeait tristement à sa prostate, la petite vieille assise, le dos voûté, près du poêle, ses mains grises, aux veines saillantes, jointes sur son maigre ventre, revivait des scènes du passé, et des souvenirs, comme de silencieuses images de cinéma, se déroulaient dans sa tête qui rappelait celle d'un poulet déplumé et malade. Elle pensait aux dents qu'elle s'était arrachées elle-même. Ah ! il en avait fallu du courage; elle avait dû souffrir atrocement avant de se décider, mais enfin, elle s'était exécutée. La première, c'était à Macaza, à l'automne. Elle avait une dent cariée qui la torturait depuis des jours. C'était devenu une douleur intolérable. Impossible d'endurer cela plus longtemps; autrement, elle serait devenue folle. Et quant à demander vingt-cinq cents à son mari pour la faire extraire, elle ne pouvait s'y résoudre. Il aurait crié, hurlé, et lui aurait refusé l'argent. Alors, elle avait trouvé un moyen. Prenant un bout de fil de fer, elle le fit chauffer à blanc, se plaça devant le petit miroir où son homme se faisait la barbe, ouvrit la bouche toute grande, se mit la langue de côté et appliqua le métal ardent sur la gencive. Il se produisit comme une légère écume et la chair devint blanche. Après un côté, l'autre. Jetant ensuite la tige brûlante sur le cendrier du poêle, elle saisit de ses doigts la dent déchaussée et l'arracha. Alors, les jambes comme cassées, elle se laissa tomber sur une chaise. Tout son corps tremblait, elle n'était qu'une loque. Elle aurait cru cependant que ça lui aurait fait beaucoup plus mal. Réellement, elle n'avait presque pas senti la douleur et elle était contente d'être débarassée de cette dent qui l'avait tant torturée, qui l'avait empêchée de dormir pendant des nuits. Une guenille qu'elle se sentait, et elle restait écrasée sur sa chaise, sans force, sans volonté, ayant fait une trop grande dépense nerveuse dans l'effort qu'elle avait dû fournir pour braver le fer rouge. Tout de même, au bout d'un temps, elle se leva, alla de nouveau devant le miroir et regarda sa bouche. Autour d'une cavité rouge foncé, des morceaux de gencives cuits,

blancs, pendaient. Elle les arracha. Ensuite, elle fit une demi-tasse de saumure afin de rincer la plaie.

Par la suite, en huit années, elle s'était débarrassée de douze autres dents de la même façon. Treize dents en tout qu'elle s'était arrachées en brûlant la gencive avec un fer rouge.

Le souvenir de cet hiver qu'elle avait passé seule avec sa fille Mélie dans une hutte pire qu'une grange, à Témagami, hantait souvent sa mémoire. Le mari était parti travailler à la construction d'un bout de chemin de fer, lui laissant dix piastres pour subvenir à ses besoins. C'était la première fois depuis son mariage qu'elle avait de l'argent à elle.

— Surtout ne le gaspille pas, lui avait-il recommandé en lui remettant le billet.

La misérable habitation ne possédait pratiquement pas de mobilier. Juste un lit étroit avec une pailleasse, une table, un coffre, quelques ustensiles de cuisine et un petit poêle bon pour faire chauffer une boîte de fèves ou bouillir un peu d'eau pour le thé, mais insuffisant pour les grands froids. Et avec cela, pas de bois de chauffage. Ça, le bois, c'était toujours la dernière préoccupation de Trefflé Dignalais. Elle avait bien une hache, mais les arbres autour du camp, c'étaient seulement des petits trembles et des jeunes bouleaux. De peine et de misère, elle en avait abattu une cinquantaine, mais du tremble vert, ça ne brûle pas et le bouleau, ça ne vaut guère mieux. Heureusement que les anciens occupants du camp avaient transporté là quelques dormants de chemin de fer. Elle s'en servait pour allumer le feu. Avec une partie de son argent, elle avait acheté quelques livres de lard salé, une poche de pois et un demi-gallon de pétrole pour le fanal qui remplaçait la lampe absente. Evidemment, on ne vous livrait pas la marchandise à votre porte. Fallait l'emporter soi-même, et la femme et sa fille, chaussées de méchantes bottines, avaient fait cinq ou six voyages de quatre milles pour transporter leurs

pauvres achats.

La cabane était aussi froide qu'une grange. Pour ne pas geler, la mère et sa fille avaient pratiquement passé quatre mois de l'hiver couchées dans leur lit étroit, recroquevillées sous leurs minces couvertures. Le petit poêle remplissait la pièce de fumée, mais ne répandait pas de chaleur. Le pain qu'on allait chercher chez la famille voisine, à vingt arpents de distance, gelait dans le camp et il fallait le couper avec la hache. Tout cet hiver-là, on avait vécu de soupe aux pois à moitié cuite, de quelques bouchées de lard et de pain gelé. Un jour, par un froid terrible, les allumettes avaient manqué. Celles qu'on avait étaient devenues humides et refusaient de s'allumer. Alors, la mère avait dû se rendre chez le voisin pour en obtenir. Un trajet de quarante arpents par une température de trentecinq degrés sous zéro. Oui, un hiver de misère indicible, passé à grelotter sur une pauvre paille dans une cabane enfumée et glacée.

Enfin, le printemps était revenu, le mari aussi. Mais, le malchanceux, il revenait les poches vides. Comme la chose se produisait fréquemment, l'entrepreneur était parti, s'était enfui, en négligeant de payer les hommes qu'il avait employés, de pauvres bougres qui avaient fourni une saison de dur labeur et qui comptaient sur l'argent de leur salaire pour acquitter les dettes contractées par leurs familles. On disait que les détectives étaient à la recherche de l'exploiteur, mais allez donc voir.

Un hiver qu'on n'oublierait pas.

Une autre tragédie de sa pauvre vie. Trefflé Dignalais était redevenu colon sur une terre à peine commencée à défricher. Il s'était construit une pauvre petite maison, mais elle était loin d'être terminée. Pour sûr qu'il y avait un toit, mais le plancher n'était pas posé. Le fermier avait jeté quelques planches sur le sol en attendant d'avoir le temps de finir la besogne. Un matin, au commencement d'octobre, la femme se sentit soudain prise des premières

douleurs de l'enfantement. Aussitôt, le père dépêcha les jeunes chez le plus proche voisin et partit lui-même en toute hâte pour aller chercher le médecin. Mais c'était une course de douze milles, aller et retour, sur une route de boue. Il n'avait pas quitté la maison depuis un quart d'heure que les douleurs redoublèrent. La femme se tordit, s'écrasa sur le sol et là, loin de tout secours, donna naissance à un enfant. Pendant deux heures, elle resta étendue immobile sur les planches posées sur la terre froide, son sang s'échappant d'elle-même et n'osant cependant bouger, redoutant que ce mal-né gisant sur le sol ne prenne une pneumonie mortelle. Finalement, le médecin était arrivé, l'avait délivrée et lui avait prodigué les soins que réclamait son état. Le petit fils de la misère, avait résisté. C'était celui-là qu'on avait nommé Léonidas, celui-là qui, à vingt-quatre ans, fut tué à la guerre. N'aurait-il pas mieux valu pour lui qu'il mourût à sa naissance ?

Elle évoquait ces souvenirs, la vieille, pendant que son mari, en camisole, couché en rond comme un grand chien, sur le plancher, près du poêle, dormait la tête posée sur son coude comme sur un oreiller.

Parfois, songeant à son lot, elle répétait, résignée, le dicton populaire : « Quand on est né pour un petit pain, c'est pas pour un gros. »

Ce qu'elle avait désiré toute sa vie, ce qu'elle aurait aimé à avoir, c'était une pendule qui sonne les heures. C'est si gai, c'est comme un oiseau qui chante. Même si on est triste, ça vous fait du bien. Une fois, à la ville, elle en avait entendu une qui sonnait que c'en était une vraie musique. Bien souvent elle y pensait. Un jour qu'elle avait exprimé son désir, l'homme avait répondu : « Mais t'as pas besoin d'entendre sonner pour savoir l'heure. T'as des yeux. T'as qu'à regarder le cadran. C'est simple ».

La seule chose qu'elle aurait aimé posséder, elle ne l'avait pas eue, elle ne l'aurait jamais.

* * *

Ses idées voyageaient et des jours elle songeait à sa petite Clémentine et à Malvina qui étaient mortes du croup à sept et huit ans et qui avaient été enterrées à Macaza. Un midi, un mendiant était arrêté à la maison et avait demandé à dîner pour l'amour de Dieu. On l'avait accueilli. Il avait pris le repas avec la famille et était reparti. Mais, deux jours plus tard, les fillettes étaient tombées malades et elles étaient mortes en l'espace d'une semaine. Alors on apprit qu'avant de venir chez eux, le quêteux avait couché la veille dans une maison où les enfants étaient atteints de la diphtérie. Ensuite il était venu, s'était assis à table, avait mangé le pain de la charité et avait communiqué le germe de la maladie aux petites. Ah! c'est bien curieux la vie. La pauvre petite Clémentine si jolie, si douce, si sage, qui avait de grands yeux graves, comme si elle eût prévu son destin, comme si elle avait su qu'elle devait partir jeune. Ç'avait été une grande perte et ç'avait été difficile pour la maman de se consoler. Malvina aussi était gentille, mais la vieille pensait toujours à Clémentine. Elle les aimait bien toutes les deux, la mère, mais la petite Clémentine était si fine. Ah! elle ne l'oublierait jamais.

Il y avait le petit Paul qui était parti jeune, à onze ans. Il s'était noyé dans un puits. Son père l'avait envoyé puiser de l'eau pour les deux vaches au pâturage. Avec un crochet en bois, il descendait un seau, le retirait plein et le versait dans une cuve, à côté de la clôture. Les planches recouvrant le puits étaient devenues mouillées. L'enfant avait glissé, était tombé à l'eau et s'était noyé. Ah! c'est bien triste de se noyer dans un puits, dans un champ, loin de tout le monde. Ça faisait longtemps de ça.

Il y avait aussi Cyrille et Victor qui avaient été emportés par la variole à trois jours d'intervalle. Des enfants de trois et quatre ans, jusque-là pleins de santé.

Et Léonidas, un rude gars, attaché à sa mère, qui était mort à la guerre et qui avait laissé ses os en terre étrangère.

La pauvre Mélie qui s'était faite soeur parce qu'elle

n'avait pas une jolie robe à se mettre sur le dos, il y avait bien longtemps qu'elle avait été emportée par les fièvres paludéennes à la Louisiane où elle avait été envoyée.

Quand on est vieux, qu'on arrive au bout du voyage, on a laissé en route bien des pauvres morts.

Il leur en restait maintenant cinq vivants, des enfants. Amédée, l'aîné, qui demeurait à Détroit, n'avait jamais donné de ses nouvelles, jamais écrit. Vaguement, on savait qu'il s'était marié avec une Polonaise. Quelle était sa vie ? On l'ignorait. Parfois, c'est préférable de ne rien savoir.

Clara habitait Winnipeg où elle avait épousé un veuf avec cinq enfants. La dernière lettre qu'elle avait écrite remontait à quatre ans.

Philorum travaillait dans l'industrie de l'amiante dans les Cantons de l'Est. Il y avait eu des grèves. Les salaires avaient bien diminué, disait-il, et la vie était difficile. À chaque jour de l'an, il envoyait un petit mot.

Lucette, sa destinée l'avait conduite dans l'Abitibi où elle était devenue la femme d'un colon. Bien sûr qu'elle n'avait pas de temps à donner aux écritures.

Daniel, après avoir été employé pendant des années aux filatures de coton de Valleyfield, était allé s'établir à la ville. Depuis le commencement de la dépression, il était sous le secours direct. Une magnifique affaire. Comme s'il avait reçu un héritage. Vingt enfants qu'il avait, dont deux garçons mariés qui demeureraient avec lui. En restant les bras croisés, il recevait beaucoup plus qu'il aurait jamais gagné en travaillant. Il serait chômeur jusqu'à la mort et ses enfants aussi. Ce serait idiot de se désâmer pour les autres quand on est nourri, logé, éclairé et qu'on a les soins du médecin rien qu'à rester assis près de son feu. La vieille était aller le voir un jour. Une belle maisonnée qu'elle avait trouvée ! Un tas de jeunes morvaillons, le tour des yeux rougis, cireux, la face toute couverte de gales d'eczéma. Des figures pas invitantes à embrasser pour une grand'mère. Puis ce monde avait tout le temps la main dans les cheveux, se

grattait constamment. Des pleins de poux. Et ça jacassait, ça criait, ça se chamaillait, ça braillait et la radio se faisait entendre à coeur de jour.

Et la bru et les femmes des deux garçons étaient grosses. On s'attendait à ce que ça arrive à peu près à la même époque. Trois femmes enceintes. Comme des vaches dans l'étable au printemps qui vont bientôt vêler. Ce seraient trois autres petits chômeurs qui augmenteraient la famille et grossiraient l'allocation. Sur les murs couraient des cancrelats. Ah ! elle avait toujours été pauvre la vieille et n'avait jamais habité des palais, mais il n'y avait jamais eu de vermine dans sa maison et ses enfants à elle, ils n'avaient jamais été des galeux.

Le curé était passé à cette époque pour sa visite paroissiale. Vrai, il avait dû être impressionné ! Daniel en bras de chemise, une main dans sa poche de pantalon et la cigarette à la bouche, répondait aux questions que le prêtre lui posait tandis que sa femme avec son gros ventre se tenait à côté de lui. Juste à ce moment, la petite Luce, deux ans et demi, avait pris son petit pot et s'était assise dessus, faisant ses petits besoins comme ça, sans gêne aucune. Elle était là comme une poulette sur son nid et jetait un coup d'oeil du côté de l'étranger. La vieille ne se faisait pas grosse parmi ces gens. Jamais de sa vie elle n'avait eu si honte. Le curé avait abrégé sa visite et était parti sans se confondre en encouragements. « On dirait qu'il s'est sauvé », déclarait Daniel, dès la porte refermée.

Non, jamais plus la vieille ne retournerait là.

* * *

L'hiver était arrivé pour de bon. Il faisait froid et il neigeait. Par la fenêtre, on la voyait tomber, la neige. Elle descendait, épaisse et drue, et l'on ne distinguait rien d'autre que cette blancheur qui s'abattait sur la terre. « Il neige à plein temps », disait le vieux.

Puis le froid augmenta et la neige devint fine comme du

sable et le vent l'emportait, la charriait. La campagne prit un aspect de désolation infinie. Calfeutrés dans leur maison, les vieux regardaient par la fenêtre le ciel gris, blême, d'où la neige tombait, livide. Alors, ils se rapprochaient du poêle pour réchauffer leurs vieux os, leur chair de misère. Ils vivaient en silence. Ils n'avaient plus rien à se dire. Ils ne prononçaient pas vingt paroles dans la journée. La nuit, quand l'obscurité enveloppait le petit village et que le froid devenait plus intense, en entendait parfois dans la maison enténébrée, comme quelque chose qui éclate, un bruit sec, comme si le froid faisait se disloquer une mortaise.

En fumant sa pipe devant son feu, le vieux Trefflé Dignalais pensait à toutes les années écoulées, à ces années entrées dans le passé. Son père, son grand-père, qu'il y avait donc longtemps qu'ils étaient disparus dans le passé ! Toutes ses actions également étaient choses du passé et bientôt, lui-même, il entrerait dans le passé. Le passé, il n'y avait plus que cela qui existait pour lui. Il ne s'affligeait pas cependant. Simplement, il fumait sa pipe en attendant que son heure arrive, mais sa prostate le faisait bien souffrir.

Le soir, la maison restait toujours noire, comme inhabitée. Sûr qu'ils avaient une lampe, les deux vieux, mais ils ne l'allumaient jamais. Pour se voir ? Ils savaient qu'ils n'étaient pas beaux. Une lumière, ça les eût dérangés dans leurs songeries.

Cette demeure sombre, sans clarté, c'était l'image de leur vie. Ailleurs, lorsqu'on voit des fenêtres claires, qui font des trouées lumineuses dans la nuit, l'on imagine de la joie, de la gaieté. Leur maison aux deux vieux avait un aspect funèbre.

Comme toujours, avant de se mettre au lit, ils faisaient la prière, ils récitaient ces oraisons dites et redites chaque soir pendant tant d'années. Dans la solitude de leur maison, dans le soir qui les enveloppait, avec le poids de l'âge qui courbait leurs épaules, ils se sentaient faibles, petits, misé-

rables, perdus. Alors, ils invoquaient le Père qui est aux cieux et la Vierge secourable. Comme si elle eût chaviré, la voix du vieux avait des gargouillements, prononçait comme dans un sanglot "*pauvres pécheurs*" et "*à l'heure de notre mort*". De cette vieille maison perdue dans la nuit, l'humble prière des deux vieux montait à travers le froid, le vent, la neige, vers l'infini, là-haut...

Le dimanche, ils voyaient passer quinze ou vingt voitures : carrioles, boîtes carrées et traînes à bâtons attelées de petits chevaux à long poil, aux os saillants, la crinière et la tête couvertes de frimas, emportant au son monotone des grelots leur charge d'hommes coiffés de bonnets de fourrure, la figure protégée par des crémones; de femmes et d'enfants emmitouflés dans leurs manteaux, recouverts de grands châles et la tête enveloppée dans des fichus de laine qui leur cachaient le visage. Ces braves campagnards venaient des rangs éloignés, du fin fond de la paroisse, se rendant à l'église pour accomplir leurs devoirs religieux. Et, après la messe, on les voyait repasser au lent trot de leurs petits chevaux et s'éloigner sur la route de neige pendant que le son monotone des grelots se perdait avec la distance et que les habitants rentraient dans leurs maisons. Après cela, l'unique rue du village retournait à son morne silence et les chemins glacés redevenaient déserts. Le dur hiver régnait sur la région. Le froid et la neige glaçaient le coeur.

* * *

Décembre, janvier, février. Ah ! que c'est long l'hiver ! Des jours de froid, de neige, de tempêtes pendant lesquels l'on entendait passer la rafale qui soulevait des tourbillons de poussière blanche et glacée, jours pendant lesquels défilent, au lugubre accompagnement du vent, les souvenirs dans les têtes de ceux qui ont vécu leur vie. Pendant la nuit, les vitres des fenêtres se couvraient d'une floraison de givre, de fantastiques dessins de glace que la chaleur du

poêle faisait fondre un peu pendant la journée. Rarement voyait-on passer une voiture. La Céline rapportait qu'il y avait cinquante-six pouces de neige dans la campagne. À peine apercevait-on au bord de la route le bout des piquets. Les clôtures étaient ensevelies sous toute cette neige qui recouvrait aussi les toits des maisons, des remises et les branches des arbres. Puis le vent qui semblait venir des solitudes glacées du pôle arrivait, soufflant avec une violence inouïe et faisait passer sur la région une poudrerie qui vous glaçait le coeur rien qu'à la voir venir.

À côté de la maison, le gros orme noir avec sa rude écorce bravait le froid, les éléments. On le sentait dur, résistant, indomptable. La rafale passait dans ses branches, mais il restait solide, inébranlable. La nuit, à la lueur d'une lune blafarde et de quelques rares étoiles comme perdues au fond du firmament, il voyait passer les épais tourbillons de neige qui semblaient vouloir effacer le petit village du nord. Ce n'était pas seulement un arbre, mais une sentinelle sombre et farouche, sentinelle placée là par la nature.

Mais les trois petits trembles, près de la clôture, avaient des mines transies d'enfants qui vont périr de froid. Ils étaient minables et pitoyables. Petits trembles, vous êtes gelés, entrez donc vous chauffer, eût-on été tenté de leur dire.

Monotones, les jours se succédaient lentement, mais l'on arriverait quand même à la fin de l'hiver comme l'on arriverait aussi à la fin de la vie. Il y a la fin de tout et lentement, tous les jours, cette fin approche pour tous.

Toujours, les hommes pensent à leurs misères, à leurs infirmités. Lui, Trefflé Dignalais, il pensait à sa prostate. Ça le faisait souffrir, c'était douloureux et ça ne pouvait qu'empirer. Ça, il le savait et il n'avait pas de doute sur ce qui l'attendait. Des jours, assis devant son poêle, sa tête grise coiffée de sa casquette, il songeait, après des moments pénibles, à la satisfaction qu'il éprouvait autrefois à s'arrêter une minute dans son champ, au bord d'une route,

quand ça lui disait, et à se soulager facilement, copieusement, sans douleur. Ah ! quelle allégresse ce serait s'il pouvait maintenant rejeter ce liquide qui l'empoisonnait, le martyrisait.

Ah ! c'est bien triste de vieillir.

Ah ! oui, je serai bien quand je serai dans mon trou, pensait-il.

Ça allait mal, sa prostate, puis vint un jour où ça n'alla plus du tout. Un homme est là, entre les quatre murs de sa maison, avec sa vieillesse et ses infirmités. Pendant des semaines et des semaines il a lutté avec son mal, il l'a enduré patiemment, puis la maladie prend le dessus. Elle maîtrise son adversaire, elle le terrasse. Alors le désespoir entre dans la vieille tête grise et la douleur, sourdement, torture l'infortuné. Il y pense à toutes les minutes et sa chair souffre. C'est ainsi qu'il était, le vieux Trefflé Dignalais. Ah ! s'il se sentait seulement comme la semaine dernière, même comme hier, ce serait supportable, se disait-il, mais maintenant, c'était atroce. Ce n'était plus tenable. Justement, c'était la journée où Céline venait entrer l'eau et le bois, faire les commissions. Il la pria de passer chez le médecin, de lui dire de venir. Le vieux, de faiblesse et de douleur, dut se mettre au lit. On a été debout et l'on s'étend comme si l'on était déjà mort. C'est mauvais signe. Le docteur connaissait ça, ces maladies-là. Il avait traité bien d'autres vieux et il savait où ça mène la prostate : au cimetière. Avec sa sonde, il lui procura tout de même un peu de soulagement. Alors, toute la nuit, il songea, le vieux, la tête sur son oreiller. Naïvement il se disait qu'un médecin de la ville pourrait peut-être faire mieux. Non pas le guérir, mais améliorer son état, ne fût-ce que pour quelques mois. Oui, il fallait essayer. Aussi, à bonne heure le matin, il se leva péniblement, s'habilla et, pour la première fois de l'hiver, franchit le seuil de sa maison pour se rendre

à la petite gare. En sortant, il faillit étouffer. Il éprouvait un saisissement, ne pouvait prendre sa respiration et suffoquait. Ses jambes le portaient difficilement et il se demandait s'il n'allait pas écraser. Mais il voulait tant être soulagé! Alors, il ramassa tout son courage et, péniblement, dans le froid et la neige, se rendit au train. Dans le wagon, pendant tout le trajet, il endura un vrai martyre. Il avait hâte d'être rendu. Depuis longtemps, il avait une adresse qu'il avait vue dans un journal et il l'avait mise dans sa poche. En descendant du train, il prit un taxi pour se rendre chez le médecin. Arrivé là, le chauffeur dut l'aider à descendre. Le vieux n'avait pas le prix exact de la course et il tendit un billet de cinq piastres. Alors l'autre l'empêcha d'un geste rapide et s'éloigna à toute vitesse pendant que le campagnard comme figé au bord du trottoir, la main tendue, attendait sa monnaie. Volé de quatre piastres! Mauvais début. Ah, qu'il était faible et malade! Enfin, il se trouva dans le bureau du médecin, un homme à tête ronde, les cheveux gris hérissés, la figure sanguine, mais terriblement fripée, fatiguée, l'air de quelqu'un qui a passé la nuit à jouer aux cartes et à prendre quelques verres de scotch. Ce devait être un homme de mérite cependant, car il avait une décoration, un ruban violet à sa boutonnière.

— Docteur, commença le vieux, je suis bien malade. Voilà deux jours...

Mais l'autre, brusquement, l'interrompit.

— Ecoutez, monsieur, avant de me parler, faut mettre dix piastres sur la table.

— Dix piastres?

— Dix piastres.

— Batêche! vous ne soignez pas pour des prières.

— Non. Et le boucher, je ne paie pas sa viande avec des prières, rétorqua le médecin. Vous savez, moi, ça me coûte mille piastres par mois pour vivre, et il faut que je les trouve. Il faut que l'argent entre, que les gens paient.

Ce n'était pas le temps de marchander et le vieux

sortit un billet de dix piastres et, la main tremblante, le déposa sur le bureau avec un soupir.

La tête dans sa main et avec un air ennuyé, l'autre prononça :

— Bon, maintenant, je vous écoute.

Au bout de vingt minutes, le vieux sortit. Il avait été soulagé de dix piastres et d'une chopine d'urine.

Il était venu bien loin, il avait bien souffert et il n'était guère plus avancé. Sûrement qu'il aurait mieux fait de rester chez lui.

Ce qui le vexait le plus, c'était de s'être fait voler par le chauffeur de taxi. En retournant à la gare, il parlait seul, à haute voix : « Avec les quatre piastres qui me revenaient, j'aurais pu m'acheter une paire de chaussures, faire dire une messe pour les âmes du purgatoire ou payer le salaire de Céline pendant huit semaines. »

Ah ! ce qu'il regrettait d'avoir fait ce voyage ! Profondément, il en sentait l'inutilité. Maintenant tout ce qu'il voulait, c'était d'être chez lui, dans sa pauvre maison, de s'étendre dans sa couchette, de ne plus voir personne.

En entrant, sans un mot, la figure sombre, il se dévêtit et se mit au lit.

Il gisait sur sa couche comme une loque, en proie à sa douleur et ne sachant que faire de son pauvre corps. Depuis longtemps, il n'avait plus d'appétit, ne mangeait pas. Un jour, sa femme lui apporta une orange qu'elle avait fait venir par la Céline. De ses yeux chargés d'amertume, le malade regarda ce qu'on lui apportait et il remarqua l'assiette fêlée. Alors, d'un faible geste de la main, il repoussa le fruit. Oui, décidément, cette assiette durerait plus longtemps que lui. Et il tourna sa figure du côté du mur.

La crise durait depuis dix-sept jours. Maintenant il ne pouvait plus parler ; il avait perdu connaissance. Il ne pouvait plus que souffrir. Sa figure et les faibles mouvements de son corps disaient le mal qu'il endurait.

Au cours de l'après-midi le médecin vint le voir.

— C'est le plus grand froid de l'hiver, fit-il en entrant. Longuement, il regarda le malade en silence, comme hésitant à dire ce qu'il pensait.

— Il n'en a pas pour longtemps, déclara-t-il enfin en regardant la femme. Il n'y a plus rien à faire.

Tout de même, avant de partir, il mit une pilule de morphine dans la bouche du moribond.

Dans la maison, la vieille était comme une âme en peine. Elle était lasse, extrêmement lasse, elle aurait pu se laisser choir sur le plancher. Quelque chose de plus fort qu'elle la tenait debout. Elle attendait et l'attente était désespérée. Son mari allait mourir. Cela, elle ne pouvait l'empêcher et rien au monde ne pouvait l'empêcher. Confusément, elle se rappelait des paroles qu'elle avait entendues autrefois : A chacun son heure. La sienne à lui approchait. Près du lit, elle regardait cette figure contractée par la douleur et elle savait qu'elle ne pouvait rien faire pour soulager le malheureux. Elle déplorait son impuissance. Certes, il avait été dur et autoritaire, mais il était fait comme ça. C'était pas sa faute. Il l'avait trimballée d'un coin de misère à un autre coin de misère, mais que voulez-vous ? Il n'avait pas le talent pour devenir riche. Ça, c'est pas donné à tout le monde. Sûr qu'elle n'avait jamais eu d'agrément, mais lui n'en avait pas eu davantage. Ah ! qu'il est donc triste de voir souffrir le compagnon de sa vie ! La pendule égrenait son monotone tic tac. Au dehors il faisait un froid noir. La poudrerie faisait rage. Le vent balayait la neige dans l'étendue blanche, la chassait devant lui, l'enlevait dans les airs. Une infinie désolation. Lentement, les heures coulaient. Puis le soir tomba. Alors, comme il faisait sombre dans la demeure, la vieille alluma la lampe. Ça faisait des mois que ça n'était pas arrivé. Dans son lit, l'homme s'agitait faiblement, en proie au martyre. Il n'avait plus sa connaissance, mais sa chair souffrait et sa figure crispée était d'un tragique intense. Ses yeux vagues et rougis, ses lèvres comme re-

muées par un tic nerveux, toutes les rides de sa face disaient la détresse humaine. Il était muet, mais sa bouche, son nez, son menton, son cou même se lamentaient, son masque d'homme à la torture semblait hurler de douleur. Par moments, l'on entendait la rafale emportant la neige dans la nuit glacée et les ais du grenier craquaient soudain. C'était un souffle inlassable. C'était comme une furie qui passait sur le monde. Le froid, la neige, les ténèbres, quelle redoutable et terrible trinité!

Près de ce moribond dans la nuit, pendant que le vent mugissait dans la solitude et faisait tourbillonner la neige jusque par-dessus les maisons du petit village, la vieille était prise d'une terreur folle. L'homme à l'agonie respirait faiblement. Sur le vieux couvre-pieds à carrés multicolores, l'une de ses mains faisait peur. On aurait dit qu'elle tentait de repousser une terrifiante vision. Subitement, prise d'épouvante, la vieille se jeta à genoux et, d'une petite voix grêle, une voix de criquet, se mit à réciter le *Je vous salue, Marie*. Alors qu'elle était là avec son dos courbé, la tête penchée près du lit, la tourmente déchaînée sembla ébranler la maison. Comme elle prononçait à *l'heure de notre mort*, elle entendit un bruit sec, comme quelque chose qui éclatait là-haut, comme un clou qui se brise, une mortaise qui craque. Et sur sa couche, l'homme ouvrit la bouche plus grande et, brusquement, cessa de souffrir...

(*La Fin du voyage*, 1942, pp. 15-18, 33-53)

LE NOTAIRE

MONSIEUR Anthime Daigneault dit Lafleur était maître de poste de son village, marchand général et horticulteur. Son père avait été notaire et les habitants de la paroisse, qui avaient vu grandir le fils, l'appelaient lui-même notaire, lui appliquant le qualificatif qu'ils avaient toujours donné au vieux tabellion. C'était un homme plaisant, aimant à causer et d'humeur égale. Il marchait sur ses cinquante ans; au premier coup d'oeil, on ne lui en eût pas donné plus de quarante, mais lorsqu'on lui parlait et qu'il ouvrait la bouche pour répondre, une bouche sans dents, il donnait l'impression d'être plus âgé qu'il n'était. Monsieur Daigneault était veuf depuis plus de vingt ans, sa femme étant morte de tuberculose au bout de cinq ans de ménage, après avoir languï pendant deux longues années. Il ne s'était pas remarié, sa première expérience ne lui ayant pas laissé de bons souvenirs. Deux servantes, deux vieilles filles, entretenaient sa maison et l'aidaient aux travaux de son parterre, le plus beau du comté et son orgueil. Françoise, âgée de quarante et un ans, était entrée à son service à l'âge de dix-huit ans. Elle avait pris soin de sa femme malade et elle était restée dans la maison après la mort de celle-ci. C'était une grosse et forte brune, très solide, à figure plutôt bestiale, mais travaillante et très dévouée. Elle se réservait les travaux pénibles: elle faisait la lessive, lavait les planchers, rentrait le bois dans la maison, bêchait le jardin à l'automne, posait les doubles-fenêtres et accomplissait une foule de besognes plutôt du domaine des hommes. C'était une très

bonne pâte de fille. Elle retirait un maigre salaire, mais malgré cela elle faisait des économies et, à l'automne, aux environs de la saint Michel, des cultivateurs venaient lui payer des intérêts ou lui demander de l'argent à emprunter. L'autre servante, Zéphirine, était une cousine de la défunte femme du notaire. Lorsque ses parents, des fermiers, étaient morts, elle avait continué d'habiter la maison paternelle avec son frère Joachim, mais celui-ci s'était marié un an plus tard et, ne pouvant s'entendre avec sa belle-soeur, Zéphirine songeait à s'en aller, mais où ? Elle ne le savait pas. Sur les entrefaites, elle avait rencontré monsieur Anthime Daigneault et lui avait raconté son embarras.

— Viens-t'en rester à la maison, lui avait dit monsieur Daigneault, bonhomme. Tu aideras à Françoise, mais les gages ne seront pas forts.

Et Zéphirine avait fait sa malle et était arrivée un samedi après-midi. Il y avait quinze ans de cela. C'était elle qui s'occupait de la cuisine, et le notaire, bien qu'il n'eût pas de dents, faisait de fameux repas, car devant son fourneau, elle était un peu là.

Monsieur Daigneault menait une existence calme et paisible. Il dirigeait son magasin, causait avec les clients, écoutait leurs histoires et, parfois, à l'automne, à l'époque des paiements, leur prêtait de l'argent. Les portes du magasin fermées, il se réfugiait dans son jardin et s'occupait de ses fleurs. C'était là sa famille. Il sarclait, arrosait, taillait, émondait, arrachait, transplantait et il était heureux.

Il avait deux commis honnêtes et zélés qui le servaient bien et faisaient prospérer son commerce. Le bureau de poste était installé dans un coin du magasin. Le notaire s'en occupait lui-même. C'était lui qui, derrière le guichet, distribuait les lettres et les gazettes au public. Toutefois, il aimait bien qu'on lui témoignât des égards et qu'on lui dit bonjour. Souvent, l'été, des lettres moisissaient dans

les casiers parce que des citadins, passant la belle saison dans la localité, négligeaient de le saluer en allant réclamer leur courrier. Simplement, vous lui demandiez :

— Des lettres pour monsieur Bédard ?

— Il n'y a rien, vous répondait-il sèchement, même s'il y avait plusieurs plis à votre adresse.

De la civilité, il voulait de la civilité. Ça ne coûte pas cher, la civilité.

Et monsieur Daigneault, ses deux commis et ses deux servantes vivaient heureux dans la paix et la tranquillité.

Or, il arriva que le vieux curé du village, devenu infirme, fut mis à sa retraite. Son remplaçant, monsieur Jassais, quarante ans environ, se signala dès son arrivée dans la paroisse par ses sermons contre l'impureté. Tous les dimanches, en toutes occasions, il tonnait contre ce vice qui semblait lui inspirer une vive horreur. C'était un homme grand et robuste que ce curé. Un colosse avec une grosse face rouge, sanguine, de petits yeux noirs très vifs et d'épaisses lèvres pendantes. À l'entendre, on aurait cru que les hommes et les femmes forniquaient nuit et jour, dans les maisons, les granges, les champs, en tous lieux, et non seulement entre eux, mais avec leurs bêtes. Et ainsi l'acte de la chair cessait d'être un geste naturel pour devenir un péché monstrueux, répugnant, bestial, excrémental, digne des pires tourments de l'enfer éternel. Lorsqu'il prêchait, lorsqu'il condamnait l'impureté avec des éclats de voix et des gestes désordonnés, le visage du prêtre devenait écarlate, apoplectique. Par suite de leur violence, ses prédications jetaient le trouble dans les cerveaux, perturbaient les esprits et éveillaient de malsaines curiosités.

— Il pense donc rien qu'à ça, disait la Antoine Le Rouge, la couturière du village.

— Il doit avoir le feu quelque part, ajoutait le mari.

— À parler comme ça, il souffle sur les tisons pour allumer le feu, déclarait une vieille voisine qui avait l'expérience de la vie.

Or, un soir de juillet, après souper, le notaire était à arracher quelques mauvaises herbes dans son jardin, à côté de sa maison, pendant que la robuste Françoise était occupée à arroser les fleurs. Le curé vint à passer. Courbé entre les plants de géranium, le notaire se redressa en entendant un pas lent et lourd sur le trottoir en bois. Apercevant le prêtre, il le salua. Ce dernier s'arrêta, appuya son corps épais et puissant sur la clôture qui bordait le parterre.

— Vous n'arrêtez donc jamais de travailler, monsieur Daigneault ?

Alors, celui-ci, badin :

— Bien, monsieur le curé, ça chasse les mauvaises pensées.

— Justement, reprit le prêtre, je voulais vous entretenir d'une chose que je ne peux approuver. Vous vivez avec deux femmes dans votre maison. Je ne dis pas que vous commettez le mal, mais ça ne paraît pas bien. Il faudrait vous marier.

Le notaire restait trop surpris pour répondre. Machinalement, il s'essuyait le front avec la paume de la main.

— C'est grave ce que vous dites là, monsieur le curé. Forcer les gens à se marier quand ils n'en ont pas envie, c'est un peu raide et ça peut avoir des conséquences regrettables. Puis, comme vous venez de le dire, je ne fais pas le mal.

— Je n'en doute pas, mais c'est là un exemple pernicieux et je me trouve dans l'obligation de vous parler comme je fais.

— Mais, monsieur le curé, je me trouve très bien comme je suis. Ça fait vingt ans que ma femme est morte et je n'ai jamais pensé à me remarier. Puis j'ai jamais entendu dire que quelqu'un se scandalisait parce que j'ai deux servantes dans ma maison.

— Vous ne pouvez savoir ce que le monde pense ou suppose. Faites ce que je vous dis. Mariez-vous.

— Oui, oui, mais une femme qui nous convient, ça se trouve pas comme une jument qu'on veut acheter. Puis, si elle a des défauts cachés, on peut pas la retourner. Faut la garder.

— Oui, tout ça c'est vrai, riposta le curé, mais vous êtes l'un des principaux citoyens de la paroisse et il faut que vous soyez au-dessus de tout blâme. Faut vous marier.

— Dans tous les cas, j'vas y penser, monsieur le curé.

Et la puissante masse noire se redressa, le prêtre regagnant lentement son presbytère de sa démarche lourde et balancée pendant que le notaire le regardait s'éloigner, suivant des yeux le dos noir en dôme, aux robustes épaules qui faisaient des bosses à la soutane.

Or, jamais monsieur Daigneault n'avait eu le moindre désir coupable à l'égard des deux vieilles filles qui vivaient sous son toit. Sa passion, c'était son jardin, ses fleurs. Si les vers ne rongeaient pas ses rosiers, si ses dahlias produisaient des fleurs rares, quasi inédites, il était enchanté. Mais le notaire resta perplexe. Certes, il avait toujours écouté les recommandations de son ancien curé et il les avait trouvées sages, mais celui-ci voulait l'obliger à se marier. Ça, c'était une autre paire de manches. De quoi allait-il se mêler, ce nouveau curé ? « Ça m'paraît qu'il veut tout révolutionner en arrivant. Mais il n'y a rien qui presse. Attendons », se dit le notaire à lui-même.

Et il attendit. Des semaines s'écoulèrent, puis, un soir, le curé repassa.

— Eh bien, monsieur Daigneault, quand venez-vous mettre les bans à l'église ?

— Vous allez un peu vite, monsieur le curé. Je ne connais pas personne et je ne veux pas m'atteler avec quelqu'un qui va ruer, se mâter et me donner toutes les misères du monde. Faut penser à ça.

— Vous ne connaissez personne ? Mais prenez l'une des deux femmes qui sont dans votre maison ! Vous les connaissez, celles-là.

Le notaire resta abasourdi.

« Mais si je me marie avec l'une des deux vieilles filles, songea-t-il, c'est alors que les gens pourront jaser, supposer des choses, penser à mal, tandis que maintenant »... Mais le notaire se contenta de se dire ces choses à lui-même, gardant ses réflexions pour lui.

C'est qu'il était un catholique convaincu qui allait à la grand'messe chaque dimanche et à confesse trois ou quatre fois par an. Il n'avait pas de principes arrêtés, mais le curé en avait pour lui et les autres, et ce qu'il disait faisait loi.

— S'il faut se marier, on se mariera, répondit-il simplement.

Tout de même, l'idée d'épouser l'une de ses bonnes lui paraissait plutôt baroque et n'était pas de nature à lui donner des idées réjouissantes.

Cependant, il pensait à ce que lui avait dit le curé.

Pendant plusieurs jours, il fut songeur, taciturne, ce qui fut remarqué de ses employés et des clients qui venaient au magasin.

— Il y a quelque chose qui le tracasse, disait-on.

Aux repas, il regardait longuement Zéphirine et Françoise, ses deux servantes. Des plis barraient son front. Laquelle prendre ?

Les deux femmes avaient constaté son air étrange et en causaient entre elles.

— Il est curieux, il paraît troublé, disait Zéphirine.

— Oui, depuis quelque temps, il est tout chose, répondait Françoise.

À quelque temps de là, alors que Françoise arrosait les plates-bandes de fleurs après souper, le notaire, qui rôdait dans son jardin, s'approcha d'elle et, à brûle pourpoint :

— Qu'est-ce que tu dirais, Françoise, de se marier ?

La grosse fille aux fortes hanches et aux seins puissants dans sa robe d'indienne bleue se redressa stupéfaite.

Elle regardait le notaire avec une expression ahurie.

« Bien sûr qu'il a l'esprit dérangé, » se dit-elle.

Et, comme elle était devant lui à le regarder sans répondre, monsieur Daigneault reprit :

— Tu n'as jamais pensé à te marier ?

— Ben, j'vas vous dire, personne ne m'a jamais demandée.

— Mais je te demande, moi. Veux-tu te marier ?

Françoise était bien certaine que monsieur Daigneault était devenu fou.

— Je veux bien, répondit-elle quand même.

— C'est bon. Dans ce cas-là, on publiera dans quinze jours. Puis, je te donnerai de l'argent et tu iras en ville t'acheter une belle robe et un chapeau.

Maintenant Françoise se demandait si c'était elle ou le notaire qui avait perdu la boule. Elle rentra à la maison.

— Le notaire a l'esprit dérangé ben sûr, déclara-t-elle naïvement à Zéphirine. Il m'a demandée en mariage.

Zéphirine parut stupéfaite.

— Il n'avait pourtant pas l'air d'un homme qui pense au mariage. Jamais j'aurais cru qu'il était amoureux de toi ni de personne. Et qu'est-ce que tu as dit ?

— Ben, le notaire m'a demandée et j'ai dit oui.

Le lendemain, monsieur Daigneault annonça qu'il partait pour Montréal. Il reviendrait le soir. Là-bas, il alla voir un dentiste pour se faire faire un râtelier. Il fallait bien se meubler la bouche pour se marier.

À quelques jours de là, ce fut Françoise qui prit le train, un matin. Elle revint avec une robe de soie bleue marine, un chapeau, des bottines et un corset . . . Un corset ! Elle n'en avait jamais porté auparavant, mais quand on se marie ! . . .

La publication des bans de monsieur Anthime Daigneault dit Lafleur avec Françoise Marion, sa servante, causa tout un émoi dans la paroisse. Comme bien on pense, les commentaires furent variés.

Le mariage eut lieu. Le notaire étrennait un beau complet gris et son râtelier, et Françoise, sa robe bleue et son corset.

Monsieur Daigneault était l'ami de la paix et du confort, aussi jugea-t-il inutile de se déranger et de se fatiguer pour faire un voyage de noces.

D'ailleurs, pour l'importance du sentiment qui entrait dans cette affaire !...

Le midi, les nouveaux mariés prirent donc le dîner à la maison en compagnie de quelques voisins. Et, pour ne pas froisser Zéphirine en prenant des airs de dame et en se faisant servir, Françoise mit un tablier et l'aida à mettre les couverts. Monsieur Daigneault ne put guère apprécier le repas, car son râtelier lui était plus nuisible qu'utile. Quant à Françoise, elle se sentait horriblement incommodée dans son corset neuf.

La journée se passa, très calme. Dans l'après-midi, monsieur Daigneault voulut aller faire un tour au magasin.

— Ben, j'te dis, j'crois qu'il avait l'esprit dérangé quand il m'a demandé pour le marier, répétait Françoise à Zéphirine en lui racontant pour la vingtième fois la proposition du notaire dans le jardin.

Le soir, vers les dix heures, les nouveaux mariés montèrent à leur chambre, là où la première Mme Daigneault était morte il y avait vingt ans. Monsieur Daigneault enleva son râtelier, le regarda un moment, l'essuya avec son mouchoir, l'enveloppa dans une feuille de papier de soie et le serra dans un coffret, à côté d'un collier, de boucles d'oreilles et autres reliques ayant appartenu à sa défunte. Françoise dégrafa son corset, respira longuement et se frotta voluptueusement les côtes et les hanches avec ses poings. Elle aperçut à son doigt le large anneau d'or qu'elle avait reçu le matin à l'église et elle sourit en regardant du côté de son mari. Reprenant le corset qu'elle avait déposé sur une chaise, elle le remit soigneusement dans sa boîte et le déposa au fond d'un

tiroir de la vieille commode. Et le notaire et son ancienne
 servante se mirent au lit.

(Visages de la vie et de la mort, pp. 113-121)

LA ROUILLE

ASSIS sur le rebord du fossé, près d'un vieux saule, les jambes reposant mollement sur le talus, Francis Lauzon fumait sa pipe dans cette fin d'après-midi du dernier dimanche d'avril. L'air était tiède et l'on respirait la bonne senteur de l'herbe verdissante.

L'homme était jeune, robuste et vigoureux. Grand, solidement bâti, il était l'image de la force et de la santé.

Francis Lauzon tirait de lentes bouffées en songeant au changement qui allait s'opérer dans son existence, car il allait quitter la maison paternelle pour s'en aller gagner sa vie.

Il avait vingt et un ans et il était le fils d'un pauvre fermier mort deux ans auparavant en laissant à ses deux garçons une maigre terre de cinquante arpents, stérile et rocailleuse, dans une vieille paroisse de la province de Québec. Ce n'était pas un riche héritage, mais que peut-on attendre d'un père qui a été malade pendant près de vingt ans, qui a commencé à souffrir de l'asthme presque en se mariant et qui en a été affligé jusqu'à sa mort ? Évidemment il n'avait pu réaliser ce qu'il aurait aimé accomplir, cet homme qui ne pouvait exécuter que de légers travaux et qui était même des semaines sans pouvoir absolument rien faire, souhaitant ardemment de s'en aller sur des terres nouvelles, de défricher, de se tailler un champ dans un sol riche et généreux qui produirait du grain en abondance et qui récompenserait le semeur de sa peine. Toute sa vie, ce pauvre malade qui toussait et soufflait constamment avait rêvé de se créer un domaine dans lequel ce serait un plaisir

et une joie de travailler et que, avant de disparaître, il pourrait donner en patrimoine à ses enfants. Et, au lieu de cela, il leur laissait une petite terre de rien, sur le galet.

Mais est-ce que les rêves se réalisent jamais ?

Et, lorsqu'il rencontrait un pauvre fermier accablé par les dettes, un homme de peine qui suait et qui usait ses forces et sa vie pour gagner de misérables gages: « Pourquoi n'allez-vous pas prendre une terre neuve, pourquoi ne pas aller défricher, travailler pour vous et non pour les autres ? » leur disait-il du ton qu'il aurait pris pour leur donner un remède infaillible à tous les maux. On l'écoutait avec respect, car c'était un brave homme, mais on souriait un peu, car on se disait que c'était sa lubie à ce malade qui ne pouvait même cultiver son petit champ.

Une mauvaise petite terre de cinquante arpents qui ne donnait jamais une bonne récolte, ça n'était pas suffisant pour deux familles, car Siméon, le frère aîné, âgé de vingt-deux ans, était marié depuis six mois et Francis en ferait autant dans quelques années. Alors, agité par les anciens rêves de son père, Francis en était, il y a quelques jours, venu à une entente avec son aîné au sujet du partage. Ce dernier gardait la terre et, dans deux ans, donnerait mille piastres à Francis qui irait se prendre un homestead dans les provinces de l'Ouest. D'ici là, celui-ci travaillerait pour augmenter son capital. Justement ce matin même, avant de se rendre à l'église, il avait causé avec le capitaine Bergevin du steamer *Algerian* qui faisait le service de Montréal à Toronto et il avait réussi à se faire engager. Il commencerait demain. Son été lui rapporterait environ \$175. À la clôture de la saison de navigation, il aviserait.

Mais Francis ne songeait pas à s'en aller seul dans l'Ouest. Il avait décidé un autre jeune homme de la paroisse à partir en même temps que lui. Florian Robidoux était le nom de ce camarade. Son père avait promis de lui donner \$800 pour l'aider à s'établir. Alors lui aussi travaillerait en attendant. Sur le conseil de Francis, il alla

voir le commandant du *Papineau*, navire marchand qui se rendait jusqu'à la tête des grands lacs.

Francis Lauzon devait partir le lundi matin. Après le dîner, il avait réuni ses effets et, par cette fin de dimanche après-midi, assis sur le rebord du fossé, les jambes reposant sur le talus, et tirant de lentes bouffées de sa pipe, dans l'odeur de l'herbe verdissante, il songeait à l'avenir. Certes, il était plein de courage et d'énergie, car il était jeune, solide, et avait confiance que la chance lui serait favorable.

Francis Lauzon pensait aux terres de l'Ouest, mais il y avait aussi une image qui flottait devant ses yeux, l'image d'une grosse fille blonde, aux yeux bleus et aux épaisses lèvres rouges, Léontine Daigneault, fille de Narcisse Daigneault. Francis Lauzon éprouvait un vif plaisir à évoquer cette vision, mais il était raisonnable et il ne voulait pas se laisser entraîner à des désirs irréalisables. Sûrement que la jolie Léontine lui plaisait et il aurait été heureux d'en faire sa femme un peu plus tard, mais il savait qu'elle n'était pas pour lui ni d'ailleurs pour aucun cultivateur. Le père Narcisse Daigneault l'avait carrément déclaré : « Non, ma fille ne mariera jamais un p'tit habitant. » Et déjà il en avait refusé trois qui s'étaient risqués à lui demander sa Léontine. Car, il était riche, le père Daigneault. Il possédait cinq belles terres, sises à côté les unes des autres, sur le bord du lac, et formant un lot de quatre cents arpents, cinq belles terres avec une grande maison en pierre des champs à deux étages, une vieille maison qui faisait songer à un manoir et qui avait fort grand air. Certes, il avait bien travaillé, le père Narcisse, mais il avait aussi fait de bonnes affaires, des affaires qui avaient rapporté gros. Dans le passé, il avait sans scrupules pratiqué l'usure et, dans la région, on le désignait souvent sous le sobriquet de Rasoir.

— À quoi ça servirait donc d'avoir travaillé toute ma vie, d'avoir ménagé, d'avoir amassé de l'argent si je dois donner mon butin, comme ça, à un garçon d'habitant qui

viendrait chercher ma fille ! Au moins, si je peux dire que j'ai un gendre docteur ou notaire, ça, c'est quelque chose.

— Peut-être que oui, peut-être que non, répondait Francis Lauzon, se parlant à lui-même.

Dans tous les cas, lui, Francis, demain matin à huit heures, il quitterait la terre paternelle, se rendrait à Montréal afin de prendre l'*Algerian* qui devait partir pour son premier voyage de la saison. En attendant, il fumait sa pipe, près du vieux saule, assis sur l'herbe nouvelle, comme il l'avait fait si souvent le soir, sa journée finie; et, malgré la tristesse des départs, il éprouvait une sensation de bien-être et de contentement. Il avait conscience d'être en train de tailler sa destinée et il se sentait réellement un homme.

— Souper ! Viens souper, Francis !

C'était sa belle-soeur qui, du seuil de la vieille maison, l'appelaient pour son dernier repas en famille.

* * *

Les choses se passèrent tel que prévu. Tout l'été, il voyagea sur le steamer. À l'automne, lorsque l'*Algerian* entra à ses quartiers d'hiver, Francis Lauzon avait en poche \$170, à peu près ce qu'il avait calculé. Son camarade Robidoux en avait \$155. C'était un bon début. Maintenant il s'agissait de ne pas dépenser cet argent durement gagné. Francis Lauzon avait pris ses informations. À Amos, l'on exécutait de grands travaux qui, commencés au printemps, dureraient au moins tout l'hiver. Lui et son ami se rendirent là sans retard, et, comme ils paraissaient être de solides gaillards, ils furent embauchés sans peine. Ils recevraient trois piastres par jour mais la pension en prenait la moitié.

Au cours de l'hiver, Francis reçut quelques lettres. L'une d'elles lui annonçait le mariage de Léontine Daigneau avec un notaire du nom de Lemay. Pas de commentaires. Cela l'attrista pendant quelques jours. Une couple de semaines plus tard, Robidoux eut aussi des nouvelles de là-bas. On lui laissait entendre que le mariage

de Léontine avait dû être hâté pour éviter une honte à la famille Daigneault. Le notaire Lemay avait agi de façon à ne pas rater l'héritière. Alors, devant cette saloperie, Francis Lauzon oublia son chagrin. .

Au printemps, après s'être habillés convenablement, Francis Lauzon et Robidoux avait accru leur avoir d'environ \$150. Puis, de nouveau, ce fut une saison de navigation sur l'*Algerian* et sur le *Papineau*. Ensuite, l'hiver à Rouyn. Tout allait bien. Alors qu'ils étaient à ce dernier endroit, une lettre de son frère informa Francis Lauzon que le vieux Séraphin Marcheterre qui avait une bonne terre de soixante-quinze arpents, bien bâtie, dans le Sarailé, voulait la vendre. Il en demandait \$3,500 et se contenterait de \$1,500 à \$1,200 comptant. Vraiment, c'était très raisonnable. En achetant cette ferme, Francis Lauzon resterait dans sa paroisse, au milieu des siens, et il s'éviterait les misères qu'il aurait certainement là-bas. Il ne dort pas cette nuit-là. Oui, il était tenté d'acheter le champ offert et de vivre sa vie dans le coin de terre où s'était écoulée son enfance, mais les rêves de défrichement qui avaient hanté l'esprit de son père pendant toute son existence miroitaient à ses yeux, l'attiraient vers l'Ouest immense, vers les merveilleux champs de blé. Toute la nuit, il resta indécis, les yeux ouverts dans son lit. Cependant lorsqu'il se leva au matin sa résolution était prise. Il resterait fidèle au plan qu'il s'était fait. Il irait dans l'Ouest. Le soir, après le souper, Francis annonça à son camarade Robidoux la nouvelle qu'il avait reçue.

— Et tu n'achèteras pas cette terre ? interrogea Robidoux.

— Non. Au printemps, nous partirons pour là-bas, et son geste désignait l'Ouest lointain.

— Ben, c'est que si tu l'achètes pas, je la prendrai ben, moé, fit l'autre un peu gêné de changer soudain d'attitude et de manquer de parole à son copain.

Francis parut désappointé, mais répondit quand même:

— Si tu veux l'acheter, achète-la, je t'en empêcherai pas et je partirai seul.

L'autre parut soulagé par cette déclaration.

Alors, le lendemain matin, sans attendre, Robidoux réclama le salaire qui lui était dû et prit le train pour retourner chez lui.

— Alors, sans rancune, fit-il en tendant la main à son compagnon au moment du départ.

— Sans rancune, répondit Francis.

Et ils se séparèrent pour ne plus se revoir.

Une semaine plus tard, Robidoux achetait la terre du vieux Marcheterre. En marchandant, il avait réussi à l'avoir pour \$3,300.

L'un des rêves de Francis Lauzon, celui de partir avec un franc camarade pour aller faire de la terre neuve, s'était envolé comme tant d'autres rêves humains. Tant pis. Il irait seul. Vers le milieu d'avril il partit de Rouyn. Pendant ses deux années de travail, il avait mis de côté \$675. Cela et les \$1,000 que lui remettrait son frère lui permettraient de s'en aller là-bas, certain de réussir. Il alla voir son aîné et trouva un jeune neveu de quatre mois, né alors qu'il travaillait à Rouyn. Francis alla s'asseoir sur le rebord du fossé, à côté du vieux saule, pour fumer sa pipe dans la bonne odeur de l'herbe verdissante. Ah ! c'était bon de se reposer ainsi dans le calme et la paix du printemps en tirant de lentes bouffées d'une vieille pipe de plâtre.

Francis Lauzon partit pour l'Ouest. Pendant plus d'une semaine, il chercha ce qui lui convenait. Finalement, il prit un homestead à Boisclair, section récemment ouverte dans la Saskatchewan. La terre paraissait bonne, très bonne, mais la gare la plus proche, Italia, se trouvait à 118 milles de là, et Regina, la grande ville la plus voisine, à 80 milles d'Italia. Plus près, il ne restait plus de homesteads ou seulement des terrains peu désirables. Pour les bonnes terres partiellement défrichées, il aurait fallu payer trop

cher. D'ailleurs, il était venu pour défricher.

Des lis jaunes comme on en trouve dans les jardins de la province de Québec poussaient naturellement ici dans la prairie et étaient déjà en fleurs.

La région était marécageuse et, en plusieurs endroits, la route traversait des marais de quatre à cinq pieds de profondeur. Comme il en aurait coûté trop cher pour construire des ponts, on s'était contenté de jeter et d'empiler dans le fond des mares des troncs de trembles. Cela formait une surface solide et empêchait les voitures de s'embourber dans la vase. Tout de même, les chevaux avaient de l'eau jusqu'au poitrail et les roues des charettes, jusqu'au moyeu. Enfin, on passait.

En arrivant, il dut se mettre en pension chez un voisin, Omer Laurin, arrivé là depuis deux ans et dont la famille se composait du père, de la mère et de trois enfants. Ils n'étaient pas fortunés, ces colons, et le petit montant que le nouvel arrivant leur donnait chaque semaine leur était d'un grand secours et il ne leur en coûtait guère pour nourrir une personne de plus. Le soir, Francis Lauzon couchait sur une paille jetée sur le plancher dans la cuisine, mais il se levait au matin parfaitement reposé. Tout de même, ce ne serait pas pour longtemps, car il voulait se construire au plus tôt une cabane de bois rond et se mettre chez lui. Pour commencer, il acheta une paire de chevaux, une charrue, les outils dont il avait besoin et, avec l'aide du voisin qui s'était offert à lui prêter main forte, moyennant un prix raisonnable, il eut tôt fait de « casser » dix acres qu'il voulait ensemençer afin d'avoir à l'automne sa première récolte. Ce fut pour lui une grande joie lorsqu'au soleil levant, il attela ses chevaux à la semeuse mécanique qu'il avait louée d'un fermier des environs et qu'il confia au sol qu'il venait d'ouvrir la semence de blé qui devait assurer sa subsistance et être le commencement de sa prospérité future.

Une bonne terre noire, friable, qui se travaillait bien

et qui faisait songer à la figure ouverte et franche d'un ami, toujours disposé à nous aider et à nous rendre service. Mais, avant de se mettre à l'oeuvre avec la semeuse, Francis Lauzon prit une poignée de beau blé doré et, du geste immémorial, du geste qu'avaient accompli tous ses lointains ancêtres, il le lança sur le sol vierge qu'il avait profondément labouré en arrivant là. Et, dans ce geste rituel, il y avait toute l'émotion et l'espoir d'un coeur d'homme de vingt ans.

* * *

Après les semailles, ce fut son « shack », comme on disait là-bas. Il fallait se loger. Par chance, il y avait un bois de trembles sur le homestead et Francis Lauzon, toujours aidé de Laurin, abattait tous les arbres dont il avait besoin pour construire son camp. Non loin de la route, il y avait une légère butte couverte de gazon. Et, contemplant ce monticule, Francis se dit que ce serait un fameux endroit pour aller s'asseoir et fumer la pipe à la fin de la journée. Car il aimait à être assis sur le sol pour se reposer et tirer de lentes bouffées. Donc, il bâtit sa cabane tout près de la butte, tout comme l'on creuse un puits tout près de la maison.

Francis Lauzon et Laurin étaient à poser la porte du camp un après-midi lorsqu'ils virent une « barouche » qui s'en venait sur la route, attelée d'un cheval bai conduit par un jeune homme de vingt-cinq ans environ. Il tenait les guides de la main droite et, en passant, il agita de la gauche un bouchon, d'un geste amical. La voiture passa et s'éloigna.

— Ben, allez-vous aller à la soirée ? demanda Laurin à son compagnon.

— Quelle soirée ? interrogea Francis Lauzon.

— Mais à celle de Nésime Taillefer, dans la cinquième section.

— D'abord, je ne connais pas Taillefer, puis je ne suis pas invité, répondit Francis.

— Mais vous êtes invité. C'est son garçon qui vient de passer, et vous avez vu, il nous a fait signe avec le bou-

chon. Ça veut dire: Il y a quelque chose à boire. Venez; vous serez les bienvenus. Faites comme vous voudrez, mais moé, j'irai certainement. Ça fait longtemps que j'ai pas pris un verre de whiskey et ça va me faire du bien d'en retrouver le goût.

— Alors, c'est pour nous inviter à aller prendre un coup qu'il parcourt ainsi la campagne ?

— Mais oui, et pour danser. Lorsqu'un habitant reçoit un gallon de whiskey, il invite les gens des environs. Pis personne ne se fait prier, parce que, vous savez, c'est un dessert qui est rare par ici, car il est sévèrement défendu d'importer de la boisson forte dans la Saskatchewan. Il y a une très forte amende et plusieurs mois de prison pour celui qui est pris à enfreindre la loi. Alors, quand il vient quelques flacons, on en profite. Mais je ne serais pas surpris que le whiskey de Taillefer ne vienne pas de très loin. Il y en a par ici qui connaissent le procédé pour en fabriquer.

— Et il va y avoir pas mal de monde ce soir ?

— Pas mal de monde ! Comme à une assemblée d'élection. Vous ferez ben comme vous voudrez, mais si j'étais de vous, je ne manquerais pas ça; pis vous feriez connaissance avec tous les habitants de la place.

Le soir donc, sa curiosité éveillée et désireux de rencontrer les fermiers de la localité, Francis Lauzon revêtit ses habits du dimanche et, en compagnie de Laurin, partit pour se rendre à la soirée de Nésime Taillefer.

* * *

Il y avait bien une trentaine de personnes de réunies lorsque Francis Lauzon et son voisin Laurin arrivèrent chez Nésime Taillefer. Déjà, la maison était presque pleine et les fermiers et leurs compagnes continuaient d'arriver. Laurin présenta son compagnon, nouvel arrivant à Boisclair. « D'où venez-vous ? » s'informait-on tout d'abord. On lui demandait ensuite des nouvelles de là-bas, s'il connaissait tel ou

tel, s'il en avait entendu parler. Le nouveau venu était fort entouré.

Nésime Taillefer faisait lui-même les honneurs. Il passa à la ronde un plateau de verres remplis de whiskey. Puis, quand ils eurent été vidés, il les porta à la cuisine où, après les avoir rincés dans un plat d'eau, il les remplit de nouveau et recommença à les offrir à ses visiteurs. Un homme bien aimable.

L'on entourait M. Narcisse Potvin, de l'Alberta, de passage à Boisclair.

— Pis, a-t-il mouillé chez-vous ? Avez-vous eu de la pluie dans votre pays ?

C'était là la formule avec laquelle on abordait l'étranger. On ne lui demandait pas comment il se portait. Cela, c'était secondaire. La question la plus importante de toutes, c'était la pluie, de laquelle dépendait la récolte et, par suite, la prospérité du fermier.

— On n'a pas à se plaindre. On a eu trois bonnes pluies, répondait M. Potvin.

— Ben, vous avez été chanceux. Nous autres, on n'a eu que deux petites pluies de rien.

Deux jeunes gens se faisaient particulièrement remarquer par leur gaieté. On voyait facilement qu'ils avaient déjà pris de copieuses libations. Des garçons dans la trentaine et qui n'avaient pas l'air de fermiers.

— Ce sont des neveux de Nésime, du côté de sa femme, deux cousins, lui expliqua Laurin. Ils viennent de Montréal et ils sont ici depuis un an. Ce sont deux fiers ivrognes. Comme ils ne pouvaient les empêcher de boire, leurs parents, qui ont un peu d'argent, ont pensé à les expédier ici pour les sevrer. Vous comprenez, on croit qu'il n'entre pas une goutte de boisson dans la Saskatchewan. Bonne place pour guérir les ivrognes. Chaque mois, les parents envoient le prix de la pension. Ça fait ben l'affaire de Nésime, mais les deux garçons trouvent toujours à boire et se saoulent au moins une fois par semaine. Pis, c'est curieux, on dit que les

pères des deux garçons ne prennent pas une larme de boisson, mais il paraît que le grand-père vidait sa bouteille de whiskey tous les jours.

On présenta les deux jeunes gens à Francis Lauzon. L'un s'appelait Charles Rabiolles et l'autre, Septime Favrot.

— Ben, vous savez, continua Laurin, il paraît que Rabiolles est instruit. Il est allé au grand collège, il a fait un cours classique et si i'avait pas été si ivrogne et si paresseux, i's'rait avocat. Favrot est aussi allé au collège, un des meilleurs de Montréal que dit Nésime, mais il a jamais rien fait que d'boire.

L'animation régnait dans la maison. Hommes et femmes prenaient du bon temps. Les verres de whiskey circulaient.

— Il est bon, ce whiskey-là. J'te dis qu'il gratte en passant, déclarait l'un des fermiers.

— Oui, c'est pas de la tisane, répondait un autre.

Septime Favrot s'occupait des femmes. Il allait à elles, et leur racontait des histoires dont il prononçait les derniers mots à mi-voix. Alors, celles-ci riaient d'un petit rire, comme si elles eussent gloussé et, pour l'encourager à continuer, disaient:

— Mais taisez-vous donc ! Vous n'avez pas honte ?

Quant à Charles Rabiolles, il était lancé et il tint absolument à faire un discours. C'était sa manie.

Ensuite, un jeune homme de vingt-cinq ans environ parut avec un accordéon. L'un des visiteurs lui plaça une chaise sur la table et le musicien s'y assit et commença à jouer. Un air de danse naturellement. Après un moment, les couples se formèrent et commencèrent à tourner. Ce n'était pas chose facile, car la maison était remplie et l'on était les uns sur les autres comme les gerbes dans la grange. Plus souvent qu'autrement, l'on piétinait sur place et l'on s'écrasait pendant que le jeune homme à l'accordéon égrenait ses accords.

Francis Lauzon avait remarqué une grande brune aux

yeux noirs très vifs, aux formes plantureuses. Tous les hommes semblaient l'admirer. Francis demanda son nom à Laurin.

— C'est Rose Limoges, répondit-il. Et, poussant ses voisins, il se fraya un chemin jusqu'à la jolie brune et lui présenta Francis. Celui-ci en profita pour l'inviter à danser un moment. Elle accepta avec un sourire et ils firent quelques pas aux sons de l'accordéon. Dans la foule, elle était collée contre lui et il éprouva un émoi dans toute sa chair. Et il crut sentir qu'elle-même se pressait davantage contre lui. Elle le regardait en face et ses ardents yeux noirs brillaient... Ils restèrent une minute dans les bras l'un de l'autre, mais la foule était trop dense pour avancer et ils durent renoncer à danser. La fille paraissait un peu déçue.

Comme ils venaient de se séparer, Favrot s'amena et prenant par la taille Rose, qu'il paraissait connaître de longue date, et, bousculant hardiment ses voisins, se mit à danser. Francis les regardait. La fille s'abandonnait dans les bras de son partenaire. Alors, l'autre s'éloigna et, comme un plateau chargé de consommations passait devant lui, Francis prit un verre et le vida d'un trait. Peut-être que cela lui chasserait l'idée de cette fille s'offrant à son danseur. Comme il avait déjà bu plusieurs verres, il se sentait la tête pesante. Dans la cohue, il chercha Laurin. Celui-ci paraissait éméché lui aussi. Francis le décida à partir. Laurin toutefois aurait préféré rester encore quelque temps, mais il voulait se montrer accommodant pour son voisin et pensionnaire.

Alors, les idées vagues et les jambes lourdes, ils laissèrent la maison aux airs d'accordéon, qu'emplissait l'ivresse et s'enfoncèrent dans la nuit noire pour retourner chez eux.

* * *

Francis Lauzon passa une mauvaise nuit sur sa paille. Le lendemain il était très malade, incapable de tra-

vailer. Pas étonnant. D'abord, il n'avait jamais bu de sa vie auparavant et ensuite la boisson qu'on avait servie à la soirée de Nésime Taillefer était du whiskey frelaté. Francis avait la tête lourde, le crâne lui éclatait et il avait l'estomac à l'envers. De plus, il était furieux contre lui-même. Il n'était pas venu dans l'Ouest pour boire et se saouler; il était venu pour s'établir et pour défricher une terre. Non, ce n'était pas là le bon moyen de réaliser son ambition. À l'avenir, il s'abstiendrait de ces réunions. C'était décidé. Et il se tint parole.

S'il avait eu besoin d'une leçon tragique pour rester fidèle à sa promesse, il l'aurait eue deux mois plus tard, alors que se produisit un accident qui eut beaucoup de retentissement. On trouva, en effet, noyé dans l'un des nombreux marais que traversait la route, le corps de Septime Favrot, l'un des jeunes gens qu'il avait rencontrés chez Nésime Taillefer. On raconta que, suivant son habitude, il s'était rendu à l'une des beuveries que l'on organisait de temps à autre dans la région. Vers deux heures du matin, il était reparti seul en « barouche » pour retourner chez son oncle où il habitait encore. On ne sut jamais comment il était tombé dans l'eau vaseuse du marais, mais c'est là que l'on trouva son cadavre. Lorsque la voiture, guidée par le cheval seulement, arriva chez Nésime Taillefer, ce dernier, se rendant compte qu'un accident était arrivé, partit avec un voisin à la recherche de Favrot. Ils le repêchèrent dans une mare de quatre pieds de profondeur que la voiture avait traversée comme à l'ordinaire, vu qu'il n'y avait pas de pont. L'autopsie révéla que Favrot avait l'estomac rempli d'alcool. Ce fut là un drame dont on parla longtemps à Boisclair.

Sa cabane terminée, Francis Lauzon s'installa chez lui. Il se sentait très heureux. Le soir, sa journée faite, il allait s'asseoir sur la butte devant son « shack » et il fumait tranquillement sa pipe, les jambes étendues sur le gazon. C'était ainsi qu'il aimait à se reposer. Sa chemise

trempée de sueurs tout le jour, pendant les rudes travaux, était maintenant sèche et il tirait avec joie de lentes bouffées. Tout allait bien. Il avait son champ de 160 acres de bonne terre. Son blé poussait, avait belle apparence: dru, égal, et d'une belle couleur verte. Pour s'abriter et dormir il avait un camp qui ne manquait pas d'agrément. Comment ne pas être satisfait et ne pas avoir pleine confiance en l'avenir ?

Puis il pensa à ses bêtes et il bâtit une écurie pour ses chevaux. Ensuite, son grain se trouva mûr. Il le fit faucher et battre. Sa première récolte lui rapportait 262 minots de blé. Résultat fort encourageant.

Dans les premiers temps de son arrivée, il pensait souvent à sa vieille paroisse de la province de Québec et il avait fabriqué une barrière comme il y en avait dans le champ paternel et chez les voisins d'autrefois. Elle était formée de deux perches transversales percées de trous à six pouces d'intervalles dans lesquels s'ajustaient des bâtons de bouleaux. C'était solide, peu dispendieux et cela lui rappelait le passé.

De nouveau, il se mit à « casser » de la terre, à défricher. Travail dur, pénible, qui demande du courage, de la force et de la persévérance. Il possédait tout cela.

Parfois, il voyait passer une voiture et un homme agitant un bouchon. Cela ne l'intéressait plus.

Alors que la route était belle, il alla porter son blé à l'élevateur d'Italia. Un voyage de 118 milles qui demandait quatre jours, deux pour aller et deux pour revenir. Il fallait coucher en route. Ah ! ils le gagnaient leur argent, les hardis gars qui allaient prendre des homesteads dans l'Ouest. Quelques-uns se décourageaient parfois ou manquaient d'argent pour rester plus longtemps. Alors ils partaient après avoir perdu tout leur pauvre petit avoir; ils partaient après avoir travaillé et peiné en vain. Ils s'en allaient découragés, épaves à la dérive.

* * *

À la fin des récoltes, Francis Lauzon reçut de la province de Québec un journal qu'il ouvrit avec curiosité. Il fallait qu'il renfermât une nouvelle spéciale pour qu'on le lui envoyât. À la troisième page, il vit un entrefilet encadré au crayon. Alors il lut que le notaire Lemay, le mari de Léontine, le gendre au père Narcisse Daigneault, avait été condamné à quatre ans de pénitencier pour pratiques frauduleuses. On disait qu'il avait converti à son usage personnel des sommes considérables confiées par des clients, des cultivateurs de la paroisse. Et cela avait porté un tel coup au beau-père que, souffrant de maladie de coeur, il avait eu une syncope et était tombé mort en détélanant son cheval à son retour du village où il avait entendu la condamnation de son gendre.

À peu près à la même époque, il y eut des élections. Il s'agissait d'élire un député pour le Parlement fédéral. Francis Lauzon apprit non sans surprise que Charles Rabiolles était le candidat oppositionniste. Le représentant ministériel qui briguaient de nouveau les suffrages des électeurs et qui voulait se faire réélire pour un nouveau terme était un Écos-sais du nom de Jim Ferguson, un fervent de la tempérance, un prohibitionniste dans toute la force du mot. C'était grâce à son zèle que cinq fermiers trouvés en possession de boissons alcooliques avaient dû faire chacun quatre mois de prison.

Charles Rabiolles voulait être député. Alors l'on vit, tantôt dans une localité, tantôt dans une autre, passer une « barouche » avec un homme agitant un bouchon. Le soir, les gens se réunissaient chez tel ou tel fermier. Charles Rabiolles serrait les mains, disait quelques mots drôles, prononçait un discours, puis l'on prenait un coup. Et la scène se répétait ailleurs le lendemain soir.

Charles Rabiolles fut élu par une bonne majorité. À vrai dire, il était ivrogne, paresseux, vénal et ses promesses ne valaient rien, mais, à tout prendre, il n'était pas pire que bon nombre de ses collègues.

* * *

Au bout de trois ans, Francis Lauzon avait cinquante acres de défrichées. Ah ! ce qu'il avait travaillé ! Mais il était content du résultat. Cependant, il était toujours seul, il devait préparer ses repas, faire son lavage. C'était dur. Mais quand on est jeune, qu'on a la santé et l'énergie, cela va bien quand même. Mais il n'avait personne à qui se confier, avec qui partager ses espoirs. C'était cela surtout qui lui manquait le plus. Parfois le dimanche, il allait faire un tour chez quelque voisin.

— Vous devriez vous marier, lui disait-on.

Il souriait. Mais en réalité ce n'était pas très facile car les filles et les veuves étaient plutôt rares. Beaucoup plus d'hommes que de femmes là-bas.

Quant à lui, ses voisins s'accordaient à dire que c'était vraiment un excellent garçon : sobre, travailleur, serviable, dur à la besogne et généralement de bonne humeur.

Le soir, après une dure journée, Francis Lauzon, assis sur sa butte, se reposait en tirant de lentes bouffées de sa pipe. Parfois, il regardait son « shack » en songeant au jour où une maison plus vaste, plus jolie, plus confortable remplacerait le modeste camp qui l'abritait, une maison qui recevrait celle qu'il rencontrerait un jour et qui deviendrait la compagne de sa vie.

Cette idée d'une vraie maison était entrée en lui. Décidément, sa cabane avait fait son temps. Lentement il mûrit son projet. Souvent, il évoquait en imagination l'image de la demeure qu'il songeait à construire. C'était une joie rare et précieuse. Enfin, un jour, il se décida. Comme c'était la coutume en semblable cas, quelques voisins firent avec lui, avec leurs voitures, le long voyage à Italia pour aller chercher la planche et le bois de construction. Puis, pendant plus d'un mois, l'on entendit la joyeuse chanson du marteau enfonçant les clous, la chanson du travail, de l'espoir et de la vie des races.

Au mois de juillet, Francis Lauzon avait sa maison, une belle maison neuve dont il était justement fier. Elle était

terminée, mais il attendait toujours pour y entrer, pour s'y installer . . .

Boisclair n'était pas érigé en paroisse. C'était simplement une mission avec une petite chapelle où un prêtre venait dire la messe une fois par mois. Depuis quelque temps cependant, l'on entendait dire qu'il allait se produire un changement et que Boisclair deviendrait paroisse avec un curé attaché à la desserte du culte. La chose fut officiellement annoncée, une semaine après que Francis Lauzon eut achevé sa maison. Le Rév. Trefflé Bourcier était le titulaire de la nouvelle cure. C'était un prêtre dans la quarantaine, cordial avec ses ouailles et zélé dans son ministère. En arrivant, il annonça que l'évêque avait ordonné de construire une église, pas un temple, une modeste église, modeste comme les paroissiens. Ceux-ci furent invités à aider à la construction afin de diminuer les frais. Francis Lauzon prêta ses services pendant quatre jours. Dans le groupe des travailleurs se trouvait un nouveau venu dans la région, Clément Lanthier. À plusieurs reprises, Francis Lauzon causa avec lui. Cet homme venait de Chambly, près de Montréal. Sa famille se composait du père, de la mère, d'un garçon et de deux filles. Lanthier n'avait pas pris un homestead; il avait acheté une terre partiellement défrichée, avec maison et bâtiments. Cordialement, il invita Francis Lauzon à aller le voir chez lui.

Comme un communiqué indifférent, comme un papier qu'on ne veut pas jeter, mais qu'on dépose sur un coin de meuble où on le laisse des jours sans le regarder, attendant qu'on soit disposé à y jeter un coup d'oeil, l'invitation de Lanthier à Francis Lauzon resta à moitié oubliée dans la mémoire de ce dernier. Puis, un dimanche que le temps était beau, le jeune homme se dit que, tout de même, il irait rendre visite à ce brave homme qu'il avait rencontré à la corvée pour construire l'église. Il le trouva avec sa femme et ses deux filles, Thérèse et Alice. Le fils était parti en promenade. La mère était petite, silencieuse, effacée, avec

de bons yeux gris. Les deux filles étaient d'un blond cendré avec des yeux maternels. Thérèse, vingt-deux ans, était un peu plus grande que sa soeur qui venait d'entrer dans la vingtaine. Elle était aussi plus loquace que sa cadette qui était le vivant portrait de sa mère. Francis Lauzon passa l'après-midi à causer avec le père, Thérèse mettant parfois un mot dans la conversation. On lui fit visiter les bâtiments et il fit ensuite un tour sur la ferme. La famille le retint à souper. Lorsqu'il partit le soir à neuf heures pour retourner chez lui, Francis Lauzon se sentait moins seul. Il retourna quatre autres fois chez les Lauthier. À la cinquième visite, il demanda Thérèse en mariage. Ils s'épousèrent trois semaines plus tard. Ce fut le premier mariage célébré dans la nouvelle église qui venait d'être terminée. Et de l'église, ils entrèrent dans la maison neuve qui attendait l'épousée.

* * *

Dans les huit années qui suivirent, Thérèse donna naissance à quatre garçons : Fernand, Adrien, Lionel et Albin. Et pendant ce temps, le père acheta trois autres terres, voulant que chacun de ses fils fût bien établi plus tard, car il ne douta jamais un instant qu'ils deviendraient autre chose que des cultivateurs. Chacun de ses garçons aurait un quart de section, soit cent soixante acres. Plus qu'il n'en faut pour faire vivre une famille. En attendant, cela faisait un domaine de 640 acres pour Francis Lauzon. Et il travaillait avec une ardeur extrême. Chaque année, il défrichait au moins vingt acres. Il ensemençait, il récoltait et, ensuite, il allait porter son blé aux éleveurs d'Italia. Jamais, à l'exception du dimanche, il ne se reposait une heure. La nature l'avait doué d'une force remarquable et il la dépensait largement.

La première année qu'il ensemença cent acres de blé, il se sentit aussi heureux qu'on peut l'être. Cela marquait une époque dans sa vie. Comme son père aurait été fier de voir un tel champ, pensa-t-il.

Chaque année, il défrichait, il « cassait » de la terre, il brisait la dure écorce du sol par un labour profond, travail aussi rude pour l'homme que pour les chevaux.

D'autres années s'écoulèrent. Les saisons succédaient aux saisons, les récoltes aux récoltes et le travail continuait toujours. De l'aube au crépuscule, Francis Lauzon, attelé à la besogne, remuait la terre sans répit pour la forcer à produire de plus riches et de plus abondantes moissons.

Non seulement le blé, mais les enfants poussaient. Les trois plus âgés des garçons accompagnaient souvent leur père aux champs. C'était leur joie d'aller avec lui, de le regarder travailler, et d'apprendre le métier de cultivateur, le dur et sain métier qu'ils exerceraient un jour.

Albini, le plus jeune, n'aimait guère à s'éloigner de la maison. Il ramassait tous les bouts de papier et de ficelle qu'il pouvait trouver. Il prenait de la terre ou du sable, l'enveloppait soigneusement, attachait le paquet, le déposait sur l'un des degrés du perron. « Une livre de thé, disait-il, deux livres de sucre, une livre de beurre, une livre de graisse, une demi-livre de poivre, une livre de raisin. » Et il rangeait ses paquets à côté les uns des autres.

— Combien ça se vend, maman, une livre de thé ? demandait-il. — Cinquante cents. Et il répétait: — Cinquante cents. Et ainsi de suite. C'était son amusement à cet enfant.

Un automne, Francis Lauzon récolta trois mille minots de blé et quantité d'avoine et d'orge. En plus, il engraisait cinquante porcs pour le marché. Il était devenu un gros cultivateur. Le soir, assis sur sa butte, devant la maison, il fumait sa pipe en regardant les enfants qui jouaient aux alentours pendant que sa femme lavait la vaisselle du souper. Il tirait de lentes bouffées et il se disait qu'il avait bien fait de venir s'établir dans l'Ouest. Certes, il avait travaillé dur comme pas un dans son ancienne paroisse de la province de Québec, mais ses misères étaient choses du passé. Il était encore solide, en bonne santé, il avait quatre garçons qui grandissaient, et il avait le domaine qu'il avait

ambitionné d'avoir. Ses enfants seraient bien établis lorsqu'ils se marieraient un jour. Il leur laisserait un beau patrimoine. Cela, c'était consolant. Ne pas avoir travaillé pour rien. Se dire que ses fils auront une tâche plus facile que celle que l'on a eue soi-même, cela fait oublier bien des rudes labeurs. Et il pensait encore à sa récolte de trois mille minots de blé, puis à son père mort à quarante-cinq ans qui reposait loin, là-bas, dans le vieux cimetière sans jamais avoir réalisé son rêve de faire de la terre neuve. Ah, qu'il serait donc heureux de savoir que son fils avait quatre terres de 160 acres chacune presque complètement défrichées, et qu'il venait de vendre une récolte de trois mille minots de blé ! Oui, il serait content de son garçon. Et Francis s'imaginait voir la figure satisfaite, enthousiasmée de l'auteur de ses jours; il croyait l'entendre lui dire: « Mon fils, je suis fier de toi. » Il imaginait si bien la scène, il avait de son rêve une vision si claire, si distincte qu'à un moment il tourna la tête, ayant l'impression que son père était là debout à côté de lui. Il ne vit personne, mais il faisait déjà sombre et il aperçut sa femme qui, après avoir fait coucher les enfants, s'en venait vers lui.

Pendant plusieurs jours, Francis Lauzon garda l'impression de cette hallucination.

Tous les soirs, l'homme allait s'asseoir sur sa butte et fumait sa pipe en songeant aux récoltes futures.

* * *

Fernand, l'aîné des garçons, avait eu seize ans révolus les premiers jours d'avril. C'était déjà un homme. Il était plus fort et plus habile que tous les ouvriers que l'on employait d'ordinaire. C'était un plaisir de travailler avec lui. Il promettait d'être robuste comme son père. Mais voilà que, vers la fin du mois, il tomba malade de la fièvre. On crut que ce n'était qu'une légère indisposition qui passerait. Lorsqu'on se décida à aller chercher le médecin, il était trop tard. En quelques jours, la maladie avait fait son

oeuvre.

C'était un enfant vaillant et courageux. Il sut qu'il était perdu, que sa mort était proche.

— Ce qui me fait de la peine de mourir, dit-il à son père, debout près de son lit et qui le regardait avec une expression morne et désespérée, c'est de savoir que vous avez tant besoin de moi pour vos travaux et que je ne pourrai pas vous aider.

La nuit, il tomba dans le délire. Il expira au matin.

Le père avait défriché quatre terres, mais il ne lui restait plus que trois fils.

Le soir, assis sur sa butte, Francis fumait sa pipe, tirait de lentes bouffées en pensant à son fils Fernand qui reposait dans le petit cimetière à côté de l'église qu'il avait aidé à construire l'année de son mariage. Et les regrets emplissaient son âme douloureuse et triste.

La récolte fut encore bonne l'année de ce premier deuil, près de trois mille minots, mais le blé se vendit beaucoup moins cher.

Le père avait perdu sa bonne humeur et songeait au fils disparu.

Les perdrix étaient très nombreuses cet automne-là et, le dimanche après-midi, Francis Lauzon prenait son fusil de chasse et s'en allait à travers champs tirant sur le gibier qu'il rencontrait et revenant à la fin de la journée avec une douzaine d'oiseaux qu'il avait abattus. Un dimanche d'octobre, son fils Lionel lui demanda de l'accompagner.

— Je porterai les perdrix que vous tuerez, dit-il.

Le père et le fils s'éloignèrent dans la campagne.

— Donnez-moi le fusil que je le porte. Je vous le remettrai lorsque nous verrons les perdrix, proposa le jeune garçon.

Francis Lauzon lui remit son arme. Très heureux, très fier de lui, Lionel marchait à côté de son père, réglant son pas sur le sien et regardant à droite, à gauche, à la recherche du gibier. Soudain, son pied s'accrocha dans une

racine à fleur de terre et il chut si maladroitement qu'il fit partir la gâchette et qu'il reçut en plein ventre toute la charge du fusil. Étendu sur le sol où une mare rouge se formait déjà, il gémissait pitoyablement. Éperdu, affolé, le père saisit son enfant tout sanglant dans ses robustes bras et, à grandes enjambées, courant presque avec sa charge, il prit le chemin de la maison. Il sentait le sang tiède qui, passant à travers son gilet et sa chemise, se mêlait à la sueur qui ruisselait sur son corps. Aussi vite qu'il le pouvait, le père portait son fils mourant à travers champs. Mais il sentait que tout était inutile, que rien ne saurait sauver cette vie qui s'en allait et qu'il arriverait trop tard. Et toujours, à travers ses vêtements, le sang coulait sur sa chair.

— Lionel, mon Lionel, mon enfant, murmurait le père tout en marchant. Il ne pouvait dire autre chose. Ses idées étaient confuses; il avait trop de peine. La fatigue de porter sa charge, il ne la sentait pas. Maintenant les gémissements du blessé devenaient de plus en plus faibles. Lorsqu'il franchit le seuil de sa maison, le père ne portait plus dans ses bras qu'un cadavre sanglant.

On déposa dans le petit cimetière le corps de Lionel à côté de celui de son frère, mort il y avait six mois.

Sombre et tragique, Francis Lauzon allait plus rarement s'asseoir sur sa butte le soir pour fumer sa pipe. Et, même alors, il s'arrêtait de tirer de lentes bouffées et restait immobile un long temps, abîmé dans sa douleur. Et il songeait qu'il avait quatre belles terres de défrichées, mais qu'il n'avait plus que deux fils.

Maintenant, Francis Lauzon travaillait sans grande ambition, plutôt pour se tenir occupé que par désir de profiter de ses activités. Il n'avait plus le coeur à la besogne.

Deux fois encore l'on ensemença la terre et deux fois l'on vit mûrir la moisson. Puis voilà qu'au cours de l'été, alors que l'on charroyait le blé et que l'on battait la récolte sur champ, Adrien, qui conduisait une charrettée de gerbes,

glissa et tomba sur le sol en voulant saisir une chaudière d'eau qu'on lui tendait pour qu'il pût apaiser sa soif. Il tomba de telle sorte qu'il se brisa la jambe en deux endroits. Le médecin de Boisclair où on le conduisit tenta mais en vain de réduire la fracture. Il fallut aller à l'hôpital de Calgary. Là, les cliniciens déclarèrent qu'il n'y avait qu'une chose à faire: amputer la jambe au-dessus du genou. Ainsi fut fait. Adrien passa deux mois dans ce caravansérail de malades et de blessés. Il se rétablissait. De temps à autre, il écrivait à son père. On lui poserait une jambe artificielle et il pourrait marcher facilement mais, et c'était là ce qui le tracassait, lui serait-il désormais possible de cultiver la terre ?

Le soir, assis sur sa butte, Francis Lauzon fumait lentement sa pipe dans la peine et l'affliction. Tous ses espoirs s'évanouissaient. Il avait vécu des années claires, lumineuses, des années de joie, de prospérité et de bonheur. Mais le ciel n'est pas toujours bleu, après les bonnes récoltes il y en a aussi de mauvaises et, après la chance, souvent, il y a la malchance et le malheur. Il en avait plus que sa part.

* * *

Alors que Francis Lauzon avait quarante-deux ans, l'on construisit un embranchement de chemin de fer qui se trouva à passer à douze milles de Boisclair. On en parlait depuis des années, mais la chose ne se réalisait jamais. Enfin, après si longtemps, ce rêve de tous les fermiers de la localité devenait un fait. Ils allaient se trouver à proximité de la voie ferrée. Pendant dix-neuf ans, Francis avait dû aller porter son blé à Italia. Les douze premières années, il avait fait le trajet en voiture traînée par des chevaux, un voyage de quatre jours. Ensuite, il s'était acheté un camion, ce qui avait beaucoup simplifié son travail. Maintenant, l'on avait le chemin de fer à la porte. Quelle amélioration ! Mais elle venait bien tard. Ah ! qu'il en avait

passé des jours sur la route, par le froid, la pluie, le vent, à courir les 118 milles qui séparent Boisclair d'Italia. Lorsqu'il avait eu des récoltes de trois milles minots de blé, il en avait fait des voyages. Vrai, les jeunes auraient la tâche plus facile.

Et maintenant que ce chemin de fer était là, tout près, c'était comme une invitation à partir, à voyager. Souvent le soir, en fumant sa pipe, Francis Lauzon se disait qu'il aimerait à aller revoir sa paroisse natale, la maison où il était né, le champ paternel, les parents restés là-bas, les gens qui avaient été élevés avec lui. Oui, prendre une vacance une fois dans sa vie. Il avait bien gagné ça. Certes, ce n'était pas la première fois qu'il songeait à aller dans le Québec d'où il était parti à vingt-trois ans pour venir s'établir dans l'Ouest. Bien souvent, il avait caressé ce projet, mais il avait toujours retardé. Les enfants étaient trop jeunes, et lui, il était trop occupé. Mais aujourd'hui, c'était le temps ou jamais. Il ne fallait pas attendre qu'il soit trop vieux. Alors, tout en fumant la pipe sur la butte devant sa maison, il décida qu'il partirait en septembre, sitôt le grain battu. Alors, pendant deux jours, il vécut dans l'attente de ce voyage, évoquant les figures des gens qu'il avait connus et qu'il reverrait bientôt.

Puis, voilà qu'il reçut une lettre de son frère. Ce dernier lui donnait d'abord des nouvelles sans grande importance: le notaire Lemay, mari de Léontine, était mort et la veuve restait avec trois garçons; un incendie avait détruit la maison et la grange de Jules Tisseur, son voisin; lui, le frère, souffrait de rhumatisme dans les jambes, puis, à la fin, il annonçait que son fils avait acheté un restaurant et que lui, avait vendu sa terre.

Stupéfait, Francis Lauzon s'arrêta là dans sa lecture. Il tenait le papier dans sa main et il lui semblait avoir mal lu, mal compris. La terre paternelle vendue ? Cela paraissait incroyable, impossible. C'était un malheur qui fondait sur lui à l'improviste. Est-ce possible que quelques carac-

tères tracés sur un bout de papier puissent signifier une telle catastrophe, nous apporter tant de peine ? Vendre la terre paternelle, mais c'était un péché mortel ! La terre où l'on a été élevé, la terre que l'on a travaillée, remuée, retournée, la terre qui nous a donné notre nourriture, la terre à laquelle sont attachés nos souvenirs les plus chers, comment pouvait-on la céder à des étrangers ? Et c'était son frère qui avait fait cela. Les hommes meurent, c'est tout naturel, mais la terre reste, elle demeure. Elle devrait passer de père en fils, de génération en génération. La terre paternelle qui va à des étrangers, voilà la tragédie. Francis Lauzon sentait cela avec une douloureuse acuité.

En imagination, il revoyait ce rebord de fossé, près du vieux saule où, si souvent, dans sa jeunesse, il s'était assis le soir pour fumer la pipe en songeant à l'avenir. Jamais plus désormais, il ne pourrait s'asseoir là. Plus rien ne l'attirait là-bas.

Et le voyage projeté ne se fit jamais.

Un autre rêve qui s'en allait en fumée.

L'année suivante ne fut pas chanceuse. La rouille s'attaqua au blé et la récolte fut complètement gâtée. Une vraie calamité. Le peu qu'on recueillit n'était bon qu'à nourrir les porcs. Même il fallut acheter le grain pour la semence du printemps. Mauvaise année. Tout le travail de douze mois en pure perte. Bien des fermiers se trouvèrent fort embarrassés et la plupart furent contraints de faire des dettes. Et les dettes, c'est souvent le commencement de la ruine.

Deux autres années passèrent. Adrien avait vainement tenté de reprendre les travaux des champs. Mais avec une jambe de bois, cela lui était impossible. Alors, il se trouva un emploi à un poste d'essence à Boisclair et son père lui promit de lui acheter un établissement similaire aussitôt qu'il serait au courant des affaires.

Et le père Lauzon — car il avait vieilli et grisonné et on le nommait maintenant le père Lauzon — se trouva seul

avec son fils Albini, le plus jeune de la famille, pour cultiver ses quatre fermes. Mais Albini n'avait jamais aimé la culture. La terre ne l'intéressait pas. Labourer, ensemençer, récolter, battre le grain, ce n'était pas son fait. Cela l'ennuyait. Ce n'était pas son métier et il n'avait jamais sérieusement tenté de l'apprendre. Ce qu'il aurait aimé, ç'aurait été de mettre un beau tablier blanc et, le crayon sur l'oreille, de vendre du thé, du café, des fruits, du sucre, des biscuits, des épices, dans un magasin qui sent bon, où l'on respire les odeurs diverses de tous ces produits. Être commis dans une épicerie, c'était son rêve à ce garçon. Le père Lauzon était bien désappointé, mais il se rendait compte qu'il n'y avait rien à faire et qu'il était parfaitement inutile de contrarier ses goûts, de le garder de force sur la ferme à faire des travaux qu'il détestait. Le garçon avait maintenant dix-sept ans.

— Quand tu voudras t'en aller, tu seras libre de partir. Je ne te retiendrai pas, lui dit son père un soir.

Ça s'adonnait bien. Albini avait entendu dire que le Crown Store de Boisclair songeait à prendre un deuxième commis. Trois jours plus tard, il ramassait ses effets et partait pour se faire commis épicier.

Ses quatre garçons étaient partis.

Le père Lauzon se trouva seul avec sa femme dans sa maison au milieu de 640 acres de terrain qu'il avait défrichées.

Pendant toutes ces années, sa belle jeunesse s'était envolée, ses forces s'étaient usées. Sa figure était toute sillonnée de rides profondes et ses cheveux étaient blancs. Pour ses travaux, il devait avoir recours à des employés, à des étrangers qu'il devait surveiller et diriger constamment et qui ne savaient ou ne voulaient rien faire de bien.

Parfois, le soir, il allait encore s'asseoir sur sa butte, fumait un instant, tirait quelques bouffées, puis s'abîmait dans de tristes réflexions. Ensuite, sombre et silencieux, il rentrait à la maison, et la soirée, entre lui et sa femme,

près de la lampe, était navrante. Avec cela, il dormait mal, car depuis longtemps déjà, il éprouvait un malaise et des douleurs qui allaient constamment augmentant.

— Tu devrais aller voir le docteur, lui suggéra sa femme un jour.

Il fallait qu'il se sentît réellement très mal, car lui qui jamais de sa vie n'était allé consulter un médecin pour lui-même, répondit aussitôt, simplement :

— Oui, vraiment, je crois que ce serait mieux. Je vais y aller cet après-midi.

Le médecin, homme d'âge mûr, à cheveux gris, qui avait pratiqué pendant environ vingt ans dans la région, posa de nombreuses questions et fit un long examen de son client.

— Je sais que vous êtes un homme à qui on peut parler franchement, déclara-t-il finalement. La vérité, je vais vous la dire. Vous souffrez du cancer.

Le père Lauzon baissa la tête. Sans broncher, il avait reçu sa condamnation. Mais il était résigné maintenant. Sa vie était finie. Il n'avait plus rien à attendre, plus rien à espérer.

— La meilleure chose à faire pour vous, continua le médecin, serait d'aller vous faire traiter à l'hôpital de Calgary. Là seulement, vous pourrez avoir les soins voulus. Ni moi ni aucun de mes confrères pratiquant dans une petite ville ne peuvent rien faire pour vous.

Une semaine plus tard, le père Lauzon était rendu à l'hôpital. Là, il occupait une grande chambre avec deux autres malades, Daniel Longpré, de Clarendon, ancien commerçant d'animaux, et Michel Leroi, de Terre Grise, vendeur d'instruments aratoires.

Longpré, 62 ans, souffrait de diabète. Déjà, il y avait huit mois, il avait dû se faire amputer la jambe droite au-dessous du genou. Maintenant on devait lui faire une nouvelle opération. Cette fois, on devait la couper à mi-cuisse, comme une branche morte que l'on enlève à un arbre. Les

médecins lui avaient dit que, de cette façon, ils pourraient enrayer le mal. Longpré voulait les croire et s'efforçait d'ajouter foi à leurs paroles. Alors, comme il avait subi une première opération, une seconde ne l'effrayait pas. Et d'ailleurs, pour recouvrer la santé, il était bien prêt à sacrifier un bout de jambe.

— Je voudrais tant guérir et vivre quelques années en paix, aux côtés de ma vieille, disait-il à ses deux compagnons. J'ai amassé un peu de bien et j'aimerais à me reposer. Je me suis fait bâtir une petite maison en brique, bien confortable. Vous savez, lorsque nous serons guéris tous les trois, vous viendrez me voir. Ma femme sera contente de vous recevoir quand je lui dirai que nous étions ensemble à l'hôpital et vous verrez comme elle fait de bons plats.

Michel Leroi, 58 ans, souffrait d'hypertrophie de la prostate. Il ne pouvait uriner. Plusieurs fois par jour, le médecin lui vidait la vessie au moyen d'une sonde. C'était là une maladie douloureuse en diable. Lui aussi devait passer sur la table d'opération.

— Ben, vot' femme pis ma femme, ça fait deux, c'est pas la même chose, dit-il, en se tournant vers Longpré. Je crois quasiment que si je suis ici aujourd'hui, si je souffre comme un damné, c'est dû à tous les tracas, à tous les ennuis qu'elle m'a causés, à toutes les disputes que j'ai eues avec elle. C'est bien la femme la plus bête, la plus têtue, la plus mauvaise que j'ai rencontrée. Chose certaine, c'est pas moi qui vous inviterai à venir me voir, car ce serait vouloir vous faire rencontrer une vieille diablesse et cela, je ne le veux pas.

Quelques jours s'écoulèrent, puis un matin, à neuf heures, les infirmières prirent Longpré dans son lit et, sur une chaise roulante, le conduisirent dans la salle d'opération. Deux heures plus tard, on le ramenait à sa couchette, la jambe rognée. Vraiment, il avait très mauvaise mine. Il reprit à peine connaissance pendant quelques instants. Vers la fin de l'après-midi, il trépassa. Jamais plus il ne rever-

rait sa vieille ni sa jolie maison en brique. Et ses deux compagnons de chambre d'hôpital ne pourraient aller lui rendre visite lorsqu'ils seraient guéris.

— Ben, moé, j'aimerais autant être à sa place, déclara Leroi d'un ton lugubre.

À son tour, il subit son opération. Elle dura près de trois heures, puis on le recoucha dans son lit. Bientôt, il se sentit beaucoup mieux. Les douleurs torturantes qu'il endurait avant son arrivée ici avaient disparu. Seulement, il était très faible et avait besoin de bons soins. Alors, il resterait à l'hôpital. Sûrement, il aurait pu retourner chez lui, mais il était bien là où il était et n'avait nulle hâte de voir la furie qu'était sa compagne.

— Je me demande où j'avais la tête quand j'ai marié cette femme-là, disait-il parfois.

— Si vous voulez passer le jour de l'an chez vous, vous pouvez partir maintenant, lui annonça le médecin-chef en faisant sa visite quotidienne.

— Ben, je veux passer un bon jour de l'an et je vais rester ici, riposta Leroi.

Le 2 janvier, il fit ses adieux au père Lauzon et, tristement, à regret, prit le train pour retourner à Terre Grise et à sa mégère.

Au lieu de s'améliorer, l'état du père Lauzon empirait. Les souffrances devenaient plus aiguës, plus lancinantes et, pour lui procurer un peu de calme, un peu de repos, le médecin était obligé de lui administrer de fréquentes doses de morphine. Parfois, le malade prenait un miroir sur la petite table à côté de son lit et se regardait un moment. Qu'il paraissait donc vieux ! Était-il possible que ce fût là ce jeune homme souple, solide et fort qui autrefois fumait sa pipe avec tant de satisfaction sur le rebord du fossé, à côté d'un vieux saule, dans la bonne senteur de l'herbe reverdissante ? Comme cela était loin !

Un matin, il reçut une lettre de sa femme. L'enveloppe en contenait une autre venant de son frère, là-bas. Il lisait.

Vraiment, des choses presque incroyables.

Cette ferme du vieux Séraphin Marcheterre, dans le Sarailé, qu'il avait refusé d'acheter dans le temps et que son ancien camarade Robidoux avait acquise pour \$3,300 et sur laquelle il avait vécu sa petite vie sans ennuis et sans tracas, au milieu de ses parents et de ses amis, il l'avait vendue \$26,000 à un syndicat qui faisait construire là une immense usine. Alors avec cet argent qui lui était comme tombé du ciel, il était devenu rentier et il vivait au village dans le confort. Son fils était commis au magasin général et pensionnait chez lui en attendant de se marier. Ah, il avait eu de la chance, ce Robidoux ! Il avait vécu paisiblement, sans grands efforts, et il allait finir ses jours heureux, presque fortuné. Et, torturé par une cruelle maladie, étendu sur son lit d'hôpital, loin des siens, le vieux Francis Lauzon se demandait quelle aurait été sa vie s'il avait acheté la ferme de Séraphin Marcheterre lorsque son frère lui avait écrit à Rouyn. Robidoux n'avait cultivé que sa petite terre de soixante-quinze arpents et, maintenant, il se trouvait aussi riche que lui qui avait passé trente ans à suer, à défricher, à travailler. Ah, que ses pensées étaient sombre et amères !

Le père Lauzon continuait sa lecture. Quel désastre ! Léontine, la veuve du notaire Lemay, qui habitait avec ses trois garçons, venait de se faire enlever ses cinq terres, sa belle vieille maison en pierre qui ressemblait à un manoir et tout le roulant de la ferme. Complètement ruinée. Pour commencer, ses fils avaient voulu avoir une automobile, puis l'on avait acheté de nouveaux meubles pour la maison, des meubles modernes pour remplacer les anciens, trop vieux et trop démodés. Alors la mère avait emprunté \$3,000 au vétérinaire Raclor Léger et donné une hypothèque sur sa propriété. Puis elle avait vendu un petit coin de terre, juste un emplacement pour bâtir, au bord du lac. Des difficultés avaient surgi entre elle et son acheteur au sujet de quelques arbres sur la ligne de partage. De part et

d'autre, l'on s'était entêté, l'on avait plaidé devant plusieurs cours. Finalement, Léontine avait perdu et elle avait \$1,500 de frais à payer. D'argent, elle n'en avait pas, car les produits de la ferme ne se vendaient guère, les taxes étaient accablantes et ce que l'on achetait coûtait cher. Alors les terres seraient vendues à l'enchère par autorité de justice. Les fermiers qui n'avaient pas oublié le dédain dont le vieux Narcisse Daigneault les avait naguère accablés en refusant avec mépris d'accepter un « p'tit habitant » pour gendre, s'étaient entendus pour ne pas rivaliser entre eux pour faire monter les enchères. Cela, Léontine le savait. Elle comprenait que ses terres se vendraient pour presque rien. Alors, juste deux jours avant la vente annoncée, elle était allée voir le vétérinaire Raclor Léger qui détenait l'hypothèque de \$3,000 sur sa propriété.

— Ecoutez ceci, lui avait-elle dit. Mes terres doivent être vendues après-demain. L'on semble s'être entendu pour me dépouiller légalement. Alors, tant qu'à perdre ce que j'ai, j'aime mieux que mon bien aille à quelqu'un qui n'a pas de griefs contre moi et qui ne cherche pas à me nuire que de le voir tomber entre les mains de gens qui sont ligués contre moi. Donnez-moi \$2,000 comptant, ce qui, avec ce que je vous dois déjà, formera un total de \$5,000, et prenez les terres, les instruments, les animaux et tout. Du moins, de cette façon, je ne me ferai pas voler par nos habitants et, de votre côté, vous ne ferez pas un mauvais marché.

Les fermes étaient très en baisse à ce moment, mais le vétérinaire Léger s'était dit que ce n'était pas tout de même un placement risqué. En conséquence, il avait donné les \$2,000. Les frais du procès avaient été payés et la vente avait été contremandée au dernier moment. Il restait moins de \$500 à Léontine pour finir ses jours. Belle perspective.

Francis Lauzon n'en revenait pas de sa surprise. La jolie grosse fille blonde aux yeux bleus qu'il regardait dans le temps avec plaisir et qu'il eût épousée si la chose

eût été possible, la fille du riche bonhomme Marcheterre était maintenant « dans le chemin » et ses cinq terres avec leur roulant, une propriété qui valait au moins \$30,000 autrefois, avaient été cédées pour la bagatelle de \$5,000. Incroyable !

Que serait-il advenu s'il était resté là-bas ? Ah, oui, sa vie aurait été entièrement différente de celle qu'il avait vécue.

Maintenant, il était là dans une chambre d'hôpital et, d'un ciel blême, livide, il voyait tomber la neige qui glissait d'une façon funèbre sur les carreaux de la fenêtre.

* * *

Dans cette maison de malades, il s'ennuyait ferme, le père Lauzon. Il souffrait et il s'ennuyait. Son grand corps habitué au travail ne pouvait se faire à cette immobilité dans son lit, son cerveau ne pouvait s'accommoder de cet horizon de quatre murs blancs, de cette morne atmosphère d'hôpital. Et puis il pensait trop. Il souffrait dans son corps, mais il souffrait aussi dans sa tête par suite de toutes ces choses qu'il ruminait sans cesse. Il songeait aux malheurs qui étaient survenus et il se disait que la vie, c'est comme la récolte. Elle est soumise à toutes sortes de vicissitudes. Alors qu'elle s'annonce le mieux du monde, elle peut être ruinée par la sécheresse, la grêle, les saute-relles, la rouille... Ah ! oui, la rouille, c'était ça, si on peut dire, qui avait réduit à néant tous ses espoirs, tous ses efforts, qui avait rendu inutile le travail de tant d'années. La rouille était passée sur sa vie, elle s'était attaquée à elle comme elle s'attaque au blé et elle avait tout gâté. L'avenir s'annonçait aussi bien que possible, puis tout avait croulé. « La rouille... la rouille... », il répétait ce mot et il donnait ainsi un nom aux désastres qui avaient fondu sur lui. On ne peut empêcher la rouille, on ne peut empêcher le malheur, on ne peut empêcher la mort.

Ah ! oui, il pensait trop, le père Lauzon. Un jour qu'il se sentait plus triste, plus démoralisé que d'ordinaire et qu'il éprouvait le besoin d'un peu de distraction, il pria la garde de le conduire devant la fenêtre pour regarder au dehors. Avec bienveillance, elle roula son lit jusqu'à la croisée, lui souleva les épaules et l'installa de façon à ce qu'il pût voir le spectacle de la rue. Des gens passaient, hommes et femmes, jeunes et vieux, seuls ou deux ou trois ensemble. Les uns marchaient vite, d'autres plus lentement. Ils causaient. Quelques-uns tenaient à la main un journal, d'autres portaient un paquet, une boîte, un livre. Certains serraient une serviette en cuir sous le bras. Ils n'étaient pas malades, ces gens-là. Ils goûtaient toute la saveur de la vie. Dans quelques minutes, dans un moment, ils entreraient chez eux, ils retrouveraient leur famille, ils se mettraient à table et mangeraient avec appétit de bonnes choses en s'entretenant entre eux. D'autres se rendaient au spectacle, allaient voir des amis, couraient à leurs affaires. C'était toute la vie qui passait dans la rue. Mais lui, le père Lauzon, il était dans une chambre nue d'hôpital, c'est-à-dire là où l'on souffre et où l'on meurt. Il était malade, il souffrait et il était seul. Soudain, deux larmes, qu'il n'avait pas senti sourdre, coulèrent de ses yeux, roulèrent sur les joues ravinées et tombèrent sur l'oreiller devant lui. Les premières qu'il avait versées depuis son enfance, ce rude défricheur.

— Allons, vous vous fatiguez, venez, fit la garde émue elle-même parce qu'elle était jeune et avait encore de la pitié au coeur. Et elle roula doucement le lit du père Lauzon de la fenêtre à sa place habituelle.

Pour l'empêcher de trop souffrir, on le tenait presque constamment sous l'influence de la morphine. Dans ses moments lucides, il songeait à ses deux fils morts, à Adrien qui dirigeait un poste d'essence à Boisclair, à Albini qui était devenu commis épicier, aux quatre terres qu'il avait si péniblement défrichées et qui passeraient maintenant

entre des mains étrangères. Il savait que jamais plus il n'irait, le soir, fumer sa pipe sur la butte devant sa maison. Tout était bien fini pour lui.

Et il mourut dans la nuit, seul dans sa chambre d'hôpital.

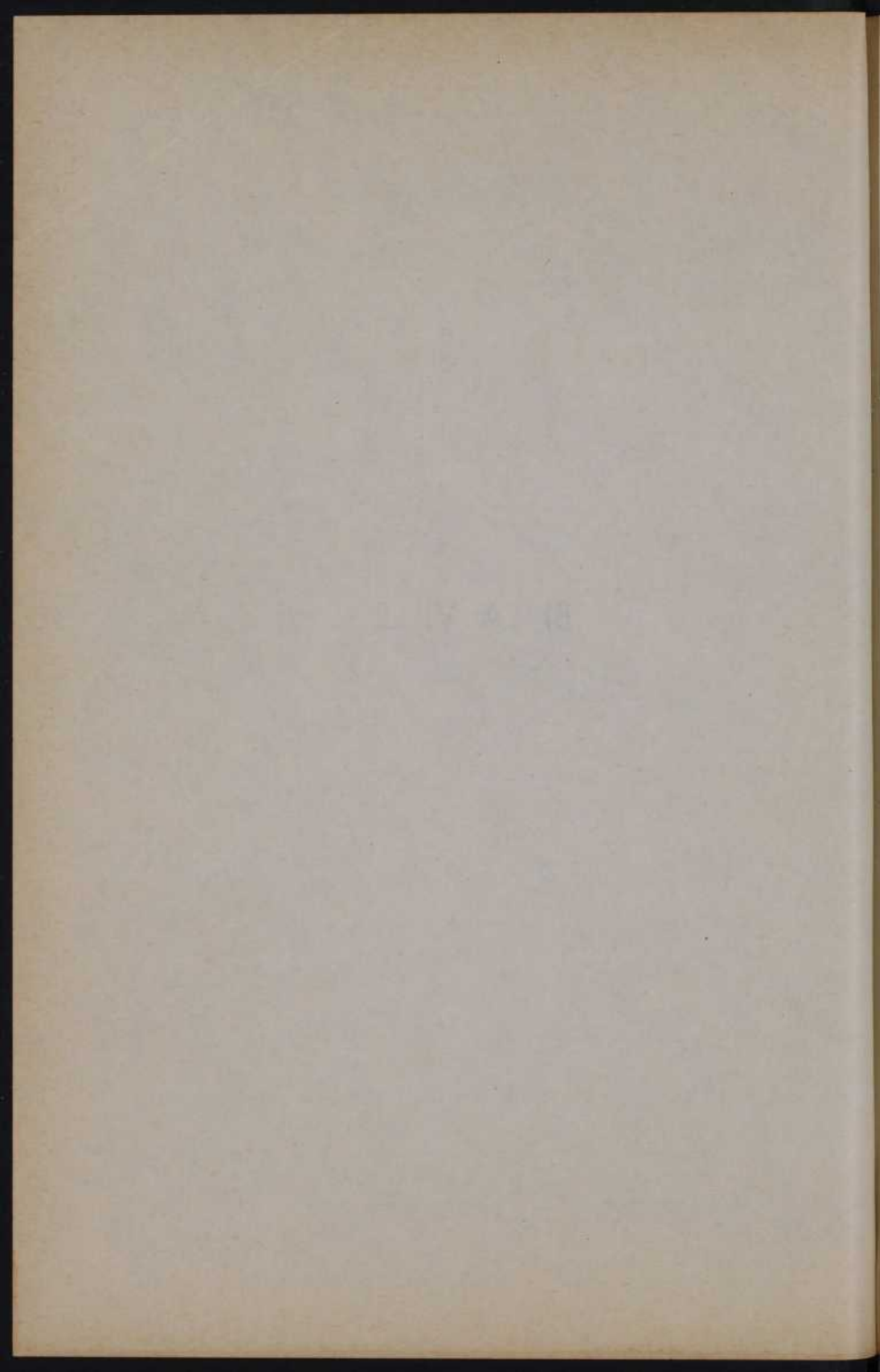
Au matin, on l'enferma dans un cercueil et on l'expédia à Boisclair en même temps que l'on envoyait un message à son fils Adrien d'aller réclamer le colis funèbre à la gare.

Après le *Requiescat in pace* du prêtre, on descendit le corps du père Lauzon dans la terre où l'on dort sans rêve et sans regret.

(*La Fin du voyage*, pp. 274-308)

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

B) LA VILLE



MAME POULICHE

AH ! ce qu'elle en avait vidé des crachoirs dans sa vie, mame Pouliche !

Et ce qu'elle en avait ingurgité des doses de parégorique ! Faut bien essayer de se consoler, n'est-ce pas, d'oublier ses misères ? Pour sûr, il y en a qui font pire.

Depuis près de quarante ans, elle faisait chaque jour le ménage dans les bureaux d'une grande compagnie d'assurance qui occupait un étage entier d'un vaste édifice. Le personnel comptait une soixantaine de personnes, hommes et femmes. Il y avait une dizaine de bureaux privés et une grande salle. Chaque fin d'après-midi, mame Pouliche et son assistante se rendaient au travail après le départ des employés et faisaient le plus gros du nettoyage. Ensuite, elles revenaient le matin avant l'arrivée des commis, pour terminer leur besogne. Balayer, laver, essuyer, épousseter, vider les paniers et les crachoirs, nettoyer la chambre de toilette, c'était le rite. Mame Pouliche exerçait ce métier depuis l'âge de vingt-quatre ans.

Mme Pouliche, c'était une longue perche, maigre et grise. Elle avait des cheveux gris, des yeux gris, ronds, à fleur de tête et une peau grise et sèche, grise de la couleur des linges avec lesquels elle essuyait les bureaux. On ne pouvait s'imaginer que cette peau eût jamais été jeune et fraîche. Elle donnait l'impression d'avoir toujours été grise. Avec ça, un nez plat, écrasé, et une voix de crécelle. Non, elle n'était ni belle, ni tentante, ni faite pour exciter les désirs, mame Pouliche. Lorsqu'on la voyait passer avec son seau et son balai, on pouvait dire qu'elle

avait le physique de son emploi.

D'une façon frappante, elle avait les manières d'une poule, mame Pouliche, très ressemblantes. Le matin, avant d'entrer dans le bureau du gérant où il y avait un tapis, elle se frottait les pieds sur le plancher, en glissant, comme la poule qui gratte avec une patte, puis avec l'autre, pour découvrir dans la terre, dans la poussière, un grain de blé, un vermisseau, un insecte.

Pendant près de quarante ans, sa vie avait passé à balayer les planchers, vider les crachoirs et nettoyer les latrines. Évidemment, c'est plus agréable d'être employée de magasin, serveuse de restaurant ou sténographe, mais on ne choisit pas toujours son mode de gagner sa vie. Le plus souvent, on prend ce que l'on trouve. Dans la vingtaine, elle avait travaillé dans une manufacture de chaussures, mais cette besogne la rendait malade. À la pension où elle habitait, logeait aussi la femme de peine de l'assurance en question. Celle-ci, âgée et peu solide, avait demandé à se faire aider. Mame Pouliche avait été engagée. L'autre était morte quelques mois plus tard et l'assistante lui avait succédé, avait pris le titre et la charge de femme de ménage tout comme une autre prend le titre de reine en montant sur le trône.

Ça faisait bien des années de cela, mais aucune ne lui rappelait un événement spécial, car toutes se ressemblaient, s'étaient écoulées de la même manière : vider des crachoirs, nettoyer des latrines et se droguer à l'élixir parégorique. À la vérité, elle s'était mariée et c'était là qu'elle avait pris son nom de mame Pouliche, mais ce mariage n'avait jamais été bien sérieux et la pauvre femme aimait mieux ne pas y penser, car il lui avait apporté plus d'ennuis que d'agréments. Vers ses trente ans, elle avait fait la connaissance de M. Pouliche, un petit vieux grêle d'une cinquantaine d'années, qui vivotait du revenu d'une salle qu'il louait un soir par semaine ou par mois à des sociétés, des clubs, des organisations qui y tenaient

leurs réunions. Lui-même avait fondé un club musical dont il était directeur. La femme de peine l'avait rencontré à plusieurs reprises alors qu'il portait son uniforme de chef d'orchestre : un petit veston à boutons de métal et une casquette à galons d'or. Pour dire la vérité, il n'avait pas du tout la mine d'un don Juan, d'un séducteur, M. Pouliche. Même, il avait un petit air insignifiant, plutôt niais, mais la casquette et le veston à ornements dorés avaient fait impression sur la femme de trente ans. Un soir, elle l'avait vu dirigeant ses musiciens à une réunion où il remplissait un engagement. Il aimait les petits airs : Et digue et digue don.

Son bâton battait la mesure, légère, légère, légèrement . . .

C'était bien difficile de le prendre au sérieux, M. Pouliche, avec sa musique de la faridondaine, la faridondé, mais tel quel, il ne déplaisait pas à la femme de peine et, lorsqu'il lui demanda un jour de l'épouser, elle accepta et elle devint mame Pouliche. Alors, avec les quelques cents piastres d'économies qu'elle possédait, ils se mirent chez eux. Dire qu'il était bien fringant, M. Pouliche, ce serait exagérer. Mame Pouliche s'était attendue à autre chose. Réellement, elle était déçue, elle n'en avait pas pour son argent, car c'était elle qui payait pour tout, qui subvenait aux charges de la vie commune. Tout son salaire y passait, jusqu'au dernier sou. Et pas de compensations. Lui, il se laissait vivre. Leur union durait bien depuis six mois lorsqu'il se produisit un événement à sensation. Avertie par on ne sait qui, la police fit un jour une descente à la salle de M. Pouliche lors d'une répétition musicale. Ce qu'elle vit en entrant, on ne le sut que vaguement, car le procès eut lieu à huis clos, mais M. Pouliche fut condamné à trois ans de pénitencier pour « outrages aux mœurs et à la morale », disait le jugement. Avec ces goûts-là, ce n'était pas étonnant qu'il fût si peu fringant, se disait mame Pouliche. Elle devint veuve l'année qui suivit. Son

nom de mame Pouliche, ce fut tout ce que son mari lui laissa. Elle garda le petit logis qu'elle avait meublé et prit son assistante en pension. De cette façon, les dépenses étaient diminuées.

Et tous les jours c'était la même besogne, le même programme : balayer, laver les planchers, vider les crachoirs et nettoyer les latrines. Naturellement, elle ne trouvait pas la vie drôle. Alors, pour se reconforter, elle avait recours à l'élixir parégorique. Mais bien du temps s'était écoulé avant qu'elle eût découvert ce précieux dictame.

Fallait connaître le métier, fallait l'avoir exercé, fallait avoir passé par là pour savoir comme c'est malpropre les hommes. Pires que des pourceaux. Ainsi, il y en avait un qui avait pris le rhume et qui toussait. Alors, au lieu de se servir de son crachoir, par pure malice, pour l'humilier, pour lui rendre sa tâche plus répugnante, il étoilait le plancher de gros crachats visqueux qu'elle était forcée de nettoyer. Mais ça, c'était rien. Fallait voir quelles saletés ils entassaient dans la chambre de toilette. Il y en avait qui, délibérément, pour l'embêter, jetaient sur le parquet le papier dont ils s'étaient servis. Ils en jetaient tellement que cela formait comme une litière et, cette litière, ils l'arrosaient copieusement. Par plaisir, par méchanceté, pour lui causer des ennuis, pour lui rendre son travail plus pénible, plus sale. En ouvrant la porte, vous auriez dit une étable avec le purin. Ces gens-là, de vrais animaux. Oui, des répugnants, tous ces hommes. Après avoir déposé leur fumier, ils se plaisaient à tracer sur les murs des inscriptions qui attestaient de l'esprit ordurier de chacun. Des ordures, ils ne pensaient qu'à ça. Ils avaient beau avoir de l'instruction, être vêtus comme des messieurs, au fond, ils n'avaient l'idée qu'à l'ordure. Un jour, elle avait trouvé dans l'une des cabines son portrait à elle, un portrait à poil, dessiné en quelques traits, mais très ressemblant et très drôlement fait. L'auteur de cette

farce l'avait représentée tenant son balai et la façon dont elle empoignait le manche était d'un comique à se tordre.

Chaque soir et chaque matin, elle était bien dégoûtée, mame Pouliche, lorsqu'elle retournait chez elle. Un jour, en entrant, elle avait dit à son assistante :

— J'ai pas le goût de souper, je suis trop écoeurée.

Alors, l'assistante — à ce moment-là, c'était Mélanie — avait répliqué :

— J'vas vous donner quelque chose qui va vous faire du bien.

Puis, elle était allée à sa chambre et en était revenue avec une fiole. Dans un peu d'eau sucrée, elle avait versé une cuillerée à thé de sa préparation.

— Prenez-ça, avait-elle dit en tendant le verre.

L'autre y avait porté les lèvres. Ça goûtait un peu l'anisette. Pas désagréable. Alors, elle avait avalé sa liqueur. C'était vrai que ça faisait du bien. Ça la stimulait. Et elle oubliait les crachoirs et les ordures de la chambre de toilette.

— Qu'est-ce que c'est, ça ? demanda-t-elle un moment plus tard.

— C'est de l'élixir parégorique. C'est pas dangereux, ça coûte pas cher et ça fait du bien.

Les deux femmes se mirent à table, prirent une tasse de thé et quelques aliments. Oui, c'était vrai qu'elle avait les manières d'une poule, mame Pouliche. Au lieu de prendre une franche bouchée avec sa fourchette, elle donnait de petits coups dans son assiette, comme la poule qui picore, qui donne du bec, à droite, à gauche. Elle pignochait, saisissant du bout de son outil un brin de viande, de salade, de spaghetti, jamais une vraie bouchée.

Maintenant, après sa dose de parégorique, mame Pouliche éprouvait un grand apaisement, elle sentait ses nerfs calmés et, assise sur sa chaise, elle se laissait doucement aller au sommeil qui s'appesantissait sur elle. Ce soir-là, elle se coucha tôt et passa une bonne nuit. Le lendemain

matin, en revenant de son travail, elle arrêta chez le pharmacien et acheta un flacon de parégorique. Alors, elle prit comme ça l'habitude d'en prendre trois fois par jour. Pas une grosse dose évidemment. Une cuillerée à thé dans un peu d'eau sucrée. Ce que ça lui faisait du bien ! C'était miraculeux. Une vraie panacée. L'alcool la stimulait, puis amenait le sommeil.

Quand on gagne sa vie à vider des crachoirs, à nettoyer des latrines, une pareille liqueur, ça vous soulage. Pour sûr que Mélanie lui avait rendu un fameux service en lui faisant connaître cette préparation.

Dans l'année, il y a les jours ordinaires et il y a les jours exceptionnels, les fêtes par exemple. Dans l'existence de mame Pouliche, en plus des jours ordinaires, il y avait chaque hiver une journée exceptionnelle : la journée de la Grande Saleté, le lendemain de la soirée du personnel de l'assurance. C'était de tradition. Une fois par an, patrons et employés se rencontraient et festoyaient dans une réunion sociale qui avait lieu dans les bureaux mêmes de la compagnie. On dansait, on faisait de la musique, on s'amusait, on mangeait et on buvait (car il y avait toujours un plantureux buffet) et l'on vomissait aussi. La première fois que mame Pouliche était arrivée pour faire le ménage le lendemain d'une de ces soirées, elle était restée stupéfaite, dégoûtée devant ce qu'elle avait trouvé. Seigneur Jésus ! jamais de sa vie, elle n'avait vu pareille saleté. Ces gens-là avaient mangé et bu comme des pourceaux et ils avaient rejeté ce qu'ils n'avaient pu digérer. Les latrines étaient dans un état repoussant. L'on avait vomi non seulement dans le bassin des cabinets, mais sur le siège. Même les murs étaient éclaboussés. Et l'on respirait là une odeur forte, sûrie, qui faisait lever le coeur. Dans certains bureaux privés, les crachoirs étaient remplis de dégobillis, d'autres d'urine. Réellement, il semblait que l'on s'était efforcé de faire toutes les saletés possibles. Maintenant, il lui fallait nettoyer tout cela. Alors, avec la

vadrouille, les seaux, les brosses, elle et son assistante avaient travaillé une partie de l'avant-midi, avaient passé des heures à enlever ces ordures.

Chaque année, c'était la même chose. Plus exactement, c'était pire, car on aurait dit que les gens cherchaient à se surpasser dans l'ordure, à lui donner plus d'immondices à enlever. Oui, une fête pour les autres; pour elle, une répugnante corvée. Mais il lui fallait gagner sa vie, sa pitance, et elle lavait, nettoyait tous ces vomissements. Ah ! elle en vidait de beaux crachoirs ces lendemains de sauterie et de beuverie. Après ce spectacle, après cette besogne, elle restait écoeurée pour le reste de la journée. Le midi, elle n'osait se mettre à table, tellement elle avait dans le nez cette odeur de nourriture renvoyée. Alors, pour oublier, pour se remettre, elle prenait une dose de parégorique. Pas une cuillerée à thé, bien sûr. Une grande cuillerée à soupe et même un peu plus. Fallait se purger l'esprit de toutes ces saletés. Bientôt, elle tombait dans une torpeur, puis elle dormait, mais souvent elle avait des rêves pénibles.

Avec le temps, elle en voulait davantage, de sa panacée. Elle en prenait de fortes doses. Fallait ça pour la soutenir dans sa repoussante besogne. Alors, elle ne mesurait plus par cuillerées, elle versait généreusement et avalait.

Chaque matin, elle se levait, s'habillait à la hâte, prenait le tramway et descendait en ville pour aller vider ses crachoirs, nettoyer les cabinets. Cela, tous les jours, d'une semaine à l'autre, d'un mois à l'autre, d'une année à l'autre. Et cela durerait jusqu'à sa mort.

Sa vie, ce n'était pas un morne désert, aride et monotone, car dans le désert il y a l'étendue illimitée, la grandeur sauvage, les mirages, les puissants souffles du vent, et parfois une oasis fraîche et fleurie. Sa vie, c'était plutôt comme une longue, pauvre et sordide rue, sans arbres et sans fleurs, aux laides maisons uniformes, peuplées de figures hostiles, ironiques, taquines.

Mais elle avait son élixir parégorique.

Le parégorique, c'était son ami, son soutien, sa consolation. C'était son appui, son réconfort, son viatique.

Toute la misère de sa pitoyable vie fondait, toute la laideur de sa pauvre existence de paria s'effaçait lorsqu'elle prenait le précieux dictame, lorsqu'elle avalait la drogue bénie.

Ah ! s'il n'y avait pas à portée de la main pareil cordial, comment pourrait-on supporter les maux et les calamités de chaque jour ?

Les seules joies qu'elle avait connues, mame Pouliche, elle les devait au parégorique.

Elle avait l'impression d'être sur la terre pour laver des planchers, vider des crachoirs, nettoyer des latrines remplies de saletés et d'ordures.

Et elle vieillissait, elle devenait plus grise. Ses cheveux se faisaient plus gris, sa peau plus grise, ses yeux plus ternes. Elle ne maigrissait plus : elle se desséchait. C'était un squelette habillé de peau.

À vider des crachoirs, à nettoyer des latrines, elle gagnait sa pitance, mame Pouliche. Tous les jours la même routine et ça ne changerait jamais. Jamais il ne lui arriverait un héritage ou un de ces heureux hasards qui vous permettent de prendre votre tablier, de le lancer dans la poubelle, d'envoyer votre métier à tous les diables et de vous la couler douce. Elle, la chance n'était pas de son côté. Ainsi, pendant treize mois et demi, elle avait participé, sans jamais rien gagner, au tirage hebdomadaire organisé par l'un des commissionnaires. Alors, lasse de toujours payer et de ne rien recevoir, elle avait abandonné la partie.

— Non, c'est fini. J'en ai assez de donner mon argent aux autres, avait-elle répondu lorsque le garçon lui avait offert un billet comme d'habitude.

Alors, en badinant, celui-ci avait répliqué :

— Vous avez tort. Vous gagneriez cette semaine.

Puis, se tournant vers l'assistante de mame Pouliche, une nouvelle qui en était à sa première semaine :

— Tiens, vous, prenez le billet et vous allez voir si vous ne décrochez pas le prix.

Alors l'autre avait pris le coupon, payé vingt-cinq sous et avait gagné le tirage. Pour son début, elle avait encaissé quatorze piastres.

— Pis moi, j'ai payé vingt-cinq cents pendant plus de treize mois et j'ai jamais retiré un sou, commentait amèrement mame Pouliche en regardant son assistante qui, toute épanouie, comptait ses billets.

Pas de chance.

Un jour, dans le tramway, elle s'était fait voler le salaire qu'elle venait de recevoir. Elle s'en retournait chez elle le samedi avant-midi et elle avait mis son enveloppe dans sa sacoche. À un coin de rue, deux voyageurs montèrent dans la voiture : un monsieur élégamment mis qui alla s'asseoir à sa droite et une femme quelconque, à sa gauche. L'homme tenait à la main un magazine illustré qu'il se mit à feuilleter négligemment lorsqu'il se fut installé. Les dessins étaient très osés, scabreux même. Le voyageur les regardait d'un air détaché. D'une main nonchalante, il tournait une page, puis une autre. Un peu curieuse, mame Pouliche s'allongeait le cou et guignait, sans en avoir l'air, les illustrations folichonnes. Pendant ce temps, sa voisine de gauche descendit sans qu'elle s'en rendît compte puis, à l'arrêt suivant, son voisin se leva et sortit lentement, tenant sa revue. Madame Pouliche le suivait des yeux. Lorsque la voiture se fut remise en marche, la femme de peine ramena ses deux mains sur ses genoux et constata soudain que la sacoche, qu'elle tenait au bras gauche, avait disparu. Ainsi, elle s'était laissée aller à regarder des gravures polissonnes et elle avait perdu son salaire. Oui, pendant six jours, elle avait vidé des crachoirs, nettoyé des cabinets d'aisances pour se faire filouter son enveloppe.

Un jour, en faisant le ménage, mame Pouliche trouva dans le bureau du gérant un billet de banque de cinq piastres que l'on avait apparemment échappé. Foncièrement honnête, elle se rendit plus à bonne heure à son travail le lendemain.

— Voici ce que j'ai ramassé sur le plancher, dit-elle en tendant l'argent au personnage.

— Je me demandais où je l'avais perdu, répondit l'autre en prenant le billet. Fouillant dans sa poche, il en sortit une pièce de vingt-cinq sous qu'il lui remit.

— C'est peu, mais c'est de bon coeur, fit-il.

— Merci, c'était pas à moi et je ne pouvais le garder, déclara mame Pouliche.

À quelques mois de là, la femme de peine demanda une augmentation de salaire.

— Je vais soumettre votre requête aux administrateurs, répondit le gérant. Lorsque ceux-ci se réunirent, il leur fit part de la demande de mame Pouliche.

— Qu'est-ce que vous en dites ? interrogea l'un des directeurs en regardant le gérant.

— Bien, je crois que ce serait commettre une extravagance, ce serait jeter l'argent par la fenêtre. Elle n'en a pas besoin. Il y a quelque temps, elle a trouvé un cinq piastres et l'a remis au propriétaire !

Alors, devant pareille simplicité, les autres se mirent à rire.

— Bon, vous direz que la compagnie ne peut dans le moment accorder d'augmentation de salaire, expliqua le directeur, réglant ainsi la question.

Il y a des hommes qui se disent : « Moi, cette année, j'ai vendu cent automobiles, cent cinquante radios, j'ai posé trois cents semelles de chaussures », ou bien : « Moi, j'ai placé deux cents pains chaque jour, cent cinquante pintes de lait. » Puis, il y en a qui pensent en eux-mêmes : « Moi, j'en ai bu des bouteilles de bière dans ma vie. » D'autres calculent mentalement le nombre de femmes qu'ils ont eues.

Ça, c'est des pensées qui n'ont rien d'affligeant. Mame Pouliche, elle, ce qu'elle pouvait se dire, c'est qu'elle en avait vidé des crachoirs, plus que n'importe quelle autre femme de la ville.

Ses assistantes avaient eu plus de chances qu'elle. Elles s'étaient casées, si l'on peut dire. Rose, sa première, une grande et jolie blonde, ancienne couturière que ses yeux trahissaient, dont la vue faisait défaut, avait pris ce métier de femme de peine parce qu'il lui fallait travailler pour vivre, mais elle s'était mariée au bout de six mois. Mélanie, la deuxième, une brune qui arrivait chaque matin la figure fardée, avait trouvé un petit vieux pour l'entretenir. Émilienne qui lui avait succédé avait été à la tâche pendant treize ans, puis elle était morte, emportée par la pneumonie. Finies ses misères à celle-là. Mame Drapeau, abandonnée par son mari, avait travaillé pendant dix ans, puis son fils, maintenant grand, lui avait dit : « C'est moi qui vais gagner maintenant et te faire vivre. » Alors, depuis ce temps, elle se reposait. Quant à la Bourrette, une grosse veuve, son assistante actuelle, acoquinée avec un chômeur séparé de sa femme, c'était une pâte molle qu'elle s'était souvent promis de renvoyer, car elle était lente, négligente, il fallait toujours pousser sur elle pour la faire marcher. Non, ça ne pourrait pas durer comme ça. Faudrait la remplacer.

Mais ces femmes, elles vivaient, tandis qu'elle...

Avec les années, elle devenait plus grise, plus maigre, plus laide avec ses yeux gris à fleur de tête, vides d'expression.

Il vint un jour où ça faisait trente ans qu'elle faisait le ménage dans ce grand bureau d'assurance. Elle connaissait tout le personnel. Il y en avait qui étaient des jeunes gens lorsqu'elle était entrée là et aujourd'hui ils étaient grands-pères. Ces gens-là faisaient parfois des voyages, quelques-uns même étaient allés en Europe, ils possédaient des automobiles, ils étaient bien vêtus, ils faisaient une

belle vie... Toi, vide des crachoirs, la vieille !

Pour se consoler, pour oublier, pour accomplir sans trop de dégoût sa tâche quotidienne, elle s'administrait de rudes doses de parégorique. Après cela, elle plongeait dans une torpeur dont elle s'éveillait la tête lourde, l'air égaré, hébété.

Elle n'avait plus d'appétit, ne mangeait pas. Elle n'avait de goût que pour son parégorique. Et maigre à faire peur. Puis, la nuit, elle faisait de mauvais rêves, des rêves pénibles, harassants. Ce n'était donc pas assez d'avoir de la misère le jour, fallait en avoir la nuit.

Toujours elle tirait au collier, mais il y avait des heures où c'était plus difficile. Ses forces diminuaient. Puis le coeur semblait détraqué, comme une vieille pompe qui refuse de pomper. À certains moments, il lui semblait qu'elle allait s'affaïsser, s'écraser au plancher. Mais malgré tout, beau temps, mauvais temps, malade ou pas malade, elle vidait ses crachoirs, nettoyait les latrines.

Et, la tâche terminée pour le moment, elle avalait d'amples rasades de parégorique.

Un matin, elle se leva en retard pour se rendre à son travail. Ensuite, elle manqua par quelques secondes le tramway qu'elle devait prendre et dut attendre cinq minutes pour le suivant. C'est toujours ainsi. À l'édifice, comme la chose se produisait souvent, le préposé à l'ascenseur n'était pas encore arrivé. « Sa femme était couchée sur sa queue de chemise et il n'a pas pu se lever, » fit tout haut mame Pouliche, furieuse de ces contretemps. Alors elle prit les escaliers, mais elle soufflait péniblement, fortement, le coeur lui battait et elle était à bout d'haleine lorsqu'elle arriva à son étage. Naturellement, la Bourrette était en retard, elle aussi, cette paresseuse. Jamais à temps, celle-là. Collée à son chômeur. Il faudrait pourtant lui donner son congé et en prendre une autre. Ça allait mal. Personne ne pouvait donc se lever à l'heure ? Maudit ! qu'elle était de mauvaise humeur, mame Pouliche ! En hâte, elle

se rendit à son armoire, enleva son vieux manteau gris, élimé, froissé, à collet en fourrure de rat d'égout, son chapeau déteint, déformé, cabossé, les accrocha et mit son tablier, prit sa brosse, son linge à essuyer les bureaux et son seau à vider les crachoirs. Son trousseau de clés cliquetant et ballant à sa ceinture, elle se dirigea en toute hâte vers le bureau de l'assistant-gérant, toujours l'un des premiers arrivés. Fébrilement, elle ouvrit la porte, fit quelques pas, puis, foudroyée par une syncope, croula au plancher, heurtant et renversant en même temps le vase aux saletés dont le contenu se répandit sur le prélat. Elle gisait là, morte, mame Pouliche, morte à la tâche, sa vieille tête grise et sa figure grise baignant dans l'eau sale, dans le jus du crachoir, un bout de cigare à côté de la bouche . . .

(La Fin du voyage, pp. 160-72)

IL MARIE SA FILLE

Au peintre Maurice LeBel

CE matin-là, Isidore Tamareau, assistant-gérant à la quincaillerie Ledoux et Cie, était soucieux en se rendant au magasin. Tristement, il se disait que sa fille Liose était vraiment très malade. Depuis des mois, elle était maigre, décharnée, sans appétit. Justement, la veille, au souper, elle n'avait pris qu'une tranche de pain dont elle avait laissé la moitié dans son assiette. Et faible, faible... Pas le moindre doute, elle était finie. Selon lui, elle pouvait encore durer deux ou trois mois, peut-être moins. Depuis longtemps, il la sentait condamnée. Certes, cela lui causait de la peine de voir ainsi son enfant s'en aller, mais, homme pratique, Tamareau songeait à tout l'argent qu'il aurait à déboursier, car il savait ce que ça coûte un enterrement. Déjà, en quelques années, il avait perdu trois filles, les aînées, emportées dans les vingt ans par la tuberculose. Oui, le docteur, le cercueil, le service à l'église, la mangeaille, les frais divers, ça se montait facilement à cinq cents piastres. Pas moyen de s'en tirer à moins. C'est beaucoup, pensait-il, pour envoyer un pauvre corps pourrir au cimetière. Lui, dans ces circonstances, il avait toujours été raisonnable. Pas besoin de faire les orgueilleux, de commettre des extravagances pour épater les parents, comme avait fait son beau-frère lors de la mort de sa nièce. Une bière de cinq cents piastres! Cela le remplissait d'indignation. Lorsque lui, Tamareau, avait fait quelques remarques, avait dit que c'était une grosse somme jetée dans la terre, la mère avait répondu: « Oui, c'est vrai, mais comme ma fille a été malade pendant plus de deux ans et

que pendant ce temps elle ne s'est pas achetée de robes, de manteaux, de chapeaux, on peut bien lui donner un beau cercueil. » Lui, il n'était pas fou à ce point. Et, à cette pensée, il relevait son chapeau et le renvoyait en arrière de la tête, car il avait chaud bien que l'on fût en janvier. C'était un homme corpulent, aux larges épaules, avec une face ronde, grasse, sanguine, posée sur un cou gros et court. Il avait de tout petits yeux noirs très vifs, une bouche toujours ouverte comme s'il étouffait et ses narines évasées ressemblaient au groin de nos cousins les porcs.

C'était un bon père, Tamareau, et il trouvait ça triste de voir partir ses enfants en pleine jeunesse, mais il n'y pouvait rien. Ce n'était pas sa faute, car il était solide, sa femme aussi. Cette maladie-là, ça venait de la grand-mère, morte à trente-quatre ans en laissant deux fils et trois filles. Les garçons et l'une de leurs soeurs étaient disparus avant d'avoir atteint la trentaine et les petits enfants mouraient aussi. Rien à faire. Lorsque Liose s'en irait, ce serait encore cinq cents piastres au diable. Ah ! non, il n'avait pas de chance, car, depuis longtemps, ce qu'il voulait, c'était d'avoir comme tout le monde une automobile, une automobile dans laquelle un honnête homme part le dimanche pour se reposer de son travail de la semaine et pour oublier les tracas et les ennuis éprouvés pendant les derniers six jours. Se promener un peu, c'était son rêve. Oui, il était fatigué de passer ses fins de semaine à « Balconville ». Ce qu'il désirait, c'était de s'éloigner de la cité le dimanche matin après le déjeuner et de s'en aller respirer l'air frais dans les verdure de la campagne. Alors, lorsqu'on a envie d'une voiture, ce n'est pas un cercueil qui fait votre bonheur. Quand on reçoit un salaire de trente-cinq à quarante piastres par semaine, que l'on élève quatre filles, et qu'on en perd trois juste à l'âge où elles devraient se marier, on ne peut pas mettre beaucoup d'argent de côté, ni se payer de l'agrément. Maintenant, après les trois aînées, c'était Liose qui dépérissait que c'en était pitié. On

travaille, la vie passe, on devient vieux et l'on n'a aucune satisfaction, se disait-il amèrement. Tout en ruminant ces pensées, Tamareau arriva au magasin. En entrant, il aperçut les quatre commis groupés et riant aux éclats.

— Qu'est-ce qu'il y a donc de si drôle? demanda-t-il.

— C'est Huneau qui a vendu un vieil accordéon à Pilon, qui ne connaît pas une note, répondit l'un des employés.

— Oui, fit un autre, Huneau avait besoin d'argent et il lui a demandé d'acheter son accordéon. Pilon a répondu qu'il ne savait pas jouer, mais Huneau lui a dit: « Ça fait rien. Tu le mets sur un meuble dans ta chambre; tu places deux livres sur ta table puis, tout de suite, ça donne l'impression que tu n'es pas un pauvre ignorant. Moi non plus, je sais pas jouer, mais quand même, j'ai payé l'accordéon vingt piastres. Je te le cède pour six; autrement dit, je t'en fais cadeau. » Alors Pilon a donné les six piastres.

Et, de nouveau, les commis s'esclaffèrent devant cette démonstration de la simplicité de Pilon. Tamareau rit avec eux, puis, soudain, il s'arrêta net et sa figure s'illumina. Il ne s'écria pas: « Eurêka! » pour l'excellente raison qu'il ne savait pas le grec, mais il se dit en lui-même: J'ai mon homme. Et il pensait: Un garçon qui est assez idiot pour acheter un accordéon quand il n'a jamais touché un instrument de musique est bien capable de... Suffit, il se comprenait.

Pilon était livreur pour le magasin. C'était un nouveau, très capable, c'était reconnu, pour conduire son camion et pour s'acquitter de son travail. Comme tant d'autres cependant, il était nul lorsqu'il s'agissait de ses propres affaires. Timide, gêné, sans volonté, incapable de dire non, comme le prouvait l'achat de l'accordéon. Sous divers prétextes, les camarades lui empruntaient de l'argent et ne rendaient jamais la somme complète. L'on abusait de sa timidité. Une bonne poire.

Tamareau avait vraiment trouvé son homme. Alors, l'après-midi, comme Pilon attendait l'heure de partir pour

sa livraison, l'autre, tout en lui recommandant d'aller tout d'abord porter la peinture achetée par monsieur Leduc, une commande pressée, se mit à causer de choses indifférentes, puis, d'un ton paternel:

— Si tu t'ennuies le soir, viens donc faire un tour à la maison. Faut pas rester comme ça étrangers les uns aux autres. On fera une partie de cartes en famille. J'ai vu tout de suite que tu n'es pas un garçon commun comme les autres et ça nous ferait plaisir, à ma femme et à moi, si tu venais passer une veillée chez nous. Tiens, viens jeudi, si tu es libre.

Ainsi invité, Pilon ne pouvait se dérober. Il n'avait pas encore appris que, lorsque les gens vous font vachement des politesses ou une invitation, c'est qu'ils ont une faveur à vous demander, quelque chose à vous soutirer ou une marchandise endommagée à vous coller.

Le soir, au souper, Tamareau annonça:

— Nous aurons de la visite jeudi.

Et devant les figures étonnées de sa femme et de sa fille:

— Ah! pas le maire de Montréal, bien certain; simplement un commis du magasin, mais un vrai bon type. J'ai pensé que ça distrairait Liose, parce que, pour dire la vérité, il n'en vient pas souvent ici, des jeunes gens.

Et se tournant vers la malade:

— Tâche de lui faire bonne figure, hein? parce qu'il est plutôt timide.

Le père regardait sa fille. Elle était bien pâle, bien maigre, bien abattue, pas bien tentante, à vrai dire, pas du tout ce qu'il faut pour attirer un garçon. Ah! oui, il lui faudrait un stimulant. Il pensait à ça, Tamareau, parce que son père avait été un fameux maquignon qui savait doper un cheval pour lui donner de l'allure, le rendre fringant. Combien de fois n'avait-il pas vu le vieux administrer de formidables doses de drogue à de vieilles cavales, à de lamentables haridelles qui donnaient pour le moment le

change à l'acheteur. Ça fait pas de tort un stimulant et aujourd'hui tout le monde en prend, ne marche qu'avec ça. Les hommes, les femmes, les filles, chacun est fatigué, épuisé, et chacun va se faire donner des piqûres ou chercher des pilules. Et ça fait vivre les docteurs. Dans sa chambre, Tamareau parla de la chose à sa femme. C'était une grosse matrone qui, en marchant, avait toujours l'air de se balancer de droite à gauche et de gauche à droite, levant lentement un pied, puis l'autre, tellement elle était lourde. Et sa graisse était comme une cuirasse qui la protégeait contre les ennuis. On aurait dit que cela la rendait indifférente à tout; rien ne la troublait, ne l'excitait. La placidité même, mais aucune énergie. Molle comme la soupe. Son mari gagnait la vie et ce qu'il disait faisait loi. Sans jamais le contredire, elle acceptait tout ce qu'il proposait. Tamareau parlait: un jeune homme allait venir. Il y a un commencement à tout et une première visite peut être d'une grande importance. On ne sait jamais ce que ça peut produire.

La femme regardait son mari sans comprendre parfaitement. Elle demanda:

— Est-ce que tu voudrais les marier?

— Je ne dis pas ça, mais c'est une chose qui peut arriver. Un changement de vie, ça pourrait peut-être la remettre. On sait jamais. Dans le moment, on peut rien dire. Quand deux jeunes gens ne se connaissent pas, ne se sont jamais rencontrés, c'est inutile de parler de mariage. Tout de même, j'aimerais à amener Liose chez le docteur. Il pourrait lui donner quelque chose à prendre pour la secouer un peu.

— Tu feras bien comme tu voudras, mais je crois que tous les remèdes ne lui feront pas beaucoup d'effet.

— On peut toujours essayer.

Mais Tamareau avait son idée et le mercredi, après le souper, il sortit avec Liose et se rendit chez le médecin.

— J'aimerais bien que vous lui donniez quelque chose pour la stimuler un peu, dit-il au praticien.

L'homme de l'art dit:

— C'est cinq piastres. Puis il écrivit une prescription qu'il tendit au visiteur.

Ensuite, le père et la fille arrêterent à la pharmacie. De retour à la maison, Tamareau regardait la boîte et lisait la direction: A prendre après le repas.

— C'est pas que tu es malade, dit-il à Liose. Non, tu es faible. Ça, ça va te renforcer. Tu prendras une pilule demain après ton dîner. Je suis certain que ça va te faire beaucoup de bien.

Confiant de voir réussir son plan, le père se coucha ensuite et dormit profondément.

— N'oublie pas de venir ce soir, fit Tamareau à Pilon lorsque ce dernier fut sur le point de partir pour sa livraison de l'après-midi.

— Entendu.

A vrai dire, le jeune homme était plutôt intimidé et nullement enthousiaste lorsqu'il arriva chez ses nouveaux amis, mais madame Tamareau le mit vite à son aise. Elle était simple, naturelle, cordiale, et sut tout de suite gagner la confiance de Pilon. En dépit de la pilule qu'elle avait prise après son dîner, Liose n'était pas en train, ni bien bavarde, mais elle avait au moins la force de sourire et elle n'était pas sans posséder un certain charme. Ses traits étaient réguliers, ses yeux gris inspiraient la sympathie et ses cheveux châtain, qui ignoraient la permanente, lui donnaient un air différent des poupées que l'on rencontre partout. Madame Tamareau, qui avait la parole facile, raconta une foule de choses insignifiantes, mais elle sut quand même intéresser et faire rire le timide Pilon. Vers les dix heures, le jeune homme se retira.

— Venez donc prendre le souper avec nous dimanche, fit madame Tamareau au visiteur.

Pilon se trouva pris au piège. Chaque jeudi, il allait passer la veillée chez les Tamareau et le dimanche soir il prenait le repas avec eux. La femme était très aimable,

très accueillante et le mari montrait une jovialité peu commune, un peu vulgaire. Par contre, la fille était sage et réservée, mais Pilon eût été intimidé si elle eût été trop enjouée. Avec les semaines, il prenait l'habitude de la maison et de la famille.

Madame Tamareau avait acheté un flacon de crème de beauté dont Liose se servait les jours où le commis devait venir. Coquetterie recommandée par les parents. Un jour, pendant que la mère et la fille lavaient la vaisselle après le souper, Tamareau entraîna Pilon au vivoir.

— Tu sais, tu devrais te marier, dit-il. Tu ne sais pas comme tu serais heureux.

— Ah! mais j'ai pas d'argent, protesta Pilon. Je ne pourrais jamais m'acheter un ménage.

— Mais tu n'as pas besoin de ménage. Tu pourrais rester ici. Je vous prendrais en pension tous les deux et ça ne te coûterait pas cher. Puis, ajouta-t-il avec un clin d'oeil significatif et avec un sourire prometteur, je tâcherais de te faire obtenir une augmentation de salaire.

Pilon était hésitant, indécis, mais Tamareau avait de la volonté pour deux. Il voulait marier sa fille et s'acheter une automobile. Aussi, il fallait se hâter parce que Liose allait s'affaiblissant davantage. Habilement, Tamareau redoublait d'instances, faisait reluire les agréments d'une existence familiale, une existence paisible, toute de bonheur. Finalement, il réussit à décider le jeune homme et le mariage fut fixé au milieu de mars.

Comme Pilon n'avait pas à chercher de logis ni à s'acheter de meubles, il ne se préoccupait de rien. À une date fixée, il devrait se marier. Cela était entendu. Lorsque cette heure serait arrivée, il se marierait. Tout simplement. Mais, en attendant, il laissait les choses suivre leur cours. Sans résistance aucune, il s'abandonnait à son destin. Vaguement, il comprenait qu'il obéissait à une volonté supérieure à la sienne, mais il ne connaissait que cela, obéir. Il était comme le nageur emporté par le courant

rapide et qui ne fait aucun effort pour se sauver. Toute sa volonté, tout son jugement, il s'en servait sur le siège de sa voiture, au volant de son camion, pour les autres. Lorsqu'il s'agissait de lui-même, il était sans défense.

Si Pilon, résigné, laissait s'écouler les jours sans s'occuper d'aucun préparatif, il n'en était pas de même d'Isidore Tamareau, désireux de mener son entreprise à bonne fin et de s'acheter ensuite une automobile.

— Ce serait le temps de voir au trousseau, déclara-t-il un jour à sa femme. Si on veut que la chose se fasse, il faut commencer à se préparer. Ça sert à rien d'attendre. Maintenant, quand je dis un trousseau, je ne dis pas de faire des extravagances. Allez-y en douceur, modérément. Pas besoin de la mettre en satin blanc. Elle est déjà assez pâle. Prends quelque chose qui a du bon sens.

— Dis, toi, as-tu acheté le jonc? demanda-t-il à Pilon le soir où l'on étala aux yeux des deux hommes la toilette choisie l'après-midi.

— Non, pas encore, s'excusa Pilon d'un ton fautif.

— Ben, c'est une chose importante. Allez-y demain tous les deux, toi et Liose. Tu viendras la prendre avec ton camion, en passant.

Les jours fuyaient. Tamareau avait grandement hâte de voir sa fille mariée car, en dépit des pilules et des massages à la crème de beauté, Liose présentait une triste apparence. La veille du grand jour il alla voir un médecin et le pria de venir à la maison le lendemain matin pour donner une piqûre à son enfant. Autrement, elle n'aurait peut-être pas la force de tenir pendant toute la cérémonie à l'église. Et Tamareau pensait aux cavales que son père, le rusé maquignon, dopait furieusement pour déjouer l'acheteur. Une fois Liose mariée, il s'achèterait une automobile et, comme tout le monde, il pourrait se promener le dimanche, et s'il y avait des funérailles à payer, ce serait Pilon qui paierait. C'est à cela qu'il rêvait, lui, Tamareau, la veille du mariage. Jamais il n'était allé nulle part. A la maison

et au magasin, toujours. Et l'argent avait passé à payer des comptes de médecins, d'entrepreneurs de pompes funèbres et de services religieux à l'église. Misère! Il n'avait pas été chanceux, mais maintenant, ça allait changer. Et pour ses vacances, il entrevoyait un beau voyage au bord de la mer avec sa femme. C'est ça qui serait agréable. C'est sur cette idée souriante qu'il s'endormit.

Lorsque le médecin mandé la veille arriva à la maison le lendemain matin et qu'il vit cette grande fille pâle, émaciée et le bras décharné dans lequel il devrait enfoncer la seringue, il regarda un moment la victime en silence, se disant que ces parents étaient ou inconscients ou inhumains et criminels et qu'ils auraient mieux fait de l'envoyer à l'hôpital que de la marier. Et il se rappelait un autre spectacle lamentable dont il avait été témoin. Celui d'une cousine presque mourante qui voulait à tout prix se faire religieuse et que l'on avait conduite à la chapelle dans une chaise roulante pour qu'elle prononce ses vœux. Ah! il y en a des drames dans l'existence.

Une heure après avoir été dopée, Liose et Pilon étaient mari et femme, unis pour la vie par les liens sacrés du mariage.

De l'église, les invités se rendirent à la maison des parents de la mariée pour prendre un verre de vin et des gâteaux. Chauve, avec un gros nez rouge, huileux, et avec une seule dent, une longue canine jaunie qui pointait entre ses lèvres, l'oncle Adolphe, frère d'Isidore Tamareau, était le boute-en-train du groupe. Comme il aimait à jouer un tour, il versa discrètement une forte dose de cognac dans la coupe de Liose pour l'émoustiller. En lui-même, il trouvait cela très drôle et se disait que c'était une bonne farce. Après que l'on eut bu à la santé des nouveaux époux, tout le monde se rendit à la gare pour assister au départ de « l'heureux couple » qui partait en voyage de noces à Saint-Hyacinthe.

Dans la salle des pas perdus, il y avait une demi-

douzaine d'autres couples mariés le matin qui s'apprêtaient aussi à partir. Chaque groupe était fort bruyant et très gai. Liose, qui se ressentait de la dose de cognac qu'elle avait prise, poussa soudain un cri perçant, aigu et, avec un rire hystérique, lança en l'air son bouquet de mariée. Les parents se précipitèrent pour le saisir, chacun s'emparant d'une rose ou d'un brin de muguet. L'oncle Adolphe empoigna alors sa nièce par un bras et avec l'aide de quatre ou cinq des invités l'envoya en l'air comme elle venait de faire de son bouquet. Naturellement, il fallait la berner; cela faisait partie du cérémonial. Projetée par des bras robustes, la frêle mariée, les jambes et les bras ballants, comme désarticulés, ainsi que ceux d'un pantin, s'éleva au-dessus de l'assemblée. En s'envoyant ainsi, sa robe remonta à la ceinture, révélant ses dessous. L'on aperçut ses maigres jambes de tuberculeuse et son pantalon rose. Deux autres fois encore, la mariée, au milieu des cris et des rires, fut projetée en l'air par l'oncle Adolphe et ses aides. Lorsqu'elle se retrouva sur ses pieds, elle était fort étourdie et dut s'appuyer sur l'épaule de son père pour ne pas s'écraser au plancher. Ensuite, ce fut au tour de Pilon. Comme il s'élevait dans l'espace, son portefeuille, ses billets de chemin de fer et quelques pièces de monnaie s'échappèrent de ses poches et s'éparpillèrent sur le parquet. En lui-même il ne goûtait pas fort le procédé, mais il se disait que c'était là le rite, la coutume, et il s'efforçait de sourire. Non, vraiment, ce n'était pas très amusant de se marier.

Le dispatcher appela alors les voyageurs pour Saint-Hyacinthe. Ce furent aussitôt de chaleureuses embrassades, puis le groupe entonna la chanson en vogue:

T'es ben chanceux, mon vieux,

Tu t'en vas et tu nous quittes.

Au milieu des confettis qui pleuvaient de tous côtés, les nouveaux mariés s'échappèrent en hâte pour aller prendre leurs places. Le train n'était pas parti depuis cinq

minutes que Liose, énervée par le demi-verre de cognac, les piqûres, et trop secouée lorsqu'elle avait été bernée, perdit connaissance. Elle revint à elle en arrivant à destination. Sitôt dans sa chambre, à l'hôtel, Pilon dut faire venir le médecin. Le lendemain, elle était terriblement démolie, la nouvelle épousée. Pas belle du tout et si faible que c'était pitié de la voir. Alors, l'on décida de revenir en ville le jour même.

Tamareau, lui, était rayonnant. Il avait marié sa fille et il achèterait son auto.

Liose n'était plus qu'une loque. Elle se sentait si mal qu'elle dut garder le lit. On lui avait déclaré qu'elle prendrait du mieux, mais maintenant, elle commençait à comprendre que ses espoirs étaient des illusions. Avec découragement, elle songeait à ses soeurs parties si jeunes et elle réalisait qu'elle aurait le même sort. Dix jours après son mariage, elle entra à l'hôpital. Elle y passa deux mois, mais tous les traitements furent vains et on la ramena chez ses parents où elle s'éteignit une semaine plus tard.

Pilon, qui avait déjà emprunté pour payer la pension au sanatorium, dut recourir aux usuriers pour le cercueil et le service religieux. Il est pris dans un terrible engrenage. Il n'en sortira peut-être jamais. Et, le dimanche matin, pendant qu'engoncé dans son habit de deuil acheté à crédit, il s'en va à la messe en songeant aux échéances qui arrivent si vite, aux lourds intérêts qu'il paie aux prêteurs juifs, monsieur Isidore Tamareau part d'un coeur léger avec sa femme dans leur auto neuve toute reluisante et se dirige vers les campagnes verdoyantes que traversent des rivières miroitantes au soleil. Ce sont d'honnêtes bourgeois qui prennent un peu de distraction après le travail de la semaine.

(La Fin du voyage, pp. 205-16)

LES DEUX CHOUETTES

C'EST sont deux prostituées, deux basses prostituées: la mère et la fille et, chaque nuit, elles sortent de leur taudis et descendent vers le quartier interlope à la recherche de leur gibier. Blancs, jaunes, noirs, cela leur est indifférent. Elles ne regardent pas à la couleur. Ce qu'elles veulent, c'est un peu d'argent pour acheter du pain et du whiskey. Ce sont des chouettes qui parcourent les ruelles, les coins obscurs, guettant le passant ivre, l'adolescent que gêne sa sève, le vieil homme assoiffé de luxure.

Avec les chouettes, pas besoin de lit. D'abord, leur client n'a pas les moyens de payer une chambre. Elles poussent le mâle sous un escalier, dans un garage, dans une cour. L'appui d'un mur, d'une porte, leur suffit. Une minute de volupté et gonorrhée et syphilis, elles vous donnent tout cela pour le même prix, pour une pièce de monnaie.

Chaque nuit, elles sortent de leur trou, descendent vers les quartiers louches de la cité. Elles s'en vont à la conquête du pain et de l'alcool. Elles les gagnent comme elles peuvent. Avec leur cul. À ce métier, elles ne se feront pas de rentes, mais il faut bien vivre, il faut bien gagner sa putain de vie, et toutes les femmes n'ont pas la chance de naître sur un trône, d'être reines.

Chaque nuit, elles sèment la graine mauvaise: celle qui produit la maladie, la folie, la mort.

Le plus souvent, les blancs refusent leurs avances, mais les Chinois, les nègres, sont moins difficiles. Vrai,

elles ne sont ni belles ni attirantes, mais le soir, dans une ruelle ou un terrain vague, on n'y regarde pas de si près.

Une bonne partie de la nuit, elles battent leur terrain de chasse et rentrent vers le matin à leur sordide demeure. Ils sont là trois: le mari, la femme, la fille. Le mari est bossu. Peut-être bien qu'il est le père de la fille; peut-être que non. Il ne le sait pas et, d'ailleurs, ça ne l'intéresse pas. La mère, elle, ne le sait pas non plus et ça lui est égal. Quant à la fille, elle l'ignore, et de savoir si le bossu est son père ou non, elle s'en fiche comme de sa virginité perdue il y a longtemps.

Les deux femmes gagnent la vie et le bossu s'occupe de la mangeaille. C'est lui qui est le cuisinier. Lorsque, harrassées, fourbues, elles rentrent dans leur taudis à trois ou quatre heures du matin, elles disent: « Bossu, donne-moi à manger ». Et il leur apporte quelque pauvre plat de sa façon qu'elles avalent voracement car elles ont grand'faim. Ensuite, tous les trois sortent et se rendent à un petit débit clandestin où ils se font servir des alcools frelatés qui leur râpent la gorge, les assomment, leur donnent la sensation que leur tête se fend. Alors qu'ils sont tous les trois à peu près ivres, ils retournent chez eux, se couchent et dorment lourdement tout le jour.

Et, la nuit revenue, les deux chouettes repartent comme la veille, comme toutes les nuits... Elles peinent, elles triment. Arrivées à leur terrain de chasse, elles se séparent, s'en vont chacune de son côté. Elles se retrouvent au matin.

Au cours de leurs nocturnes promenades, elles ont essayé bien des portes. La plupart sont solidement fermées, mais quelques-unes, le long de hauts immeubles, s'ouvrent comme toutes seules, rien qu'à pousser. Elles donnent sur un escalier qui conduit à l'étage supérieur. Alors, lorsque l'une des chouettes a accroché un homme, elle le pousse dans une de ces entrées et, au risque d'être surprise par les occupants de la maison, appuyée au mur, elle accole

le mâle contre elle. Celui-ci geint, halète. La détente se produit. C'est déjà fini. L'homme se reboutonne, sort, s'éloigne lentement, se perd dans la nuit. Alors, la chouette s'en va à la recherche d'une autre proie. Elles sont expéditives en besogne, les chouettes. Avec elles, ça ne traîne pas. Elles ne veulent pas se faire pincer. L'homme qui s'accrochait à elles, il y a un moment, s'en va plutôt désappointé. Il regrette sa pièce d'argent. Cela s'est passé si rapidement et tout est déjà fini. Fini pour l'instant, car il y a de longs jours d'hôpital qui viendront et les infirmités, car les deux prostituées, leur coffret à jouissances est tout purulent, rempli de virus qu'elles vous communiquent. Autant aurait valu pour vous rencontrer un assassin qui vous aurait plongé son couteau dans le ventre. Alors, au moins, tout serait vraiment fini.

Si l'homme est ivre, les chouettes lui font ses poches et, s'il a de l'argent, cette nuit-là, les deux femelles et le bossu se paieront un souper au poulet et un flacon de gin.

Elles ne souffrent pas la discussion les deux chouettes et il ne faut pas les provoquer. Malheur à celui qui tente de les jouer ou de les brutaliser. Depuis toutes ces années qu'elle exerce son métier, la vieille connaît le point sensible des hommes. Elle sait se défendre. Si le mâle essaie de la malmener, sa main qui est d'une agilité étonnante et qui est aussi forte que la pince d'un crabe le saisit au bon endroit et serre, serre... et l'homme croule par terre en faisant entendre un sourd gémissement. L'on en a trouvé ainsi, privés de connaissance et qui, pendant longtemps, se sont ressentis des pinces de la vieille chouette. Et la mère a dressé sa fille, lui a appris à se protéger.

À l'une et à l'autre, il leur est arrivé à plusieurs reprises de se faire ramasser par la police et de faire à la prison des séjours plus ou moins prolongés. Elles appellent ça faire des retraites fermées.

Quand on passe les nuits dehors, à errer par la ville,

il arrive parfois des aventures. Et votre destin vous attend.

Un soir d'octobre, les deux chouettes descendirent comme d'habitude à leur terrain de chasse. Il commença à pleuvoir, une pluie froide, glaciale. Les passants étaient rares, peu disposés à la volupté. A trois heures du matin, ses vêtements tout trempés et lasse d'avoir traîné les rues sans rien trouver, la vieille chouette, voyant que sa nuit était perdue et qu'il était inutile de chercher plus longtemps, se décida à rentrer à la maison.

— Bossu, cria-t-elle en ouvrant la porte, donne-moi un verre de whiskey. Je suis mouillée jusqu'aux os. Les dents me claquent dans la bouche.

L'homme la regarda sans bouger.

— Qu'est-ce que tu attends ? Remue-toi. Apporte-moi un verre de whiskey. Je grelotte.

— Il n'y en a pas une goutte ici. Donne-moi de l'argent que j'aille en chercher.

— De l'argent, je n'en ai pas. Je n'ai rien fait cette nuit. Ah ! qu'un verre de whiskey me ferait du bien !

Pas d'argent et pas de whiskey, quelle triste chose !

Oui, le pain, il en faut pour vivre, mais si l'on n'avait pas de whiskey, ça ne vaudrait pas la peine de vivre, qu'elle pense, la vieille chouette.

Juste à ce moment la jeune entre, toute essoufflée, la figure décomposée et se laisse tomber sur une chaise.

— Vite, donne de l'argent au bossu qu'il aille chercher du whiskey, fait la vieille.

L'autre jette deux pièces de vingt-cinq sous sur la table.

— C'est tout ce que j'ai, fait-elle.

Alors, la mère voyant l'expression hagarde de sa fille :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as une face de déterrée. Qu'est-il arrivé ? demande-t-elle.

— C'est un vieux qui est mort, répond celle-ci. Il n'avait que vingt-cinq cents dans ses poches. Il me les donne. Il voulait avoir son petit plaisir, mais il ne pouvait

rien faire. Quand je vois ça, je le travaille mais juste au moment où il se vide, il pousse un han, s'écrase et tombe mort.

— Alors, qu'est-ce que tu as fait ? demande le bossu.

— Ben, j'ai pas pris le temps de l'ensevelir. Je me suis sauvée. J'ai couru. Et tout ça pour vingt-cinq cents.

— Oui, mais tu as cinquante cents, remarque la mère.

— Oui, mais auparavant, tout de suite en arrivant là-bas, j'ai rencontré un homme. J'sais pas de quelle race il était. J'ai pas compris un mot de ce qu'il disait, mais il m'a donné vingt-cinq cents. Ensuite, j'ai rôdé, j'ai rôdé, puis j'ai rôdé encore et j'ai accroché le vieux.

— Tu as eu bien de la misère pour pas grand-chose, fait l'homme.

— Toi, bossu, au lieu de jaser, prends l'argent et cours chercher quelque chose à boire.

Le bossu sort.

Les deux femmes se regardent sans parler. Elles acceptent leur destin. La pluie, le froid, la maladie, la prison, même les coups, tout ça c'est dans le métier. Mais il y a le whiskey qui console.

Enfin, le bossu entre. La vieille chouette saisit la bouteille, remplit deux verres, en donne un à sa fille et vide l'autre d'un trait. L'homme se sert à son tour. Aucun des personnages ne parle. Ils boivent et ils sentent l'alcool qui leur râpe la gorge, leur brûle l'estomac, leur casse la tête. Rapidement, ils vident la bouteille jusqu'à la dernière goutte. Tous les trois sont ivres, assommés. Sur la table, la lampe brûle. Les heures passent. Plus ivre que les deux autres, la fille roule par terre où elle reste étendue, où elle gémit sourdement...

Il était bien quatre heures de l'après-midi lorsque la voisine, apercevant par la fenêtre la lueur de la lampe qui brillait faiblement, se décida à alerter la police. Tout de suite, on constata que c'était un cas grave. Les verres, la bouteille vide, l'odeur d'alcool de bois qui s'en dégageait

expliquaient le drame, donnaient la conviction qu'il s'agissait d'empoisonnement. On appela l'ambulance et l'on y coucha le bossu et la vieille chouette. Pour la jeune, il était trop tard. Elle était déjà morte et c'est le fourgon qu'on fit venir.

À l'hôpital, le médecin a déclaré que l'état du bossu et de la vieille est grave, critique. On ne peut dire s'ils en reviendront.

Quant à la jeune, sur les dalles de la morgue, elle tient compagnie au vieil homme, aux vêtements en désordre, trouvé mort d'une congestion cérébrale, l'autre nuit, dans une ruelle noire.

(Scènes de chaque jour, pp. 78-83)

LE RATELIER

L'HOMME ne l'aurait sûrement pas remarquée dans la rue mal éclairée si elle ne lui avait pas souri au passage. Une femme qui vous sourit, même si vous ne la connaissez pas, surtout si vous ne la connaissez pas, c'est une muette invitation. Indécis, hésitant, il s'arrêta, les pieds rivés au pavé. Ce sourire de la passante, dans cette tiède soirée de septembre, dans cette rue obscure, c'était comme un frein qui l'aurait immobilisé. Il se retourna; la femme également. Et, de nouveau, elle lui sourit. Son indécision augmenta encore. Devait-il céder à la tentation, suivre l'étrangère, connaître l'image de son corps, la joie de sa chair ou poursuivre sa promenade dans la nuit ? Il n'avait que très peu d'argent en poche, juste ce qu'il lui fallait pour manger d'ici au samedi, et l'on était au mercredi soir. Sa raison lui conseillait de continuer sa route, de repousser ce plaisir rapide et incertain et de garder le pécule dont il avait un si urgent besoin. Mais est-ce qu'on écoute la raison par une tiède soirée de septembre lorsqu'une femme nous sourit dans une rue mal éclairée ? Ce fut la bête qui l'emporta. La chair en émoi, il rejoignit la fille qui marchait à très petits pas, attendant qu'il se décide.

— Tu ne sais pas ce que tu aurais manqué, dit-elle, lorsqu'il se trouva à son côté.

Ces mots donnèrent une forte envolée à son imagination et tout de suite il entrevit des sensations inédites, extraordinaires. Il avait une fameuse hâte d'arriver. Pendant un moment, ils suivirent la rue sur laquelle ils se trouvaient, puis ils en prirent une autre et encore une autre.

— C'est ici, dit-elle en lui montrant un vieil immeuble en pierre portant sur sa façade une affiche: Chambres à louer.

Sûr que ce n'était pas des millionnaires qui habitaient là. Tous, bien certain, ils en arrachaient pour gagner leur petite vie, pour trouver leurs trois repas par jour, pour payer leur loyer chaque semaine et les pauvres habits qui cachaient les difformités de leur anatomie. Ah ! oui, les habits, c'est bien utile, non seulement pour garantir du froid et des intempéries, mais pour masquer toutes ces laideurs du corps humain, laideurs tellement affligeantes, tellement pénibles à voir, que les hommes se fuiraient de dégoût s'ils se voyaient au naturel. L'homme, lui, ne pensait pas à ces choses. Il ne pensait pas du tout. Sa seule et unique idée, c'était la troublante image qu'il se faisait de la fille jaillissant hors de sa robe. Les marches du perron étaient usées, ne portaient presque plus de traces de peinture. Dès le seuil, vous sentiez que c'était une cage malheureuse, cette maison. De la sacoche qu'elle portait sous le bras, la fille sortit une clef et ouvrit la porte. S'adressant à son compagnon :

— Suis-moi, dit-elle.

Et au bout du couloir elle descendit un escalier. C'était au sous-sol qu'elle dispensait les félicités, cette pauvre femme. Pour faire oublier au client l'impression plutôt désagréable de se trouver dans cette cave et pour le ramener à l'objet immédiat de sa visite, elle dit en riant :

— Tu sais, ça fait moins mal que de se faire arracher une dent.

Tout en se dévêtant et après avoir payé son dû à sa compagne, il lui dit :

— Demain matin, il faut que je me lève à sept heures. Je travaille, moi, et il faut que je sois au poste à huit heures.

Elle ne riposta pas qu'elle-même elle travaillait nuit et jour. Les hommes ne comprennent pas ça. Simplement, elle répondit :

— Ça, c'est trop tôt pour moi. Je me lève à dix heures et vas manger à onze heures.

— Tu feras comme tu voudras, répondit-il. Tu es chez toi.

Juste comme il se mettait au lit, le locataire de la chambre voisine se mit à jouer de l'accordéon. Ça c'était vraiment contrariant, bien ennuyeux, bien vexant. Ça lui enlevait ses idées, cette musique. Ils attendirent bien une demi-heure avant que le concert prenne fin. Naturellement, il était excédé, pas de bien bonne humeur.

Ça passe vite, les moments de volupté. Il s'endormit soudain profondément, sombra pour ainsi dire dans le sommeil. Au milieu de la nuit, il s'éveilla et, sentant quelqu'un près de lui, il resta tout surpris, ayant encore l'esprit trop obscurci pour se rappeler où il se trouvait. La mémoire lui revint au bout d'un moment puis il replongea de nouveau dans un engourdissement total. Longtemps après, il ouvrit les yeux et regarda l'heure à sa montre déposée sur une chaise à côté du lit. Sept heures. Il fallait se lever, se rendre au travail. Tout en passant ses vêtements, il regardait sa compagne encore endormie. C'est étrange, mais, ce matin, elle ne lui plaisait pas du tout. Franchement, il lui trouvait un air désagréable, antipathique. Il ne l'avait donc pas regardée, hier soir ? Non. Dans cette rue mal éclairée, il ne l'avait pas vue, n'avait pas pris le temps de scruter un peu ses traits, de se faire une image de sa figure. Tout de suite, comme si elle eût été l'unique femme au monde, il l'avait bêtement suivie. Et il lui avait donné l'argent dont il avait besoin pour manger d'ici au samedi. Est-ce qu'un homme sensé agit comme ça ? De toute nécessité, il lui faudrait maintenant emprunter une petite somme d'un camarade. Et parmi les camarades, il y en a qui sont bien vaches, qui ne se gênent nullement pour refuser un petit service. Tout en faisant ces réflexions, il continuait de regarder la fille qui dormait. « Mais elle est vraiment laide », se dit-il. « Fallait que je sois stupide ou aveugle pour suivre une

catin comme ça. Puis, » songea-t-il, « je serai chanceux si je n'ai pas attrapé quelque maladie ». À cette pensée, il se sentit inquiet, malheureux, entrevit toute une série de misères. Oui, c'est des choses qui arrivent ça et plus souvent qu'on ne croit. « Un imbécile, un fichu imbécile que j'étais hier soir », avoua-t-il. « S'il fallait que je sois pris, qu'il me faille aller voir le médecin, courir les pharmacies, suivre un traitement, dépenser un argent fou, c'est ça qui serait charmant ». Déjà, il voyait la seringue et il reniflait les odeurs de remèdes. Maintenant, la fille qui était là, couchée, il la détestait féroce-ment. « Et dire que ma nuit me coûte trois piastres ! C'est à se donner des coups de pieds ». En arrangeant sa cravate devant la glace du bureau, il aperçut dans un verre un râtelier qu'on avait placé là la veille au soir, comme on y aurait mis une rose. « Ah ! la vache », éclata-t-il, « elle n'avait même pas de dents ! » Il avait dépensé trois piastres, ses dernières, pour passer la nuit avec une femme qui n'avait pas de dents ! Alors, furieux, il s'enfonça son chapeau sur la tête, jeta un regard haineux sur la fille encore au lit, saisit les fausses dents dans le verre d'eau, monta l'escalier, sortit, fit quelques pas dans la rue et apercevant une poubelle que les vidangeurs étaient sur le point d'enlever, y lança rageusement le râtelier parmi les déchets et les ordures.

(Scènes de chaque jour, pp. 86-89)

L'ART DE SE LA COULER DOUCE

*À toutes les punaises de la terre
avec mon mépris et mon dégoût.*

DOCILEMENT, sans lui résister inutilement, sans vaine révolte, Tancrede Pélochon suivait sa destinée, celle-là qui avait été décidée pour lui. Et il ne s'en trouvait pas trop mal, il ne s'en plaignait pas. Toujours il savait s'accommoder de ce qui arrivait et tirer parti des occasions qui se présentaient d'améliorer son sort. Son arbre généalogique n'était pas comme un chêne centenaire aux rameaux puissants et majestueux. Tout jeune, il avait appris que son grand-père était un enfant trouvé et que c'était un ivrogne. Son père et sa mère, deux ivrognes également. Élevé dans un fond de cour de la rue Beaudry, Tancrede, qu'on nommait alors Ti-Bleu Pélochon, n'avait pas fait de cours classique et il n'était devenu ni avocat, ni médecin, ni député, ni journaliste. Pendant que les jeunes garçons passent les belles années de l'enfance à étudier la grammaire, l'histoire, la géographie et autres fariboles, lui, dans des salles de sport, il plantait les quilles que les joueurs renversaient avec fracas en lançant une lourde boule. Patiemment, il les ramassait et les replaçait dans la position voulue. Pour cela, il recevait vingt-cinq sous pour la soirée. Avant de s'en aller, il vidait les fonds de bouteilles de Coca-Cola laissées par les joueurs et ramassait quelques bouts de cigarettes qu'il fumait dans la rue. Il dépensait ensuite son argent dans des établissements de billard. À ce jeu, il devint fort habile et il commença à se faire un petit pécule en jouant des parties pour lesquelles il recevait un salaire.

Vers ses seize ans, il fit des connaissances sinon très

honnêtes, du moins profitables. Cela commença ainsi. Un soir, comme un club d'hommes d'affaires avait joué une partie, l'un de ces messieurs, la joute finie, appela le jeune Tancrède et lui tendit vingt-cinq sous pour le récompenser de son excellent service. Celui-ci glissa la pièce dans sa poche en prononçant un petit merci. Déjà il s'éloignait, lorsque le monsieur le rappela.

— T'as pas faim ? demanda-t-il.

— J'vas aller manger un hot dog dans l'instant, répondit Tancrède.

— Bon, viens avec moi ; je prendrais bien une bouchée aussi.

Alors, Tancrède, ramassant sa casquette, sortit avec le particulier. En route, ce dernier se montra très camarade. Il fit entrer Tancrède dans un hôtel et commanda un souper : un steak, des pommes de terre frites, une salade, des éclairs au chocolat et un café. Jamais Tancrède n'avait été à pareil festin, n'avait si bien mangé de sa vie. Finalement, ils se levèrent.

— Viens avec moi, dit l'homme.

Et montant un escalier, suivant des corridors, ils arrivèrent devant une porte. Le monsieur avait retiré une clé de la poche de son veston et il l'ouvrit.

— Entre, fit-il.

Après avoir bien mangé, l'homme soufflait fort et regardait son jeune compagnon d'étrange façon. Tancrède ne s'effaroucha pas de ses gestes ni des libertés qu'il prenait avec lui, non plus que de son langage ordurier au possible.

Tancrède resta une heure dans la chambre, peut-être plus. Enfin, son hôte se calma. Sortant cinq piastres de sa poche, il les remit à son jeune compagnon.

— Je te reverrai à la salle, dit-il en le reconduisant à la porte de l'hôtel.

Dans la rue, Tancrède regardait le billet de banque qu'il avait reçu et se faisait cette réflexion qu'une petite

partie de ce genre était plus payante que de planter des quilles.

Tancredi rencontra d'autres messieurs qui appréciaient le charme et la compagnie des jeunes garçons. Pour eux, il eut des complaisances qui lui valurent d'élégants complets, de luxueux sous-vêtements, des cadeaux en argent et une expérience considérable de la vie. Toutefois, cet argent venu facilement s'en allait rapidement et Tancredi, mis en appétit par ces largesses, ne se faisait pas scrupule de faire chanter ses amis plus fortunés que lui. Oh ! pas de malice en lui, mais il fallait vivre.

Des années passèrent, puis il rencontra Georgette Cordille, serveuse au restaurant Palaris. Une grande et grosse fille aux formes plantureuses, au teint mat, aux yeux noirs très vifs. Il l'épousa, mais comme l'on était déjà en pleine dépression, il fut convenu que Georgette continuerait de travailler. Force lui fut toutefois d'abandonner son emploi, car sept mois après son mariage elle accoucha d'une fille qu'elle nomma Séraphine. Cet événement, c'était un fâcheux contretemps, car l'existence était précaire. Le loyer, la nourriture, les vêtements, cela représentait une somme. Et, maintenant, le billard c'était bien passé de mode. Les exhibitions de Tancredi avaient cessé d'intéresser le public, elles n'attiraient plus. Il ne gagnait pas son sel.

C'est alors que le sort qui, jusque-là, lui avait été plutôt contraire, lui tendit une main secourable. Comme d'ordinaire, il avait passé la soirée à une salle de billard et il suivait le jeu des concurrents à une table. L'un d'eux, un grand et solide gaillard, exécuta à un moment un coup si habilement réussi que Tancredi lança un enthousiaste : « Épatant ! » Flatté, l'homme se retourna et lui sourit amicalement car il le connaissait de vue et savait qu'il était un expert, un professionnel. Tancredi se fit venir un Coca-Cola et, assis sur un banc, continua de suivre la partie. Lorsqu'elle fut terminée, le joueur qui avait accompli l'exploit d'il y a un moment alla à lui et ils com-

mencèrent à causer. L'autre expliquait qu'il jouait beaucoup pendant la saison d'hiver, car il ne travaillait pas, étant débardeur de son métier. Alors, durant ses nombreux loisirs, il fréquentait les salles de billard. Après quelques minutes d'entretien, ils sortirent, mais ils continuaient de parler de leur jeu favori. Ces deux étrangers s'entendaient bien, comme deux camarades qui se retrouvent. Ils hésitaient à se quitter. C'est comme ça. On rencontre parfois un frère qu'on ne connaissait pas et qui vous donnera une aide réconfortante dans cette vache de vie.

— Tiens, voici mon adresse. Venez donc me voir à la maison, dit Tancrède à sa nouvelle connaissance en lui remettant une de ses cartes.

— J'irai sûrement, répondit l'homme.

Le débardeur tint parole. Non seulement il alla rendre visite à Tancrède, mais il s'installa chez lui à titre de pensionnaire. Son salaire de l'été lui permettait de vivre à sa guise pendant les mois d'hiver. Il était polonais et Michel était son prénom. Georgette lui installa un banc-lit dans la cuisine. Dès son entrée dans la maison, l'on mangea bien et Tancrède appréciait comme il convient l'appoint qu'apportait Michel.

Un avant-midi que le pensionnaire était sorti, Georgette s'adressant à son mari lui dit :

— Si tu n'avais pas d'objection, tu coucherais dans la cuisine et Michel dans la chambre.

Tancrède, c'était un garçon accommodant, pas malin du tout, qui entendait raison.

— C'est bon, répondit-il simplement.

Sa femme lui servait ses trois repas par jour et il avait ses cigarettes. Pourquoi causerait-il des embarras ? Pourquoi se ferait-il de la bile ? Alors, le soir venu, sans plus de façons, il se coucha sur le petit lit dans la cuisine pendant que Michel allait tenir compagnie à la plantureuse Georgette dans la chambre.

Trois bons amis.

Le printemps revenu, Michel recommença à travailler au port. Et à chaque quinzaine, il remettait son enveloppe de paye à Georgette qui lui donnait une couple de piastres pour ses billets de tramways. Elle se chargeait elle-même de l'habiller et d'entretenir son linge.

Pendant que l'autre trimait à transporter de lourdes marchandises, qu'il suait et dépensait ses forces, Tancrède, lui, flânait, fumait sa cigarette et prenait ses aises. Avec tant d'autres, il savait que, dans la vie, il faut faire bien des concessions. La combine de Georgette, ça lui paraissait fameux.

L'hiver suivant, Georgette accoucha d'un gros garçon. On choisit Michel comme parrain.

Vers la même époque, l'on vit l'établissement du secours direct pour les sans-travail. Chômeur depuis plusieurs années, Tancrède fut l'un des premiers à s'inscrire. Dans le questionnaire auquel il eut à répondre, Michel figurait comme « chambreur. » Avec ce nouvel apport et le salaire de Michel, on nageait dans l'abondance et Tancrède qui jusque-là s'était borné au Coca-Cola se mit à faire venir de la bière. Chaque semaine, il en entraînait une couple de caisses à la maison. Comme il avait été entendu, Tancrède couchait sur son petit lit dans la cuisine. Le jour, il vidait ses bouteilles de bière, il fumait sa cigarette et il menait une belle vie de fainéantise. Et, à la date spécifiée, il allait chercher son chèque de secours. Lui, il n'avait jamais étudié l'histoire, la grammaire, la géographie, le latin, mais à quoi ça lui aurait-il servi de connaître ces fariboles ? Ceux qui s'étaient cassé la tête sur les pages de leurs livres à l'école, ceux qui avaient appris des métiers devaient se lever à bonne heure le matin. Par la pluie, la neige, le vent, ils se rendaient à leur travail; chaque jour, ils allaient se mettre sous le joug. Tout cela, pour recevoir un maigre salaire. Une vie de chien. Lui, il faisait la grasse matinée, il ne recevait d'ordres de personne.

Chaque année, la famille augmentait et Tancrède était bien heureux car l'allocation de chômage augmentait également. C'était pain bénit.

Michel, c'était un pensionnaire modèle. Pendant tous les mois qu'il travaillait, il remettait fidèlement son enveloppe intacte à Georgette. Vraiment, tout aurait été pour le mieux dans le meilleur des mondes, sans Napoléon.

Napoléon, c'était le beau-frère, car Georgette avait une soeur, Adèle, qui était bien mal tombée en se mariant. Elle avait pris un homme qui n'avait jamais rien fait de sa vie, sinon lever le coude pour porter des verres de boisson à sa bouche. Ivrogne fieffé, il avait une effrénée passion de l'alcool. Lui, la bière, il méprisait ça. Ce qu'il lui fallait, c'était un whiskey qui brûle, qui râpe la gorge, vous cogne sur les tempes. Naturellement lui aussi était sous le secours direct, mais une bonne partie de l'argent qu'il retirait lui servait à boire. Et c'était un gringalet avec une petite barbe noire, une vraie chenille à poils, tandis qu'Adèle était une belle grande femme, faite au moule, comme on disait dans son entourage.

Adèle et Napoléon étaient mariés depuis quatre ans et ils avaient trois enfants. Or, lorsqu'il avait trop soif et qu'il n'avait plus d'argent, le mari venait emprunter vingt-cinq ou cinquante sous pour s'acheter du whiskey de contrebande. Et alors il incitait Tancrède et Michel à boire avec lui. Le premier préférait s'en tenir à sa bière, mais Michel, à plusieurs reprises, s'enivra terriblement avec le whiskey empoisonné. Dans ces moments-là, il devenait furieux, incontrôlable, il perdait complètement la raison. Pas commode du tout, dangereux même. Aussi Georgette ne voyait jamais sans appréhension arriver son beau-frère à la maison.

— Tâche donc de garder ton mari chez vous, avait-elle dit à sa soeur. Il vient mettre le trouble chez nous et j'ai toujours peur qu'il arrive un malheur.

— Que veux-tu que je fasse ? répondait Adèle. Quand

il a soif et qu'il n'a pas d'argent, je crois bien qu'il volerait, qu'il tuerait. Il ferait n'importe quoi pour trouver à boire. C'est plus fort que lui.

Son beau-frère, c'était une mauvaise épine qu'elle avait dans le pied, Georgette. Tout de même, les années passaient. Michel, c'était la providence du ménage. Et le secours direct, c'était un beau revenu, une rente appréciable qui allait toujours augmentant. Confortablement installé chez lui, Tancreède vidait des bouteilles de bière et fumait d'innombrables cigarettes qu'il roulait lui-même. Vrai, la vie le traitait bien gentiment. Parfois, dans ses heures de fainéantise, étendu sur le plancher de sa cuisine, ses grands pieds nus déplorablement négligés au bout de ses longues jambes, il s'exclamait avec un accent de béate satisfaction :

— Qu'on est donc bien ! On se sent vache.

Il avait accroché au mur sa queue de billard. C'était un souvenir du passé.

Il y avait huit ans que cela durait. La famille se composait maintenant de dix personnes : le mari, la femme, le « chambreur » et sept enfants. On attendait le huitième pour bientôt. Tancreède songeait avec complaisance à l'allocation de chômage qui allait toujours grossissant.

Malgré la misère et les saouleries de Napoléon, la maisonnée de ce dernier augmentait également. Adèle se trouvait mère de cinq enfants vivants. Deux étaient morts presque en naissant.

Quand on est heureux, c'est à ce moment-là qu'il faut redouter les coups du sort. Tancreède, lui, ne pensait pas au malheur. Il était sincèrement convaincu que sa bonne fortune durerait toujours.

Georgette devait accoucher dans quelques jours. Tancreède était sorti et les plus âgés des enfants jouaient dans la rue lorsque Napoléon s'amena un après-midi. Il n'y avait à la maison que Michel et Georgette. Le beau-frère était agité, tremblait, éprouvait un irrésistible besoin d'al-

cool. Absolument comme le morphinomane qui traverse une crise et qui réclame sa drogue. Naturellement, il n'avait pas d'argent. Michel le prit en pitié et lui donna cinquante sous afin qu'il pût s'acheter un petit flacon de whiskey. Napoléon sortit, mais revint une demi-heure plus tard. Il avait obtenu ce qu'il cherchait et il voulait partager l'alcool avec Michel. Malheureusement, Georgette intervint, rabroua le beau-frère et fit défense à Michel de toucher à ce poison. Si elle n'avait pas été si autoritaire, si violente, elle aurait probablement été écoutée, mais les hommes les plus dociles, il leur arrive parfois de s'affirmer. Si on leur interdit quelque chose, ils se font un plaisir de braver la défense, de passer outre. Ce fut le cas pour Michel. Coup sur coup, il prit trois grands verres. Et il y avait une lueur mauvaise dans ses yeux. Inquiète, alarmée, Georgette prit le beau-frère par les épaules, ouvrit la porte et le poussa dehors pendant que Michel avalait deux autres gorgées de poison. Lorsque Georgette revint dans la pièce, Michel avait une face de brute, paraissait fou. La femme saisit la bouteille et versa dans l'évier le reste de ce qu'elle contenait. Ce geste eut pour effet d'enrager le pensionnaire qui lui lança une terrible gifle en travers de la figure, faisant jaillir le sang du nez. Empoignant un poëlon, Georgette en asséna un violent coup sur la tête de l'agresseur, lui fendant le cuir chevelu. Hors de lui et le whiskey lui ayant fait perdre toute raison, Michel ramassa une bouteille de bière dans la caisse, au bout de la table et en asséna deux furieux coups sur le ventre arrondi de la femme qui croula au plancher en poussant un effroyable gémissément.

Lorsque Tancrede rentra une heure plus tard, Georgette était encore étendue par terre, dans une large mare de sang ainsi qu'un enfant mort-né. L'ambulance vint chercher la femme et la conduisit à l'hôpital. Elle était inconsciente. On la ranima pour un moment et on lui dit qu'elle allait mourir. La police la pressa en vain de faire

des déclarations. Devant la mort, Georgette resta muette ne voulant accuser personne. Elle expira sans avoir dit un mot.

L'on arrêta Michel qui subit un procès. Mais lui aussi refusa de parler et, comme il n'y avait pas de témoins du drame, il fut acquitté faute de preuves. Libéré, il disparut.

Tancrede se trouvait veuf avec sept enfants. C'était un gros morceau qu'il avait perdu. Il s'en rendait compte et il la regrettait fort, sa Georgette. Avec cela, plus de camarade et un revenu diminué de plus de moitié. La débandade était dans la maison. C'étaient les mauvais jours qui commençaient.

Parfois, il allait faire un tour chez son beau-frère Napoléon qui continuait de s'empoisonner avec son whiskey de contrebande. Un jour, alors que Tancrede était là, l'on sonna à la porte. C'était l'un de ces colporteurs israélites qui parcouraient le district, essayant de vendre des habits aux chômeurs. Justement, Napoléon ne possédait qu'un veston troué aux coudes et un pantalon rapiécé aux genoux.

— Écoute, fit Adèle à son mari, tu vas ménager un peu sur le whiskey et tu vas t'habiller. Je devrai aller à l'hôpital dans quinze jours et je ne veux pas que tu viennes me voir en guenilles pour me faire honte. Achète-toi une bougrine.

Et sur versement de deux piastres comptant, le juif laissa à la maison un complet de \$35 payable cinquante sous par semaine.

Comme elle l'avait dit, Adèle partit deux semaines plus tard pour la maternité où elle donna naissance à une fille. Cela lui faisait six enfants vivants. La pauvre femme était là depuis moins de cinq jours lorsqu'on vint lui annoncer une tragédie. Son mari était mort. Pris d'une frénésie de boire et n'ayant pu se procurer son habituel whiskey de contrebande, Napoléon s'était acheté de l'alcool de bois et s'était empoisonné. Il avait eu une agonie atroce devant

les enfants terrifiés. Ce fut Tancrède qui alla l'identifier à la morgue et qui ramena le corps à la maison. Encore très faible, Adèle dut sortir de l'hôpital pour retourner chez elle.

— Tu diras ce que tu voudras, fit Tancrède en s'adressant à sa belle-soeur, mais moi je peux affirmer que tu es bien débarrassée. C'était un ivrogne, un bon à rien qui ne t'a jamais donné d'agrément.

— Ça c'est vrai, reconnut-elle. Il buvait tout l'argent qu'il recevait et on a eu bien de la misère.

— Tu sais, depuis que j'ai été le chercher là-bas, j'ai pensé à ça et si tu voulais, pendant qu'on est seuls, on pourrait parler de ça. Qu'est-ce que tu dirais, toi, Adèle, si on se mariait tous les deux ?

— Écoute Tancrède, il n'est pas encore enterré et c'est pas le temps de parler de ces choses-là.

— Au contraire, c'est le temps. Moi, je me trouve veuf avec sept enfants et pas de femme, et toi, veuve avec six enfants et pas de mari. Marions-nous tous les deux et nous n'aurons pas d'inquiétude ni l'un ni l'autre. Avec treize enfants, le secours direct nous fera vivre sans peine.

— Si tu veux, Tancrède, on va commencer par l'enterrer, puis on parlera de la chose après.

— Alors, enterrons-le au plus sacrant.

— Je me demande ce qu'on va lui mettre sur le dos. Il n'a que son vieil habit troué aux coudes et son complet neuf qui n'est pas payé.

— Mets-lui le complet neuf et que, pour une fois, il s'en aille habillé comme un monsieur.

— Oui, puis il faudra payer au juif cinquante cents par semaine pendant un an et demi, tandis que, si on remet l'habit au marchand, je n'aurai rien à payer.

— Mets-lui l'habit neuf.

— Puis le juif ?

— Ben, le maudit juif, il courra après son habit.

Un mois plus tard, Tancrède et Adèle s'épousèrent

discrètement un matin. Ils avaient maintenant une famille de treize enfants. Avec l'allocation de chômage, ils pouvaient vivre modestement.

Ils étaient mariés depuis quatre mois environ lorsqu'en revenant de l'épicerie, Tancrede se trouva soudain face à face avec Michel qui paraissait morne et amaigri. Pas le même homme qu'autrefois. Le premier moment d'embarras passé, les deux hommes se mirent à causer, bien contents de se revoir.

— Et qu'est-ce que tu apportes là, dans ces paquets ? demanda Michel pour dire quelque chose, en désignant les colis que Tancrede portait sous le bras.

— Ça, ce sont des tomates de la Californie et du beurre. Tu sais qu'on le distribue gratuitement aux chômeurs. Nous autres, ça fait quatorze livres qu'on a eues cette semaine. Ah ! tu sais, on se régale. On fait frire les tomates en tranches dans le beurre. Je te dis que ça goûte fameux.

Michel paraissait se laisser convaincre que c'était bon.

— Tiens, continua Tancrede, tu vas venir prendre une bouchée à la maison. Tu sais, moé, j'ai pas de rancune contre toé. Ben certain que ma femme est morte, mais c'est des accidents qui arrivent. Pis j'en ai une autre qui est un beau morceau. Toé pis moé, on a vécu ensemble pendant huit ans et on s'est toujours ben arrangés. Tu étais chez vous et, si tu veux revenir, tu seras encore chez vous.

Et, côte à côte, Tancrede et Michel entrèrent à la maison où Adèle leur prépara un repas aux tomates de la Californie frites dans le bon beurre.

Les enfants leur tinrent compagnie.

— C'est la dernière, celle-ci ? demanda Michel en caressant les cheveux de la petite Denise.

— Oui, c'est la dernière de Georgette, répondit Adèle.

— Puis, toi, Léa, me reconnais-tu ? fit-il en s'adressant à une fillette d'environ cinq ans.

Mais celle-ci qui venait de s'enfoncer un bout de saucisse tout entier dans la bouche et qui était en train de s'enfourner en plus une moitié de pomme de terre ne put répondre. En souriant, elle regardait Michel, avec ses joues gonflées.

— Elle a de l'appétit, remarqua-t-il.

Une fois de plus, Michel s'installa dans la demeure de son vieux camarade. Il couchait dans la cuisine, sur un petit lit.

Six semaines après le retour du pensionnaire, Adèle s'adressant un matin à son mari lui dit :

— Si tu voulais, mon vieux, tu coucherais dans la cuisine et Michel prendrait la chambre.

Tancrede, ce n'était pas un mauvais coeur, pas têtu pour deux sous; c'était un garçon conciliant, prêt à obli-ger.

— Je coucherai dans la cuisine, répondit-il simplement.

Et la belle vie d'autrefois recommença.

Après la mort de Georgette et le départ de Michel, Tancrede s'était dit plusieurs fois qu'on rencontre de dures épreuves dans la vie. Mais maintenant, elles étaient terminées. Les jours de paye, Michel remettait son enveloppe à Adèle. L'abondance était revenue. Désormais, tout irait pour le mieux, songeait Tancrede. Vidant son verre de bière et fumant sa cigarette, il évoquait ses heures pénibles d'autrefois alors qu'il plantait les quilles pendant toute une soirée pour une pauvre pièce de vingt-cinq sous, qu'il vidait les fonds de bouteilles de Coca-Cola, qu'il ramassait des mégots et fumait dans la rue. Cela, c'était le passé. Les choses avaient bien changé. Avec Michel et le secours direct, la vie était belle, enviable, réellement bien agréable.

Des jours que les deux époux, le chambreur et les treize enfants étaient réunis à table, Tancrede remarquait en badinant que treize, c'est un nombre malchanceux.

Avec un gros rire, Michel ripostait que c'était sûrement malchanceux, qu'il en faudrait un autre.

Un avant-midi, comme Tancrede roulait sa vingtième

cigarette, Adèle, qui préparait son dîner, s'arrêta un moment devant lui et, à mi-voix, comme lui confiant un secret:

— Je crois bien que le quatorzième est en route.

— Oui ? interrogea-t-il d'un ton admiratif.

Alors, songeant à l'augmentation de l'allocation de chômage, il s'approcha d'elle et lui donna une petite tape amicale sur le ventre. Puis, sortant une bouteille de la caisse au pied de son petit lit, il versa deux verres débordant de mousse. Juste à ce moment, la porte s'ouvrit. Alors, apercevant Michel qui entrait:

— Ben, t'arrives à temps. Viens prendre un coup, lui cria-t-il d'une voix joyeuse.

(La Fin du voyage, pp. 173-85)

LA VOCATION MANQUÉE

CET après-midi-là, le forgeron Anthime Bergevin, sanglé dans un tablier de cuir et un bout de pipe entre ses dents, était en train de ferrer le cheval du fermier Masson qui, assis sur une caisse vide, suivait ses mouvements.

— Oui, disait le cultivateur, je vais faire un peu de battage avant que mon garçon parte pour le grand collègue. Je voudrais qu'il m'aide pendant les quelques jours qu'il doit encore passer à la maison.

— Ah ! vous envoyez votre garçon au grand collègue ? demanda le forgeron.

— Oui, on a décidé ça, moé pis ma femme. Vous savez, l'instruction, ça vaut une terre.

— Pis, c'est-il un bon collègue, cette maison où vous l'envoyez ?

— J'vous cré. C'est là que monsieur Tisseur a fait son cours.

Monsieur Tisseur, c'était le député du comté, qui arrivait chaque dimanche à la messe en haut-de-forme, qui occupait le premier banc en avant, dans la rangée centrale, et qui faisait de si beaux discours sur le husting à l'époque des élections. En prononçant le nom du député, le fermier Masson voyait déjà son fils arrivant à l'église en chapeau de soie et parlant à la foule des habitants du haut de la tribune, sur la place publique.

— Ben, je pense que c'est une bonne idée que vous avez là. Pis, combien que ça coûte pour aller à ce collègue-là ?

— Cent dix piastres pour la classe et la pension pendant dix mois. Il y a les livres en plus.

— C'est raisonnable. C'est pas la mort d'un homme.

Son travail de la journée fini, le forgeron rentra chez lui pour souper.

— Masson envoie son fils au grand collège, dit-il à sa femme. J'ai pensé à ça. On pourrait peut-être mettre Gaspard à la même place. C'est un garçon feluette qui ne pourra jamais être forgeron. S'il étudiait pour se faire prêtre, je pense que ce serait la meilleure chose pour lui. Qu'en penses-tu ?

— Si tu crois être capable de payer le collège, moé je suis pour ça. C'est assez de nous autres qui travaillons et avons de la misère. Quand il sera instruit, il sera monsieur. Et s'il est nommé curé un jour, on pourra aller vivre avec lui.

Et c'est ainsi que fut décidé le sort de Gaspard Bergevin, fils du forgeron, qui partit quelques jours plus tard pour le grand collège afin d'étudier pour se faire prêtre.

En rangeant ses effets dans sa malle, il trouva trois billets d'une piastre que sa mère avait placés dans le fond d'une chaussette, pour ses petites dépenses. Le trésor fut vite épuisé cependant, car, quelques jours après son arrivée, le père Étienne, maître de récréation qui tenait un petit commerce de friandises et d'articles de sport, s'acharna après lui pour lui vendre un fleuret. Gaspard, que cet instrument laissait fort indifférent, se défendit tout d'abord, mais il fut tellement importuné par le religieux âpre au gain, qu'il finit par céder et lui remit deux des billets économisés par sa mère. Un peu plus tard, on l'informa que le paroissien romain dans lequel il avait suivi la messe jusque-là n'était pas l'article voulu et qu'il lui faudrait un eucologe. La dernière piastre de la maman y passa. Il lui restait une pièce de dix sous au fond de sa poche. Mais le père André, son professeur de classe, fit une collecte parmi ses élèves afin de faire brûler un lampion devant la statue du Sacré-Coeur. Ses dix sous s'en allèrent. Alors, délesté de ses richesses et muni d'un fleuret et d'un eucologe, il se

lança dans l'étude du grec et du latin.

À son école, la grammaire, l'histoire sainte, l'histoire du Canada, l'histoire de France, la géographie l'avaient intéressé, mais ces vieilles langues du passé lui parurent bien fades, bien arides. En déclinant *rosa*, la rose, le jeune Gaspard sentait l'inutilité, la vanité de ces études. Cela lui faisait penser à un jeu de patience. Autrefois, lorsqu'il avait maîtrisé une page d'histoire, il avait appris quelque chose, mais piocher le latin et le grec lui semblait du temps perdu, un effort dépensé en pure perte. Toutefois, il s'appliquait avec ardeur et tenait un bon rang parmi ses condisciples, mais son camarade Masson que ne rebutait pas comme lui la langue de Cicéron et celle d'Esopé était un brillant élève, l'une des vedettes de la classe.

Une chose qui choqua Gaspard au collège, ce fut que les élèves ne pouvaient cacheter les lettres qu'ils adressaient à leurs parents. Le règlement voulait qu'elles fussent données au père sans être fermées. De même, celles qui arrivaient étaient ouvertes avant d'être remises à leur destinataire. En lui-même, Gaspard estimait que c'était là une mesure bonne pour les prisons et les pénitenciers.

À faire des thèmes latins et des versions, les jours s'écoulèrent lentement et l'on arriva à la fin de l'année scolaire. Gaspard obtint le premier prix d'instruction religieuse tandis que son camarade Masson décrochait une demi-douzaine de beaux volumes pour ses succès dans le grec et le latin.

Gaspard partit pour ses vacances, laissant accroché dans la salle de récréation le fleuret qu'il avait acheté en arrivant et qu'il n'avait jamais touché depuis.

— Puis, vas-tu faire un prêtre ? lui demanda sa mère la journée de son retour à la maison paternelle.

Gaspard eut une expression étonnée.

— Mais bien certain, répondit-il. C'est pour cela que vous m'envoyez au collège.

Car c'était un garçon sans volonté qui aurait été bien

embarrassé de prendre une décision, de faire lui-même le choix d'une carrière. Ses parents lui avaient dit qu'ils lui faisaient faire des études pour qu'il devînt prêtre un jour et il se ferait prêtre. On lui montrait la route à suivre et, docilement, il la suivrait. C'était simple.

Les deux mois de vacances s'écoulèrent sans qu'il les vît passer, pour ainsi dire. Alors, en septembre, lui et son camarade Masson reprirent le chemin du collège.

Le professeur, le père Ambroise, était un jeune qui manquait d'expérience et qui n'inspirait guère de sympathie. Ça marchait lentement et sans entrain dans sa classe. L'on avait chaque semaine une heure d'instruction religieuse. Un jour, le père voulant stimuler la ferveur de ses élèves leur raconta une histoire édifiante. C'était au sujet de la dévotion à Marie.

— Il y avait, disait-il, un jeune homme qui avait pris pour pratique de sa vie de faire chaque jour une prière à la Vierge. Jamais il n'y manquait et, après avoir récité quelques *Ave Maria*, il se sentait heureux et réconforté. Un jour il dut partir pour la guerre. Il avait confiance que la mère de Dieu veillerait sur lui et le protégerait. Aussi, il n'avait garde de manquer de l'invoquer. Un jour cependant, il négligea de faire sa prière habituelle, et, ce jour-là, il tomba entre les mains de l'ennemi qui l'emmena prisonnier. Se rappelant son omission, il se mit à prier Marie avec ferveur, l'appelant à son secours. Alors, la Vierge descendit du ciel, l'arracha des mains de ses adversaires, et l'enleva dans les airs pendant que les soldats restaient le bec à l'eau.

Ayant ainsi parlé, le père Ambroise se tut, mais son sourire laissait entendre que la Vierge avait joué là un maudit bon tour aux ravisseurs du pieux jeune homme.

Au cours de l'hiver, une épidémie de fièvre typhoïde se déclara dans le collège. Bientôt, l'infirmerie se trouva plus que remplie. Plusieurs des malades furent transportés à l'hôpital, d'autres furent envoyés chez des parents.

Masson, camarade de Gaspard, fut l'un des premiers atteints. Comme son cas devenait grave, il fut expédié dans une institution pour maladies contagieuses. L'épidémie cessa lentement. Les uns après les autres, les convalescents revinrent au collège. Masson, lui, ne revint pas. Dans son cercueil, on le renvoya chez lui et on l'enterra dans le petit cimetière de sa campagne. Ses études étaient terminées.

Cette mort porta un rude coup à Gaspard, car désormais il se trouvait bien seul, bien isolé parmi ces étrangers avec qui il ne pouvait se lier. Masson n'était pas ce qu'on peut appeler un ami, mais c'était un franc et loyal camarade qui venait du même coin de terre que lui. Il le regretta fort.

Comme il n'avait pas de parents chez qui aller, Gaspard avait toujours passé ses journées de congé au collège, mais un jour un ancien camarade de son père qui tenait un petit restaurant vint le chercher et l'amena à la maison pour l'après-midi. Ce furent là pour lui quelques heures fort agréables et il écrivit à ses parents, racontant comme il avait été bien traité par ces aimables gens. Comme le forgeron avait affaire à aller en ville, il fabriqua une belle enseigne : « Liqueurs, tabacs, bonbons », pour l'ami qui s'était intéressé à son fils.

Gaspard continuait de piocher le latin et le grec, mais plus que jamais, il sentait le vide et le néant de ces stériles études. Malgré cela, il se maintenait à un bon niveau parmi ses condisciples car il travaillait ferme et s'appliquait à suivre les explications.

Après un avant-midi passé à réciter les leçons, à traduire un texte, à écouter des commentaires, les élèves descendaient au réfectoire où les attendait un rôti de veau insuffisamment cuit, pâle, fade, sans aucun goût, que l'on mangeait pour apaiser sa faim. Pour dessert, un pot de confiture aux tomates et une tasse de breuvage insipide baptisé café. Et le vendredi, l'on servait un macaroni sans aucun assaisonnement et dont une bonne moitié restait au

fond des assiettes. Mais pour cent dix piastres pour la pension et les cours, l'on ne pouvait s'attendre à un festin.

De nouveau, les vacances revinrent.

Le forgeron travaillait dans sa petite boutique et il devait ménager et économiser de toutes façons pour arriver à payer le collègue de son fils. Gaspard se disait que, lorsqu'il serait curé un jour, son père et sa mère se reposeraient dans son presbytère, mais d'ici là, il y avait du temps.

Comme préparation à une bonne année d'études, celle-ci commençait par une grande retraite de trois jours. Elle avait lieu une semaine après la rentrée des classes, car l'on attendait les retardataires. Il y avait messe le matin, sermon l'avant-midi, lectures pieuses, méditations et prière le soir. Le tout se terminait par la confession et la communion. Les offices avaient lieu dans la chapelle du collège construite dans le sous-sol de la maison et que les élèves avaient surnommée les Catacombes. Cette cave avait un plafond bas et l'on éprouvait en entrant là comme une sensation d'étouffement, d'écrasement. Le prédicateur, cette année-là, était le père Athanase, un grand gaillard dont la figure sanguine, apoplectique, semblait avoir été taillée à coups de hache dans une souche par un bûcheron malhabile. Et cette figure était rouge, rouge comme ces fanaux que l'on pose dans les rues pour indiquer un danger. Le père montait dans une petite chaire adossée à un pilier auquel était attachée une ampoule électrique dont l'éclat mettait en relief les violentes saillies de son visage. Dès son premier sermon, il parla de la mort subite et de l'enfer. Il avait un débit dramatique au possible et il citait des faits, racontait des histoires pour impressionner fortement ses auditeurs. Un pauvre malheureux avait commis un péché mortel et il était mort subitement sans avoir eu le temps de se confesser. « Il était mort en état de péché mortel. Il était damné, damné pour toujours, damné pour l'éternité », clamait la voix sépulcrale, caverneuse du prédicateur. Ou bien encore, c'était un personnage qui avait vécu comme un saint, que

l'on considérait comme tel, que l'on allait enterrer avec vénération et qui, soudain, alors que chacun contemplant le catafalque entouré de cierges sous lequel se trouvait le cercueil, lançait d'un accent désespéré et d'une voix lugubre un « Je suis damné, damné pour avoir caché un péché mortel à confesse », qui faisait frissonner toute l'assemblée. Pendant trois jours, deux fois par jour, ce fut à coup de morts subites et de « Je suis damné », une canonnade à boulets rouges. Le père faisait le siège des jeunes âmes qui se trouvaient là. Ah ! il en connaissait des histoires effarantes, ce prédicateur. Un plein arsenal. Du haut de sa chaire, sa figure sanguine éclairée par l'ampoule électrique au-dessus de sa tête, il lançait sur ses auditeurs épouvantés toute sa mitraille infernale. Il fallait des nerfs solides ou une conscience bien en paix pour ne pas être dans des transes horribles. À l'entendre, l'on voyait rougeoier les flammes éternelles dont le reflet semblait illuminer sa figure. L'on entendait grésiller les chairs et l'on avait la vision des démons attisant le feu de l'enfer et celle des damnés se tordant dans d'horribles convulsions.

Le dernier jour, le jour du grand lessivage, les élèves se rendaient par groupes dans la salle où trois ou quatre pères entendaient les confessions. Ces jeunes avaient souvent la mine d'accusés subissant leur procès, attendant la sentence du juge. Tour à tour, ils allaient s'agenouiller et déposer au confessionnal leur poubelle de vidanges, leur vase d'ordures. Le soir, au lit, ils ne pouvaient s'endormir. Toujours ils continuaient d'entendre la voix du prédicateur. Ses « Il était mort en état de péché mortel, il était damné, damné pour toujours » résonnaient encore à leurs oreilles. Et ils voyaient le masque rouge du père, ce terrible masque rouge, ce masque à la bouche béante, criant les paroles de désespérance qui jaillissaient soudain des cercueils : « Je suis damné ». Pendant des heures, ils frissonnaient sur leur couche et, lorsqu'ils réussissaient enfin à s'endormir, leur sommeil était peuplé de cauchemars.

Les jours d'épouvante prirent fin. Les esprits excités se calmèrent, les imaginations tempétueuses s'apaisèrent. Les classes recommencèrent et l'on se mit à piocher le grec et le latin.

Gaspard profita du dernier congé du mois pour aller rendre visite au brave homme qui, l'année précédente, était allé le chercher au collège pour l'amener chez lui. Lentement, il suivait la rue, cherchant la belle enseigne : « Liqueurs, tabacs, bonbons », peinte par son père. Il crut reconnaître la maison, mais elle était occupée par un serrurier. Tout de même, il entra pour s'informer. On lui dit que le précédent locataire était mort. Le collégien s'en retourna bien chagriné, car il avait trouvé là une cordiale réception. Tristement, il réfléchissait que la vie est brève et que les hommes sont bien peu de chose. En route, il arrêta devant la montre d'un marchand de livres d'occasion et, comme il avait quelques sous dans sa poche, acheta pour un prix minime deux vieux bouquins salis et jaunis : *Paul et Virginie* et un roman d'Henri Conscience, qui avaient dû traîner longtemps à l'étalage du libraire. De retour au collège, il les serra dans sa malle. Trois ou quatre semaines plus tard, en cherchant une chemise, il constata que les deux volumes étaient disparus. Des mains indiscreètes avaient fureté dans son coffre et avaient confisqué les deux pauvres livres. Certes, il regrettait la perte des deux brochures, mais le procédé dont on s'était servi le révoltait.

En classe, l'on traduisait les *Métamorphoses* d'Ovide. Le professeur s'efforçait de faire voir à ses élèves les beautés du poète latin.

— *Procumbit humi bos*. Ça, c'est de l'harmonie imitative. Vous voyez le boeuf qui s'écroule sur le sol, vous entendez le bruit de sa chute.

Procumbit humi bos. Le père paraissait trouver cela très beau. De ses lippes pendantes s'échappaient des postillons. Il éprouvait de la volupté à répéter ces trois mots latins.

Procumbit humi bos. Oui, un tambour qui donne un coup de maillet sur sa grosse caisse ou une pile d'assiettes qui s'écroule au plancher, cela, on l'entend, se disait Gaspard, mais le texte du poète latin le laissait sourd. Et dire pourtant qu'il en avait vu tomber des boeufs assommés par le boucher dans sa petite campagne, mais il n'avait jamais entendu le bruit de la chute.

Procumbit humi bos. Gaspard emporta ce souvenir de cette année de classe.

Au réfectoire, à la table où il était placé, Gaspard avait charge de dépecer les éternels rôtis de veau mal cuits et de servir ses camarades. Or, il arrivait souvent que lorsqu'il avait donné la part de ses neuf compagnons et que son tour de mettre un morceau dans sa propre assiette était enfin arrivé, ceux qui avaient été servis les premiers et qui avaient déjà tout dévoré passaient de nouveau leur couvert vide et réclamaient une seconde portion. Un jour il se trouva à avoir donné jusqu'à la dernière bouchée de viande. Il ne restait rien pour lui-même. Ah, tant pis ! Il mangerait seulement du dessert, de la confiture de tomates. Justement, il en restait beaucoup dans le pot lorsqu'il arriva à lui de l'autre bout de la table. Alors, il se servit copieusement. À la première cuillerée, il fit une grimace pendant que tout le groupe, qui l'observait sans qu'il s'en rendit compte, éclatait d'un formidable éclat de rire. Bien repu, l'un des convives avait vidé la salière dans le plat de confiture. Et Gaspard sortit de table sans avoir dîné.

Un autre jour, le père Zéphirin qui avait la surveillance de la salle à manger était descendu de sa tribune et circulait entre les tables, échangeant quelques phrases avec les élèves. C'était un homme dans la trentaine, maigre, décharné, avec un teint de tuberculeux, les joues et le menton couverts d'une petite barbe follette, de couleur rousse. Il s'était arrêté un moment à la table de Gaspard où l'on discutait en ce moment des vocations futures. Les élèves interrogeaient le père et lui demandaient ce qu'ils feraient

lorsqu'ils auraient fini leur cours.

— Avocat, commerçant, politicien, répondait-il.

Gaspard, lui, n'avait pas besoin de poser la question pour connaître l'avenir. Sa vocation à lui était décidée depuis des années. Il serait prêtre. Néanmoins, au moment où le surveillant allait s'éloigner :

— Et moi, père, qu'est-ce que je ferai dans la vie ? interrogea-t-il pour la simple curiosité de savoir ce que répondrait le religieux.

Ce dernier le regarda un moment, puis :

— Vous viendrez me voir privément et je vous le dirai, répondit-il, à la surprise de Gaspard.

Les classes prirent fin et les élèves allèrent rejoindre leur famille.

Près de la gare où Gaspard devait prendre son train était un étalage de bouquiniste. En passant, il jeta un coup d'oeil sur les livres posés sur une planche et se mit à feuilleter *les Trois Mousquetaires* de Dumas. Après avoir lu une vingtaine de lignes, il replaça le volume et en prit un autre, *Candide*, de Voltaire, dont il parcourut une demi-page. Comme il n'avait pas d'argent à dépenser pour des bouquins, il s'en alla acheter son billet de chemin de fer.

En arrivant à la maison, Gaspard trouva sa mère malade, chétive. Son père aussi bien caduc. Ah ! qu'il aurait aimé à cette heure être curé pour les amener dans son presbytère afin de leur permettre de se reposer ! Cela viendrait un jour.

À l'automne, le père Antoine était le prédicateur de la retraite. Deux fois par jour, pendant trois jours, il dénonça les mauvaises lectures qui corrompent l'esprit et le coeur, et la criminelle habitude de ne pas assister à la messe le dimanche. Gaspard l'écoutait sans être bien impressionné, mais il crut qu'il se rendrait intéressant en s'accusant de ces deux fautes à confesse. Des mauvais livres, il en avait tenu deux entre ses mains, il les avait feuilletés, en avait lu une demi-page lorsqu'il s'était arrêté chez le vendeur de vieux

bouquins. Et la messe, il l'avait manquée à plusieurs reprises. Sa famille demeurait à plus d'une lieue de l'église et ne possédait pas de voiture pour s'y rendre. Alors, de temps à autre, le forgeron ou sa femme profitait de l'obligeance d'un voisin qui leur accordait une place dans son boghei pour aller assister à l'office divin, mais ce n'était pas chaque dimanche. On fait comme on peut, n'est-ce pas ? Lui, Gaspard, avait fait le trajet à pied à plusieurs reprises, mais par des jours pluvieux ou des routes boueuses, il était resté à la maison. Oui, il s'accuserait de ces deux fautes. Ce ne serait pas un mensonge, il ne ferait pas une mauvaise confession. Bien sûr que le père serait impressionné. Alors, son tour venu, Gaspard alla s'agenouiller et raconta son petit boniment. Le confesseur l'écouta simplement, ne lui fit aucune exhortation, lui imposa une pénitence et lui accorda l'absolution. Comme c'était la règle, Gaspard glissa son billet de confession et se retira. Décidément il avait raté son effet. Apparemment, le père ne l'avait pas remarqué.

Les classes recommencèrent. L'on prenait de fortes doses de grec et de latin. Plus que jamais, Gaspard sentait le vide et l'inutilité de ces études. Cela lui donnait l'impression d'un cultivateur qui labourerait un champ de cailloux. Mais enfin, puisque cela était nécessaire pour se faire prêtre, il se résignait. Tout de même, il se demandait parfois si de s'adresser à Dieu en latin lui était plus agréable qu'en français et si le *Pater* était préférable au *Notre Père*.

La retraite était terminée depuis deux semaines lorsque Gaspard fut un midi appelé chez le supérieur.

— Mon enfant, lui dit-il, j'ai le regret de vous dire que vous n'êtes pas un élève qui convient à cette maison. Nous ne pouvons garder ici de garçons qui fréquentent des salles de lecture et se régalent de mauvais livres. Vous passerez à la procure et l'on vous remettra l'argent versé par vos parents.

Gaspard demeurait immobile, comme changé en statue. C'était plus que de la surprise, c'était de la stupeur. On le

mettait à la porte. Évidemment sans motif, mais il se rendait compte que le billet de confession qu'il avait remis au père Antoine en sortant du tribunal de la pénitence avait fait du chemin et qu'il était arrivé annoté au supérieur. En ce moment, Gaspard était moins glorieux que lorsqu'il s'était, par vanité, accusé de fautes qu'en réalité il n'avait pas commises. Il avait cru alors se rendre intéressant et voilà qu'on l'expulsait du collège. En sortant, il comprit que le confessionnal était la police secrète de la maison.

Tout d'abord, il alla au plus pressé. Il chercha une chambre. Lorsqu'il aurait un coin pour dormir et se reposer, il aviserait. Il se donnait quelques jours pour décider de ce qu'il ferait. D'un pas nerveux, il arpentait les rues, cherchant un logis. Certes, les enseignes de « Chambre à louer » se rencontraient à chaque pas, mais il fallait choisir quelque chose d'un prix modique. Après avoir erré quelque temps dans des grandes rues bordées de belles maisons en pierre, il jugea qu'il marchait inutilement et s'aventura dans des quartiers moins élégants, aux rues plus étroites, plus modestes, franchement plus pauvres. Alors, il se sentit plus à son aise. Finalement, après avoir longtemps hésité, il se décida à sonner à une porte. Une grosse femme en robe d'indienne vint lui ouvrir.

— Je voudrais une chambre, dit-il, pas une grande, une petite, car je ne peux pas payer cher.

La grosse femme sourit.

— J'ai, dit-elle, un petit boudoir qui vous conviendra peut-être. Je vous le laisserai pour une piastre par semaine.

Elle lui fit monter un escalier et lui fit voir une pièce minuscule meublée d'un lit de camp et d'une chaise. Il y avait place pour une malle.

— C'est bon, dit-il. Cela me va.

— Voulez-vous prendre la pension aussi ? interrogea la femme.

— Non merci, répondit-il.

Et il s'installa chez la veuve Gélinas.

Ce soir-là, étendu sur son étroite couchette, il s'efforçait de prendre connaissance de ce qui lui arrivait et d'envisager la situation. Sûrement qu'il ne pouvait prendre une brusque décision sur ce qu'il allait faire. Il se donnait quelques jours pour réfléchir.

Le lendemain, après avoir erré par la ville, il alla sonner à la porte d'un autre collègue. On l'accepterait, mais le prix de la pension et de l'enseignement était de vingt piastres plus élevé que là d'où il sortait. Et il savait que son père avait déjà de la difficulté à s'acquitter de son obligation actuelle. Perplexe, il se demandait ce qu'il allait faire. Tout en marchant, il passa devant un vaste édifice au rez-de-chaussée duquel on voyait de grandes affiches imprimées collées dans les fenêtres : « Quartiers généraux de M. Simon Lancot, candidat libéral ». À des tables, à des bureaux, des gens étaient occupés à écrire. Des messieurs debout discutaient. Gaspard se rappela que l'on se trouvait en temps d'élections. Sous le coup d'une impulsion subite, il entra et, s'adressant à un personnage assis devant un gros pupitre, il lui demanda s'il n'y aurait pas de travail pour lui.

— Ça se pourrait. Attendez un moment.

Gaspard s'assit sur un banc, regardant les commis qui adressaient des enveloppes, d'autres qui les prenaient et y glissaient des circulaires imprimées, d'autres encore qui téléphonaient. Des gens entraient et sortaient continuellement. Beaucoup d'animation dans ce bureau. Au bout de vingt minutes, un particulier dans l'âge mûr, les cheveux gris, un oeil vairon, qui venait d'arriver, alla parler à celui qui paraissait être le chef. Celui-ci lui indiqua le jeune homme qui attendait. L'autre alla à lui.

— Voici, dit-il, une liste d'électeurs. Vous allez aller à chacune de ces adresses et vous demanderez le numéro de téléphone que vous inscrirez dans un cahier. Pour ça, vous recevrez une piastre et demie par jour. Cela vous convient ?

— Oui, balbutia Gaspard au comble de la joie.

Et il partit avec sa liste et son cahier.

Le samedi soir, celui qui lui avait donné ses instructions lui remit son enveloppe de paye.

— Ne pourriez-vous me prêter deux piastres pour m'aider à payer mon loyer ? demanda-t-il.

Comprenant que les choses se passaient ainsi pour obtenir des emplois, Gaspard, sans un mot, tendit les deux billets d'une piastre.

Le lundi, lorsqu'il retourna au bureau, on n'avait plus besoin de lui.

À ce moment-là, il était résolu à aller voir son père et à lui dire qu'il changeait de collège. Or, le soir, monsieur Rameau, l'un des locataires de la pension Gélinas, l'arrêta au passage comme il se rendait à sa chambre et se mit à causer avec lui. C'était un homme qui souffrait d'être enfermé seul et qui avait un besoin absolu de parler à quelqu'un, de dire n'importe quoi, d'avoir un auditeur. Il raconta à Gaspard qu'il était huissier depuis vingt ans. C'était un mauvais métier qui n'enrichissait pas son homme, car les avocats ne se décidaient jamais à payer les honoraires de ceux qui signifiaient leurs procédures. En général, ils ne donnaient qu'un faible acompte et encore obligeaient-ils l'huissier à faire une réduction d'un quart sur le tarif établi. Lui, les avocats pour qui il travaillait lui devaient plus de mille piastres. Ce serait bien commode s'il avait ce montant. Ayant parlé de lui, l'huissier demanda à Gaspard ce qu'il faisait. Ce dernier répondit qu'il sortait du collège mais que, pour le moment, il ne faisait rien.

— J'ai parfois besoin de quelqu'un comme recors. Si ça vous intéressait de m'accompagner, ça paierait toujours vos repas.

— Je suis à votre disposition, répondit Gaspard.

— Dans ce cas, j'ai une vente demain. Vous viendrez avec moi.

Cela lui rapporta une piastre.

Chaque jour, il se disait qu'il irait voir ses parents pour

leur annoncer qu'il changeait de collègue, mais il retardait, pensait que, s'il laissait s'écouler un mois, ce serait autant de moins sur la pension et, en fin de compte, son père se trouverait à payer le même prix que chez les pères.

L'huissier lui faisait gagner quelques pièces de cinquante sous, mais il vivait bien pauvrement. D'ordinaire, il déjeunait d'un gâteau, dînait d'une assiettée de soupe et finissait la journée avec un plat de fèves au lard. Quand on a dix-huit ans et qu'on est d'une constitution débile, ce n'est pas là un régime fortifiant.

Plus d'un mois s'était écoulé depuis son départ de chez les pères lorsqu'il se résolut enfin à aller voir ses parents. Il descendit à la gare de sa campagne et, à pied, prit la route conduisant à la forge. Il passait devant des maisons, reconnaissait des gens qui le regardaient venir. Encore six arpents et il serait chez lui.

— Mais c'est toi, Gaspard ? fit un fermier occupé à réparer sa clôture au bord du chemin.

— Mais oui, c'est moi.

— D'où sors-tu donc ? tu arrives bien en retard.

— En retard pour quoi ? riposta Gaspard.

— Mais pour le service de ton père et de ta mère. On ne t'a pas vu. Les gens se demandaient ce qui t'était arrivé.

— Le service de mon père et de ma mère ? balbutia Gaspard qui ne comprenait rien.

— Ben oui, on t'a télégraphié pour venir à l'enterrement, mais tu n'es pas venu.

— Mon père et ma mère sont morts ?

Et Gaspard se serrait le front dans sa main comme s'il allait éclater.

— Comment, tu ne le savais pas ?

— Je ne sais rien, répondit Gaspard, d'une voix sourde, étouffée.

— Ben, mon pauvre garçon, ton père et ta mère ont péri, brûlés. La maison, la boutique de forge ont flambé, ont été consumées en moins d'une demi-heure. Tu com-

prends, des bâties en bois, quand il vente, ça s'en va vite. C'était un feu, je ne te dis que ça.

Gaspard demeurait atterré.

— Tu comprends ben, personne ne sait comment c'est arrivé, mais moé, j'ai mon idée. J'ai souvent pensé à ça et je me dis que, le soir, l'huile a manqué dans la lampe. Alors, ton père est allé chercher la canisse pour la remplir et ta mère a dévissé le brûleur mais a laissé la mèche dans le fond. Tu comprends, elle voulait la garder allumée pour que ton père puisse voir clair. Dans mon idée, ta mère a dû échapper le brûleur et alors ton père, surpris, a fait un faux geste et a versé à côté. Le feu a pris à leurs vêtements et ils ont péri. Nous autres, les voisins, lorsqu'on a vu les lueurs rouges, nous sommes accourus, mais il n'y avait absolument rien à faire, pas moyen d'approcher de la maison qui était un brasier, ni même du puits pour tirer un siau d'eau, pour essayer d'éteindre. Il n'y avait qu'à regarder.

En écoutant ce récit, Gaspard considérait l'homme devant lui et il assistait à la scène tragique. Il voyait la cheminée de la lampe sur la table, sa mère tenant le brûleur dont la mèche était allumée et son père versant le pétrole du bidon. Soudain, sa mère échappait le brûleur et son père, faisant un brusque geste, versait l'huile à côté. Un jet de flamme mettait le feu aux vêtements des deux époux qui, en un moment, étaient terriblement brûlés pendant que l'incendie se propageait, dévorait la table et se communiquait à toute la maison puis à la boutique de forge adjacente.

— Ça s'est peut-être passé autrement, mais c'est mon idée que c'est ainsi que le malheur est arrivé, conclut le fermier. Pis, toé, qu'est-ce que tu vas faire à c't'heure ? demanda-t-il pour finir.

— Bien, je ne le sais pas encore.

Et, la tête lourde, les idées confuses, subitement vieilli de dix ans, Gaspard s'éloigna pour se rendre à l'emplacement où s'élevait autrefois la maison paternelle.

— Le pauvre diable, fit le fermier qui le regardait s'en

aller, les épaules soudain courbées comme un vieillard.

Là-bas, tout était disparu. Il ne restait plus qu'un étroit solage, un amoncellement de briques provenant de la cheminée écroulée et un poêle en fonte dans ce qui était autrefois la cave. Tout avait été consumé. Gaspard contemplait ces ruines. Non, ses parents ne finiraient pas paisiblement leurs jours avec lui dans un presbytère. Lui-même, par la force des choses, ne serait jamais prêtre. Il était là comme une statue devant ces vestiges de ce qui avait été le toit familial. Désormais, il était seul dans la vie. Il avait probablement des parents quelque part dans la Nouvelle-Angleterre où son père et sa mère avaient été élevés, mais il ne les avait jamais vus. Comme cela arrive souvent, on s'était désintéressé les uns des autres. Le temps et la distance avaient rompu les liens de famille. Ni d'un côté ni de l'autre, on n'avait jamais écrit, jamais donné de nouvelles. On était devenu étrangers.

Alors, il ne serait pas prêtre. Il ne pouvait pas retourner au collège, car il était maintenant sans ressources et il lui faudrait gagner son pain. C'était comme si, après avoir parcouru un grand bout de chemin, il lui fallait retourner en arrière pour prendre une autre route. À cette idée d'avoir à travailler pour vivre, il se sentait sans courage, car ces années qu'il avait perdues à piocher le latin et le grec ne l'avaient guère préparé à la lutte. Une immense lassitude, un amer dégoût de la vie l'envahissaient. Sans force et sans énergie devant l'avenir. À ce moment, il enviait son ancien camarade Masson, mort de la fièvre typhoïde à sa deuxième année de collège. Ses épreuves à lui étaient terminées tandis que les siennes ne faisaient que commencer.

Après un dernier coup d'oeil jeté sur les ruines, il retourna à la gare du village pour prendre son train. Il était tellement abattu qu'il n'eut pas le désir d'aller une minute au cimetière voir la tombe de son père et de sa mère. Assis dans le wagon, la figure collée à la vitre de la

fenêtre, il regardait disparaître le paysage familier; il s'éloignait et il savait que c'était pour ne jamais revenir.

Gagner sa vie ! Quand on n'est pas préparé, qu'on n'a pas de métier, pas d'expérience, qu'on ne sait rien faire, qu'on possède seulement un léger bagage de grec et de latin, c'est un terrible problème.

Alors, il se mit à courir par la ville, cherchant un emploi quelconque, mais il ne savait où aller, à qui s'adresser. L'huissier Rameau réclamait parfois ses services, mais, au lieu de lui donner une piastre pour sa journée, il profitait de l'embarras du jeune homme pour ne lui donner que cinquante sous.

Un jour, il apprit qu'un imprésario organisait un spectacle d'artistes amateurs à un théâtre. La pièce devait tenir l'affiche une semaine. Hardiment, il se présenta. À sa surprise, car il n'espérait rien, il obtint un rôle de figurant. Cela lui donnerait trois piastres pour une semaine de répétitions et six piastres pour la semaine où il paraîtrait sur la scène. Tel que convenu, il fut payé pour les répétitions, mais après cinq jours de représentations, l'imprésario, constatant son insuccès, abandonna tout simplement la partie, gardant pour lui les maigres recettes et ne payant personne. Gaspard apprenait les dures leçons de la vie.

Comme toujours, il déjeunait d'un gâteau, dînait d'une assiettée de soupe et finissait la journée avec un plat de fèves au lard. Et, chaque semaine, il devait payer une piastre à la veuve Gélinas pour sa petite chambre.

Ce fut un dur hiver . . .

Au printemps, il réussit à se faire engager pour prendre les noms des citoyens pour l'almanach des adresses. Il fit quelques semaines assez fructueuses et, pour la première fois depuis des mois, put se payer un vrai repas. Du matin au soir, il sonnait à chaque porte. Parfois, des gens, après avoir donné leur nom et leur métier ou leur profession, causaient un moment avec lui. C'est ainsi qu'un professeur qui donnait des leçons privées entama la conversation,

expliquant son travail à Gaspard. Alors, voyant que le jeune homme possédait quelques connaissances, il lui demanda s'il ne prendrait pas charge de quelques classes pour lui. Le salaire serait de sept piastres par semaine.

Ainsi, Gaspard devint professeur à l'école de monsieur Lionel Aumais. Le soir, il préparait ses cours et corrigeait les devoirs des élèves. Après la période d'atroce misère qu'il venait de traverser, la certitude de recevoir son salaire chaque semaine était un sentiment extrêmement réconfortant. Il se reposait sur l'oreiller de la sécurité. Cela lui permit de s'acheter un complet qu'il payait par versements, quelques chemises et une paire de chaussures.

Un soir qu'il était dans sa petite chambre, la fille de la veuve Gélinas entra et, après quelques phrases :

— Paie-moi une bouteille de bière et l'on couchera, dit-elle.

Le sang lui battit dans les artères, car il ne connaissait pas encore la femme. Fouillant dans sa poche, il lui tendit le prix de deux bouteilles. Une demi-heure plus tard, elle revint et, tout de suite, il la posséda, mais la détente se produisit si vite qu'il n'éprouva presque rien.

— Ça te prend pas de temps à toi, dit la fille d'un air désappointé. Tu es donc bien pressé !

Après l'émoi qu'il avait senti lorsqu'elle lui avait proposé la chose, il trouvait que c'était une piètre expérience, une bien triste initiation. Néanmoins il récidiva. Chaque samedi, après le dîner, la fille venait, aux mêmes conditions, réclamer ses deux bouteilles de bière. Il n'était pas le seul à avoir ses faveurs. En effet, à tour de rôle, elle visitait chacun des locataires de la maison, obtenant de l'un trois bouteilles, d'un autre six, d'un vieux fabricant de boutons, une caisse entière. Alors, elle passait le samedi après-midi et le dimanche à moitié ivre quand elle ne l'était pas tout à fait. Un jour, elle aborda Gaspard.

— Je vais te montrer quelque chose, dit-elle.

Et, ouvrant sa malle qui était dans le corridor, elle en

sortit un bocal rempli l'alcool dans lequel était un fœtus.

— C'est un enfant que j'aurais eu lorsque j'ai été débauchée, dit-elle. Lorsque l'homme m'a vue enceinte, il m'a conduite chez un médecin qui m'a débarrassée.

Et, après avoir regardé un instant cet enfant qui n'avait pas connu la vie, elle le replongea dans les ténèbres de sa malle.

Monsieur Aumais qui dirigeait l'école où Gaspard était professeur associé était un homme bien malade. C'était même pour cela que le garçon avait été engagé, car ses forces ne lui permettaient plus de remplir seul la besogne. Depuis près de vingt ans qu'il donnait des cours privés, il n'avait jamais eu besoin d'aide. Autrefois, il jouissait d'une grosse santé comme disaient familièrement ses amis, mais depuis quelques années il avait fondu pour ainsi dire. Si on le regardait un moment, on voyait qu'il avait la peau flasque, l'air abattu, la figure malade. Ses vêtements étaient devenus trop grands. « Il a perdu cinquante livres », disait-on parfois en parlant de lui. Gaspard apprit qu'il souffrait du diabète. Avec cela, il était incapable de suivre le régime sévère que le médecin lui avait prescrit. Un matin, ce fut la femme du professeur qui vint ouvrir la porte de la salle des cours lorsqu'arriva Gaspard. Elle lui expliqua que son mari était très mal, qu'il serait quelques jours sans pouvoir donner ses leçons et elle le pria de faire de son mieux pour le suppléer. Le soir, il apprit que Monsieur Aumais était parti pour l'hôpital où il devait se faire amputer une jambe. Gaspard prit donc l'entière direction des cours. Depuis les quelques mois qu'il enseignait, il avait acquis une certaine expérience et il se surmenait maintenant pour que les élèves ne souffrissent pas trop de l'absence du maître.

Monsieur Aumais fut quinze jours à l'hôpital, puis la voiture de l'ambulance le ramena chez lui. Il était loin d'être en état de reprendre sa besogne. Un peu plus d'un mois s'écoula et le malade dut retourner à la salle d'opération. Il tenait tant à vivre, le pauvre homme, qu'il consentit

à se laisser couper l'autre jambe. Il mourut trente-six heures plus tard. Gaspard et la plupart des élèves assistèrent à ses funérailles. Et la veuve lui annonça que l'école fermait ses portes.

La menace de l'avenir, l'incertitude du lendemain, le problème du pain quotidien le harcelèrent de nouveau, hantèrent ses jours et ses nuits. Il ne pouvait dormir, effrayé par le spectre de la misère qui se dressait de nouveau devant lui. L'huissier Rameau l'employa encore quelque fois comme recors, mais cela lui payait à peine une couple de maigres repas. Puis voilà qu'un jour, la veuve Gélinas l'informa qu'elle se voyait dans l'obligation d'augmenter le loyer de sa chambre. Elle-même devait payer plus cher. En outre, quelqu'un lui avait offert une piastre et demie pour le minuscule boudoir.

— Je ne peux donner davantage, répondit Gaspard. Je partirai samedi.

Alors il dut courir non seulement pour se trouver du travail, mais un gîte. Il se cherchait une chambre, une chambre à bon marché, un coin pour se coucher, pour dormir. Il finit par trouver. Dans une ruelle sordide, bordée de vieilles et sales maisons en briques, — la plupart des lupanars ou des boîtes louches — il loua pour quatre piastres par mois, un sombre réduit au fond d'un logis de quatre pièces en enfilade. En avant, il y avait une chambre, ensuite, la salle à manger, puis la cuisine et, tout à l'arrière, son trou. Lui, il était entre les cabinets et le hangar. Pour se rendre à sa niche, il lui fallait suivre un étroit corridor et traverser la cuisine. La chambre ne possédait qu'une demi-fenêtre par où le soleil entraît environ une demi-heure le matin. Un petit lit à couvertures élimées et la malle de collégien de Gaspard étaient les seuls meubles. Une anglaise, Mme Cattell, veuve de cinquante-cinq ans environ, occupait le logis depuis trois ans. Chaque soir, vers les huit heures, elle sortait pour quelque besogne que Gaspard ne connaissait pas. Invariablement, il entendait

ses pas traînants se dirigeant vers les cabinets, puis le bruit de la chasse d'eau et les pas qui s'éloignaient. La porte de la maison se fermait ensuite et il demeurait seul. Seul être humain, car les rats trottaient dans les murs comme s'ils se poursuivaient dans des galopades effrénées. Le hangar en était rempli et ils faisaient là un sabbat infernal. Un vrai trou, cette chambre, et bien propre à inspirer des idées de suicide.

Gaspard usait ses semelles de bottines à courir à travers la ville. Désespérément, il cherchait du travail et ne trouvait rien. Quand on n'a ni parents ni amis pour vous soutenir, ni quelqu'un pour vous aider de son influence, la tâche de gagner sa vie est bien dure, bien difficile. Il était perdu au milieu d'un peuple d'étrangers. Aucune sympathie n'allait à lui. Un jour, dans un quartier résidentiel, il vit une équipe de jeunes gens, un sac de toile passé sur l'épaule, comme une besace, distribuant de porte en porte des annonces imprimées. Avisant le chef qui surveillait le travail de ses hommes, tout de suite il l'aborda.

— Vous n'auriez pas une place pour moi ? demanda-t-il. L'homme le regarda un moment.

— Il y a peut-être moyen d'en trouver une, dit-il. Viens me voir samedi après-midi.

Et il lui tendit une adresse qu'il venait de griffonner.

La journée dite, à deux heures, Gaspard se présentait au numéro indiqué.

— Bon, fit le chef d'équipe. Je vas te dire tout de suite ce qui en est. Le salaire est de sept piastres par semaine. J'avais tous mes hommes, mais j'en ai slacké un pour te prendre. Ça vaut quelque chose, ça. Pendant trois mois, sur ton sept piastres, tu m'en remettras deux. Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis que c'est correct, répondit Gaspard.

— Alors, à lundi matin.

En retournant à sa niche, Gaspard se disait qu'il prenait la place d'un autre, mais il n'avait pas le choix. La

seule autre option était de crever de faim.

Alors, un sac sur l'épaule avec un tas d'autres esclaves, il distribuait des imprimés de porte en porte. La tâche était plus dure qu'on aurait pu le croire, car il lui fallait constamment monter les escaliers extérieurs et, le soir, il était à bout de forces. Puis, avec cela, il n'était pas tranquille. Certes, il comptait bien travailler pendant trois mois, alors qu'il donnait une partie de son salaire, mais ensuite, ne serait-il pas congédié comme celui dont il avait pris la place? Enfin, c'était toujours un répit!

Un soir, au moment où il se glissait dans son lit, sous ses couvertures élimées, il se mit à tousser. Le lendemain, il toussa encore et les jours suivants. Dame, quand on est de faible constitution et que l'on ne mange presque jamais à sa faim, il n'est pas étonnant que les forces diminuent et que l'on se mette à tousser.

D'ordinaire, il était tellement fatigué, sa journée finie, qu'il s'arrêtait en route pour manger un plat de fèves au lard, arrivait chez lui et se jetait sur sa couche, parfois même sans se dévêtir, tout habillé. Et il dormait comme une brute pendant une heure ou deux. Ensuite, les ébats des rats entre les murs et le gargouillement de l'eau dans les cabinets l'éveillaient. Et il avait toutes les peines du monde à se rendormir. Il avait des quintes de toux qui le secouaient, lui déchiraient la poitrine, le mettaient en nage. Avec cela, il éprouvait une sensation de faiblesse extrême. Au matin, il se levait péniblement, nullement reposé et, sans force et sans courage, sortait pour aller se remettre à sa distribution d'annonces, monter des escaliers.

Un soir, comme il traversait la cuisine pour se rendre à sa chambre, Mme Cartell l'arrêta au passage.

— Vous ne prendriez pas une assiettée de soupe? demanda-t-elle.

Gaspard, qui n'avait mangé qu'un hot-dog, ne put refuser cette politesse. Alors la veuve lui avança une étroite chaise en bois non peinturé et lui servit un bol de liquide

dans lequel nageaient quelques bouts de macaroni. Et, pendant qu'il happait son bouillon, elle s'informa de sa santé. Elle s'était levée pour aller à son armoire et, debout, déclarait qu'elle-même n'était pas très forte maintenant, mais que, dans sa jeunesse, elle était solide, ronde et grasse, et son geste précisait sur sa poitrine plate et sur sa maigre croupe des appâts disparus. Mais cette évocation de formes évanouies ne pouvait troubler et aguicher le pauvre diable accablé de fatigue, épuisé par la faim continuelle et miné par la maladie. La réaction à la mention des charmes défunts fut nulle.

Un autre jour, Mme Cattell était simplement en jupon lorsque Gaspard traversa la cuisine. Une fois encore, elle lui offrit un bol de soupe et elle ne prit pas la peine de passer une jupe lorsqu'il s'assit en face d'elle. Le bouillon avalé, la veuve allait et venait dans la pièce dans son demi-déshabillé, racontant des choses insignifiantes, mais la vue du jupon qui cachait un squelette ne pouvait stimuler un homme fourbu, atteint de tuberculose. Non, il n'avait pas le goût de ronger un os. La veuve en fut pour ses frais, mais jamais plus elle n'offrit quoi que ce soit à son locataire.

La journée finie, l'un des membres de l'équipe faisait parfois un bout de chemin avec Gaspard. Il se nommait Alphonse Rocher. Son père était riche, très riche.

— Il doit posséder trois cent mille piastres au moins, disait le fils. C'est un vieux toqué. Un soir, sans seulement me donner une piastre, il m'a flanqué à la porte! « Ah! fainéant, tu ne veux pas t'occuper, qu'il a hurlé, eh bien, on va voir ce que tu vas faire. Débats-toi! » Dis-moi pourquoi que j'aurais travaillé quand mon père a plus d'argent qu'il en dépensera jamais et que je pourrai en dépenser moi-même. Pourquoi se donner de la peine, s'exténuer, se faire mourir pour amasser des richesses quand on en a déjà suffisamment?

Il était felleux.

— Oui, j'ai de la misère, continuait-il, mais je n'en aurai pas toujours. Il va bien finir par crever le vieux un jour et il n'emportera pas son argent en terre, hein? Alors, j'aurai mon tour et je me vengerai. Je me vengerai sur tout le monde. Quand je serai fortuné, par les grands froids d'hiver, je mettrai une petite annonce dans le journal : « On demande un homme pour travail facile. Pas besoin d'expérience. Bon salaire. » Alors il viendra des gens, cent, deux cents, trois cents. Ils formeront une foule devant ma porte. Moi, je serai assis au chaud, fumant un bon havane, avec un verre de vieux cognac sur la table. Je regarderai monter la fumée de mon cigare, je prendrai une gorgée de liqueur, puis j'irai à la fenêtre et contemplerai cette troupe de pauvres hères battant de la semelle sur le pavé et se tapant dans les mains pour les réchauffer. Et je dirai : « Mangez-en de la misère, tas de maudits. J'en ai eu assez, moi, autrefois. » Puis j'appellerai la police pour disperser ce rassemblement et j'expliquerai que j'ai été la victime d'un mauvais farceur qui a inséré l'annonce dans le journal.

Sinistre, ce Rocher. Une poche de fiel sur le coeur.

Un samedi, après que chacun eut été payé, le chef de l'équipe suggéra :

— Allons prendre un verre à la Bisailon.

Docilement, le groupe le suivit. Ils entrèrent dans un bar.

— Un gin pour moi, fit le chef.

— Et vous autres? interrogea le commis.

— Un gin.

— Un gin.

— Un gin.

— Et vous? fit le garçon en veston blanc, en s'adressant à Gaspard qui n'avait encore rien dit.

— La même chose que les autres, répondit-il simplement.

Jamais il n'avait bu. Il ne connaissait pas le goût de l'alcool. En portant le verre à ses lèvres, il eut envie de

cracher la première gorgée tant cela lui parut mauvais. Une fausse honte l'en empêcha. C'était aussi désagréable que de prendre un remède, un médicament. Mais lorsque la boisson descendit en lui, il crut que c'était un élixir divin. Après avoir vidé sa coupe, il ressentit une chaleur, un bien-être inconnus jusque-là et des forces lui revinrent soudain. C'était quelque chose de miraculeux. Franchement, c'était la meilleure sensation qu'il avait jamais éprouvée. Et lorsqu'il sortit de l'établissement, il avait en lui et pour toujours un impérieux et irrésistible besoin d'alcool.

À partir de ce jour, il eut constamment un flacon de genièvre chez lui. En arrivant, après son travail, il en prenait une large lampée, puis, avant de se coucher, il se versait encore une grande rasade. Tout de suite, il était stimulé, ragaillardi, réchauffé. Il avait l'impression que ce verre de liqueur se répandait dans tout son être, circulait dans ses veines, l'emplissait de bien-être. Seulement, cela ne durait pas et il se sentait ensuite plus faible, plus affaissé, plus glacé et plus démoralisé.

En distribuant ses imprimés, en montant les escaliers, il toussait. Dans son lit, il toussait. La nuit, il s'éveillait et il toussait. En se levant le matin, il toussait.

— C'est un consommif, remarquait parfois l'un de ses compagnons de travail.

— Oui, et il ne fera pas de vieux os, répliquait un autre.

Aussitôt qu'il se mettait le ballot d'annonces sur l'épaule et qu'il commençait sa distribution, il se sentait un point dans le côté et il étouffait. Par moments, il aurait pu se laisser choir sur le pavé et crever là. Alors, il prit l'habitude de porter sur lui une fiole de gin et d'en prendre une gorgée de temps à autre. Son vorace appétit, cet appétit qui l'avait tant fait souffrir de la faim était disparu, mais il éprouvait l'irrésistible besoin de sentir descendre en lui le gin bienfaisant. La nuit, il devenait couvert de sueurs froides qui mouillaient son drap. Parfois, il songeait à

aller consulter un médecin, puis il se disait qu'il n'avait pas d'argent pour le payer non plus que pour s'acheter des médicaments... D'ailleurs, il se rendait compte que c'était inutile. Il était trop tard. Alors, il achetait un flacon de gin.

Vers la fin de l'après-midi lorsqu'il rentrait chez lui ou le soir lorsqu'il sortait quelques minutes, Gaspard voyait dans sa sordide ruelle les prostituées embusquées derrière les rideaux de leur fenêtre, tambourinant sur les vitres pour attirer le passant. D'autres, plus hardies, la figure violemment fardée, se tenaient patiemment sur les degrés de leur perron, interpellant les mâles qui s'aventuraient dans ces parages, tâchant de les raccrocher. Quelques-unes même les happaient par le bras, s'efforçant de les entraîner chez elles. Des injures, des mots orduriers s'échangeaient, parfois même des coups. Des hommes ivres franchissaient le seuil des lupanars.

En remettant son loyer du mois à la logeuse, Gaspard lui avait dit :

— Parfois, j'ai besoin de me reposer, ne vous occupez pas de moi. Même, vous n'avez pas à faire le lit. Je verrai à ça.

Mme Cattell n'avait rien à redire. Chacun connaît son affaire, se disait-elle.

Tout en distribuant ses imprimés, son sac de toile sur le dos, il lui arrivait de penser au père Zéphirin qui, un jour, au réfectoire, lui avait dit d'aller le voir privément, pour lui prédire quelle serait sa vocation. Il était curieux de savoir ce que le religieux avait dans l'esprit à ce moment. Prévoyait-il la vie misérable que le jeune élève mènerait plus tard ?

Ses forces diminuaient rapidement. Un samedi matin, lorsqu'il se leva, il crut qu'il ne pourrait se tenir debout. Il avait un point dans le côté, étouffait, et ses jambes fléchissaient, avaient peine à le porter. Comme il avait fait si souvent dans ces derniers temps, il prit un verre de gin

et sortit, mais, à peine dehors, il se sentit tellement faible qu'il ne pouvait plus avancer. Après avoir fait quelques pas, il fut obligé de s'arrêter un moment et de s'appuyer à une maison pour se soutenir. Tout autre jour, il serait retourné chez lui, mais, comme c'était le samedi, il voulait recevoir sa paye. Cet avant-midi-là, il dépensa et épuisa ce qui lui restait de force et d'énergie. Son enveloppe dans sa poche, il s'acheta un flacon de gin, quelques gâteaux et rentra chez lui. Ce n'était pas un homme, c'était une lamentable loque. Tout de suite, il se laissa choir dans son lit. À cette heure, il comprenait que c'était la fin. Lui qui autrefois avait espéré se faire prêtre, qui se voyait lisant son bréviaire en se promenant sur la véranda de son presbytère, pendant que son père et sa mère se reposaient au jardin ou dans une confortable salle à manger, il mourait seul, sans aucun soin, chez des étrangers, dans une chambre sordide.

Il se sentait s'en aller comme un noyé qui enfonce dans l'eau. Son seul viatique était le flacon de gin posé sur sa pauvre malle à côté de son lit. Péniblement, tant il était faible, il en prenait par moment une gorgée. Ses idées étaient brumeuses et il ne se rendait pas bien compte de rien. Dans sa chambre glacée, il gisait, la tête sur son oreiller sale, recouvert de minces couvertures, l'esprit tellement perdu qu'il ignorait si c'était le jour ou la nuit. Il sommeillait, s'éveillait, l'esprit dans d'épaisses ténèbres. À un moment, il retrouva un peu de lucidité. Alors il songea à ses parents brûlés à mort dans leur maison et il avait la vision de deux corps carbonisés, n'ayant même plus figure humaine. Puis il lui sembla apercevoir le masque fruste, sanguin du père Athanase clamant d'une voix dramatique: « Il était damné, damné pour toujours. » Puis, tout s'effaça et il retomba à un sommeil qui ressemblait à l'anéantissement.

L'on était à la fin d'octobre et il faisait froid dans la maison. Probablement que Mme Cattell n'avait pas d'argent

pour acheter du charbon.

Deux jours passèrent sans que le malade s'en rendit compte. Subitement il se fit une éclaircie dans son esprit et il regarda autour de lui. Par l'étroite fenêtre de sa chambre, il venait un peu de jour. Il ne savait si c'était le matin ou le soir, puis, sans aucune raison, il eut la conviction que c'était le soir. « Ce sera ma dernière nuit, pensa-t-il. Demain, je serai mort. » Et il n'avait ni crainte ni regret.

Le lendemain il était encore vivant, mais il avait perdu la notion des choses. Il n'était pas complètement sans connaissance, mais il sombrait dans le noir. La fin semblait prochaine. Les heures coulèrent lentement; le soir arriva et Gaspard respirait encore.

Au dehors, à cette heure, dans la ruelle sordide où le vent froid soulevait la poussière et faisait tourbillonner des lambeaux de journaux et de vieux papiers, les prostituées embusquées derrière les rideaux de leur fenêtre tambourinaient sur les vitres pour attirer l'attention du passant. D'autres, la figure grossièrement peinte, se tenaient sur le pas de leur porte, interpellant les mâles, les accrochant par le bras pour les entraîner. Des hommes ivres et des jeunes gens franchissaient le seuil des lupanars.

Et dans la chambre glacée, sans feu, étendu sur un drap malpropre, la figure sur un oreiller sale, son flacon de gin presque vide posé sur la malle achetée pour aller au collège afin qu'il devînt prêtre un jour, Gaspard était à l'agonie. Depuis des heures, l'obscurité avait envahi la pièce. Là, dans le froid et les ténèbres, l'on n'entendait qu'un faible soupir.

Des pas glissèrent sur le plancher dans la maison silencieuse. C'était Mme Cattell qui, au moment de partir, faisait sa petite visite aux cabinets. Au bout d'une minute, il y eut un bruit de chasse d'eau et, à ce moment, de l'autre côté du mur, le mourant expira.

(*La Fin du voyage*, pp. 382-411)

LORSQUE REVIENT LE PRINTEMPS

SUR une mince planchette, clouée à l'abri servant de station à la ligne électrique qui desservait la localité, l'on pouvait lire en caractères à demi effacés, tellement il y avait longtemps qu'ils n'avaient pas été repeints: *Potasses*. C'était le nom de l'endroit. Il y avait là une quarantaine de maisons groupées sur un plan en équerre. Les unes suivaient la rivière aux Poux, les autres bordaient la rue des Catafalques qui s'enfonçait dans les terres. La plupart de ces dernières étaient en forme de boîte, à toit plat, recouvertes de papier goudronné, maisons noires, d'aspect lugubre et bâties de la façon la plus économique possible. Une partie de ces habitations était occupée par des gens vivant là toute l'année, mais l'autre, la plus nombreuse, appartenait à des petites gens de la ville qui voulaient passer sans grands frais les mois d'été à la campagne. Chacun s'était construit une maison comme son voisin, une boîte recouverte de papier goudronné. Plus tard, s'ils en avaient jamais les moyens, ils feraient poser là-dessus une imitation de briques. Mais, jusqu'ici, aucun n'était devenu assez riche pour se payer ce luxe. Ils gagnaient de petits salaires, vivaient chichement, ne possédaient pas d'économies, mais l'été ils venaient à Potasses et se donnaient l'illusion d'être heureux. À côté ou en arrière de chaque demeure, adossée à la remise à bois ou sise au bout du jardin, était une petite cabane de trois pieds de largeur, guère plus haute qu'un homme, construite en bois brut, jamais peinte, penchant d'un côté ou de l'autre. Telles quelles, ces cabanes suffisaient à l'usage qu'on en faisait.

Lorsqu'on en ouvrait la porte, l'on entendait le bourdonnement de grosses mouches verdâtres. Le soir, lorsque la fraîcheur sortait de la terre après la chaleur du jour, l'odeur de ces réduits montait, se mêlait, se confondait et remplissait l'atmosphère. L'on respirait alors une senteur fétide, une senteur d'excréments que le soleil a fait mijoter et qui répandent leur fumet. Mais les habitants de Potasses n'étaient pas difficiles et ils s'accommodaient de ces relents. Assis sur leur véranda, ils écoutaient le jazz ou les discours vides d'idées que leur apportait la radio. Il y avait un club qui jouait des parties de fers à cheval.

Une pauvre villégiature que Potasses, mais tout le monde ne peut pas s'offrir un séjour dans les Laurentides, à la Malbaie ou à Old Orchard. Et c'était commode, ce petit trou, car, quatre fois par jour, le tramway prenait les voyageurs et les conduisait à la ville et quatre autres voitures les ramenaient et cela, pour un prix modique.

Un drôle de cours d'eau que cette rivière aux Poux. Pas un arbre ni une pierre sur ses bords. Nus, aurait-on dit. Et les seuls poissons que l'on y trouvait étaient la barbotte et l'anguille. Un petit pont couvert en bois reliait les deux rives, un pont à péage: cinq sous pour les voitures à traction animale et dix sous pour les automobiles. Il avait été érigé à un endroit où une langue de terre qui s'avancait rétrécissait d'un tiers la largeur de ce canal naturel. Deux maisons, celle du péager et celle du père Toussaint Malo, se trouvaient nichées tout à côté du pont. Pas pittoresque du tout, ce pays, et l'on se demandait comment des gens qui ont quelques sous pouvaient avoir l'idée de passer là la belle saison.

* * *

Au commencement de l'été, l'avocat Delphis Jarsais s'était fait construire une coquette petite villa en face de la rivière. Alors que les ouvriers étaient à creuser les fondations, un badaud, pauvrement vêtu, s'était amené et,

les mains dans les poches, une cigarette au coin de la bouche, avait regardé ces gens qui bêchaient le sol, remuaient de la boue et de grosses pierres, peinaient pour gagner leur vie.

— Aimerais-tu à travailler ? lui demanda l'entrepreneur vêtu de salopettes bleues et qui besognait plus vite que ses hommes.

— Combien que ça paie ? s'informa l'homme.

— Deux piastres par jour.

— Deux piastres par jour ! ricana-t-il. Moé, je travaillerai jamais pour ça. Moé, je ne casse pas les prix. Moé, c'est trois piasses par jour ou rien.

— Alors ce sera rien, riposta l'entrepreneur, car je ne gagne moi-même que trois piastres et j'imagine que je dois valoir un peu plus que mes hommes.

— Dans ce cas-là, prends-en d'autres que moé.

— Ben, je vas te parler franchement. Si je t'ai offert de te prendre, c'était pas que j'ai tant besoin d'aide, c'était pour t'obliger, mais tu ne me fais pas de peine en refusant.

— Je ne t'ai jamais demandé de m'aider, déclara l'individu en envoyant une bouffée de la fumée de sa cigarette à la figure de l'entrepreneur.

— Ça, c'est vrai. Tu ne m'as jamais demandé, mais ça pourrait bien arriver un jour.

L'homme lança de façon méprisante un jet de salive et, les mains toujours dans ses poches, s'éloigna nonchalamment, en traînant les pieds.

— Ça, c'est Pintault et vous aurez besoin de barrer vos portes en partant à l'automne, remarqua l'entrepreneur à l'avocat Jarsais qui était arrivé sur les entrefaites et voulait voir comment marchaient les travaux. Il refuse maintenant de travailler, mais l'hiver prochain, je ne sais ce qu'il fera pour manger.

— Ce salaud d'entrepreneur voulait me faire travailler pour deux piasses par jour, annonça Pintault à sa femme lorsqu'il fut de retour à la maison. Ça travaille pour un

richard pis ça voudrait que nous autres, on se désâme pour un p'tit deux piasses. Pas moé, dans tous les cas.

— Combien qu'ils en ont d'argent, son père, ces richards-là ? demanda Mina, la petite fille de Pintault, à qui sa mère enlevait ses poux avec un peigne fin.

— Combien ils en ont d'argent ? Un tas gros comme la maison, ben sûr.

— Pis, son pére, est-ce qu'ils se torchent avec des piasses, ce monde-là ?

— Ben, ils se torchent pas comme toé avec une poignée d'herbe ou un p'tit bout de bois.

* * *

Monsieur et madame Jarsais étaient installés depuis quinze jours avec Lucille, leur fillette de dix-huit mois, dans leur maison neuve, lorsqu'un soir, après le souper, un particulier se présenta chez eux.

— Vous n'auriez pas besoin d'une jeune fille pour aider au travail de la maison ? demanda-t-il.

— Quel âge a-t-elle ? demanda madame Jarsais.

— Quinze ans et demi.

— Est-ce qu'elle sait un peu travailler ?

— Elle fera ce que vous lui direz de faire.

— Où demeure-t-elle ? s'enquit encore la jeune femme.

— Ici, rue des Catafalques, répondit l'homme en indiquant de la main les maisons noires, là-bas.

— Maintenant, quel salaire faudrait-il lui donner ?

— Oh ! une piastre et demie par semaine.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas amenée ?

— Je vais aller la chercher.

— Elle pourrait peut-être promener Lucille dans son carosse, fit madame Jarsais à son mari pendant que l'étranger s'éloignait.

— Fais comme tu voudras.

Une demi-heure plus tard, l'homme réapparissait accompagné d'une fille mal vêtue, mal peignée et appa-

remment pas très propre. Avec cela, l'air bestial, stupide, franchement laide, bien pénible à voir.

— Tu veux t'engager ? demanda la dame.

Alors, d'une voix qui était comme un grognement :

— C'est lui qui veut.

Le mari et la femme se regardèrent. Décidément, ils étaient mal impressionnés.

— Vous savez, elle est un peu simple, elle n'a pas tout son génie, fit celui qui l'accompagnait, mais pour travailler, vous serez satisfaits.

Les deux époux paraissaient hésitants. Ils allaient répondre par un refus. L'homme vit l'enfant de l'avocat qui reposait dans sa voiture sur la véranda.

— Elle pourrait promener ce beau bébé à la journée, fit-il.

À cette remarque, la jeune mère, flattée, trouva la fille moins repoussante à voir.

— Veux-tu que nous l'essayions une semaine ? demanda-t-elle à son mari.

Et l'idiote, Délima Rabotte, entra comme bonne chez le ménage Jarsais.

C'est ainsi que s'accomplit notre destinée.

C'était réellement un couple bien assorti que monsieur et madame Jarsais. Un bel homme élégant, poli, courtois, distingué, et elle, une gentille petite femme, aimable, souriante, vraiment charmante. Quant à Lucille, c'était une délicieuse enfant blonde avec de beaux yeux bleus et une adorable petite bouche. La regarder était une joie précieuse.

Les semaines s'écoulèrent. L'idiote, on la gardait par charité, car c'était réellement bien désagréable de l'avoir devant les yeux et sa voix, qui était comme un grognement, estropiait les mots, était fort agaçante à entendre.

— Cette pauvre fille, c'est pas de sa faute si elle est faite ainsi, disait madame Jarsais, indulgente et bonne.

Un matin, vers le milieu d'août, la jeune femme avait

pris son enfant sur ses genoux et la regardait avec amour quand elle s'exclama soudain :

— Mais, qu'est-ce qu'elle a donc Lucille ? Elle n'a pas le même air qu'autrefois, ses yeux ne sont pas les mêmes. On dirait qu'ils ne sont plus aussi vivants, qu'elle ne me reconnaît pas.

Inquiète, alarmée, elle scrutait cette petite figure blonde qui était son adoration. « Mais oui, il y a sûrement quelque chose, » se dit-elle.

Alors, ne pouvant supporter l'oppression dont elle se sentait accablée et voulant se débarrasser de cette angoisse qui l'étreignait, elle mit l'enfant dans sa voiture et, sans songer à la distance, partit pour aller voir le médecin. Ce dernier, un vieux praticien, examina la fillette, plongeant ses regards dans ses yeux bleus. Sa figure avait pris une expression grave.

— Et vous, madame, vous ne souffrez de rien ? Vous n'êtes pas malade ? demanda-t-il.

— Moi ? mais je n'ai jamais été malade de ma vie.

— Non ?

Il paraissait un peu embarrassé.

— Madame, voudrez-vous dire à votre mari de venir me voir ce soir lorsqu'il reviendra de la ville. J'aimerais lui demander certaines informations.

La jeune femme retourna chez elle plus inquiète que lorsqu'elle était partie et mille hypothèses se heurtaient dans son esprit.

— Je suis allée cet après-midi chez le médecin au sujet de Lucille. Tu sais, cette enfant a dans le regard quelque chose qui n'est pas naturel. Cela me trouble tellement que je n'ai pu attendre.

— Qu'a-t-il dit ? interrogea le père.

— Bien, c'est là ce qui m'alarme davantage. Il ne m'a rien dit, sinon qu'il désire te voir pour te demander certaines choses.

La figure de monsieur Jarsais prit une expression

étonnée.

— J'y vais immédiatement, déclara-t-il.

Prenant son chapeau, il sauta dans son auto et disparut rapidement.

— Vous voulez me parler, docteur ? demanda-t-il en arrivant.

— Oui, fit le praticien en regardant attentivement l'homme qui était devant lui. Voici. Votre femme est venue me voir cet après-midi avec votre enfant. Je n'ai voulu rien dire avant de vous voir. Maintenant, je vais vous poser une question, bien simple, mais très importante: Êtes-vous en parfaite santé ?

— Certainement.

— Avant de vous marier, vous n'avez pas eu de maladie sérieuse ?

— Non, jamais. À quinze ans, j'ai eu la fièvre typhoïde. C'est tout.

— Et votre famille se compose uniquement de vous, de madame et de la petite ?

— Oui.

— C'est seulement vous deux qui prenez soin de l'enfant ?

— Ah, non ! Nous avons une petite bonne, une simple d'esprit que nous avons engagée en arrivant ici.

— Allez, je vous prie, chercher la petite servante.

Le mari revint, remorquant l'idiote.

En l'apercevant, la figure du médecin s'obscurcit, comme s'il avait vu passer le malheur.

— Écoute, fit-il, tu es malade ?

— J'sais pas, grogna la fille.

— Je vais être obligé de l'examiner.

Et il la fit passer dans son cabinet privé.

— Avec qui as-tu couché ? demanda-t-il après un sommaire examen.

— Avec l'homme à maman, grogna-t-elle, mais j'aimais pas ça. C'était pas bon. C'est lui qui voulait.

— Qui est-ce, l'homme à ta mère ?

— Rabotte.

— Ah, oui !

Le médecin avait pris un air infiniment dégoûté. Oui, songeait-il, un vaurien qui se fait vivre par la mère et la fille et qui les a pourries toutes deux.

— Mon pauvre monsieur, votre servante est syphilitique, syphilitique purulente. Elle a contaminé votre enfant et le mal s'est jeté sur ses yeux. Je ne veux pas vous désespérer, mais je dois vous dire que sa vue est en danger. J'espère toutefois qu'il n'est pas trop tard, mais il n'y a pas de temps à perdre. Allez voir un spécialiste et dites-lui ce qui en est.

Monsieur Jarsais était atterré. Il lui semblait vivre un cauchemar, mais ce n'était pas un songe. Le malheur s'était abattu sur sa famille. La fatalité avait jeté son dévolu sur elle.

La mère devint à moitié folle de désespoir lorsque son mari l'eut mise au courant de la tragédie qui planait **sur eux**. Alors, le lendemain, malheureux comme les pierres, ils partirent pour la ville afin de consulter un spécialiste.

Ah ! que ne donneraient-ils pas pour qu'il sauve la vue de leur enfant, pour qu'elle ne devienne pas aveugle ?

* * *

Aux premiers jours de septembre, les citoyens qui avaient passé l'été à Potasses commencèrent à retourner à la ville. Le gros de l'exode se fit le lundi, fête du Travail. Presque toute cette journée, des camions lourdement chargés de meubles, de malles et de mille objets hétéroclites défilèrent sur la route longeant la rivière aux Poux. La rue des Catafalques déménagea presque complètement. Les étrangers partis, il ne resta plus là qu'une douzaine de familles. Il y avait la vieille Angèle Malois, 89 ans, qui vivait avec sa petite fille dans une vieille mesure toute délabrée et qui, malgré son grand âge, cultivait encore

dans son jardin des pommes de terre et des légumes pour sa provision d'hiver; Denis Ploche, paresseux invétéré, qui vivait de vols et de rapine; Ildège Bocareau, chauffeur de taxi, petit homme noir à tête frisée qui ne pouvait dire une phrase sans blasphémer et dont la femme était dans un état de tuberculose très avancée; Liose Bocareau, mère d'Ildège, grosse matrone à la poitrine balottante qui, pendant des années, avait vécu maritalement avec son fils; la famille Rabotte qui n'achetait jamais autrement qu'à crédit; Gédéon Labrisse et sa fille; Léo Thouin qui fabriquait clandestinement du whiskey; la veuve Marion; la famille Farineau, et quelques autres.

— Comment ces gens s'arrangent-ils pour subsister ? avais-je un jour demandé au boulanger.

— Oh ! ils vivent de grippe et de grappe, de peine et de misère, mais ils prennent bien les choses et ne sont pas plus malheureux que les autres, avait-il répondu.

* * *

Il y avait vingt ans que monsieur Clodomir Restaire était établi à Potasses. C'était un ancien navigateur qui avait fini de naviguer. Vers ses quarante-cinq ans, il avait reçu un petit héritage et, comme c'était un homme tranquille, pas ambitieux, aimant la nature, il avait renoncé à son métier pour vivre une vie paisible à la campagne. Alors, après avoir cherché à droite et à gauche, il avait acheté une vieille maison sur la rivière aux Poux. Pour cela, il n'avait consulté personne, car il était célibataire. Dans sa retraite, il vivait seul, préparant lui-même ses repas, n'allant nulle part, ne recevant personne si ce n'est un neveu demeurant à la ville qui venait parfois passer un dimanche chez son oncle, pendant la belle saison. Dans le voisinage, on disait que le vieux était un peu maniaque.

La solitude convenait admirablement à Clodomir Restaire, car c'était une âme simple, religieuse, que le spectacle des splendeurs de l'univers faisait vibrer d'une émotion

profonde. Le reflet de la lune sur la rivière, le murmure du vent dans le feuillage, le silence recueilli de la nuit le faisaient vibrer intensément et, lorsqu'il contemplait l'arc immense de la Voie lactée, si loin, si loin, au-dessus de sa petite maison, il lui semblait qu'il communiait avec l'infini. Ce solitaire avait la passion des fleurs et il s'était créé en face de la rivière un parterre dans lequel il cultivait toutes les variétés possibles de rosiers qu'il pouvait trouver. Les roses, il les voyait se former, s'ouvrir, s'épanouir, s'effeuiller ensuite sur le sol, mais jamais il n'en cueillait une pour la mettre dans un vase, jamais il ne faisait un bouquet. Son bonheur se bornait à voir ses roses sur leur tige, sans en détacher aucune. Dans ce jardin cultivé avec amour, elles vivaient leur brève existence et il jouissait de leur charme, de leur beauté, de leur parfum. Il les entourait de tous les soins possibles et il était bien récompensé de ses labeurs. Clodomir Restaire était un homme heureux. Négligemment vêtu, il possédait de fabuleuses richesses, car toutes les merveilles du jour et de la nuit lui appartenaient. Au milieu de tous les êtres misérables, crapuleux, qui l'entouraient, qui s'abandonnaient à leurs instincts les plus vils, il goûtait un bonheur parfait.

Cette année-là, les roses avaient été, si l'on peut dire, plus belles que jamais et le solitaire de la rivière aux Poux bénissait son destin. Il y avait vingt ans qu'il vivait sur ce coin de terre et chaque été avait été un enchantement. Maintenant, il avait soixante-cinq ans. Un matin de septembre, le laitier qui déposait chaque matin une chopine de lait à sa porte constata que la bouteille qu'il avait laissée la veille n'avait pas été déplacée. Il supposa que monsieur Restaire était allé à la ville pour affaire et qu'il reviendrait dans la journée. Mais le lendemain, lorsqu'il repassa et qu'il vit encore le flacon à la même place, il se dit qu'il était peut-être arrivé malheur au solitaire. Il frappa. Pas de réponse. La porte n'était pas fermée à clé. Il entra. Le maître du logis paraissait absent. Après avoir visité

sans succès les différentes pièces, l'homme pénétra dans la chambre de toilette. Là, culotte baissée, assis sur le siège des cabinets, dans la pose du Penseur de Rodin, était monsieur Restaire, mort. Il avait dû trépasser subitement, foudroyé par une congestion cérébrale ou une syncope.

On trouva chez lui un testament par lequel il légua sa petite propriété à son neveu. Ce dernier vint avec sa jeune femme pour les funérailles. Celle-ci, petite blonde insignifiante et fade, un chapeau pointu sur la tête, en souliers à talons exagérément hauts, les lèvres et les ongles rouge brique, inspectait la maison et le jardin.

— Bien, tu sais, disait-elle ironiquement à son mari, c'est un fameux héritage qu'il nous laisse là, ton oncle ! Qu'est-ce que tu veux que nous fassions de cette bicoque ? Il n'y a rien ici pour s'amuser, pour se distraire. C'est vraiment plate. Au lieu de cette cabane, est-ce qu'il n'aurait pas pu nous donner une couple de mille piastres, par exemple ? Avec ça, on aurait pu s'acheter une belle automobile et aller passer nos vacances à Old Orchard ou dans les Laurentides. Mais ici, qu'est-ce que tu veux faire ? Puis, ces rosiers-là, c'est un vrai embarras. Ça ressemble à des framboisiers; ça a l'air habitant en grand. Qu'est-ce que ça donne ça, des roses ? Tu ne vas pas en faire le commerce, toi, hein ? Va falloir arracher ça. Oui, c'est ça: on va les enlever, ces rosiers. On pourra peut-être en garder un ou deux pour faire un bouquet. Puis on se fera construire un tennis. Comme ça, quand on aura de la visite, le dimanche, on pourra jouer quelques parties avec nos amis. On n'est pas des sauvages. Faut avoir l'air du monde.

Tout en parlant et en marchant à côté des plates-bandes, elle détacha d'un rosier une baie rougeâtre.

— Et ça, est-ce bon à manger ? C'est pas poison, j'espère.

Elle y mordit légèrement.

— Sais-tu ce que tu manges ? lui demanda son mari

amusé. Non? Un gratte-cul.

— Pouah! fit-elle, en crachant la baie. Bien, ça devait être un vieux cochon, ton oncle, pour cultiver des arbustes qui produisent des fruits de ce nom-là. On va les faire arracher et nous construirons un tennis.

Et d'un air de dédain, elle regardait les rosiers que le vieil homme avait plantés et cultivés avec amour et qui lui avaient donné un bonheur fabuleux.

— C'est bon, on fera un tennis, répondit le mari qui marchait toujours d'après les dires de sa femme.

* * *

Les étrangers étaient partis depuis un mois lorsque, par un sombre soir d'octobre, l'on entendit vers les dix heures quelqu'un qui sonnait une cloche, rue des Catafalques. Le plombier qui passait par hasard dans les environs accourut. C'était la vieille Malois, la doyenne de la localité, qui appelait ainsi au secours, car elle se sentait très mal et se trouvait seule, Yvonne, sa petite fille, étant sortie pour une demi-heure. Elle était là, agenouillée sur son perron, si faible qu'elle ne pouvait se tenir debout. Dame, à quatre-vingt-neuf ans, quand la maladie vous attaque soudain comme un voleur, les forces se sauvent. On aurait pu croire qu'elle allait mourir.

— Voulez-vous que j'aille chercher le docteur? demanda l'homme.

— Non. Je n'ai pas d'argent pour le payer. Faites plutôt venir le prêtre.

— C'est bon, mais je vais d'abord vous coucher. Puis j'irai dire à Yvonne de venir prendre soin de vous. Ensuite, je ferai savoir au curé que vous voulez le voir.

La vieille, qui avait mangé la moitié d'une anguille pour son souper, eut une terrible indigestion, elle fut malade à en crever, mais ne mourut pas.

Deux jours plus tard, le boulanger entra chez elle et la trouva dans son lit, assise sur son pot de chambre et

prenant en même temps son déjeuner, mangeant un bout de boudin noir qu'elle tenait avec ses doigts tandis qu'un autre bout reposait dans son assiette, devant elle. Elle mangeait et sa figure faisait, de temps à autre, des grimaces et des contorsions, cependant qu'une odeur nauséabonde se répandait dans la pièce. Sortie pour faire une commission, Yvonne revint et arracha de sous la vieille le vase dans lequel le boulanger crut voir deux autres bouts de boudin noir.

* * *

Denis Ploche qui habitait l'une des dernières maisons de la rue des Catafalques, on n'aurait pu dire que c'était un travailleur. Un vrai paresseux, un flanc-mou qui ne pouvait se décider à faire oeuvre de ses bras. Si un fermier pressé de besogne s'adressait à lui et lui demandait de faire quelques journées, il avait toujours un prétexte pour se dérober: la couverture de sa maison faisait eau et il devait la réparer, il devait nettoyer son puits qui était presque à sec dans le moment, sa vieille mère était malade et il ne pouvait la laisser seule, enfin, tout ce qu'il pouvait imaginer pour continuer à paresser. Il avait bien un cheval et un tombereau avec lesquels il faisait de temps à autre un peu de charroyage, mais le travail lui répugnait et c'était souvent sa mère qui devait aller donner une brassée de foin à la bête dans la petite écurie en arrière de la maison. Ploche, qui était veuf, avait un fils de treize ans qui fuyait autant que possible la demeure paternelle car, outre qu'il devait être le serviteur de son père, ce dernier le battait comme plâtre à propos de tout et de rien. Il le faisait marcher au bâton. Lui, Denis Ploche, l'hiver, il se chauffait auprès de son feu en fumant des cigarettes. Et son feu, il l'entretenait en démolissant les clôtures, les escaliers des maisons des citadins, ses voisins d'été. Les scrupules ne l'étouffaient pas. Il avait besoin de bois, il allait au plus proche. Paresseux et voleur, mais tout le

monde ne peut être travailleur et honnête.

Souvent, le fils se réfugiait chez l'épicier Dumont qui, le prenant en pitié, le nourrissait à peu près et lui donnait de ci de là une pièce de monnaie pour le payer des courses qu'il lui faisait faire. Un soir, à l'approche des fêtes, le fils raconta en entrant chez son père qu'il avait bien failli être enfermé dans la cave à l'heure de la fermeture du magasin.

Tout de suite, le père eut une idée.

— Ecoute, dit-il à son garçon. Trouve une occasion. Cache-toi quelque part, un soir, et quand tout le monde sera parti, attends-moi. Si tu n'es pas revenu ici vers dix heures, j'irai rôder dans les environs et tu m'ouvriras la porte. Tu comprends ?

— Oui, poupa.

Ainsi fut fait. Donc, une nuit, grâce à la connivence et à l'aide du garçon, Denis Ploche pénétra vers onze heures dans l'épicerie, vola trois caisses de bière, quatre cents cigarettes et râfla tout l'argent de la caisse, moins une pièce de cinquante sous en plomb qui était là depuis deux ou trois ans.

Tout de suite, l'épicier Dumont soupçonna le jeune Ploche d'avoir trempé dans cette affaire. Le fait d'avoir laissé la fausse pièce témoignait clairement que le voleur était un familier de la maison et n'avait pas voulu s'en embarrasser. Alors Dumont fit venir un détective qui questionna le commissionnaire. Celui-ci avoua sans se faire prier et signa même une confession. Ensuite, le policier se rendit chez le père, qu'il trouva assis près de son feu, jouant de l'accordéon. Tout d'abord, Ploche nia hardiment, mais lorsque le détective lui montra la confession de son fils, il s'écria :

— Le p'tit maudit, quand je vas lui mettre la main au collet, il va manger la meilleure ronde qu'il a jamais attrappée !

Le policier eut ensuite la preuve complète du vol lors-

qu'il découvrit les cigarettes dans le grenier de l'écurie et trouva les caisses de bière dans la vieille huche hors d'usage. Ploche fut conduit à la cellule de la localité en attendant de comparaître devant le magistrat.

Rencontrant un camarade, le fils s'exclama :

— Ah ! je lui ai joué un maudit tour ! Je l'ai mis dans le trou. Pis j'te dis qu'il va aller en prison et qu'il va être un bon bout de temps sans me sacrer ane volée.

Et il s'éloigna en riant.

Instruit de l'affaire, un oncle du garçon, cordonnier de son état dans la paroisse voisine, et sans enfant, vint chercher son neveu et l'amena chez lui pour lui apprendre son métier.

Ploche fut condamné à quatre mois de prison.

Mais comme un malheur n'arrive jamais seul, la vieille Ploche mourut subitement un mois après la condamnation de son fils. Un ami vint informer celui-ci de la mort de sa mère.

— Baptême ! Qui est-ce qui va avoir soin de mon joual ? s'exclama-t-il.

* * *

Comme une épave que le courant, après l'avoir longtemps ballottée, rejette un jour sur la grève, Prosper Mailloux avait un soir échoué à Potasses. Il était arrivé en haillons, sale, sordide, puant l'alcool et la démarche pas bien sûre. Et vieux ! Vrai, une épave qui avait roulé. Il allait par les chemins, tâchant de gagner sa vie. Alors, le fermier Zotique Chartier, en retard dans ses travaux, l'avait recueilli, embauché. Quand on ne trouve pas ce que l'on voudrait, on prend ce que l'on peut. Lorsqu'on l'interrogeait sur son âge, Mailloux déclarait qu'il avait soixante-quatre ans, mais, à travers ses contradictions, l'on arrivait à comprendre qu'il en avait dix de plus. Dans sa vie, il avait toujours porté son salaire à la taverne, ce qui, comme on sait, est une mauvaise banque. Mais il n'avait jamais

eu d'ambition, cet homme. Il travaillait six jours et il buvait le septième. Comme ça, depuis sa jeunesse et il y avait apparence que ça continuerait. Mais voilà que quinze jours après son arrivée chez le fermier Chartier, voilà qu'il rencontre Georgina Labrisse, fille de quinze ans, ronde de la poitrine et des hanches, l'air un peu niaise, qui demeurait avec son père, rue des Catafalques.

Alors voilà le vieux Prosper amoureux de la jeune Georgina, mais là, amoureux comme il ne l'avait jamais été de sa vie, amoureux comme un vieux fou de soixante-quatorze ans. Il lui donnait des rendez-vous derrière la grange du fermier Chartier. Après avoir trait les vaches et avoir soupé, il allait s'asseoir sur une poutre qu'il avait roulée près du bâtiment et il attendait sa dulcinée. Parfois elle était en retard, elle le faisait attendre un peu, mais quand il la voyait apparaître, il était ravi, il se sentait du bonheur plein son être.

Dans l'ombre, derrière la grange, assis sur la poutre, sentant la vache, le fumier, la sueur, tout en haillons, le vieux, avec ferveur, tenait dans la sienne la main de son amie.

— T'aimerais ça, hein, avoir une belle robe? disait-il. Ben, à ma prochaine paye, je t'en achèterai une.

— Si tu voulais, lui dit-il un soir, on se marierait au printemps.

— Moi, je veux bien, mais faudrait un peu d'argent, dit-elle.

— Oui, mais je vas en gagner. Puis, tu sais, j'ai prêté mille piastres à un cousin et je vas lui dire de me rembourser. Avec ça, hein? on pourra se mettre en ménage.

— Avec mille piastres on sera parmi les plus riches ici.

— Puis, tu m'aimeras toujours?

— Tant que vous vivrez.

Derrière la grange, avec sa dulcinée, le vieux vivait de beaux moments.

Mis au courant de l'affaire, le père Labrisse voulut

mettre le holà et faire cesser les rendez-vous, mais lorsqu'il vit la robe donnée par Prosper, il se radoucit et se montra plus tolérant. Même, un jour, au déjeuner, il fit la leçon à sa fille pour rouler le bonhomme.

Le vieux Prosper était bien heureux. Mais un soir il rencontre sa belle se promenant avec une jeunesse de son âge. Alors le voilà pris d'un accès de jalousie, et qui s'en va noyer son chagrin à la taverne et dépense son salaire de la quinzaine.

Au rendez-vous qui suivit, il y eut de l'orage. Le vieux reprochait à la fille de lui être infidèle et celle-ci blâmait Prosper de s'être enivré et d'avoir gaspillé son argent.

— Si vous voulez qu'on se marie, nous faut de l'argent, disait-elle.

Le vieux comprenait qu'elle avait raison.

— Tenez, ajouta-t-elle, on va faire une chose. Quand vous serez payé, vous me le donnerez, votre argent, et je le serrerai pour vous. Comme ça, au printemps, on aura une petite somme. Le vieux y consentit. Alors, à chaque quinzaine, il lui apportait le salaire que lui avait payé le fermier Chartier. Pendant ce temps, il était en haillons, sordide. Un pantalon troué de tous les côtés et une vieille chemise déchirée. Avec cela, des chaussures qui n'avaient plus de semelles.

— Mais, habillez-vous donc, monsieur Prosper, lui disait la femme du fermier. Vous êtes tout nu.

— Oui, c'est ça, à la prochaine paye.

Mais la prochaine paye passait de la main du vieux Prosper dans celle de la jeune Georgina.

Avec le froid, les rendez-vous derrière la grange durent cesser. Les amoureux devaient se borner à faire un bout de promenade.

Prosper continuait à se priver des vêtements indispensables et remettait son salaire à sa dulcinée.

— Combien en as-tu d'argent? lui demanda-t-il un jour.

— Plus de cinquante piastres, répondit-elle.

— Pis, il n'y a pas de danger que tu le perdes ?

— Vous savez bien que non. Si on veut se marier au printemps, faut pas que je le perde.

— T'es ben fine, Georgina.

L'on approchait de la fin de l'hiver et le vieux, plus en haillons que jamais, déclarait chaque jour qu'il allait se marier au printemps et que Georgina serrait son argent. Puis voilà qu'il se trouve un jour presque face à face avec sa douce amie se promenant avec un garçon d'une vingtaine d'années. Elle passe à côté de lui sans le regarder puis, un moment après, il entend des rires. Bien sûr que l'on se moque de ce vieux guenilleux. Lui, il avait reçu un coup si inattendu qu'il ne savait plus que faire. Alors, le jour suivant, il la guette pour avoir une explication, mais, lorsqu'il s'approche pour lui parler, elle lui fait de la main un geste pour lui dire de s'éloigner.

Alors, furieux, il s'écrie :

— Maudite garce, donne-moé mon argent !

— Vieux fou ! fait-elle d'un ton méprisant, et elle s'en va. Et le bel amour gisait par terre dans la boue.

Le vieux Prosper n'en revenait pas. Il était au désespoir. Lui qui comptait se marier au printemps, voilà qu'il était mis de côté avec dédain comme un objet de rebut. Et tout cet argent qu'il avait confié à la Georgina de son coeur et qu'il ne reverrait pas. Perdre une amoureuse et ses pauvres sous, c'était bien du malheur. Ah ! ce qu'il s'était fait berner, songeait-il en lui-même. Il éprouvait une peine immense et il était irrité, profondément humilié d'avoir été joué ainsi. Il fut deux jours sans parler, l'air étrange. Puis voilà que le fermier l'entend une nuit qui marchait dans sa chambre en se parlant à lui-même, à haute voix.

— Le vieux devient fou, dit-il à sa femme.

Le lendemain, l'amoureux de Georgina ne parlait que d'une façon incohérente. La tête lui avait déménagé. Simplement bon pour l'asile.

Depuis une couple d'années déjà, le fils Laurin et sa mère n'arrivaient pas à s'entendre. Cela, parce que Gédéon, qui avait vingt-cinq ans, voulait épouser la veuve Marion de la rue des Catafalques, qui avait trois fillettes de cinq, sept et dix ans. Une petite femme bien gentille, bien aimable et bien raisonnable, mais la mère Laurin, veuve également, ne voulait pas entendre parler que son fils lui donnât pour bru une femme qui avait déjà une famille. Ça ferait trop de monde dans la maison, disait-elle, on ne pourrait pas s'accorder. Le fils insistait, énumérant toutes les qualités de celle qu'il aimait.

— Si tu la maries, tu t'en iras où tu voudras, mais ne l'amène pas ici. Je ne veux pas la voir. Il y en a des filles dans la paroisse. Prends une fille, une bonne fille. Ça me fera plaisir de vivre avec vous deux, mais pas une veuve avec trois enfants.

Gédéon avait beau dire que c'était la veuve Marion qu'il aimait, sa mère ne voulait rien entendre.

— Écoute bien ceci. Si tu maries la veuve, je te déshérite. Je ne te laisserai jamais un sou. Je donnerais plutôt la terre et l'argent aux missionnaires.

Alors le fils devait ronger son frein, car il n'avait pas de métier, n'était pas instruit, n'avait pas de moyens de gagner sa vie. Simplement, il était fermier, cultivait les cinquante arpents laissés par son père. Avec ses seules ressources, jamais il ne pourrait faire vivre la veuve Marion et ses fillettes. Alors Gédéon condamnait durement l'imprévoyance de son père qui, en mourant, avait laissé tous ses biens, la terre et deux mille piastres, à sa mère et rien à son fils. S'il lui avait donné la terre à lui et l'argent à sa mère, tout eût été pour le mieux. Et il rageait contre sa mère qui avait des idées croches, qui voulait l'empêcher d'épouser la veuve Marion parce qu'elle avait trois enfants.

Dans les familles, on ne s'entend pas toujours aussi bien qu'on le désirerait.

— Cette sacrée vieille folle, si elle pouvait crever, disait un soir à la veuve, Gédéon, exaspéré des continuels refus de sa mère.

— Ne parle donc pas ainsi, riposta la veuve Marion. Tu sais, il faut comprendre le point de vue de chacun. Ainsi, par exemple, si j'étais à sa place, peut-être bien que je dirais la même chose qu'elle. Tu sais, les jeunes ont leurs idées, mais les vieilles gens ont aussi les leurs et ils ne pensent jamais de la même manière, ils ne voient pas les choses de la même façon.

— Non, tu ne parlerais pas comme elle, tu as bien trop de bon sens, toi. Toi, tu raisonnes, mais elle ne raisonne pas. C'est une vieille entêtée, une tête croche.

— Si tu veux, mais ça n'avance à rien de parler ainsi.

— Ben, moi, ça me soulage un peu parce que je trouve que c'est tellement injuste de nous laisser attendre quand on voudrait se marier et quand on sait qu'on serait tous heureux.

— Elle changera peut-être d'idée, fit tristement la jeune veuve pour calmer un peu son ami, car elle ne croyait guère à ce qu'elle disait, parce qu'elle savait ce que c'est qu'un entêtement de vieille femme.

Or, à quelque temps de là, Gédéon, revenant de chez son amie, rencontra, non loin de chez sa mère, Jacques Dupré, valet de ferme chez les Tessier. Ils échangèrent un bonsoir.

Une semaine plus tard, Gédéon croisa encore Dupré.

Je me demande ce qu'il a celui-là à venir rôder par ici, se dit-il à lui-même.

Il ne devait pas tarder à l'apprendre car, rentrant quelques jours plus tard un peu plus tôt que d'habitude, il se heurta presque à Dupré qui sortait de chez sa mère.

— Bonsoir, fit Dupré.

Gédéon ne répondit pas.

Lorsqu'il entra, sa mère enlevait son beau tablier des dimanches qu'elle avait passé par-dessus sa robe et, sur la

table, était une assiette vide avec un couteau et une fourchette, et à côté, une tarte entamée. Quelqu'un avait pris une collation. La mère Laurin avait l'air pas mal gênée et le fils était furieux. Toutefois, il ne dit rien, entra dans sa chambre, se jeta sur sa paillasse, mais ne dormit pas. Dans l'obscurité, il se parlait à lui-même: Ainsi, cette vieille tête dure qui refusait de lui laisser épouser la veuve Marion recevait, pendant qu'il était sorti, un garçon de près de trente ans plus jeune qu'elle. Si ce n'était pas ridicule, si ce n'était pas triste à faire pleurer ! Bien certain qu'elle était toquée. Un gars qui ne savait même pas labourer proprement, qui gagnait une piastre par jour dans le temps des travaux et qui se louait ensuite pour un salaire nominal le reste du temps. Un garçon avec une longue tignasse frisée qui lui pendait sur le front, qui lui tombait sur la joue et qu'il renvoyait en arrière à tout moment. Oui, elle avait du goût, la bonne femme. « Et elle lui fait manger ses tartes en attendant qu'il mange son argent, car elle va le marier, ben sûr. Et moi ? » Il rageait d'une rage impuissante. Fallait-il qu'il fût borné, son père, pour avoir laissé tous ses biens à sa femme ! C'est un étranger qui en bénéficierait tandis que son fils aurait la grande route pour partage. Laisser de l'argent à des femmes, quelle folie ! Elles se font jouer. Toutes. Le premier venu qui leur joue la comédie de l'amour, elles le gobent, elles boivent ses paroles, ses cajoleries.

Et plus elles sont vieilles, plus elles sont folles.

Ce fut au déjeuner, le lendemain, que la scène éclata entre le fils et la mère.

— Alors, tu as eu de la visite hier soir ? demanda-t-il, ironique.

— Bien, monsieur Dupré est arrêté cinq minutes en passant.

— Et c'est parce que tu avais deviné qu'il arrêterait cinq minutes en passant que tu avais fait des tartes ?

— J'espère que je suis libre d'offrir un morceau de

tarte à un visiteur ?

— Tu es libre de faire ce que tu voudras et je m'imagine bien que tu vas faire la plus grosse bêtise de ta vie.

— Oui? Alors, si je me mariais avec monsieur Dupré, ce serait une bêtise, tandis que si tu épousais la veuve Marion, ce serait la plus belle chose qu'on pût imaginer? Ce qui est un crime pour les autres est un acte digne d'éloges pour toi ?

— Ben, écoute. Je vas te dire une chose. Tu as cinquante-cinq ans, tu as les cheveux gris, tu es usée, tandis que lui a vingt-six ans. Avant six mois il t'appellera mère.

— Ben, je préférerais me faire donner ce nom-là par lui dans six mois que de me le faire donner maintenant par les petites filles de la veuve Marion. Dans tous les cas, ce n'est pas toi qui vas me faire la leçon et me dire ce que je dois faire ou ne pas faire. J'ai idée de me marier et je vas me marier.

D'ordinaire, les gens âgés qui ont l'expérience de la vie pèsent leurs paroles, ne parlent qu'après avoir réfléchi et ils savent ce qu'ils disent, mais cette vieille femme que chatouillait un regain de passion n'avait plus la tête à elle comme l'on dit souvent et elle ne réalisait pas la portée de ses actes et de ses dire. Cette veuve desséchée, parce qu'un jeune homme avait serré dans la sienne sa main déformée aux doigts noueux et lui avait dit en la regardant en face qu'elle était encore plus belle que toutes les filles de la paroisse, elle était devenue complètement détraquée.

— La veuve Marion, la veuve Marion, répéta Gédéon piqué par la manière de parler de sa mère. Tu pourrais peut-être dire madame Marion. Moi, quand je te parle de Dupré, je ne dis pas l'homme engagé des Tessier.

Et une fois le feu allumé, il prit du temps à s'éteindre.

Finalement, Gédéon sortit pour vaquer aux travaux. Il avait la rage dans le coeur et il avait besoin de s'occuper, de se dépenser.

Ce soir-là, immédiatement après le souper, il se rendit chez son amie et lui raconta ce qui était arrivé.

— Mon pauvre Gédéon, répondit-elle, je ne vois pas ce qu'il y a à faire. C'est un malheur qui nous arrive. Bien sûr que ta mère est tombée dans le panneau. Pas une fille ne voudrait de ce garçon, mais une vieille femme qui n'espérait plus rien se pâme à l'entendre débiter la pire simplicité. Tu comprends, c'était fini l'amour, puis voilà un garçon qui vient lui roucouler des petits mots doux, et elle, tout de suite, elle prend ça au sérieux. Elle pleurera plus tard, mais, en attendant, c'est bien triste pour nous. J'espérais bien que nous nous serions mariés au printemps.

— Oui, hein ?

Ils se séparèrent bien découragés.

Un soir, comme ils achevaient de souper, la vieille parla soudain :

— Je voulais te dire ça. C'est monsieur Dupré qui commandera ici. J'espère que tu ne feras pas la mauvaise tête. Je ne te mets pas à la porte. Vous pouvez vous entendre très bien tous les deux. Puis, je vas te le dire de suite : nous nous marions dans quinze jours.

Le fils courba un peu la tête, mais ne répondit pas. Ainsi, dans la maison de son père, sur la ferme de son père, il serait le serviteur d'un valet de ferme qui prendrait la place de son père dans le lit où il était né. Depuis qu'il était jeune homme, il s'était habitué à l'idée que la ferme lui appartiendrait un jour, qu'il continuerait de vivre sous ce toit où il avait été élevé et qu'il fonderait là une famille à son tour. Et maintenant tout cela s'écroulait comme un château de cartes. Et le pire était qu'il était dépouillé par sa propre mère au profit d'un étranger. Être trompé par un ami en qui l'on a toute confiance, c'est un coup cruel, mais par sa mère, c'est ce qu'il y a de pire.

Le temps passait et Gédéon restait taciturne. Plus jamais un mot. La mère aurait bien voulu connaître ses intentions, qu'il l'informât de ses plans, mais rien, un

silence absolu. Il était muet à table, muet tout le jour. La date du mariage approchait à grands pas. Le fils n'ouvrait pas la bouche. Le malheur l'accablait.

L'on se trouva à la veille de l'événement. Le soir, selon son habitude, Gédéon alla voir son amie. Ce fut une bien triste entrevue. Il revint tard. Il tardait à se coucher. Tendue dans son lit, sa mère écoutait son va-et-vient. Finalement, elle s'endormit. Le lendemain, lorsqu'elle se leva pour s'habiller pour ses noces, elle aperçut soudain, pendu au cadre de la porte, le corps de son fils.

* * *

Depuis le printemps jusqu'à l'automne, chaque jour de beau temps, on voyait Toussaint Malo assis sur une planche posée sur deux bûches, le dos appuyé à une pile de bois, les mains sur les cuisses, regardant vaguement devant lui. Ce n'était pas un rentier, mais il était incapable de travailler. Depuis longtemps, il souffrait d'une hernie qui, négligée, était devenue avec les années une monstrueuse infirmité. Il était crevé juste à l'endroit de l'organe sexuel et il avait là une masse oblongue, un sac en forme de cruche, rempli d'intestins et terminé par un bout de chair tout court qui faisait songer à un minuscule goulot. Alors, inapte à toute besogne, il passait ses journées assis sur une planche, regardant devant lui.

Sa maison était tout près du pont, collée pour ainsi dire à celle du père Pilon, le péager. Sa vie, au Crevé, était difficile. Son fils, qui était loin d'être riche, lui payait une pension de cent piastres par an. Alors il menait une petite existence bien modeste, bien frugale. Sa femme aidait de son mieux à gagner la pitance en faisant des couvre-lits qu'elle vendait aux citadins en villégiature ou aux passants.

Les gens qui tournaient pour traverser le pont ne pouvaient manquer de voir Toussaint Malo assis sur sa planche, les mains posées sur les cuisses comme un pharaon égyptien et un couvre-pieds d'indienne placé sur une chaise

et servant d'enseigne. Avec la pension du fils et les courtespointes on arrivait à se réchapper, à ne pas mourir de faim.

Quelquefois, entre hommes, on parlait de Malo et de son infirmité et cela prêtait à rire. Jamais on n'avait rien vu de semblable. Être difforme comme cela paraissait chose impossible. Cela l'obligeait à porter un pantalon presque aussi large qu'une jupe. Il était bien affligé, Toussaint Malo, infirme et pauvre. Bien à plaindre. Et voilà qu'on avait tenté de le voler, ce malheureux. Chaque année, il élevait un porc pour avoir sa provision de viande pour l'hiver. D'ordinaire, il faisait boucherie dans le courant de décembre, mettait le lard dans un saloir et serrait les rôtis dans la cuisine d'été adjacente à sa maison et qui était sa glacière pendant l'hiver. Il avait tué son cochon quelque temps avant Noël et se disait, non sans satisfaction, que les fêtes ne se passeraient pas trop mal. Or, une nuit qu'il dormait profondément, il fut soudain éveillé par un craquement, comme quelque chose qui se casse. Péniblement, il se leva et, par la fenêtre, regarda au dehors. Là, dans les ténèbres, il distingua vaguement la forme d'un homme qui, après avoir brisé le cadenas, pénétrait dans le bas-côté où étaient ses rôtis.

— On nous vole ! fit Malo à sa femme.

Aussi vite qu'il put, il mit ses chaussures et, coiffé de la tuque qu'il mettait pour dormir, saisit son tisonnier, ouvrit la porte et se trouva presque en face d'un grand gaillard qui sortait de la glacière avec une poche sur l'épaule. Malo tenta de lui asséner un coup de sa barre de fer, mais l'autre, agile et d'une vigueur remarquable, évita le choc, lui fit sauter son arme des mains, lui enfonça sa tuque sur le visage jusqu'aux épaules et, d'une grande poussée, l'envoya tomber dans un banc de neige. Juste au moment où, croyant avoir la partie gagnée, le voleur rechargeait son sac sur son épaule et allait prendre la fuite, il reçut en pleine figure un paquet de tisons et de cendres rouges. Dans la nuit, l'on entendit un hurlement terrible.

L'homme laissa tomber sa charge et, aveuglé, affolé de douleur, se mit à hurler lamentablement et à pousser d'horribles blasphèmes, tournant en rond sur place, ne sachant plus que faire ni où aller. La terrifiante plainte s'entendait au loin dans la nuit noire. Le vieux Pilon, péager du pont, arriva à moitié habillé, se demandant ce qu'il y avait. Pendant ce temps, Toussaint Malo se remettait debout, relevait la tuque enfoncée sur sa figure et entra à la maison passer sa culotte et chercher un fanal. Le voleur continuait de hurler, de se lamenter et de blasphémer. En s'approchant de lui avec la lumière, on reconnut Pintault, Pintault qui, à l'été, avait refusé de travailler pour un « p'tit deux piasses par jour ». Il avait la figure atrocement brûlée par la cendre rouge. Docilement et gémissant toujours, il se laissa conduire chez le médecin qui, immédiatement, fit venir une voiture d'ambulance pour le conduire à l'hôpital. La vieille Malo expliqua que lorsqu'elle avait entendu son homme dire que les voleurs étaient là, elle avait mis ses souliers à la hâte, avait saisi une petite pelle en fer dont elle se servait pour nettoyer le poêle, l'avait plongée dans le feu, avait couru dehors et était arrivée juste à temps pour lancer sa mitraille à la face du maraudeur.

Alors Pintault avec sa face qui n'est plus qu'une affreuse plaie, il passera bien tristement le temps des fêtes.

* * *

Les Farineau, c'étaient des gens respectables. Pauvres, mais honnêtes. Téléphore Farineau, le père, était homme de peine. Il s'employait six mois chez un fermier, deux mois ou deux semaines chez un autre, fournissant sa journée de travail, faisant vivre les siens et ne se plaignant pas du sort. Les siens, c'étaient sa femme et ses deux enfants: Castorien, quatorze ans, qui commençait à gagner en aidant à la récolte des framboises, des pommes, etc., et Rosanna, treize ans, qui allait encore à l'école.

Or, fréquemment, Rosanna était malade pendant la

classe, rendant les aliments qu'elle avait pris. Presque chaque jour, elle vomissait, comme ça, subitement. La religieuse qui enseignait aux fillettes lui demanda :

— Mais qu'est-ce que vous avez donc à être malade comme ça ? Qu'est-ce que vous avez mangé ?

Et Rosanna de répondre :

— De la soupanne, du pain avec de la mélasse et une tasse de lait.

L'institutrice était bien intriguée.

— Dites à votre mère de vous conduire chez le médecin. C'est pas naturel, ça, d'être malade si souvent.

Dans toute la rue des Catafalques on savait que la jeune Farineau vomissait presque chaque jour en classe et l'on se demandait ce qu'elle pouvait bien avoir.

Comme Rosanna restituait encore quelques jours après l'avertissement donné par la soeur, celle-ci lui demanda :

— Êtes-vous allée chez le médecin ?

— Non, répondit Rosanna.

Alors la religieuse écrivit un billet et, le donnant à la petite :

— Remettez ça à votre maman.

Donc, sur l'avis pressant de l'institutrice, la mère Farineau, accompagnée de sa fille, alla consulter le docteur. Celui-ci interrogea la jeune Rosanna, l'examina et n'eut aucune peine à constater qu'elle était enceinte. En poursuivant plus loin ses questions, il apprit que c'était là le résultat de ses jeux avec son frère.

Alors, au lieu de retourner à l'école où elle serait une cause de scandale, la précoce Rosanna est maintenant en vacances. Et le père et la mère Farineau sont bien humiliés, de bien méchante humeur.

En sortant de la maison où il vient de livrer le pain, le boulanger déclare à une connaissance que la pâte lève.

* * *

Face au vent qui les giflait et les cinglait, François

Poulin et Firmin Groult descendaient cette veille de Noël la rue des Catafalques. Ils parlaient en faisant de grands gestes.

— Ça, c'est ben maudit, un soir comme ça et pas avoir seulement ane piasse dans sa poche, se lamenta Groult.

— Si on avait seulement cinquante cents.

— J'te dis que ça va être sec en torrieu.

— J'ai essayé toute la semaine d'accrocher quelque travail à faire. Rien.

— Quand on pense qu'on ne peut même pas s'acheter une boîte de cigarettes.

— Tiens, si je rencontrais un habitant, je te l'étendrais dans la neige avec trois ou quatre coups de poing et je lui arracherais son argent.

— T'en rencontreras pas.

— Ben certain qu'on n'aura pas mal aux cheveux demain.

Tout en maudissant leur mauvaise fortune, ils arrivèrent pas mal découragés au restaurant du coin. Par habitude, ils y entrèrent. Un crooner bêlait à la radio, et cinq ou six jeunes gens assis autour d'une table contemplaient stupidement des bouteilles de Coca-Cola vides. Près de la porte était un énorme gobe-sous. François Poulin eut une inspiration.

— Je joue mon dernier cinq cents, annonça-t-il.

En fouillant dans sa poche, il sortit une pièce de monnaie qu'il jeta dans l'appareil, puis il pressa le levier. Aussitôt, l'on entendit un bruit argentin. La figure de Poulin s'illumina. La fortune lui souriait.

— Deux piasses et cinquante-cinq cents ! fit-il après avoir compté les pièces sorties du ventre de la machine.

Les témoins de ce coup chanceux regardaient Poulin avec envie et escomptaient déjà une invitation à prendre quelque chose, mais, après avoir réclamé une boîte de cigarettes, il enfouit l'argent dans sa poche, entraînant son camarade et fermant la porte derrière lui. Cela ressemblait

à une fuite. La visite des deux jeunes gens n'avait été qu'une brève apparition.

Assis à leur table, les habitués restaient stupéfaits.

— Tu parles d'un râleux ! Il ramasse plus de deux piasses et se sauve sans rien offrir !

Cela résumait l'opinion de chacun.

— Toi, tu voulais assommer un homme pour le dévaliser, pis moé, j'ai vidé la machine. À c'heure, on va aller chez Léo Thouin pis on va s'acheter ane bonne bouteille de whiskey.

Léo Thouin, c'était celui qui avait un alambic dans sa cave et qui fournissait d'alcool la population de Potasses.

Alors, après avoir descendu d'une humeur massacrate, il y a dix minutes, la rue des Catafalques, ils la remontaient maintenant plus joyeux. Ils trouvèrent Thouin faisant une belle attisée avec des éclats de planche qui auraient pu provenir d'une clôture ou d'un escalier. Un flacon aux trois quarts vide était sur la table près de laquelle étaient assis Eucher Dault, Ildège Bocareau et Phonse Dampousse.

— Ben, blasphème, vous arrivez à temps, fit Thouin. Il reste encore deux verres.

— C'est du bon bois sec, ça, fit Poulin narquois, en désignant les éclats de madrier dont Thouin achevait de bourrer son poêle.

— Toi, passe pas de remarques, hein ?

— Oui, du bon bois sec, du bon whiskey, on ne manque de rien ici, ajouta-t-il en se versant un coup.

— Ben, tu sais, on s'arrange comme on peut, répondit Thouin.

Vrai, la soirée était loin de s'annoncer si bien une demi-heure plus tôt.

— Ane partie de cartes ?

— Trichez pas.

— Tu me connais.

— C'est pour ça que je le dis.

— Tiens, brasse.

À chaque service, Bocareau recevait un bien mauvais jeu. La chance n'était pas pour lui ce soir et il égre-
nait à chaque fois une belle litanie de blasphèmes. Pour se
consoler, il prenait un verre et les autres l'accompagnaient.

Avec les cartes et le whiskey, le temps passe vite. Il
était près de onze heures et demie et l'on avait bu copieu-
sement lorsque François Poulin, fort éméché, jeta son jeu
sur la table, leva ses bras au-dessus de sa tête en s'étirant
et annonça :

— Moé, je vas à la messe de minuit.

— Moé aussi.

— Moé aussi.

Chacun se levait.

— Pis on va apporter une bouteille pour se réchauffer
en chemin. C'est moé qui la paie, fit Poulin.

— Écoutez, mes vieux, fit Thouin, en remettant à ce
dernier le flacon d'alcool de sa fabrication et en empo-
chant la monnaie qu'il lui remettait, je ne suis pas riche,
mais si vous avez chacun cinquante cents, vous pourrez
trouver un bon réveillon au retour. Tiens, sentez-moi ça,
dit-il, en entrouvrant la porte du fourneau de son poêle.

Les autres humèrent une bonne odeur de volaille en
train de rôtir.

— D'où ça vient-il, ce poulet-là ? demanda Dault.

— Toé, t'es trop curieux. Tu lui demanderas ça à lui-
même tout à l'heure. Peut-être qu'il te le dira.

Plus qu'à moitié ivres, et titubant, Poulin, Groult,
Dault, Bocareau et Dampousse sortirent dans la nuit gla-
cée, et, s'accrochant les uns aux autres, se dirigèrent vers
l'église.

— Ben certain qu'il l'a volé, remarqua Dault qui pen-
sait au poulet.

— Dans tous les cas, il sera aussi bon, n'est-ce pas,
que s'il l'avait acheté au marché et tu en auras pour ton
cinquante cents, déclara Poulin.

Des traîneaux remplis de fidèles dépassaient le groupe

de piétons en jetant leur tintement de grelots. À marcher dans la neige, les jambes molles et la tête lourde, nos gars étaient un peu fatigués en arrivant. Le temple était déjà rempli de dévots.

— On monte au jubé, déclara Poulin.

Leurs grosses bottes frappant et heurtant les degrés faisaient un vacarme dans l'escalier. Les compagnons allèrent se placer au premier rang, en avant. Se trouvant subitement à la chaleur après avoir été au froid, les cinq camarades se sentirent un peu étourdis. Alors, pour se mettre à l'aise, ils enlevèrent leurs paletots et s'assirent confortablement. Prenant la bouteille dans sa poche, Poulin prit une bonne lampée et passa le whiskey à son voisin. Indigné d'une pareille conduite dans le lieu saint, la nuit de Noël, l'un des paroissiens les apostropha :

— Tas d'ivrognes, si vous voulez boire, allez boire dehors !

— Toé, beluet, sacre-nous la paix, riposta Poulin.

Ne voulant pas se mettre dans son tort, le paroissien descendit avertir le garde-chiens, Noé Couillard. Ce dernier, un colosse de plus de six pieds, avec d'abondants cheveux noirs, et très fort, accourut assitôt. C'était un rude gailard, pas peureux. Pendant des années, il avait vécu dans une réserve indienne, avait appris la langue iroquoise et, en plusieurs occasions, avait servi d'interprète devant le magistrat.

Parfois on le désignait par ce nom : Le Sauvage.

— Sortez, tout de suite, intima-t-il d'un ton impérieux aux fauteurs de désordre, ou je vas vous sortir.

— Ben, essaye donc de me sortir, maudit sauvage ! fit Poulin que la menace de Couillard n'intimidait nullement.

Le garde-chiens le saisit par le bras pour l'entraîner, mais ses copains se portèrent à la rescousse, se jetant sur le Sauvage et cherchant à libérer leur camarade. Couillard étendit Dault sans connaissance d'un moulinet de sa gauche, mais Ildège Bocareau, qui était un peu boxeur, lui planta

un rude coup sur le nez, faisant jaillir le sang.

— Sors-les ! sors-les ! clamaient les témoins du spectacle.

Couillard était fort mais il avait à lutter contre quatre adversaires jeunes et vigoureux, et Bocareau se battait comme un forcené. La partie était dure et il y avait du remous. Soudain, l'on vit un corps passer par-dessus la balustrade du jubé et s'abattre dans la nef au milieu de l'assemblée des fidèles. C'était Poulin qui, en voulant lancer le garde-chiens dans le vide, y avait été précipité lui-même. En le voyant plonger, bras et jambes écartés, les femmes poussèrent des cris d'effroi. Poulin tomba comme une masse. Il s'abattit sur le dos d'un banc et assomma dans sa chute la mère Dagenais qui était là avec son mari. Il resta écrasé, incapable de se relever. On le ramassa. Il poussait de sourds gémissements. On le sortit de l'église pendant que le garde-chiens, qui avait empoigné Bocareau et Groult chacun par un bras, les traînait, leur faisait descendre l'escalier plus vite qu'ils ne l'avaient monté et les rejetait hors du temple. Ce fut dans l'église un bel émoi. Dans ce brouhaha, Omer Balais ramassa la bouteille de whiskey abandonnée par les cinq soulauds et la dissimula dans ses habits.

— On boira ça au retour de la messe, se dit-il.

Le médecin constata que Poulin avait la hanche brisée tandis que sa jambe gauche était fracturée en deux endroits. Triste condition pour fêter la Noël. Alors, au lieu de prendre un joyeux réveillon au poulet chez Thouin, il a pris le chemin de l'hôpital.

* * *

Un matin de janvier, la veuve Bocareau sortit de chez elle, descendant la rue des Catafalques, pour aller acheter une moitié de tête de cochon chez le boucher. C'était une grosse et forte femme, une rude gaillarde à la physionomie bestiale et qui n'avait pas froid aux yeux. Peu de temps

après la mort de son homme, elle avait pris dans son lit son fils Ildège, âgé de dix-huit ans, et pendant quelques années, ils avaient vécu comme mari et femme. Puis le garçon était devenu amoureux de Caroline Damien. Cela avait amené de violentes scènes entre la mère et le fils. Ce dernier avait passé outre à toutes les défenses et avait épousé la fille. Le matin du mariage, la virago avait administré une terrible râclée à son fils. Celui-ci toutefois ne lui avait pas gardé rancune. Il comprenait ça, mais, d'un autre côté, la matrone avait voué à sa bru une haine féroce et, chaque fois qu'elle la voyait, elle éprouvait le besoin de la blesser par des paroles empoisonnées. Or depuis quelques mois la bru souffrait de tuberculose; elle dépérissait, s'en allait rapidement.

« C'est la consommation galopante », disaient les gens. En passant devant la maison de la malade, le veuve ne put résister à la tentation d'entrer. Elle avait l'envie de mordre, de faire du mal. Son fils était sorti. Dans la chambre à côté de la cuisine, elle aperçut sa bru dans son lit. Sur l'oreiller, sa figure pâle, émaciée, aux yeux éteints, laissait comprendre que la maladie avait fait son oeuvre. Au lieu d'attendrir la belle-mère, ce spectacle ne fit que la rendre plus féroce.

— Est-ce aujourd'hui que tu vas mourir ? demanda-t-elle. Tu as l'air à l'agonie.

Misérable loque, sans force et sans courage, que la vie désertait, Caroline répondit tout de même :

— Je ne vas pas mourir. Je vas guérir. Au printemps, je serai bien.

— Au printemps tu seras bien ? Au printemps, on va t'enterrer. Tu vas mourir et l'on va mettre ton cercueil dans le charnier avec une trentaine d'autres, clama l'implacable ennemie.

— Non, je ne veux pas mourir ! Je ne veux pas ! Je ne veux pas passer l'hiver dans le charnier ! cria la malheureuse, effrayée et désespérée.

— Oui, tu vas mourir et, au printemps, quand on te sortira du charnier, tu auras la figure couverte de mousse, une mousse d'un pouce de long, comme de la barbe. Tu auras de la barbe.

Les yeux démesurément agrandis, dans un effroi sans nom, la malade ouvrit la bouche pour crier quelque chose, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Ce fut un flot de sang qui s'échappa, coula sur son menton et se répandit sur l'oreiller.

La malade était morte, tuée par l'effort qu'elle avait fait pour clamer sa révolte.

Alors, la matrone sortit de la chambre, franchit le seuil de la maison et s'en alla chez le boucher, acheter une moitié de tête de cochon.

* * *

Ça faisait près de trente ans qu'Ambroise Pilon était péager au pont de la rivière aux Poux. Chaque jour, il guettait les voitures qui venaient et il percevait le droit de passage. Il y avait de bonnes journées: le dimanche, les matins de noces et d'enterrement, mais il y en avait aussi d'autres où la recette était maigre. Une vieille boîte à cigares servait de caisse au péager. Il y déposait la monnaie de ceux qui voulaient traverser le pont. Un jour, un cycliste avait étendu Pilon par terre d'un rude coup de poing, avait vidé le contenu de la boîte dans un sac et était reparti à toute vitesse. Il y a de par le monde des gens bien malhonnêtes. À ce métier de péager, Pilon n'était pas devenu riche, mais on peut en dire autant de presque toutes les autres manières de gagner sa vie. Sa maison à Pilon était bâtie tout à côté du pont et, de sa porte, il avait vue sur toute la rivière, fort rétrécie à cet endroit par une pointe qui s'avancait au tiers de sa largeur. Ce pont lui donnait son pain de chaque jour, mais la rivière lui avait pris ses deux fils, deux garçons de six et huit ans, qui s'étaient noyés en jouant sur la glace trop mince. Jamais il n'avait

eu d'autres enfants.

Depuis le temps qu'il était péager, Pilon avait appris à connaître tous les habitants de la région et, à causer un moment avec l'un, avec l'autre, il en connaissait long sur les affaires de chacun. Donc, il vivait sa petite vie et il n'était pas trop malheureux tout de même, lorsque sa femme tomba malade, frappée de paralysie. On dut la mettre au lit; elle ne pouvait plus dire que deux mots: non et maudit. Commode ou pas commode, la vie continuait. Pilon recevait ses péages et sa soeur s'occupait de sa femme immobilisée sur sa couche. On voit le mal des autres et l'on se demande toujours ce qui va nous arriver à nous-même. Parfois, Pilon s'arrêtait de penser aux histoires qu'on lui racontait et il s'inquiétait sur lui-même. Comme si ce n'était pas assez que sa femme fût paralysée, lui aussi se sentait malade. Souvent, il restait là, songeur, cherchant à deviner ce qu'il pouvait bien avoir. Il y a tant de maladies. Parfois on en guérit et parfois aussi on en meurt. Lui, c'était quelque chose à l'intérieur du corps qui le minait pour ainsi dire. Ces maux qu'on ne voit pas, dont on ne sait pas le nom, c'est bien inquiétant. C'est ça qui vous tracasse la nuit, quand vous ne pouvez dormir.

Le péager alla consulter le médecin. Comme cela arrive souvent, il ne paraissait pas savoir ce dont souffrait le malade. « C'est difficile à dire. Je ne crois pas que c'est grave, prenez bien soin de vous. Ne mangez pas de viande ». Voilà ce que disait le docteur et voilà ce que ses confrères disent à tout le monde. Un matin de janvier, Pilon ne put se mettre debout comme d'habitude. Il dut rester couché. Sa femme paralysée dans un lit, lui gravement malade dans un autre, c'était bien ennuyeux. Le médecin fut appelé. C'est incroyable comme ils ne sont pas bavards ces gens-là. Tout de même, il laissa une bouteille de remèdes. « Et pas une bouchée de viande », fit-il en prenant son chapeau.

Avec deux malades dans la maison, la parente qui en prenait soin n'était pas au pique-nique. Puis voilà que

Pilon se mit à vomir. Il vomissait souvent, ne pouvait rien garder de ce qu'il mangeait. Et sa femme était presque complètement paralysée. On avait de la peine à la comprendre lorsqu'elle bredouillait: non ou maudit.

Maintenant le mal empirait. Pilon souffrait atrocement, de véritables tortures. Pour le calmer, le médecin lui faisait prendre des pilules de morphine, mais l'effet passait rapidement et les douleurs reprenaient. Dans cette vieille maison, à côté du pont, deux êtres subissaient leur triste sort. Bien sûr qu'ils souffriraient jusqu'à la mort. L'estomac du malade ne pouvait plus rien garder du tout. Tousjours des vomissements.

Cet hiver-là paraissait interminable. Cependant le temps devenait plus doux, le soleil faisait fondre la neige, mais Pilon et sa femme ne prenaient pas de mieux. Sans qu'on sût d'où venait cette information, les gens affirmaient que Pilon souffrait de cancer d'estomac.

Depuis quinze jours, la température était tiède et la neige avait fondu rapidement. Pilon, lui, se sentait plus mal. Chacun disait qu'il n'en avait pas pour longtemps. Un vendredi soir, vers les neuf heures, il poussa soudain un sourd gémissement, puis le sang, un sang noir, fétide, se mit à lui sortir de la bouche, du nez, des oreilles, inondant l'oreiller, les draps, sa chemise de nuit. Il était mort.

Le lendemain on le mit dans son cercueil pendant que sa femme, qui paraissait plus mal et qui ne pouvait plus dire non ni maudit, gisait sur son lit, absolument immobilisée.

Le dimanche, au prône, le curé recommanda Ambroise Pilon aux prières et annonça que les funérailles auraient lieu le lundi. À peine le prêtre était-il remonté à l'autel après son sermon, que les fidèles réunis dans l'église entendirent soudain un grand fracas, un bruit formidable. C'était comme une série d'explosions. L'on se précipita vers la porte du temple. C'était la débâcle qui se produisait sur la rivière aux Poux, mais une débâcle comme on n'en avait

jamais vue. Avec une force irrésistible, l'eau repoussait la glace qui se brisait, s'amoncelait en espèce de montagnes qui s'écroulaient, se renversaient. Arraché de ses assises, le pont en bois fut emporté avec les maisons de Pilon et de Toussaint Malo. Les cierges qui brûlaient près du cercueil du mort mirent le feu aux tentures et, en un moment, au milieu des amoncellements de glace, l'on vit les flammes qui dévoraient le logement, pendant que l'on entendait des cris déchirants, des appels au secours désespérés. La paralytique devait griller dans son lit près de sa belle-soeur affolée et du cadavre de son mari. Impossible de porter secours à personne, car la rivière, débordant de son lit, inondait les champs, charriant les pyramides de glace, barrant la route et entraînant dans la mort Toussaint le Crevé et sa femme, dont la maison était broyée, écrasée.

Quatre personnes qui avaient péri et un cadavre carbonisé dans son cercueil. Un grand malheur dont on parlera longtemps.

* * *

L'hiver était fini. Le printemps était arrivé.

La glace était partie. La débâcle avait coûté quatre vies humaines, mais il faut bien mourir un jour. Les victimes avaient disparu avec leurs pauvres meubles et toutes leurs possessions.

L'on construisait un nouveau pont et il y aurait un autre péager. L'on ne verrait plus Toussaint le Crevé assis sur une planche, les mains posées sur ses cuisses dans la pose d'un pharaon.

Les corneilles traversaient le ciel bleu de leur vol noir en faisant entendre leur rude et dur croassement. La sève montait dans les arbres; la rivière roulait une eau noirâtre et vaseuse. Avec son vent cinglant, ses averses, ses gros nuages gris et, aussi, ses heures ensoleillées, le printemps était arrivé. Il sortait de la terre et du firmament.

Dans quelques semaines, les citadins prendraient le

chemin de la rivière aux Poux et de la rue des Catafalques. Ils viendraient refaire leurs clôtures, leurs escaliers et leurs vérandas qui avaient fait de si beau feu pendant l'hiver. On ne reverrait pas toutefois les époux Jarsais. En effet, le jour de la débâcle, l'on avait vu sur leur terrain une enseigne : *Propriété à vendre* et l'on avait appris que leur fillette Lucille à qui la petite bonne avait communiqué la syphilis était devenue complètement aveugle en dépit de tous les soins du médecin. Alors ses parents démoralisés avaient décidé de vendre la maison qu'ils avaient fait bâtir l'année précédente et de ne jamais revenir à Potasses.

Le jardin de rosiers du solitaire que l'on avait trouvé mort dans sa chambre de toilette disparaîtrait. Déjà le contrat pour la construction d'un tennis était donné. Les héritiers étaient des sportifs que les roses n'intéressaient pas.

La vieille Malois, qui avait bien failli mourir d'une indigestion l'automne dernier et qui aurait quatre-vingt-dix ans dans deux semaines, était solide maintenant et elle avait déjà commencé à travailler dans son jardin. Elle déclarait qu'elle se rendrait à quatre-vingt-dix-neuf ans.

— Pourquoi pas cent ans ? lui demandait une voisine.

— Ah ! cent ans, c'est beaucoup trop. C'est comme cent piasses. J'ai jamais eu cent piasses de ma vie. C'est ben difficile d'avoir cent piasses et c'est ben difficile de se rendre à cent ans. Quand j'aurai quatre-vingt-dix-neuf ans, ils pourront m'enterrer.

Le vieux Prosper, qui était devenu fou à la suite d'une déception d'amour à soixante-quatorze ans, serait incessamment conduit à l'asile. Le médecin et le maire avait signé les papiers à cet effet.

Bientôt, l'on sortirait du charnier le corps de Caroline Bocareau qui avait tant eu peur de mourir et on l'enterrait. Comme le lui avait dit sa belle-mère, elle aurait sûrement à cette heure un visage couvert de mousse grise, comme de la barbe, mais elle ne se verrait pas dans un

miroir avant de descendre dans sa fosse.

Et l'incestueuse liaison entre la mère Bocareau et son fils reprendrait peut-être.

Pintault qui s'était fait poivrer la figure de cendre rouge par la mère Pilon alors qu'il tentait de voler des rôtis commencerait à sortir. Il a un masque bien ravagé, pas beau du tout à voir.

François Poulin qui avait eu la hanche et la jambe cassées au cours d'une bataille, à la messe de minuit, quitterait l'hôpital dans quelques jours.

Prochainement, Denis Ploche sortirait de prison et recommencerait ses vols et ses maraudes.

Rosanna Farineau qui, à treize ans, était enceinte des oeuvres de son frère accoucherait sous peu.

Et la mère Laurin, dont le fils s'était pendu parce qu'il ne pouvait épouser la veuve Marion, se marierait avec le valet de ferme Dupré qui est trente ans plus jeune qu'elle.

C'est un hiver de passé, de fini.

Le printemps est arrivé et la vie continue.

(La Fin du voyage, pp. 342-381)

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

III

Proses

A) RÉFLEXIONS DIVERSES

iii

Process

A) REFLECTIONS DIVERSES

IDÉES LITTÉRAIRES

Pourquoi écrivez-vous ?

POURQUOI écrivez-vous ? Ça ne vous donne rien puisque vous ne vendez pas vos livres, me demande d'un ton de pitié et de dédain un philistin adorateur du veau d'or.

— D'abord, pourquoi je n'écris pas. Je n'écris pas pour instruire ou renseigner mes compatriotes; je n'écris pas pour édifier les bonnes âmes; je n'écris pas pour amuser les esprits frivoles; je n'écris pas dans l'espoir de décrocher un prix littéraire; je n'écris pas pour plaire à tel ou tel critique puisque je n'envoie jamais un livre aux journaux; je n'écris pas pour essayer de gagner quelques piastres puisque mes ouvrages sont hors commerce; je n'écris pas pour la gloriole littéraire. J'écris pour dire ce que je ressens, pour exprimer ce qu'il y a en moi et aussi, dans mes contes, pour reproduire des images de la vie.

(*Le Dernier Souper*, p. 8)

* * *

L'auteur: — Moi, je prends mon bien où je le trouve.

Les lecteurs dégoûtés: — Oui ? Bien, gardez-le pour vous. Nous autres, on n'en veut pas.

Baudelaire: — Hypocrite lecteur, — mon semblable, — mon frère !

(*La Fin du voyage*, p. 9)

* * *

Celui qui écrit, qui est différent des autres, qui ose être lui-même s'expose à être incompris, rejeté ou honni.

Une grande partie du public ne lit que des livres écrits dans un style banal, quelconque et renfermant des idées qui ont traîné dans tous les bouquins, dans toutes les gazettes et dans tous les discours entendus à la radio. Son esprit s'est familiarisé avec cette fade nourriture comme son estomac avec son pot-au-feu et sa soupe. Sa soupe, sa ménagère l'achète en boîte à l'épicerie [...] Lorsqu'il ouvre un livre, le lecteur veut retrouver les idées et le style auxquels il est accoutumé. S'il ne reconnaît pas le goût de sa soupe littéraire, il écartera le volume d'un geste ennuyé et parfois irrité. Il lui arrivera même, tant il est fâché d'être désorienté, de lancer des injures à l'adresse de l'auteur. Pour un conte réaliste publié dans un journal, *la Semaine religieuse* m'a traité de pornographe...

(*Journalistes, écrivains et artistes*, p. 113)

* * *

Si les poèmes du Dr Drummond sont appréciés, goûtés et admirés comme il convient par les gens cultivés et exempts de préjugés, il n'en est pas moins vrai qu'un certain nombre de lecteurs plus ignorants et aux vues plus étroites les considèrent avec défiance. C'est que le Canayen est terriblement « suspect »¹. Il soupçonne toujours qu'on se moque de lui, qu'on veut rire de lui, qu'on cherche à le tourner en ridicule. Lorsqu'on parle de lui, il faudrait toujours le montrer dans sa bougrine du dimanche avec l'insigne du Sacré-Coeur au revers de son habit et le faire parler en « tarmes ». Et plus il est ignorant, plus il est « suspect » et plus il est fanatique. Ce pauvre Louis Hémon qui a peint les colons de Péribonka d'une plume si fidèle et si sympathique n'a cependant pas eu le don de leur plaire et pour se venger de ce qu'il n'avait pas fait d'eux une peinture flattée — et partant fausse — ils ont déboulonné son buste et l'ont ensuite enduit de bouse de vache. Les braves gens ! Depuis que les touristes ont pris le chemin de

1 — Laberge veut dire « méfiant, soupçonneux ».

chez eux pour aller en pèlerinage au pays de Maria Chapdelaine, ces nobles justiciers doivent se consoler en exploitant les visiteurs. Tout probablement ils ont érigé un « stand » au bord de la route et, après avoir renversé le monument de l'écrivain et avoir souillé son image, ils vendent des « hot dogs » pour faire quelques sous. Punaises !

*(Journalistes, écrivains
et artistes, pp. 212-13).*

* * *

Encouragement aux artistes

J'ai passé un an à écrire ce livre et maintenant le gouvernement fédéral me force à lui payer \$76.50 de taxes pour le faire imprimer. Et ce même gouvernement a donné des centaines de millions aux Anglais, aux Français, aux Hollandais, aux Chinois, aux Grecs, à la Corée, aux Juifs de la Palestine, etc. Donnons aux étrangers et taxons les nôtres !

(Fin du roman, p. 6).

RÉFLEXIONS

QUELQUE part une bande de cinq ou six chiens se battent furieusement. L'oeil féroce, la gueule ouverte, ils bondissent les uns sur les autres: les dents mordent avec rage, les chairs sont déchirées, le sang coule. À quelque distance, un puissant dogue observe le carnage. Soudain, il s'élançe dans la bataille. Ses formidables crocs s'enfoncent dans les corps pantelants, en arrachant des lambeaux, font couler des amas d'entrailles. Il est le plus fort, il est le vainqueur. Sous cette affabulation, il est facile de voir le colosse américain se jetant sans le moindre prétexte, simplement pour le sport, dans la deuxième guerre mondiale, l'une des plus terribles, des plus désastreuses qui aient jamais affligé l'humanité.

Le blâme pour cette stupide intervention des États-Unis dans un conflit qui ne les regardait en aucune façon doit être attribué à l'incommensurable bêtise de Franklyn Delano Roosevelt, président de la République, qui voulait à tout prix jouer le premier rôle dans l'une des plus grandes tragédies de tous les temps.

* * *

Le paternel gouvernement du pays a décidé d'encourager l'élevage du bétail humain et, dans ce but, il distribue des allocations familiales. Comme conséquences, il devra maintenant agrandir les prisons et les pénitenciers.

* * *

Il vous est parfaitement loisible d'acheter une ou deux bouteilles de whisky et de vous saouler royalement. C'est votre privilège et votre droit. Mais si un pauvre Chinois,

fatigué d'avoir lavé des chemises, se repose dans son arrière boutique en fumant une pipée d'opium, il commet un crime — d'après les lois de notre pays — et est flanqué en prison.

* * *

Dans notre province de Québec, plus les gens sont pauvres, ignorants, misérables, vaseux, plus ils font d'enfants. Les organes sexuels et l'instinct animal leur tiennent lieu de jugement et de raison. Et le gouvernement, désireux de s'assurer des électeurs bornés, encroûtés et ignares pour le maintenir au pouvoir, octroie généreusement avec l'argent du peuple des allocations familiales.

* * *

Oui, parlons-en de nos belles familles canadiennes-françaises. Souvent, la brute répugnante qui, pour sa satisfaction d'un moment, a lancé dix, douze, quinze, vingt enfants dans la vie, décide, aussitôt que ceux-ci commencent à gagner, qu'il a assez travaillé, qu'il a fait sa part. Avec un aplomb inconcevable, il déclare que c'est maintenant aux siens de le nourrir et de l'entretenir. Il a accompli son devoir. D'un geste de satisfaction béate, il se pose sur la tête une imaginaire couronne, la glorieuse couronne des pères de familles nombreuses. Désormais il mène une vie de fainéantise et exige qu'on prenne soin de lui. Un écoeurant que ses enfants devraient mettre dehors à grand coup de pied au derrière pour l'envoyer se chercher un job.

* * *

Et que dire de ces familles où frères et soeurs sont de féroces ennemis, jaloux, envieux les uns des autres, faisant tout pour se nuire, se réjouissant des épreuves et des malheurs qui arrivent à l'un d'entre eux ? Ne vaudrait-il pas mille fois mieux n'avoir ni frères, ni soeurs ?

* * *

L'on a empoisonné mon enfance avec la crainte de l'enfer et des châtements éternels. Aujourd'hui, toutefois, délivré de ces vaines terreurs, je peux vivre en paix les

jours de ma vieillesse. Et j'ai renoncé sans regret aux célestes récompenses, aux chimériques paradis.

* * *

Écrire des contes, c'est entrer de plain pied dans la vie. Le récit doit être l'image des événements ou de l'existence des gens. Il y a un drame dans chaque maison, une tragédie derrière chaque porte. C'est à l'écrivain de deviner ou d'imaginer ce qu'ils peuvent être. Un regard jeté dans une fenêtre, une silhouette d'homme ou de femme dans la rue, la physionomie d'une demeure, une remarque entendue dans le tramway peuvent être le point de départ d'une histoire qui sera le reflet de la vie.

* * *

J'estime que l'étude du latin et du grec est du temps absolument perdu. Je considère qu'elle est aussi inutile que l'usage du ridicule et pompeux chapeau haut-de-forme.

* * *

La faiblesse mentale, le cerveau rudimentaire de certains campagnards dépasse tout ce qu'on pourrait imaginer. J'en ai connu un — marié et père de famille — qui, par les beaux dimanches d'été, s'amusait pendant une longue après-midi à faire résonner aussi fort que possible le klaxon de sa bagnole. Et le bienveillant gouvernement lui paie des allocations familiales pour l'encourager à procréer des simples d'esprit comme lui.

* * *

La misère est laide, hideuse, haïssable, odieuse, vile. Au lieu de lui ériger un culte, on devrait s'efforcer de la bannir, de la faire disparaître. Au lieu de glorifier, d'exalter la misère, au lieu de dire la sainte misère, on devrait dire la maudite misère. Si l'on prêche aux gens que la misère patiemment soufferte est un capital pour l'autre monde, la misère ne fera qu'augmenter; on l'endurera pour gagner les richesses éternelles.

* * *

Parfois je songe au lamentable sort des aveugles de

naissance qui n'ont jamais vu les roses et les lis, les grands vergers fleuris au printemps, les merveilleuses nuits étoilées, l'immense ciel bleu sur lequel voguent d'énormes nuages blancs aux formes fantastiques, le féerique feuillage d'automne dans les bois, qui n'ont jamais frémi d'admiration devant la splendeur du corps de la femme et qui n'ont jamais été ravis par l'adorable sourire d'un enfant. Que connaissent-ils de la vie, ces infortunés ?

* * *

Causant de littérature, j'ai entendu un jeune journaliste ayant à peine six mois d'expérience déclarer: Chez nous, tout le monde fait de la critique littéraire. Le chef vous remet un livre en vous disant: Faites-moi un quart de colonne. Alors, n'importe quel fou, ignorant par surcroît, ainsi bombardé critique — le journaliste de par sa profession doit pouvoir écrire sur n'importe quel sujet — lira au hasard quelques pages du bouquin et pondra ensuite cent lignes, portant sur l'oeuvre qu'un garçon de talent aura pris un an à écrire, un jugement qui sera gobé par le lecteur et considéré comme parole d'évangile.

* * *

Dans le vaste domaine des connaissances humaines nous héritons d'un lot d'idées et de notions qui nous sont transmises par nos aînés ou par de prétendus savants et théologiens, que, sans les vérifier, nous acceptons comme articles de foi. Moi, j'ai voulu à la lueur de la raison et de mes connaissances juger par moi-même et j'ai par suite mis de côté un tas d'opinions léguées par des gens qui tirent leur autorité de notre paresse cérébrale et du fait qu'ils ont vécu des siècles avant nous.

* * *

S. Pamphile-de-l'Islet, 6 mai. — Un cultivateur, de cette paroisse, père de quatorze enfants, a été tué hier d'une ruade de son cheval, reçue en plein estomac.

Le brave cheval ! Il mériterait de recevoir sa pension de vieillesse avec trois bonnes terrinées d'avoine par jour et du foin plein sa crèche.

* * *

Les journaux rapportent qu'un garçon de 24 ans, membre d'une famille de vingt-deux enfants, a été condamné à quatre ans de pénitencier pour vol. N'est-ce pas plutôt le père qui aurait dû être condamné au bagne pour la vie et à recevoir en outre le fouet à la veille de chaque jour de l'an ?

* * *

Les Témoins de Jéhovah ne prêchent pas l'Évangile dans des temples de \$400,000 à \$500,000, ils n'habitent pas de luxueux presbytères. Simplement, ils vont de porte en porte dans les rues de la ville, expliquer la Bible et offrant des petits livres relatant les paroles du Christ. Cela, c'est un crime. La police, soucieuse de faire respecter la loi et les bonnes moeurs, les arrête, les traîne devant les tribunaux qui en jettent quelques-uns en prison. Et il y a de bonnes âmes qui regrettent que l'on ne soit plus au temps de Néron ou de la sainte Inquisition, car alors ces apôtres seraient livrés aux bêtes dans l'amphithéâtre du Stadium ou brûlés vifs sur le champ de Mars. Et les ignorants et les fanatiques accourraient pour assister à leur supplice.

* * *

« M. Laberge, *La Presse* ne veut pas faire de peine à personne », me déclarait le sénateur du Tremblay, me dictant ainsi la ligne de conduite à suivre dans ma page de son journal. S'appliquer chaque jour à ne pas écrire une ligne ou un mot susceptible de faire de la peine à quelqu'un, quel idéal élevé pour un journaliste ! Autant être vidangeur ou policeman.

* * *

Alors que j'étais jeune garçon et que je récitais des *Pater* et des *Ave* en travaillant, je me disais que, si je devenais prêtre un jour, puis évêque, je ferais ma tournée

pastorale à pied, avec une branche d'arbre en guise de crosse, que j'arrêteraï à midi dans une maison et prieraï qu'on me donne une croûte de pain pour apaiser ma faim et demanderaï le soir la permission de coucher dans une grange. Et je jeûneraï tous les matins de l'année et coucheraï sur le plancher nu de ma chambre. Mais les ans ont passé et je ne suis devenu ni prêtre ni évêque. Je prends trois bons repas par jour et me couche sur un matelas moëlleux. Mais si j'avais réalisé le rêve de ma jeunesse, l'on m'aurait sûrement arrêté et interné dans un asile d'aliénés. Le temps des saints est passé.

* * *

À la suite de l'emprisonnement d'un évêque en Autriche, le Canada s'est mis à japper contre ce pays. Mais que dire de la féroce persécution dont les Témoins de Jéhovah sont victimes dans la province de Québec ?

* * *

En trois ans, la guerre de Corée a coûté quinze milliards aux États-Unis. Et ce même conflit a en plus fait 2,300,000 tués et blessés chez les Alliés et les Coréens du Nord et les Chinois. Voilà le résultat de l'intervention du stupide Truman dans une dispute qui ne le regardait nullement.

* * *

Dans une petite campagne du Québec une femme, mère de treize enfants, qui reçoit les allocations familiales s'est adressée au député de son comté pour obtenir en plus les allocations aux mères nécessiteuses. Elle allègue que son mari est malade depuis deux ans et ne gagne aucun argent. Oui, le sans-coeur est trop faible pour aller le matin au travail, mais avec le concours de sa complaisante compagne il fait un petit chaque année. Et sa grosse paillasse demande au gouvernement de les faire vivre. Tas de répugnants !

* * *

Ce qui empêche certains écrivains de talent de s'imposer, de faire prévaloir leurs idées, c'est qu'ils sont trop polis,

trop raffinés, trop distingués, trop délicats pour énoncer une vérité toute crue avec le mot brutal qui l'enfoncé dans la tête et la mémoire du lecteur.

* * *

« Ça fait quinze ans que je pioche Marcel Proust », me déclarait un jour un camarade du journal. Mais voilà que depuis deux ans, il est condamné au repos. Comme moi, il aurait dû employer son temps à lire Renan, Guyan, Anatole France, Maupassant, Pierre Louys, Zola, Loti, Daudet, Jules Renard, Mirbeau, etc.

* * *

Au Canada comme partout ailleurs, un homme qui tue son voisin ou qui met le feu à sa maison est arrêté, jugé et condamné au pénitencier ou à être pendu, selon le cas, mais si ce même homme au lieu de commettre ses crimes dans sa paroisse déclare qu'il veut aller massacrer des Coréens, incendier leurs villages et détruire tout ce qu'il pourra dans leur pays, au lieu de l'emprisonner on lui donnera un uniforme, un fusil, on le nourrira et on lui donnera un salaire.

* * *

Lorsqu'en 1837, les Patriotes prirent les armes contre les Anglais pour secouer l'oppression dont ils étaient victimes et pour défendre leurs droits, l'évêque d'alors, Mgr Lartigue, les excommunia, ordonna à ses prêtres de leur refuser l'absolution et, en cas de mort, de ne pas les enterrer en terre sainte; mais lorsque les jeunes Canadiens partirent pour aller ravager la Corée et massacrer ses habitants qui ne leur avaient rien fait, ils étaient accompagnés de dévoués aumôniers chargés de leur prodiguer tous les secours de la religion. Tirez vos conclusions.

(Hymnes à la terre, pp. 67-86).

B) SOUVENIRS

BI SOUVENIRS

MON PREMIER LIVRE

IL y a un peu plus de trente-cinq ans que mon premier livre, le roman *la Scouine*, a été publié. Il a vu le jour en 1918, l'année de la grippe espagnole. Comme il arrive souvent dans une famille, c'est l'aîné qui est le favori des parents. De même, j'éprouve une dilection particulière pour cette histoire de la terre. Peut-être est-ce dû aux difficultés que j'ai eues à l'écrire. En effet j'étais tellement pris par mon travail au journal que je n'avais pratiquement pas de loisirs et c'est par de petites tranches rédigées à de rares intervalles que j'ai pu mener l'entreprise à bonne fin. La tâche a duré de quatorze à quinze ans. Une année j'écrivais parfois deux ou trois chapitres, une autre année, un seul. Il s'écoulait même des années pendant lesquelles je ne pouvais ajouter une seule page à mon manuscrit. Il m'a fallu de la persévérance pour finir ce petit roman. Entre temps, pour me faire une idée de ce que ces divers épisodes paraissaient une fois imprimés, j'en publiais quelques-uns dans tel ou tel journal. Et c'est dans cette période d'essais, d'expériences, que j'eus mes tribulations, tribulations qui affermirent ma détermination de me rendre au bout de mon histoire. Les ennuis commencèrent lorsque je publiai un chapitre du roman dans *la Semaine*, journal fondé par le camarade Gustave Comte, qui n'en était alors qu'à son troisième numéro. L'attaque fut brutale et elle vint de haut. Ce fut en effet *la Semaine religieuse*, l'organe de l'évêque Bruchési qui, en dépit de plates excuses, annonça la condamnation de la feuille en question. L'auteur du conte *les Foins* fut qualifié de pornographe. Pour un coup de crosse, c'était un rude coup de crosse, un

peu comme un coup de bâton de policeman sur la tête d'un malfaiteur. Pornographe. Mais ce n'est pas tout. L'évêque tenta de me faire perdre mon emploi à *la Presse*. Heureusement pour moi, le père Berthiaume, un homme loyal, qui savait reconnaître un honnête travailleur, resta sourd aux recommandations du prélat. Si j'avais eu un tant soit peu l'amour de l'argent, j'aurais exploité la réclame de pornographe que m'avait faite le journal de l'archevêque. Comme bien on pense, d'autres attaques suivirent, attaques inspirées par le désir de leurs auteurs de se faire bien voir à l'évêché. Le bedeau qui dirigeait la défunte *Croix* trouva à me blâmer parce que, dans une de mes scènes, les élèves de l'école que fréquentait la *Scouine* ronronnaient en répondant aux litanies. Puis ce fut le pion qui pontifiait dans la non moins défunte *Vérité*. Le brave homme me conseilla tout simplement de briser ma plume. C'était un avis bien charitable, mais je ne crus pas bon de le suivre. Ensuite, il y eut l'abbé Camille Roy qui, m'a-t-on raconté, jeta quelques pierres dans mon jardin. Je dois dire cependant que, connaissant la mentalité de ce pitoyable critique, sa façon d'apprécier les oeuvres littéraires, je n'ai pas eu la curiosité de feuilleter son livre, mais je peux dire en toute sincérité que j'aurais été désolé de mériter ses éloges. Son blâme et le jugement qu'il a pu porter sur moi me laissent parfaitement indifférent.

Évidemment, la valeur marchande d'un livre, le prix qu'on le paie est un bien pauvre critérium de sa valeur littéraire. Tout de même, j'appris un jour avec une certaine satisfaction que deux exemplaires de *la Scouine* que le hasard avait conduits dans une importante librairie de livres canadiens avaient été payés quinze dollars chacun par des bibliophiles. D'un autre côté, j'ai vu pendant longtemps, dans la vitrine d'un marchand de livres d'occasion, deux ouvrages de l'abbé Camille Roy offerts à un écu chacun, sans trouver de preneurs.

(*Propos sur nos écrivains*, pp. 103-4).

MARIE CALUMET

L'ÉCLATANT succès de la réédition de *Marie Calumet* par Rodolphe Girard, dont près de cinq mille exemplaires ont été vendus en quelques mois en 1946, est une belle revanche, une revanche bien méritée du lamentable sort fait à ce livre lors de sa publication en 1904. Girard, alors âgé de vingt-cinq ans, avait écrit avec une verve enlevante un roman amusant, plein de saveur et de pittoresque qui renfermait une foule de scènes et d'incidents typiques, narrés avec un art robuste et pas bégueule. Cette oeuvre toutefois, malgré le talent qu'elle décelait, n'eut pas l'heur de plaire à l'archevêque Bruchési qui, non seulement la condamna et en interdit la lecture, mais fit perdre au jeune écrivain l'emploi de reporter qu'il occupait à *la Presse*. Tout désemparé, Rodolphe Girard, marié et père d'un enfant, alla frapper à la porte du *Canada* dont Godefroi Langlois était rédacteur en chef. Il exposa son cas. Langlois qui avait été pendant des années directeur de *L'Écho des Deux Montagnes* et reconnu dans toute la province pour sa largeur d'idées l'écouta avec bienveillance. Toutefois, tout en sympathisant avec le malheureux romancier, il lui répondit par un refus. « Si je vous engageais, dit-il, le *Canada* se verrait forcé de suspendre sa publication d'ici un mois ».

Désespéré en pensant à sa femme et à son enfant, Rodolphe Girard, mettant toute fierté de côté, se résolut à aller voir l'archevêque Bruchési afin de se faire réinstaller dans son emploi à *la Presse*. C'était une démarche pénible, humiliante, mais le père de famille devait avaler son

orgueil pour donner aux siens le pain quotidien. L'archevêque fut catégorique. Il exigea du romancier une lettre désavouant le livre qui venait de paraître, lettre qui serait publiée dans les journaux. À cette condition, l'archevêque lui ferait ravoir sa place. Girard était comme le vaincu qui doit accepter la loi du plus fort. Lui et son ami, le Dr Adelstan de Martigny, passèrent une partie de nuit à rédiger une lettre qui, tout en donnant satisfaction à l'archevêque, sauvegarderait l'honneur et la dignité de l'écrivain. Il l'envoya au palais archiépiscopal. Il attendit ensuite quelques jours, puis alla voir le père Berthiaume, propriétaire de *la Presse*. Celui-ci déclara n'avoir reçu aucune communication de l'archevêque Bruchési et, par suite, ne pouvait rien faire. Irrité, Girard téléphona à l'archevêché. Sa Grandeur n'était pas là. En son absence, Girard parla à son assistant et déclara qu'il avait été malhonnêtement traité puisqu'après avoir écrit sa lettre de désaveu et avoir rempli sa part de l'entente, l'archevêque n'avait rien fait pour lui faire rendre son emploi. « Puisqu'il en est ainsi, dit-il, je défends à l'archevêque de publier ma lettre ». À la vérité, elle ne parut pas dans les journaux, mais Girard n'eut pas la place qu'il avait perdue.

Girard n'avait donné qu'un faible acompte à son imprimeur pour l'impression de son roman et, le livre étant condamné et la vente complètement arrêtée, il se trouvait dans l'embarras. La Providence vint toutefois à son secours et d'une étrange façon. *La Vérité* de Québec, dans un beau zèle, non contente de dénoncer le livre, s'en prit à l'auteur et le traita de franc-maçon. Immédiatement, Girard lui intenta un procès en dommages. Il obtint gain de cause et la Cour lui accorda mille dollars. *La Vérité* porta la cause en appel, mais Girard, avec Gonzalve Désaulniers et Arthur Vallée comme avocats, triompha de nouveau. *La Vérité* était condamnée à payer les mille dollars de dommages et tous les frais de la cause qui étaient fort élevés, vu qu'il y avait un volumineux factum. Le jeune roman-

cier acquitta alors sa dette envers l'imprimeur et se paya une longue vacance à Pasbébiac, en Gaspésie, où il écrivit un autre bouquin, *Rédemption*. À son retour, grâce à l'influence de Flavien Moffet, directeur du journal *le Temps*, il était nommé traducteur au Hansard, à Ottawa, poste qu'il a rempli pendant 34 ans.

Quelque temps après que le livre eut reparu sur le marché, Girard me déclarait que nombre de libraires, se rappelant l'ancienne condamnation qui l'avait frappé, n'osaient pas le placer dans leur vitrine. Ils le gardaient sur leurs rayons pour les acheteurs qui le demandaient, mais avaient peur de l'afficher aux yeux du public. « Quelle mentalité! Quelle mentalité! » commentait Girard avec pitié.

Lors de la réédition de *Marie Calumet* en 1946, quarante-deux ans après sa publication, l'archevêque Bruchési était mort depuis longtemps et Girard, âgé de soixante-sept ans, jouissait d'une verte vieillesse. Il a une abondante et belle chevelure argentée et sa démarche est celle d'un jeune homme. Il continue d'écrire et depuis des années il publie chaque semaine, dans *la Patrie* du dimanche, un conte qui est toujours attendu avec impatience par les lecteurs de ce journal qui goûtent fort le dramatique et la note sentimentale qui se trouvent dans la plupart de ses récits.

Girard a en outre donné pendant deux ans dans *le Petit Journal* des souvenirs extrêmement intéressants sur la vie à Montréal pendant la première moitié du vingtième siècle.

Si ses contes et ses Souvenirs avaient été réunis en volume, Rodolphe Girard aurait aujourd'hui vingt-cinq ou trente ouvrages à son actif. Et il continue d'écrire.

(*Propos sur nos écrivains*, pp. 93-5).

ÉMILE NELLIGAN

UNE fin d'après-midi, l'hiver. Une vaste pièce, ancien salon d'autrefois converti en chambre à coucher, et qui paraît encore plus grande par suite du mobilier sommaire. Une cheminée à manteau de marbre dans laquelle flambe un clair feu de bois qui projette ses lueurs sur la figure d'un jeune homme de dix-neuf à vingt ans debout, dos au foyer. Cette tête noble, distinguée, aux traits réguliers et d'une remarquable beauté est couronnée par une abondante chevelure noire qui accentue la blancheur mate du teint. Le poète Emile Nelligan récite des vers à deux journalistes de ses amis : Louvigny de Montigny et Albert Laberge, qui l'écoutent émus, enthousiasmés.

La flamme vivante, capricieuse, éclaire cette figure inspirée, d'une expression mobile, qui traduit de saisissante façon tous les sentiments qui agitent l'âme. Avec une attention recueillie, les deux auditeurs écoutent le jeune poète. Tout d'abord, ce sont les huit vers de « Ma Mère », puis « Devant mon Berceau » et « Clair de Lune intellectuel ». Dans la cheminée, le bois flambe joyeusement et les flammes blondes illuminent cette vibrante physionomie d'artiste. Sa voix douce, musicale, si prenante, dit les vers harmonieux, mais ce ne sont pas seulement des mots cadencés, c'est son cœur, son âme, que le poète fait jaillir hors de lui. Il exprime toute l'émotion dont il est frémissant.

Et c'est comme le chant d'un violon qui expire.

Une lueur plus vive nous montre le visage transfiguré de l'artiste, nous fait voir l'exaltation qui l'agite.

— Ah! je suis poète, je suis poète! s'exclame-t-il d'un ton tragique pendant que ses mains plongent dans la masse noire de ses cheveux comme pour comprimer sa tête qui éclaterait.

Ah! cette impérieuse vocation de poète c'est certes une joie, mais par moments, c'est aussi un tourment. Trop de sentiments, trop d'émotions se pressent en lui. Son cerveau est comme la cuve dans laquelle fermente le jus de la vigne.

Cette scène de Nelligan disant ses vers d'un accent inspiré devant la cheminée de ma chambre, voilà trente-cinq ans environ que j'en ai été témoin et elle est restée aussi nette, aussi vivace dans mon esprit que si elle s'était produite hier. Lorsque je pense à Nelligan — et j'y pense souvent — je le revois toujours ainsi et j'entends sa voix grave, vibrante, sympathique.

Pendant toute une saison, j'ai eu la joie précieuse de voir fréquemment Nelligan. À cette époque, 1900 ou 1901, je crois, Louvigny de Montigny et moi, camarades à *la Presse*, logions alors rue Dorchester, dans une vieille maison en pierre qui avait été une noble demeure, mais qui n'était plus qu'un vulgaire immeuble de chambres à louer et qui a été démoli depuis pour agrandir le parc entourant l'église Saint-Patrice. De Montigny occupait une chambre au rez-de-chaussée; la mienne, au premier étage, était le salon d'autrefois. Chacune des deux pièces possédait une cheminée. Or, un jour, de Montigny eut une idée: si nous faisons du feu, dit-il, ce serait plus gai.

Ainsi fut fait. Laissant le bureau à quatre heures, nous arrivions chez nous dix minutes plus tard. La logeuse, l'excellente Mrs. Mead, avait quelques moments auparavant mis une allumette dans le bois du foyer de sorte qu'en entrant, nous avions un beau feu clair. Nelligan venait souvent nous voir, apportant un cahier de vers et il nous lisait ses dernières pièces. Tantôt, il arrêtait chez de Montigny et tantôt il montait chez moi. Ordinairement, il avait

dans ses poches un volume de Stuart Merrill, de Vielé-Griffin ou de Georges Rodenbach. *La Jeune Blanche et les Vies encloses* étaient l'objet de sa prédilection. C'étaient là deux de ses livres favoris.

— Je vais écrire un roman, nous annonça-t-il un jour. J'ai terminé le premier chapitre hier.

Et, sur le champ, il nous lut les pages que son inspiration lui avait dictées la veille. Le futur roman commençait par la fulgurante description d'un coucher de soleil. Ce n'était pas seulement l'écrivain, le poète, qui décrivait cette scène, c'était aussi un peintre. L'on aurait cru voir un artiste jetant sur sa toile les plus riches tons de sa palette, ses couleurs les plus éclatantes. C'était non pas une ébauche, mais un merveilleux tableau, une magistrale page de prose. Je crois bien que le roman n'est jamais allé plus loin que ce premier chapitre. Ah! si Nelligan avait vécu sa vie.

Oui, s'il l'avait vécue, quelle oeuvre n'eût-il pas créée ?

Certes, le volume qu'il nous a laissé, qui renferme tant de beautés, est un livre de pure poésie, débordant de sentiments, d'émotion, d'imagination, mais il est surtout fait de délicates impressions, de délicieux souvenirs d'enfance, de rêve et de fantaisie. Mais s'il avait vécu sa vie, s'il avait connu l'amour, la joie, la souffrance, la lutte, les épreuves, les extases devant la nature et la femme, quelles pages n'eût-il pas écrites, quel merveilleux monument littéraire n'eût-il pas élevé! Regrets superflus. Le livre qu'il a laissé suffira toutefois à perpétuer sa mémoire aussi longtemps que l'on parlera français au Canada et le proclame le plus beau talent poétique produit chez nous.

Un samedi après-midi, Nelligan, comme il en avait l'habitude, vint me voir. En son honneur, je sortis un flacon de gin que je gardais pour mes visiteurs, et nous primes un verre. Comme mon métier de journaliste m'obligeait à sortir, je lui dis :

— Je vais être absent une demi-heure. Attendez-moi.

— C'est cela, fit-il. Pendant ce temps j'écrirai quelque chose que je vous lirai tout à l'heure.

Je sortis et, comme il avait dit, à mon retour, il brandit devant moi un feuillet manuscrit. Je vis le titre : « L'Homme aux cercueils ».

— Je vous dédierai cette pièce lorsque je publierai mon livre, me promit-il après me l'avoir lue.

J'étais si heureux qu'il eût écrit ces strophes chez moi que je sortis de nouveau mon flacon de gin et nous primes un autre verre. Malheureuse inspiration, car au bout de quelques minutes, mon jeune ami devenait énervé, très agité. Il n'était pas ivre, non, mais ces deux verres d'alcool avaient produit sur cet organisme nerveux et délicat une profonde perturbation, une vive surexcitation. Il voulut partir. Ne voulant pas le laisser seul dans cet état, je sortis avec lui pour l'accompagner. Il m'échappa, mais je le ressaisis. Je l'entraînai rue Sherbrooke pour le reconduire chez lui. Cependant, son énervement ne diminuait pas et j'avais de grandes difficultés à le tenir sous contrôle. Il voulait s'enfuir, je ne sais où. Heureusement, je rencontrai un ancien confrère de classe, Alphonse Crevier, directeur de l'atelier d'ébénisterie d'art fondé par son père. En quelques mots je le mis au courant de la situation et le priai de me venir en aide. Nous primes alors le poète chacun par un bras et nous nous rendîmes jusqu'à l'angle de l'avenue Laval. Comme Nelligan habitait à quelques portes plus haut, je remerciai mon ami Crevier. Arrivé devant la maison de Nelligan, je sonnai. Lorsque la porte s'ouvrit, je le poussai à l'intérieur. J'entendis une voix en haut, puis les pas du poète qui montait les degrés de l'escalier. J'attendis un moment, puis lorsque je compris qu'il était chez lui en sûreté, je m'éloignai.

Je ne l'ai jamais revu.

Deux mois plus tard environ, j'apprenais que les ténèbres s'étaient faites sur cette noble intelligence.

Sur ma table de travail, l'allégorie *le Vaisseau d'or*

du sculpteur Laliberté me rappelle le tragique destin du jeune poète que je connus dans ma jeunesse, du jeune poète qui, entrevoyant un jour son triste sort, écrivit ces vers :

Qu'est devenu mon coeur, navire déserté ?

Hélas ! Il a sombré dans l'abîme du Rêve !

(Peintres, écrivains et artistes, pp. 225-8).

C) MÉDITATIONS

QUOTATION D

MARCHE FUNÈBRE

TRAGIQUE et noir, le soir tombe.

Et brusquement, dans le calme lourd, passe comme un gémissement étouffé dans les cimes des grands ormes.

À l'horizon, d'énormes nuages tumultueux et sombres s'entrechoquent, semblent vouloir escalader le ciel.

De nouveau, la plainte se fait entendre, lente, profonde, douloureuse. Une plainte déchirante qui va jusqu'au fond des entrailles.

Quelque part, là-bas, une femme aimée va mourir.

Les branches des grands ormes s'agitent désespérément comme des bras, des bras qui s'élèvent et s'abaissent avec fièvre et qui, impuissants, retombent tout le long du corps.

Là-haut, dans la cime touffue des ormes centenaires, passe la plainte angoissante. Leurs rameaux s'agitent comme des poings furieux qui se crispent et se tordent.

Et le désespoir gémit et hurle inlassablement.

Plus forte se fait entendre la plainte. C'est un coeur qui se brise. Un instant, le gémissement cesse. Les branches s'agitent longuement, lentement, comme pour éventer une figure à l'agonie.

Pendant quelques secondes, le silence se fait, un silence tragique, solennel.

Un souffle doux comme un dernier soupir passe dans l'air.

Une plainte immense, une plainte comme il n'en fut peut-être jamais poussée, emplit tout le soir.

Quelque part, là-bas, une femme aimée est morte.

Des yeux d'amour se sont fermés pour toujours.

Le gémissement reprend plus fort, plus profond, plus lamentable, plus véhément que jamais.

Le désespoir éclate dans toute sa frénésie.

C'est comme un vomissement de blasphèmes et de malédictions: un rugissement de furieuses imprécations.

Des gouttes d'eau, lourdes comme des larmes, glissent sur les feuilles, tombent sur le sol. Elles ruissellent, et c'est comme si tous les pleurs de la terre coulaient en ce moment.

Un assourdissant fracas de tonnerre éclate. De fauves lueurs strient le firmament apocalyptique et un déluge s'abat sur la cime touffue des grands ormes qui gémissent dans le soir devenu plus noir.

Les arbres s'agitent tout entiers comme des poitrines secouées par des sanglots.

Ô morte lointaine, comme tu étais aimée!

Et la plainte gémit toujours dans la nuit qui succède au soir.

.....
.....
.....

Maintenant, le calme s'est presque fait. La nuit infinie enveloppe le monde.

Les branches des grands ormes s'agitent faiblement comme des encensoirs, des encensoirs qui encenseraient la douce figure d'une morte aimée. De longs rameaux, comme de souples et mouvantes tentures de deuil, frémissent dans le mystère des ténèbres.

Et dans l'eau, le pâle reflet de la lune semble être la blanche figure de la morte qui, avant de descendre dans l'éternel tombeau, dresse vers l'amant lointain, ses yeux encore extasiés d'amour.

(*Quand chantait la cigale*, pp. 59-60).

VERS LE GOUFFRE ÉTERNEL

UNE immense détresse m'étreint.

Cela a commencé cet après-midi, je crois, alors que Pierre en jouant me mettait des cailloux dans la main pendant que je me promenais [...] Je lui renvoyais le silex ainsi qu'une balle, puis il le lançait ensuite dans la rivière. Je voyais le galet décrire une trajectoire, frapper l'eau et disparaître. C'était là une chose simple, banale, insignifiante, mais ce geste m'emplissait d'une tristesse sans nom. En voyant la pierre s'enfoncer, je songeais que je ne la reverrais jamais plus, et, à cette heure, elle était l'image de cette quotidienne disparition des êtres et des choses que nous aimons qui, malgré nos désespoirs, s'en vont à tout jamais.

Ce symbole me mettait l'âme en deuil.

Le soir, assis sur la véranda, en face de la rivière, sous le grand ciel plein d'étoiles, je songe encore aux cailloux lancés dans l'eau par Pierre, aux cailloux tombés dans l'abîme éternel. Je pense aussi à tous ceux qui sont disparus, que je ne reverrai jamais. Je me dis que nous-mêmes, dans la main du destin, nous sommes comme ces galets que Pierre d'un geste de sa main envoyait au gouffre. Une voix intérieure me crie que bientôt ce sera fini de nous, éternellement. D'un ton fatidique elle me clame qu'une fois disparu, ni dans mille ans, ni dans cent mille ans, ni dans cent millions d'années, je ne reparaitrai sur la terre. Elle me dit, cette voix, que les millions d'astres qui brillent au ciel s'éteindront sans que je revienne goûter la douceur d'un soir comme celui-ci.

Et, par la fenêtre ouverte, j'entends dans la chambre à côté le tic tac de l'horloge. Dans le soir, dans le silence solennel, il résonne avec une extraordinaire intensité. C'est comme un furieux bruit de sabots sur la route, une galopade effrénée des heures qui tombent à l'abîme, des heures qui nous mènent vers la mort, des heures qui nous emportent vers le néant...

(*Quand chantait la cigale*, pp. 67-68).

D) CRITIQUES

OF COURTESY

ARSÈNE BESSETTE

C'EST avec un vif sentiment d'admiration que j'ai tracé le nom de l'homme qui fait le sujet de cette étude. C'est celui d'un journaliste de talent, d'un écrivain sincère, noble, fier et courageux, malheureusement disparu à la fleur de l'âge. Esprit libre, indépendant, nullement opportuniste, individualiste forcené, il était tout le contraire des membres du troupeau résigné et servile dont est formée la grande classe de l'humanité. Arsène Bessette n'a laissé qu'un seul livre, mais il suffira sûrement à perpétuer sa mémoire dans le monde des lettres françaises au Canada. Publié à Saint-Jean en 1914, *le Débutant* est un roman de moeurs du journalisme et de la politique dans la province de Québec. C'est là une oeuvre vraie, vivante et extrêmement intéressante. Ce n'est pas seulement une mordante et vigoureuse satire que nous offre là l'auteur, c'est une âpre et violente peinture d'un monde qu'il stigmatise comme étant fourbe, hypocrite, vénal, méprisable, ignorant, fanatique et où chacun semble avoir une âme de valet.

À la lecture du livre, on se rend vite compte que Bessette a personnellement connu ses personnages et qu'en les quittant, il ouvrait vite un calepin et notait fidèlement, scrupuleusement, les remarques de son interlocuteur. C'est sténographié, pourrait-on dire, ce qui nous vaut les monumentales sottises énoncées par Solyme Lafarce, reporter à *l'Éteignoir*, par le député Prudent Poirier et autres. Il est évident que ces paroles n'ont pas été inventées; elles ont réellement été prononcées devant le romancier qui n'a eu garde de les laisser perdre et qui les a, pour ainsi dire,

enchassées dans son livre.

Arsène Bessette était sûrement né romancier car partout, à chaque page, l'on voit l'observation vécue. Il écoutait et il regardait, recueillant les matériaux pour le bouquin qu'il songeait à écrire. Le seul autre roman dans notre littérature écrit avec la même conscience littéraire que le *le Débutant* est *Rédemption* de Rodolphe Girard qui nous montre la vie, les moeurs et le langage des pêcheurs de la Gaspésie. Dans ces deux ouvrages, si différents par le sujet et par le cadre, le procédé est le même: l'observation directe, à l'emporte-pièce. Dans les deux études, l'on nous présente une image saisissante de la vie, de la mentalité et du parler des personnages.

Le Débutant, c'est l'histoire d'un jeune homme, Paul Mirot, devenu orphelin de bonne heure et élevé à la campagne par un oncle et une tante et qui, à l'âge de choisir une vocation, se lance hardiment dans le journalisme à la suggestion d'un ami de collègue et avec l'aide du père de ce dernier, l'Honorable Vaillant, ministre des Terres de la Couronne. Esprit éclairé, franc, loyal, doué de talent et avec une grande noblesse de caractère, il entre dans la carrière avec enthousiasme et beaucoup d'illusions, mais il ne pourra rester longtemps dans cette puante galère et, désabusé, désillusionné, nous le voyons un jour s'expatrier tant il dégoûté des répugnants personnages, tant des gazettes que de la politique, qu'il a coudoyés pendant les quelques années qu'il a passées dans les salles de rédaction.

Lorsque, muni d'une lettre de recommandation du député Vaillant, Paul Mirot se présenta chez le directeur du *Populiste*, Marcel Lebon, celui-ci voyant devant lui « cette figure sympathique et intelligente » voulut le mettre en garde contre son emballement pour le métier de journaliste. Amicalement, paternellement, pourrait-on dire, il lui parla comme suit: « Moi, je vous parle en homme d'expérience et avec le plus parfait désintéressement. Vous arrivez de la campagne, vous ne savez pas ce que c'est que la vie fié-

vreuse et ingrate qui vous attend ici. Quand je suis entré à ce journal, j'étais jeune homme comme vous, le coeur débordant d'enthousiasme comme vous, je me voyais déjà sacré grand homme, dominant l'univers, livrant ma pensée à la vénération des foules. Il y a vingt ans que je suis dans le journalisme et il ne m'a pas encore été permis de dire ce que je pense. Pour moi-même, je n'ai jamais rien écrit; mes convictions, je les cache précieusement; la vérité, je l'entortille n'importe comment avec ce qu'on me donne; je blanchis les noirs et je noircis les blancs sur commande.

« J'ajouterai pour refroidir tant soit peu votre bel enthousiasme que nos journaux ne sont pas faits pour instruire le peuple par la discussion des questions politiques, scientifiques, sociales ou autres, en un mot de tout ce qui peut éclairer les masses ignorantes et crédules. Qu'est-ce que ça peut faire aux actionnaires du *Populiste* et à ceux dont ils ont l'appui intéressé, que le public s'instruise, que la société s'améliore par la science et la raison ? Ce sont leurs intérêts qu'ils ont sans cesse en vue. Le journal ne critique que ce qui peut être nuisible au parti qu'il défend ou aux recettes qu'il encaisse. Quant à la louange, elle se vend à tant la ligne pour les obscurs, les annonceurs, tandis que les puissants du jour paient en faveur et protection, les pouvoirs tyranniques, en intimidations et menaces. Et du directeur jusqu'au dernier des reporters, le rouage fonctionne sous la même impulsion. Moi, je suis la grande roue et rien de plus. Mon talent, j'en fais un tel usage; je couvre de fleurs de rhétorique le premier idiot à qui il est utile de faire la cour; je défends avec une égale souplesse, les bonnes et les mauvaises causes. Je suis dans la forme, le fond m'est étranger. »

En dépit de ce franc et charitable avertissement Paul Mirot persiste à vouloir être journaliste et il fait le lendemain son début au *Populiste*. Là et au cours de son travail, le jeune rédacteur rencontre toute une série de types fort curieux sinon très propres au moral: Solyme Lafarce, re-

porter des crimes et des nouvelles à sensation à *l'Éteignoir*, parasite vivant d'expédients et tombé dans la plus crapuleuse débauche; Blaise Pistache, prétentieuse nullité qui, depuis des années, « trimbalait son imposante bedaine et son fessier rasant le trottoir, rue Saint-Jacques », un homme qui a survécu au romancier et qui, depuis plus de quarante ans, passe invariablement toutes ses soirées au Club Kondiaronk où il s'efforce de se faire payer quelques verres de whiskey par ceux qu'il rencontre là; Jean-Baptiste Latri-mouille, homme sans intelligence et sans instruction, plat valet de ses patrons; Pierre Ledoux, surnommé la Pucelle, l'espion du journal, avec une allure de moine défroqué, des manières de bigote sur le retour, qui se voile la face en entendant émettre une opinion peu orthodoxe, et fort mal-propre de sa personne; Luc Daumais, chargé du service de la police, un maniaque devenu, avec les années, le confident et l'assistant des détectives et habituel quémendeur de pièces de vingt-cinq sous; Modeste Leblanc, père de treize enfants, garçon érudit et ayant des idées, mais que la direction du journal avait vite réduit au rôle d'automate, et une série d'autres sans relief et sans personnalité.

Tous ces hommes formaient un troupeau d'esclaves.

En plus, Paul Mirot vient en contact avec Prudent Poirier, député de Sainte-Cunégonde à la Législature provinciale; avec le ministre Trousebelle, riche industriel dans les conserves alimentaires qu'il falsifie abominablement, ignorant, crétin et populaire, courant toutes les femmes dont il peut acheter les faveurs et traitant les Français de cochons, brave homme ne manquant jamais de faire ses pâques et volant tout le monde; le notaire Pardevant, Boniface Sarrasin, commerçant de volailles; le financier Boissec et une foule d'autres.

À côté de ces fantoches, le romancier nous trace le portrait de l'Honorable Vaillant, député de Bellemarie, brave et honnête homme, qui, au cours du récit fonde le journal progressiste *le Flambeau* et plus tard, *le Dimanche*. En

plus de ces personnages, Arsène Besette nous fait connaître une couple de braves campagnards, l'oncle Batèche et la tante Zoé, qui ont élevé son héros. Ces types sont tellement bien dessinés qu'ils nous semblent de vieilles connaissances. L'oncle qui cultive la betterave aurait voulu que le jeune homme se fît curé pour goûter le suprême bonheur d'aller finir ses jours dans un presbytère dont sa femme serait la ménagère. « C'était, disait-il, le meilleur *méquier*, tout à soi en ce monde et le ciel dans l'autre. ». La tante, maigre et sèche, mais dévouée et affectueuse pour son neveu, se faisait remarquer par ses principes sévères, sa morale rigide, et était présidente de la confrérie des Dames de sainte Anne.

Peu après son entrée au journal, Paul Mirot et ses amis se trouvèrent bientôt en lutte contre les forces ignorantes, rétrogrades, contre les hypocrites, les tartuffes, les fanatiques pour qui tous les moyens : faussetés, calomnies, fourberies, violences, sont bons pour triompher de leurs adversaires. On voit tous les plats et serviles valets que renferme le journalisme, tous les vendus et à vendre des gazettes, s'unir, se liguier pour écraser ceux qui combattent pour le progrès. Et à la fin du livre, ce sont les ignorants, les malhonnêtes gens, les porte-queue, les exploiters de la bêtise qui l'emportent. Deux des journaux auxquels Mirot avait collaboré disparaissent. L'un, *le Flambeau*, feuille sérieuse, progressiste, est victime de lâches incendiaires qui mettent le feu à l'édifice qu'il occupe et *le Dimanche*, successeur du *Flambeau*, doit suspendre sa publication à la suite d'une campagne de dénigrement et d'appels aux préjugés religieux. Aux dernières pages du livre, l'on voit le héros donnant sa démission au *Populiste* et, dégoûté au-delà de toute expression, prenant le train pour s'exiler aux États-Unis afin d'échapper à l'esprit d'intolérance et de fanatisme qui règne en son pays.

Le romancier a esquissé avec un rare bonheur toute une série de scènes vécues : une partie de sucre à l'érablière

de l'oncle Batèche, une soirée au théâtre Extravaganza, une autre au Théâtre Moderne, une matinée au journal *le Populiste* où le nouveau reporter et le lecteur sont initiés à la cuisine d'une gazette, une visite à Caughnawaga avec les membres de la Société des Chercheurs, une célébration de la saint Jean-Baptiste à la campagne, une furieuse démonstration des Paladins de la province de Québec contre le journal *le Flambeau*, une assemblée politique, etc.

À côté des scènes de moeurs du journalisme et de la politique, *le Débutant* renferme un petit roman d'amour comme il s'en rencontre dans la vie de presque tout jeune homme. Cette aventure sentimentale s'entremêle très heureusement et fort habilement avec les événements quotidiens de l'existence du héros.

Arsène Bessette a exprimé dans ce livre tout ce qu'il pensait. Courageusement et prévoyant d'avance les critiques que les bigots et les esprits arriérés feraient de son livre, il a vigoureusement énoncé ses idées et ses opinions, il a dit ce qu'il avait vu et entendu au cours de ses années de journalisme. Ses indignations, ses dégoûts, nous les comprenons.

En réalité, il y a très peu de fiction dans ce bouquin. Presque tout y est vécu, presque toutes les aventures qu'il nous raconte reposent sur des faits authentiques. Tout cela est apprêté et servi par l'auteur avec un talent qui fait de la lecture du *Débutant* une fête pour l'esprit.

Paul Mirot, le héros du livre, à été créé à l'image et à la ressemblance d'Arsène Bessette. Les deux personnages se ressemblent comme des frères et je m'imagine bien que, sans être une autobiographie, *le Débutant* renferme de larges tranches de la vie de l'auteur.

Il y a une scène de campagne électorale et d'assemblée contradictoire qui est une page épique mais qui est une bien triste image de nos moeurs. L'Hon. Vaillant, ministre des Terres de la Couronne, brigue une fois de plus les suffrages du peuple. On lui donne comme adversaire un ancien

commerçant de volailles, ignorant et malhonnête, sans conviction aucune, mais qui a récemment fait une retraite et qui, depuis, est pris d'une crise d'hystérie religieuse. Parce que le ministre Vaillant est partisan du progrès et prône des réformes scolaires, l'on mène contre lui une campagne d'atroces faussetés, on le représente comme un ennemi des collègues, des évêques, du pape et de la religion. Les Paladins de la province de Québec, fidèles à leur mission de tout régénérer dans le Christ par la calomnie et la violence, le traitent de mangeur de prêtres et l'accusent d'être un renégat. Ils font appel au fanatisme religieux de la masse ignorante, lâche et vile, lançant des amas de faussetés, d'odieux mensonges, des personnalités outrageantes et hurlant d'ignobles injures, donnant l'impression d'une meute furieuse qui poursuit sa proie. « Le dimanche, plusieurs curés du comté avaient, du haut de la chaire, parlé des oeuvres abominables des impies pervertissant la vieille Europe et prédit pour le Canada des malheurs incalculables si les fidèles aveuglés, dédaignant les conseils de leurs sages pasteurs, votaient en faveur d'hommes perfides dissimulant sous de prétendues idées de liberté et de progrès leur haine contre l'Église et ses institutions gardiennes de la foi et des traditions nationales des Canadiens-français. Alors, les âmes soumises et craignant l'enfer se tournèrent contre Vaillant et lors de l'assemblée, un habitant pure laine traîna en face de l'estrade un veau sur le dos duquel il avait écrit au goudron *Vaillant traître à sa race*. Il s'éleva des protestations, une bataille s'ensuivit et il y eut de la casse. Le résultat de cette ignoble campagne fut la victoire de l'ancien commerçant de volailles ».

Cela me rappelle une élection qui eut lieu il y a une quinzaine d'années dans un comté de notre douce province. Un jeune fermier intelligent, éclairé, instruit, doué d'un solide jugement et qui, par son initiative et son persévérant travail, était en train d'amasser une petite fortune avait décidé de se porter candidat. Son adversaire était un avocat

de la ville dont le père passait ses étés dans la localité en question. L'homme de loi avait comme ami un notaire sans scrupules et bon gueulard. Il lui demanda de venir parler pour lui. Alors, un dimanche après-midi, le notaire prit la parole devant nos bons habitants rassemblés pour assister aux joutes oratoires. « Mes amis », dit-il, « vous savez tous que le docteur X, oncle de l'adversaire de mon candidat, ne pratique pas sa religion et que son cousin, l'ingénieur civil Y, ne fait pas ses pâques et n'assiste jamais à la messe. Est-ce que les intelligents électeurs de Sainte-Camomille qui se rendent chaque dimanche à l'église pour accomplir leurs devoirs religieux vont choisir comme leur représentant à la Législature un homme dont la famille renferme de tels mécréants ? »

À la mention de ces impies, un murmure d'horreur et de réprobation monta de la foule. Déjà, ces gens voyaient la grêle, le choléra et toutes les calamités s'abattre sur la paroisse s'ils votaient pour le parent de ces maudits, de ces réprouvés, et les intelligents électeurs de Sainte-Camomille donnèrent leur vote à l'intrigant avocat qui n'avait qu'un but en se présentant: travailler à son propre intérêt tandis que le jeune fermier voulait faire profiter les cultivateurs du comté de l'influence qu'il aurait pu avoir à la Législature.

Le Débutant est une oeuvre noble, fière, généreuse, toute vibrante de vérité, de sincérité, de justice et d'amour du progrès. Le livre a de la moëlle, de la substance, les idées y abondent, la logique de l'auteur est serrée et ses principes solides. On le lit avec infiniment de plaisir.

Arsène Bessette était un journaliste sérieux, averti, une belle intelligence, un talent solide et brillant, un noble coeur. C'était un esprit d'élite et il avait un cerveau qui pense et qui réfléchit. Il a été pendant des années rédacteur au *Canada français* de Saint-Jean. Grand et robuste garçon, avec une figure sympathique, son plaisir était de partir avec un fusil à l'automne et de s'enfoncer dans les bois

pour faire la chasse. Il avait en préparation un volume de contes *Modernités* qui n'a jamais été publié. Bessette est mort prématurément après avoir écrit un livre qui lui fait honneur. Il est parti tôt, mais du moins il n'aura pas connu les jours de barbarie que nous traversons.

(*Journalistes, écrivains et artistes*, pp. 25-32).

MARC-AURÈLE FORTIN

LENTEMENT, patiemment, grâce à sa persévérance, à son travail opiniâtre et à son vigoureux talent, Marc-Aurèle Fortin s'est placé au premier rang des peintres canadiens. Il s'est élevé graduellement, il s'est constamment perfectionné avec les années, il a affirmé davantage ses précieuses qualités d'artiste, il a imposé sa robuste originalité et il est devenu un maître incontesté de la peinture en ce pays.

Il figura pour la première fois au Salon du printemps de l'Art Association en 1898 ou 1899 alors qu'il exposa deux petites toiles, deux paysages des plaines de l'Ouest où il avait passé quelque temps chez un de ses frères. Bien qu'elles fussent très passables, ces études étaient loin de laisser prévoir quel grand artiste leur auteur deviendrait plus tard. Depuis ce temps, c'est-à-dire depuis quarante-cinq ans au moins, Fortin n'a cessé de peindre et de progresser. S'il fait un beau tableau, il veut en faire un autre encore plus beau. Constamment, il est à la recherche d'un nouveau procédé, d'une nouvelle technique afin de s'améliorer. Il n'est pas de cette catégorie de peintres qui, ayant acquis le métier, ayant trouvé une recette, satisfaits de leur art, se répètent ensuite inlassablement jusqu'à leur mort. Au contraire, désireux de toujours faire mieux, de se surpasser, Fortin avec une admirable conscience d'artiste, tente chaque jour de nouvelles expériences. Il ne veut pas rester dans la stagnation. « À l'heure actuelle », dit-il, « les artistes sont paresseux. Ils sont comme l'eau dans la rigole ou le fossé qui suit son cours ». Et cela lui répugne.

Tout en cherchant la saine originalité, l'originalité de bon aloi, il ne veut pas opérer de révolution dans la peinture. Il veut l'effort honnête et sincère. « Aujourd'hui, » déclare-t-il, « trop d'artistes se proclament partisans du progrès, mais ce qu'ils entendent par progrès, c'est niveler et gâter l'art. On parle beaucoup de l'art moderne, mais si l'on suit les apôtres de cet art, l'on entre dans l'anarchie, la cacophonie, le chaos. Il faut retourner aux vieux maîtres: Michel-Ange, Rubens, Rembrandt. Avec eux, l'on est certain de ne pas se tromper. »

Fortin a voué sa vie à la peinture. C'est chez lui une impérieuse vocation. Il est absorbé tout entier par son art. Il aime la peinture, uniquement la peinture. Tout le reste lui est étranger. Les livres, la musique, la sculpture ne l'intéressent guère. Il ne cherche pas à se faire des amis et il s'efforce d'oublier sa famille. Le vêtement, la nourriture le laissent indifférent. Il affecte de toujours porter de vieux habits, de vieux chapeaux. Et il mange la peu délectable cuisine des restaurants. À la campagne, lorsqu'il va au paysage, il lui arrive de faire son souper d'une tranche de pain et d'une tomate, ou d'une orange et de deux tiges de rhubarbe. Il est la frugalité même. C'est un homme simple, de goûts simples, mais c'est un artiste, un grand artiste. Toutes ses ferveurs, tous ses enthousiasmes, il les reporte sur la peinture.

Fortin a créé une oeuvre considérable, importante, originale, sincère qui s'impose à l'admiration de tous les esprits dont le goût n'a pas été faussé, détraqué par la peinture fantaisiste qu'on tente de nous imposer aujourd'hui. Depuis qu'il manie les pinceaux et qu'il mélange les couleurs, Fortin s'est appliqué à traduire fidèlement la nature, à rendre la magie de son coloris, à exprimer l'émotion qu'il ressent en la contemplant.

Fortin est le peintre des grands ormes verts, branchus, feuillus, majestueux, qui ombragent nos routes, nos rues, nos champs, nos pâturages, des ormes robustes, puissants,

élevés, dont les innombrables rameaux s'étendent au-dessus de quelque vieille maison au bord de la route qui passe à côté et qui s'éloigne à travers les terres comme une tranquille rivière. Le peintre a vu la majesté de ces grands arbres, leur forme harmonieuse, décorative, et il s'est efforcé de les faire revivre sur ses toiles. Il y a certes admirablement réussi. Je ne voudrais pas laisser croire que Fortin a pris les ormes comme sujet principal de tous ses tableaux. Il n'est pas de ces artistes qui, pendant vingt ans et plus, représentent toujours le même sujet avec quelques légères variantes de détail. Certes, Fortin estime que la nature offre assez de variété pour ne pas se borner à répéter sans cesse le même thème. Mais lorsque, monté sur sa bicyclette, coiffé d'une vieille casquette, et enveloppé d'un imperméable qui a vu bien des saisons, il traverse une campagne ou un village et qu'il aperçoit un orme imposant qui domine le clocher de l'église ou dont les rameaux s'étendent au dessus du toit d'une vieille maison un peu délabrée, qui remonte à cent cinquante ans, il ne manque pas l'occasion de brosser un tableau qui aura du coloris, du caractère et qui sera une image fidèle de ce coin de terre. D'ordinaire, pour compléter son paysage, Fortin nous montre une charretée de foin passant sous la voûte formée par les branches de l'orme ou, encore, il nous fait voir un ou deux ouvriers s'en allant la faux ou une fourche sur l'épaule. L'une des toiles de cette catégorie que j'admire immensément est un grand orme à l'automne, un orme dénudé, dépouillé de ses feuilles et dont les innombrables rameaux noirs s'étendent sur la campagne et dominant une antique maison en pierre. Le ciel bleu est tout parsemé de nuages blancs, légers, floconneux, toile de maître, digne de figurer dans un musée.

Fortin est un paysagiste, mais il n'est pas que cela. À une certaine époque de sa carrière, il s'est appliqué à nous donner une image, une impression de la ville, de la grande fourmilière humaine et il a peint cette toile magistrale intitulée *Hochelaga*, énorme agglomération d'habita-

tions et d'usines aux approches du pont Jacques-Cartier, qui ouvrent de tous côtés leurs innombrables fenêtres. C'est là une vision puissante et admirable de la cité populeuse, de la cité des travailleurs où des familles entières logent dans quelques étroites pièces et où elles vivent leur humble et pauvre vie. L'on comprend que ce tableau a nécessité un travail énorme. L'artiste a fait peut-être cent cinquante aquarelles des lieux et il s'en est ensuite servi comme documents. Une peinture comme celle-ci classe un homme.

Vers la même époque, Fortin a brossé une autre toile dans le même genre, un coin de Saint-Henri. Il a peint des amas de maisons anonymes percées d'ouvertures qui donnent sur des chambres où habitent des hommes, où s'écoule leur vie de travail, de peine et de misère. Cependant, de cet entassement de sordides demeures, l'artiste a fait une oeuvre de beauté, il a fait un tableau qui est comme le poème de la vie du peuple.

Pendant des années, Fortin a peint les paysages de Sainte-Rose, où il a longtemps vécu, et des environs, mais il déplore la stupide et inutile démolition des vieilles maisons pittoresques qui donnent tant d'intérêt à nos villages de campagne. Il a vu assassiner des ormes centenaires sous le fallacieux prétexte qu'ils devaient disparaître pour assurer la sécurité des automobilistes qui fréquentent nos routes, alors que ces arbres d'une beauté souveraine étaient pleins de vie, de sève et de force.

« Les populations rurales n'ont, » dit-il, « aucun goût artistique, elles sont d'une ignorance crasse et ne comprennent pas que ce qui fait le charme d'un village, ce qui lui donne son caractère qui attire les visiteurs, ce sont ces antiques demeures construites par les ancêtres. Alors, au lieu de les conserver pieusement, de les garder telles qu'elles sont, on s'efforce de les rajeunir, de leur donner une apparence moderne; on revêt ces nobles résidences d'une laide tôle ou d'une imitation de brique. On ne peut imaginer pareille horreur. »

L'artiste a cherché à épargner à quelques belles vieilles maisons le triste destin de se faire camoufler au goût d'aujourd'hui, il a plaidé auprès des propriétaires, mais il s'est buté à une grossière ignorance et une aveugle obstination. De même, il a tenté de sauver d'une mort prématurée quelques beaux arbres qui étaient un ornement pour la région, mais, là encore, il s'est heurté à une stupidité et à une incompréhension absolue.

En 1941, Fortin alla passer la belle saison dans la Gaspésie. Ce pays fut pour lui une fulgurante révélation. Pour le peintre, c'était une région merveilleuse, bien propre à l'inspirer. Tout l'été, il travailla là avec ardeur dans la joie de reproduire toute cette beauté qui enchantait ses yeux et ravissait son âme d'artiste. Il rapporta de là toute une série d'admirables tableaux: entr'autres, une grandiose scène d'automne qui est un pur chef-d'oeuvre, une montagne ensoleillée, toute resplendissante des feuillages d'octobre avec au bas, quelques maisons jaunes.

L'artiste retourna là l'été suivant et, en plus de nombreux paysages, exécuta plusieurs peintures montrant les barques de pêcheurs sur la mer ou sur la grève. L'enthousiasme du peintre pour l'admirable nature de la Gaspésie fut toutefois amoindri par l'ignorance et l'imbécillité des habitants et des gendarmes qui, le voyant peindre ou dessiner un coin de nature, le prenaient inmanquablement pour un espion. Fortin revint ici plutôt écoeuré de ces gens.

En 1943, Fortin passa les mois d'été à Filion Station, petit patelin des Laurentides qu'il proclame être un endroit merveilleux. Il a brossé là une quarantaine de toiles qui sont parmi les meilleures qu'il a produites et qui attestent que l'artiste a réellement trouvé là un champ propice à donner toute la mesure de son riche talent.

Dans la plus grande partie de ses oeuvres, Fortin s'est attaché à rendre les aspects de la nature à l'été ou à l'automne, mais il a aussi peint nombre de scènes d'hiver. J'ai un jour acheté un petit tableau représentant quelques vieilles

maisons en bois de la rue des Carrières, maisons aux portes vertes et rouges, au toit couvert de neige et plus qu'à moitié ensevelies elles-mêmes sous la glace et le givre. Tout cela illuminé par un brillant soleil. Cette petite toile de Fortin est un pur joyau et l'une des meilleures choses de ma modeste collection.

En une autre occasion j'ai fait l'acquisition d'une petite aquarelle que je considère comme l'une des plus belles choses que Fortin a produites. C'est un paysage d'automne représentant un arbre énorme au feuillage d'or. À travers l'éclatante frondaison, l'on aperçoit comme des gouttes d'azur. Un pur joyau que j'ai donné à mon fils. Une pièce de musée.

En plus d'exceller dans la peinture et l'aquarelle, Fortin s'est aussi essayé dans l'eau-forte. Il a exécuté dans ce genre nombre de planches représentant des scènes du port de Montréal. L'artiste a su rendre le caractère et la physionomie des navires, des entrepôts et de cette multitude de fils télégraphiques qui sont les voies du commerce et de l'industrie. Les eaux-fortes de Fortin représentent une partie fort intéressante de son oeuvre.

Un samedi après-midi, l'artiste, désirant faire tirer quelques épreuves de ses planches gravées, s'en fut chez un ami qui possédait une presse et qui lui aurait volontiers rendu ce service. Toutefois, l'ami n'était pas à son atelier et Fortin désappointé et ne sachant trop que faire de son après-midi entra dans un cinéma et assista à la représentation. Malheureusement, il oublia en sortant de prendre sur la banquette voisine de la sienne les planches de treize eaux-fortes qu'il avait déposées là en entrant. Inutile de dire qu'il ne les a jamais retrouvées. Ces précieuses planches ont probablement été vendues par la suite pour quelques sous comme ferraille.

Les connaissances de Fortin déclarent qu'il est un incorrigible bohème. Dans tous les cas, il est tout le contraire d'un bourgeois. Artiste de très grand talent, peintre re-

nommé, il n'a absolument rien de l'homme d'affaires et ses admirables toiles s'empileraient dans des caves, dans des hangars, s'il n'avait eu dans ces dernières années la bonne fortune de rencontrer un marchand de tableaux, Louis-A. Lange, directeur de l'Art français, qui s'est intéressé à lui, qui s'efforce de le faire connaître des amateurs d'art et des collectionneurs, qui tient constamment ses toiles en évidence dans son établissement. Cette collaboration du marchand assure au peintre un revenu appréciable.

* * *

Voici maintenant un croquis de l'artiste tel que je l'ai souvent vu: L'on carillonne à ma porte comme si quelqu'un venait m'avertir que le feu est à la maison. C'est le peintre Marc-Aurèle Fortin. Il entre avec son vieux chapeau vert, son vieux pardessus aux boutonnères usées, agrandies, évasées et un vieux foulard rouge dont un bout pointe en avant. Il enlève sa coiffure et il apparaît avec sa tête hirsute, ses sourcils broussailleux, des touffes de poils dans les oreilles et une barbe drue et blanche de deux jours. Sous cette fruste apparence se cache un grand artiste.

Il parle de la guerre, des prédictions de Nostradamus et de sainte Odile auxquelles il croit fermement, de Blaise Pascal, sa grande admiration, et du don de Dieu, du don qu'il accorde à celui-ci ou à celui-là, sans égard à leur mérite ou à leur démerite, un don auquel vous n'avez aucun droit, mais qui vous est départi comme un cadeau, comme un lot que vous gagnez à la loterie ou un rouleau de billets de banque que vous ramassez dans la rue. Ah ! il a une bien déconcertante conversation, cet artiste.

Au cours de l'entretien, si je mentionne le nom d'un peintre de son époque, de sa génération, il demande:

— Mais qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Il y a quinze ans qu'il est mort !

Il est tout étonné.

Fils du juge Fortin, Marc-Aurèle a été élevé à Sainte-

Rose et a reçu son instruction au collège Saint-Laurent. Il est parti à seize ans de la maison paternelle et a toujours gagné sa vie depuis. Jamais il n'a gaspillé les dons que la nature lui a départis et il a créé une oeuvre dont il peut être fier. Quelques-uns de ses tableaux ont figuré à la Tate Gallery à Londres lors de l'exposition intitulée *A Century of Canadian Art*. Il a aussi été représenté à l'exposition d'aquarelles par des artistes canadiens à Gloucester. Et à l'exposition mondiale de New York en 1939, exposition qui réunit les oeuvres d'artistes de soixante-dix-neuf pays, Fortin était en évidence avec deux toiles qui furent remarquées par le public et les connaisseurs.

Depuis des années, Fortin songe à publier un livre intitulé *Trois contes tristes*.

Il raconte en outre qu'il travaille au scénario d'un film dans le genre de ceux de Walt Disney. Il a écrit à Hollywood à ce sujet, mais on lui a dit que la réalisation de cette production coûterait entre \$300,000 et \$400,000 !!! Le drame en question hante depuis des années l'imagination de Fortin. Il voulait tout d'abord en faire une pièce de théâtre, puis avec l'arrivée du film sonore, il se tourna dans cette direction. Le sujet intitulé *Viens-t'en Joseph!* était tiré d'une de ses compositions littéraires qui avait été classée première sur quarante-cinq essais alors qu'il était au collège Saint-Laurent. Et les faits étaient empruntés à un drame de la vie réelle qui s'était produit à cette époque dans la région.

Un fermier à l'aise du nom de Locas avait un fils de vingt-cinq ans qui courtisait une jeune fille qu'il se proposait d'épouser prochainement. Enchanté de cette perspective, le père avait décidé de se donner à son garçon et il entrevoyait une calme et heureuse vieillesse près de son fils et de sa future bru. Mais le fils prit un chaud et froid à l'automne, en labourant, contracta une pneumonie et mourut. Le coup fut si cruel, le choc fut si grand, que le père perdit la raison. Inoffensif, il passait ses journées à la recherche de son fils, ne réalisant pas qu'il était mort. Un

jour d'automne, un jour gris et lugubre, le père Locas avait amené l'artiste dans la campagne « Soudain, » dit Fortin, « j'entends le vieux appeler d'un ton lamentable: Viens-t-en, Joseph ! Il répéta cet appel une demi-douzaine de fois. Le cri était comme une mélopée, un chant funèbre et disait toute la détresse humaine. Pendant de longs moments, sous le ciel bas, chargé de gros nuages noirs, j'entendis l'appel monotone et désespéré du vieux. Cette scène est entrée en moi et y a laissé une impression que j'éprouve aussi fortement aujourd'hui que le jour où je l'ai ressentie pour la première fois, il y a trente ans. »

Constamment, le père Locas cherchait son fils. Il se disait: « Il doit être à fendre du bois sous la remise, » et il allait voir là, criant: « Viens-t-en, Joseph ! » Ne le voyant pas: « Il est sans doute à cribler l'avoine dans le hangar, » et il se rendait au hangar. Désappointé, mais non découragé: « Il est dans le grenier à foin à prendre du trèfle pour soigner les vaches. » Et il grimpait dans l'échelle qui menait au galetas, appelant toujours, mais en vain:

— Viens-t-en, Joseph ! »

Ainsi, il allait dans la grange, sur les tasserries, dans l'étable, l'écurie, le poulailler, clamant toujours: « Viens-t-en, Joseph ! » Sa journée s'écoulait dans une continuelle recherche et il recommençait le lendemain. Et Fortin voulait évoquer le cycle des saisons et la série des travaux et des occupations: les semailles, les récoltes, la traite des vaches, les voyages au marché, la Fête-Dieu, les labours, le charroyage du bois, la boucherie à l'approche des fêtes, la messe de minuit avec les cloches qui appellent les fidèles, le jour de l'an avec les souhaits et la bénédiction paternelle. Toute une série de tableaux que Fortin a dans la tête et qui, comme tant de projets que nous formons, ne seront jamais réalisés. Mais cette idée met du soleil, de l'espoir et de l'illusion dans sa vie.

(Journalistes, écrivains et artistes, pp. 173-182).

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

Biographie sommaire	I
Témoignages	III
Avertissement au lecteur	V
Préface	VII
Liste des corrections	XXXIV

ANTHOLOGIE

I — LA SCOUINE (extraits)

Chapitre I	1
Chapitre XIII	6
Chapitre XIX	10
Chapitre XXV	14
Chapitre XXXII	18
Chapitre XXXIV	22

II — NOUVELLES

A) LA CAMPAGNE

La Malade	31
Les Noces d'or	39
La Veillée au mort	51
La Fin du voyage	77
Le Notaire	97
La Rouille	106

BIBLIOTHÈQUE
1819
SANT-SULPICE

B) LA VILLE

Mame Pouliche	143
Il marie sa fille	156
Les Deux chouettes	167
Le Râtelier	173 ✓
L'Art de se la couler douce	177
La Vocation manquée	190 ✓
Lorsque revient le printemps	219

III — PROSES

A) RÉFLEXIONS DIVERSES

Idées littéraires	261 ✓
Réflexions	264

B) SOUVENIRS

Mon premier livre	273
Marie Calumet	275
Emile Nelligan	278

C) MÉDITATIONS

Marche funèbre	285
Vers le gouffre éternel	287

D) CRITIQUES

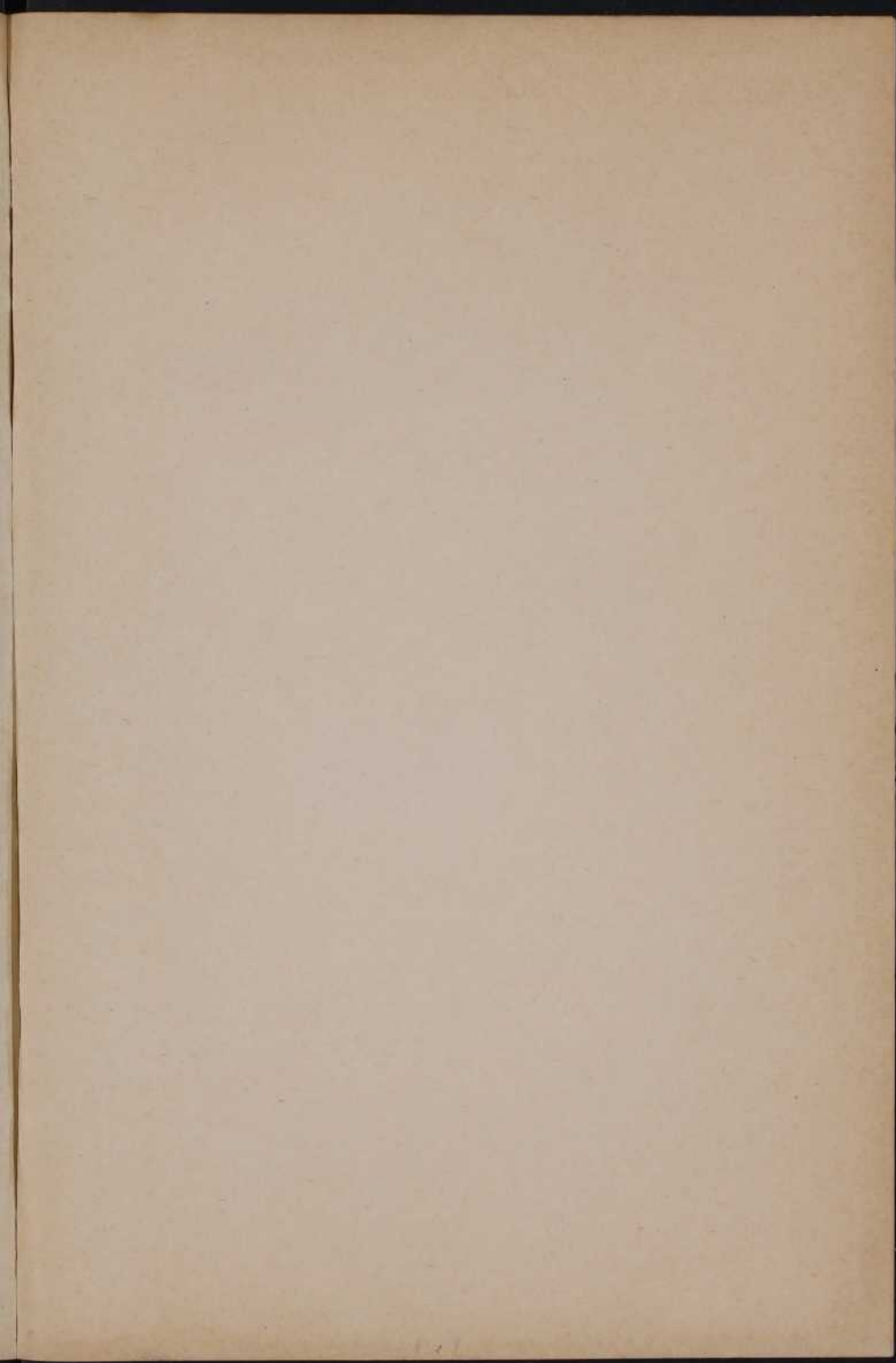
Arsène Bessette	291
Marc-Aurèle Fortin	300
Table des matières	309

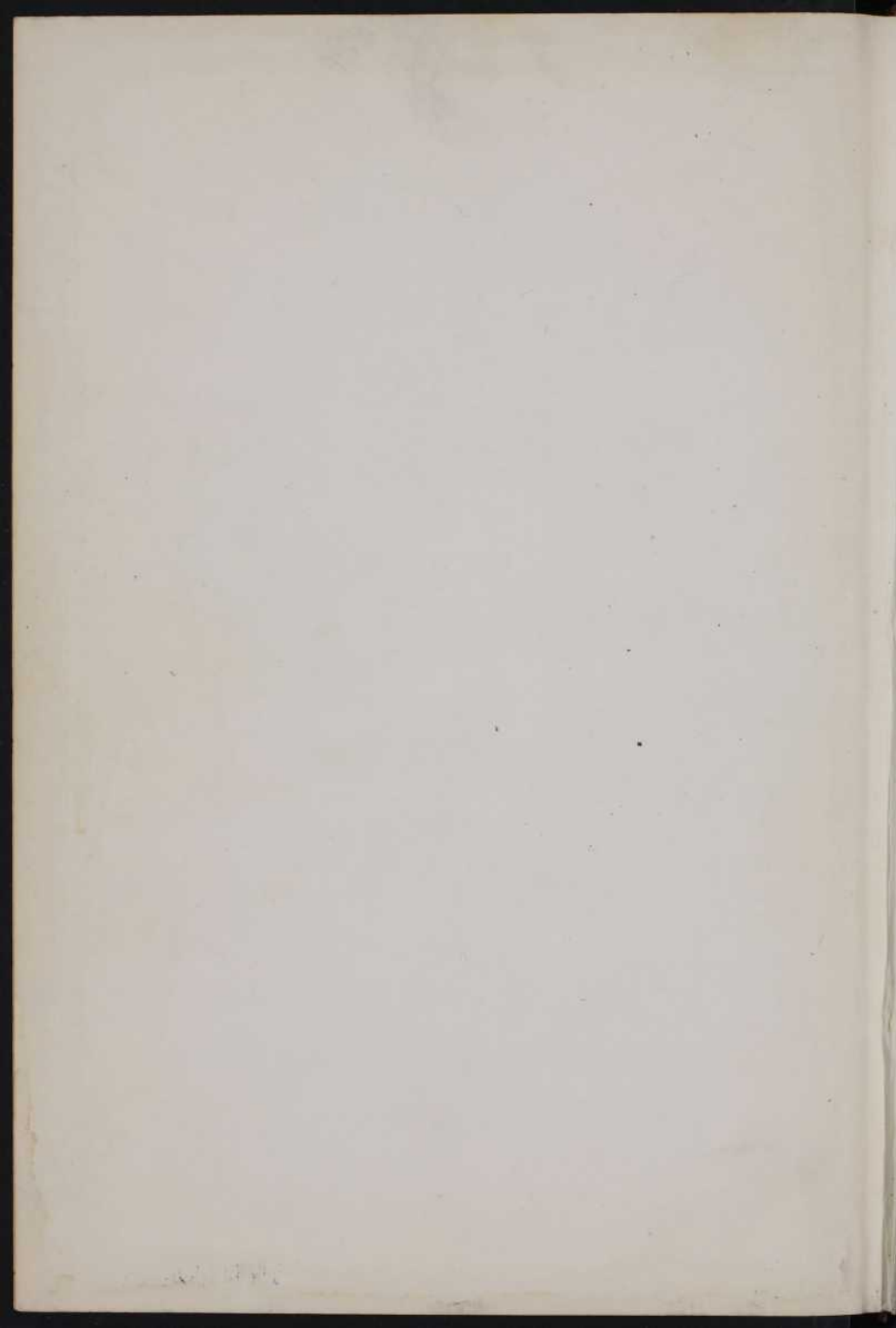
310
BIBLIOTHÈQUE
MUSEUM - PARIS

*Achévé d'imprimer à Montréal,
le vingt-cinq janvier
mil neuf cent soixante-trois
sur les presses des ateliers*

Pierre Des Marais
Imprimeur Graveur  Printeur Graveur
Lithographe Lithographe

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
U.S.A.





RELIURE
PRÉFONTAINE-
THIÉBAUD

206661

BNQ



000 428 599

C
E
1